

Chers Amis,

Ce numéro consistant du *Porche* pour l'année 2015 paraît au début de l'année 2016, avec un décalage qui n'est pas voulu mais qui devient une sorte de tradition. Cela nous permet d'annoncer le prochain colloque de l'Association en page 275, tournés vers l'avenir, non moins que ci-après notre Assemblée générale annuelle, encore une fois parisienne. Rendez-vous le 21 mai 2016 à 14h30... Pour plus de renseignements, lisez bien la page 3 !

Adhérez, faites adhérer autour de vous : notre association a besoin d'adhérents nouveaux et notamment de bénévoles pour tenir son secrétariat et sa comptabilité. Avis aux amateurs...

Le lecteur du présent *Porche* découvrira, entre autres, un inédit de Daniel Bensaïd remontant à 2007. Cette note était classée parmi les « projets et chantiers » de Daniel Bensaïd, dans une valise de ses archives personnelles regroupant des textes sur Walter Benjamin, « En flânant sur les macadams » et « Politiques sacrées », deux textes datés respectivement de 1995 et 2001.

Surtout, nous sommes heureux de ce que notre fidèle adhérente et collaboratrice Hélène Daillet, qui a récemment soutenu sa thèse de doctorat, contribue pour une large part au présent numéro, comme de juste aux côtés de son père.

Même si les deux anniversaires de 2012 (600^e anniversaire de la mort de Jeanne) et de 2014 (100^e anniversaire de la mort de Péguy) sont passés, nos deux figures tutélaires restent à l'honneur dans nos pages. Nous avons néanmoins osé leur adjoindre *in fine* un petit texte venu de Russie sur André Malraux. Qu'on nous pardonne cet excursus, au motif qu'il était traduit depuis bien longtemps et qu'il restait en vain dans nos cartons.

Bonne lecture à tous !

Romain Vaissermann



Notre association endeuillée

Annick et Hubert Marneffe avaient tout récemment adhéré à notre association : nous les avions invités à l'une de nos dernières assemblées générales à Orléans et ils avaient voulu, aussitôt terminée la réunion, faire partie de notre association. Annick nous a quittés l'été dernier.

Gérard et Christiane Tchamitchian, dès les premiers mois du « Porche », il y a presque vingt ans, nous ont fidèlement accompagnés et leur participation, sous différentes formes, nous a été d'une grande aide. Quelques jours avant Noël, Gérard nous était enlevé à la suite d'une opération normalement bénigne.

Que Hubert et Christiane sachent, dans leur chagrin, que nous ne les oublions pas.

CONVOCAATION

La 20^e Assemblée générale de l'Association « Le Porche » se tiendra le **samedi 21 mai 2016 à 14 heures 30** à la Maison des Pères de Notre-Dame de Sion (68 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris), à l'effet de délibérer sur l'ordre du jour suivant :

- rapport financier, vote ;
- rapport moral (*Porches* 40-41 et 42-43), vote ;
- colloque de Jérusalem et questions diverses.

Bon pour pouvoir 2016

Le Porche. Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy

15, bd Raspail 84000-Avignon

Tél. : 06 71 00 28 79 (R. Vaissermann) ; 06 75 49 76 05 (Y. Avril)

yvesavril@wanadoo.fr – vromain@gmail.com

Je soussigné(e) : M. / Mme

donne pouvoir à M. / Mme

de me représenter à l'Assemblée générale 2016 de l'Association
« Le Porche » pour y voter en mon nom.

Date :

Signature :

Barrer les mentions inutiles.

NB : Le bulletin d'adhésion au « Porche » (tarifs 2016) figure au verso.

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2016)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné, monsieur / madame / mademoiselle

.....

demeurant

.....

Téléphone :

Courrier électronique :

(cochez les cases utiles)

adhère avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €.

adhère avec abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions et un abonnement.

m'abonne simplement, sans adhésion : 30 €.

adhère simple sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

Je désire recevoir une attestation permettant de déduire 66% du montant de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20% de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

	<i>Exemples de cotisations</i>	<i>Déduction fiscale</i>	<i>Coût de la cotisation après déduction</i>
<i>membre actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>membre bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>membre bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au CCP du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

NB : La convocation à l'Assemblée générale 2016 figure au verso.

Jeanne d'Arc

Le Jugement poe-
tic del'honneur fe-
menin & seiour des

illustres claires & honnestes Dames / par le
Trauersent.



On les vend a Poitiers a lenseigne du Pelis-
can/ dauant le Palais.

Auec Priuilege du Roy.

Jeanne vue par le rhétoricien Jean Bouchet : 1538 et postérité

Romain Vaissermann

Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Jean Bouchet est loin d'être un inconnu¹.

Enfant d'une famille riche et de bonne renommée, alliée des Boislesve, mais récemment appauvrie, Jean Bouchet perd à l'âge de quatre ans son père, Pierre Bouchet, procureur du roi, alors âgé de seulement trente-trois ans et mort (peut-être pour un autre) empoisonné dans des circonstances non encore éclaircies. Il reste alors seul de sept enfants et ne semble pas avoir bénéficié longtemps des soins de sa mère. Après des études au collège de Puygareau, à Poitiers, le jeune Jean reçoit la tonsure ; déjà poète, de passage à Lyon en 1497, il ressent les premiers frémissements de la Renaissance et tente de se trouver un Mécène ; attaché finalement à Florimond Robertet, conseiller écouté, il suit la Cour de Charles VIII et part pour Paris où il vit quelques années, au tournant du XVI^e et du XVII^e siècles. Mais la pauvreté le contraint bientôt à étudier la procédure à l'instar de son défunt père.

Basochien, il persévère en poésie et publie son premier livre : *L'Amoureux transy sans espoir* (1500) puis *Les Regnars traversant les voyes perilleuses* (1501), « les renards » symbolisant les hommes, car l'auteur, satirique, voit tout en noir. Boucher fit alors procès contre son éditeur, accusé d'avoir modifié le texte de ses poèmes ; lequel procès fut gagné. Après ce livre, il prit volontiers le pseudonyme du « Traverseur ». Il se marie (il eut huit enfants), revient à Poitiers, où dès 1507 il se trouve procureur, non du roi mais de la sénéchaussée, c'est-à-dire avoué près la cour d'appel. Il garde une heure de chacune de ses journées au délassement poétique ; et en

¹ Nous avons notamment utilisé la biographie Auguste Hamon, *Un grand rhétoricien poitevin : Jean Bouchet* (Oudin, 1901), en gardant à l'esprit les réserves d'Ernest Langlois dans son compte rendu de l'ouvrage (*Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 63, n° 1, 1902, pp. 134-137).

1519, il accueillera François I^{er} à Poitiers avec des vers de circonstances.

Où réside-t-il à Poitiers ? Non loin du Palais de Justice, dans la rue Saint-Étienne (aujourd'hui rue Sainte-Marthe), en une demeure qui avait eu son heure de gloire et où Bouchet se flatte d'habiter... C'était en effet l'ancienne hôtellerie de la Rose, celui-là même où Jeanne d'Arc était descendue de passage à Poitiers. Et Bouchet voyait songeur, au coin de la rue Saint-Étienne, une petite pierre d'où Jeanne, partant armée à blanc pour Orléans, « print aavantage pour monter sur son cheval »¹, en mars 1429.

Bouchet entre vers 1510 en relation avec Louis II de La Trémoille, dont il devient procureur. Il se fait alors le poète officiel de sa famille. Au prince de Talmond, *alias* Charles de La Trémoille (fils de Louis II), Bouchet dédie son *Chappelet des Princes* (1517), fait de ballades et rondeaux ; à sa mort à Marignan, Bouchet écrit *Le Temple de bonne renommée* (1516). Il conseille en écriture Gabrielle de Bourbon jusqu'à sa mort en 1516. Bouchet se fait l'ami de Loys Roussart, le propre père de Ronsard, sa famille étant alliée aux La Trémoille ; mais aussi de Rabelais, qui se souviendra de lui en faisant de « Xenomanes, le grand Voyaigeur & Traverseur des voyes perilleuses » l'un des serviteurs de Pantagruel (livre III, chap. XLIX). Il arrange également diverses pièces à sujets religieux, des *Mystères* pour la plupart, qui lui attirent une juste célébrité. En 1527, il publie en l'honneur de Louis II, mort à Pavie en 1525, *Le Panegyric du chevallier sans reproche*. C'est que Bouchet, annaliste moralisant et patriote, s'intéresse à l'histoire, ce dont témoignera aussi bien l'épigramme que nous donnons ci-après que les *Annales d'Aquitaine* déjà citées, qui, embrassant en réalité l'histoire de France tout entière, n'oublie pas le rôle historique de la Pucelle. Bouchet s'inspire des *Annales de Bretagne* de son contemporain Alain Bouchard, mais les renforce de recherches personnelles et insère même, après le récit de la fin tragique de Jeanne, en la « quarte partie » des *Annales d'Aquitaine*, le poème

¹ Jean Bouchet, *Les Annales d'Aquitaine* (1^{re} éd. : *Les Annalles dacquittaine*, 1524), Poitiers, Jehan et Enguilbert de Marnef, 1545, f. CVIII.

qui suit, dans le rythme décasyllabique tant pratiqué par notre auteur¹ :

Epitaphe de la Pucelle

Pour clerement monstrier que les victoires
Viennent de Dieu, par secrets adiutoires,
Et que les Roys ne se doyvent fier
En leur puissance, et auoyr cœur trop fier,
Alors qu'Angloys tenoyent sans tiltre France,
Et auoyent mys Charles en grand'souffrance,
Roy de ce nom septiesme, & ses pais,
Luy et ses gens estans presqu'esbahis :
Dieu m'enuoya, qui fus simple bergiere,
Vers ce bon Roy en ma robe legiere,
Me presenter a luy pour son secours :
Qui me receut en ses royales cours,
Après qu'il sceut qu'au nom de Dieu venoye,
Et au secret sainte vie tenoye.
Ie sceu porter harnois, lance, & escu,
En vng moment, dont maint homme ay vaincu
Par ma conduite, & louable hardiesse,
Dieu le voulant, qui est la bonne adresse.

Premierement les Francoys ie conduis
A Orleans, ou ie les introduys,
Et furent lors, par nous & nostre suyte,
Angloys chassés d'illec, & mis en fuyte.

Et conquerans terres sans seiourner,
Fismes le Roy dedans Reims couronner.

L'année apres, mil quatre cents & trente,
Vng desloyal Francoys me mist en vente,
Et me liura au sortir de Compiègne
A quelques gens, dont fault que me compleigne.
Car tout soubdain fus vendue aux Angloys,

¹ J. Bouchet, *Les Annales d'Aquitaine*, *op. cit.*, ff. CVIII-CIX. Seule la dernière strophe est citée par le père Jean-Baptiste-Joseph Ayroles s. j. dans *La Vraie Jeanne d'Arc*, t. III : « La libératrice », Gaume, 1897, p. 295.

Qui par despit des fideles Francoys,
Sans eulx vouloir a rancon condescendre,
Vng an apres mirent mon corps en cendre :
Qui fut malheur pour eulx & pour leur Roy :
Car des ce temps tumberent en desroy
Tel & si grand, qu'apres la longue guerre,
Charles le Roy les chassa de sa terre :
Et si mourut leur Roy ambitieux,
Sans seigneurie en lieu penurieux.

Je prins nayssance en vng petit domaine
Pres Vaucouleur, on duché de Lorraine :
Dieu m'enuoya par sa tres grand'bonté
A roy Francoys, dont l'Angloys fut dompté,
Lors que j'estoye en l'an dixhuictiesme :
Et fus bruslée en l'an vingt & troisesme,
Qu'on disoit mil quatre cents trente & deux.

Je faisois tout au nom Dieu glorieux,
Lequel j'amoys, comme son humble ancelle :
On me nommoit par tout Jehanne Pucelle :
Car chaste fus du corps & de l'esprit :
Souuent prenois le corps de IESVS Christ,
Et si iusnois troys iours en la sepmaine.
Puis cestuy la, qui tous ses seruans meine,
Après auoyr en ce monde souffert
En Paradis, m'a ce logeis offert.

On le constate, le sort de la Pucelle émut tant Bouchet que le poète ne put rester coi et laisser dire l'annaliste. Et ce fut au poète de dire le mot de la fin.

Dès 1532 Bouchet publie une *Epistre de vieillesse*. Il publie en 1538 le *Jugement poetic de l'honneur femenin*, qui nous intéresse particulièrement parce qu'il y célèbre toutes les grandes dames de l'Histoire. Envoyant un exemplaire dudit ouvrage à la femme de monsieur l'avocat du roi, lors des grands jours de 1542, il lui

recommande de lire avec soin ce livre qu'il dit composé tout entier contre les adversaires « du saint honneur des dames »¹.

Bouchet mourut vers 1558. Mais revenons vingt ans en arrière.

Voici le poème que Jean Bouchet, sous le pseudonyme du Traverseur consacre à Jeanne d'Arc en 1538, dans *Le Jugement poetic de l'honneur femenin et seiour des illustres claires et honnestes Dames*² :

Epigramme de Jehanne la pucelle

Si ie ne suis de noble sang extraicte,
Noble ie fuz de courage & de cueur :
Car on me veit de tous vices retraicte,
Et de vertuz tenir tousiours la traicte
Soubz le hault Dieu, des maulx le seul vaincueur
Par le voulloir du quel, sans grand rigueur,
Feiz couronner a Reims Charles septiesme :
Auquel Henry le Royal diadesme
Avoit soubs traict, par langlic appareil.
Par mes haulx faictz conduite, & bon conseil,
Restituay les Francoys en leur force :
Je ne prins oncq de vicieulx sommeil
Et soubz harnoys de vouloir nompareil
Je Jehanne suys, pucelle sans entorce.

Postérité

Ce poème est édité avec quelques coquilles dans *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc* écrit par Pierre Lanéry d'Arc³ et, avec les mêmes

¹ Le Traverseur, *Epistres morales et familiares*, Poitiers, Jehan et Enguilbert de Marnef, 1545, CXXII.

² Le Traverseur, *Le Jugement poetic de l'honneur femenin et seiour des illustres claires et honnestes Dames*, Poitiers, Jehan & Enguilbert de Marnef, 1538, pp. 185-186.

³ Pierre Lanéry d'Arc, *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc*, Techener, 1894, p. 679, n° 1495.

coquilles, dans *La Pucelle et l'amazone* d'Anne Lise Diez & Bernard Lorraine¹.

Il a intéressé deux éminents chercheurs : l'historien Lucien Febvre qui renvoie au poème dans deux fiches de travail de son étude sur le sentiment patriotique à travers les siècles ; le spécialiste de Marot Claude Albert Mayer, à la recherche du premier sonnet français dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*².

I. L'« Epigramme de Jehanne la pucelle » : témoignage de patriotisme

Lucien Febvre avait plusieurs raisons de s'intéresser à Jeanne d'Arc. Une raison régionale, d'abord. Il est en effet né à Nancy en 1878. Une raison chronologique ensuite. Sa thèse sur *Philippe II et la Franche-Comté* le qualifie comme spécialiste du XVI^e siècle, siècle pour lequel l'épopée johannique n'est pas de l'histoire très ancienne. Une raison théorique enfin. S'il est considéré, avec Marc Bloch, comme le fondateur de l'école historique française des *Annales*, c'est parce qu'il pratique une histoire attentive aux travaux et au quotidien de tous les hommes, loin de la « grande histoire » événementielle, et parce qu'il tire profit des résultats des autres sciences humaines. Or les études johanniques ont largement profité de ces intérêts nouveaux pour l'histoire des mentalités et des représentations.

C'est dans son cours professé au Collège de France en 1945-1946 et 1947, édité par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon (*Honneur et Patrie*, Perrin, « Agora », 1996), qu'il renvoie à Jean

¹ Anne Lise Diez & Bernard Lorraine, *La Pucelle et l'amazone. Un florilège*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2007, p. 70 ; l'auteur, aux dates incertaines et « non identifié », étant dans cette anthologie qualifié d'« ami de Charles du Lys » (*ibid.*, p. 333), que nous ne sachons pas qu'il ait connu.

² Claude Albert Mayer, « Le premier sonnet français : Marot, Mellin de Saint-Gelais et Jean Bouchet », t. LXVII, n° 3, *R.H.L.F.*, juillet-septembre 1967, pp. 481-493.

Bouchet, plus précisément dans ses notes de cours intitulées « Patrie et sentiment national » et datées de 1946-1947.



Photographie des années 1920, B.N.U. de Strasbourg, NIM. 34614.

Lucien Febvre a en effet poursuivi en 1946-1947, par un second cours au Collège de France sur « l'idée de Patrie et surtout sur les manifestations réelles du sentiment patriotique en France du XVI^e au XIX^e siècle », les recherches entamées en 1945-1946 sur le

sentiment de l'Honneur et celui de la Patrie, « les deux sources du sentiment national en France ».

Voici une sous-partie de ces notes de cours :

Les maladies du sentiment national

Le crime de trahison permet de déterminer aux diverses époques le contenu réel de la nation, de l'État ou de la Patrie.

La trahison au Moyen Âge, c'était la félonie contre le suzerain, la rébellion contre le suzerain. Tout se passait dans le cadre du monde féodal.

[La trahison], plus tard, ce sont les menées contre l'État, contre le souverain, chef de l'État. [C'est un] crime politique.

Mais c'est aussi l'attaque contre la patrie, ouverte ou secrète, après entente avec l'ennemi. Et ceci [est] dénoncé pour la première fois au XVI^e siècle. La trahison des Bourbons [est] un fait significatif, non en lui-même (c'est une rébellion féodale), mais par les sentiments qu'il fait naître (cette rébellion féodale est considérée comme un attentat contre la patrie : [c'est là un] fait tout nouveau).

On célèbre, au XVI^e siècle, Jeanne d'Arc.

On célèbre Bertrand Du Guesclin : l'éditeur populaire Arnoullet de Lyon vendait à Lyon, près de Notre-Dame de Confort, en 1529, un livret intitulé : *Bertrand Du Guesclin. Les prouesses et vaillances du preux et vaillant chevalier Bertrand Du Guesclin, jadis connestable de France...*, [in]-4^o, goth., 72 ff. (Baudrier, *Bib. lyonnaise*, X, 59).

On célèbre Bayard : le même Arnoullet vend à la même époque à Lyon : *La Vie et les gestes du preux chevalier Bayard contenant plusieurs victoires par lui faites... tant en Italie, Naples et Picardie que autres pays et régions...*, [in]-4^o, goth., 56 ff.

On célèbre Jeanne d'Arc : cf. Octavien de Saint-Gelais, *Séjour d'honneur* (imprimé par Antoine Vérard, 1519), B. N., fr. 12 783, folios 117-120¹.

¹ La référence au *Séjour d'honneur* d'Octavien de Saint-Gelais figure dans *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc* (Techener, 1894, p. 662, n^o 1475), mais l'ouvrage ne donne ni la référence du manuscrit, ni celle de l'édition du XVI^e siècle, mais renvoie au passage édité dans le tome V des *Procès* édité par Jules Quicherat (Renouard, 1849, pp. 91-92) : « Tantôt après en champ

[Pour] Jeanne d'Arc, cf. Jean d'Anthon, *Les Alarmes de Mars*, B. N., fr. 5089, folio 19 v° ; Jean de Boyssoné, *Dixains*, édition Jacobet, *Dixain XXXII* de la 3^e Cie, composé en 1533 ou 1544 (3) ; J. Bouchet, 1538 : *Épigramme sur Jeanne la Pucelle*, etc.¹

d'honneur paré / Et siège d'or tapissé de louange / Je vi un roi glorieux,
préparé, / Fulcy de paix, bénin, doux comme un ange, / Vaincu par mort ;
mais son bon bruit ne change. / C'était Charles, septième de ce nom, / Qui
tant voulut accroître son renom / Qu'à lui réduit Guyenne et Normandie, /
Quelque chose qu'Anglais ou Normandie. / Près lui je vis sur cheval fier
marchant, / Femme qui fut d'harnois puisant armée. / Pas ne semblait
écolier ou marchand ; / Mais robuste, par prouesse affermée. / Dont
m'ébahis de voir femme fermée / De si grand coeur, qui les gens incitait /
Donner dedans et un chacun citait / A guerroyer, comme si tous jours elle /
Tint en seurté les soldats sous son aile. / Pas n'eut quenaille attachée au
côté, / Mais épée poignante et défensible ; / Fuyant repos et longue oisiveté,
/ Où volontiers coeur de femme est nuisible. / A autre affaire elle n'est
entendible / Qu'ordonner gens pour batailles mouvoir. / Dont je congne
que c'était pour tout voir, / Selon son geste et manière approuvée, / La
Pucelle, par miracle trouvée. »

¹ Voici les deux premiers textes mentionnés, dont les références figurent sur deux fiches de travail de Lucien Febvre (I, 47 et 50) mais ni dans le *Livre d'or* de Pierre Lanéry d'Arc, ni dans les cinq tomes des *Procès* édités par Jules Quicherat. Sans doute L. Febvre se souvient-il du compte rendu qu'il a donné dans la *Revue de synthèse historique* (t. XLI, 1926, p. 147) de l'édition critique d'Henri Jacobet : *Les Trois Centuries de maître Jehan de Boyssoné, docteur régent à Toulouse*, Toulouse, Privat, 1923, p. 171. – Jean d'Anthon : « Non seulement : hommes fors et robustes / Desquels les noms aux effets ce cognes / Comme Césars, Cipions et Augustes / Pour lors acquiers tiendrent rang et toumois / Mais tendres femmes portèrent : le harnois / Comme Sinope, Lampeto, Ypolite, / Panthasilée, toutes dames d'élite / Tencxa argines preuves et renommées / Jehanne Pucelle digne de haut mérite / Et maintes autres par ci davant nommées. » – Jean de Boyssoné : « D'où vient cela comme en si la France / N'y avait point de poètes notables / Que tu, qui l'as guettée de souffrance / Par ta prouesse et forces admirables / N'ayes trouvé poètes favorables / Qui tes haux faits ayent en vers reduit ? / [Si menas tu Charles le bien instruit / Sacrer a Reims, maugré tout les Anglais.] / Ha, si j'étais a composer bien duit, / De toi, Pucelle, au monde serait voix ».

La référence de ce dernier texte figure sur deux fiches de travail de Lucien Febvre (I, 47 et 50), qui a pu en lire les vers dans le *Livre d'or* de Pierre Lanéry d'Arc¹.

Notre épigramme est par ailleurs au cœur d'une importante controverse d'histoire littéraire qui voit s'affronter les seiziémistes.

II. L'« Epigramme de Jehanne la pucelle » : un des premiers sonnets français ?

On ne sait trop qui a écrit le premier sonnet français : Marot, Mellin de Saint-Gelais et Jean Bouchet ? Ni non plus quel est ce sonnet pionnier.

Si les deux premiers auteurs sont rapidement départagés par l'antériorité des premiers sonnets de Marot, écrits pendant l'été 1536, C. A. Mayer a compté en revanche quinze sonnets dans la section des épigrammes du livre de Bouchet, dont celle qui nous occupe ici. On sait, certes, que ledit livre n'a été imprimé à Poitiers que « le premier d'Auril M.D.XXXVIII. » par les frères Jehan & Enguilbert de Marnef. Mais C. A. Mayer a d'autre part remarqué l'étrange formulation de son privilège :

Il est permis a M. Jehan Bouchet de Poitiers de faire imprimer ce present livre, par tel librayre ou imprimeur que bon luy semblera & sont deffences faictes a tous imprimeurs, libraires & autres quelconques de non imprimer, vendre ne ahdenerer² iusques au temps & terme de quatre ans : autres que ceulx imprimez par son conge, comme apert plus a plain par les letres du Roy nostre Syre, sur ce donnees & octroyees a Blere le XV. Novembre M.D.XXXVI.

Ce privilège n'est pas daté, mais il renvoie à des lettres (hélas perdues) octroyées par le roi le 15 novembre 1536. Ces lettres se rapportaient-elles exclusivement au *Jugement poetic de l'honneur femenin*, ou étaient-elles un privilège général octroyé à l'écrivain ? Dans le premier cas, il faudrait supposer que l'ouvrage était

¹ P. Lanéry d'Arc, *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 679, n° 1495.

² « Adénérer » (terme d'ancienne jurisprudence) : mettre à prix.

entièrement composé, prêt pour l'impression, avant le 15 novembre 1536, et que Bouchet *peut* être le premier sonnettiste de langue française...

Mais notre épigramme est-elle un sonnet ? Car un poème de quatorze vers n'est pas forcément un sonnet... Le schéma des rimes ABAABBCCDDEDDE diffère d'ailleurs du jeu des rimes utilisé par Marot et destiné à devenir définitoire du sonnet régulier... En outre, la mise en page groupée de tous les vers ne permet pas de distinguer visuellement des strophes, que la syntaxe non plus ne crée pas... Malgré notre parti pris johanniste, nous ne saurions donc, par prudence, prétendre attribuer le titre de premier sonnettiste de langue française à un poète simplement amateur de quatorzains... et de Jeanne d'Arc.





Sainte Thérèse jouant Jeanne d'Arc
dans *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission* (1895)

Thérèse à Jeanne Jeanne d'Arc dans la poésie de sainte Thérèse de Lisieux

Romain Vaissermann

Abstraction faite des cahiers scolaires, le « Cantique pour obtenir la canonisation de la vénérable Jeanne d'Arc » est le premier texte de la main de Thérèse concernant Jeanne d'Arc. Finie d'écrire à la date du 8 mai 1894, dédiée à sa sœur Céline (« au Valeureux chevalier C. Martin ») et éloquemment signée « Un Soldat Français, défenseur de l'Église, admirateur de Jeanne d'Arc », cette récréation à l'expression apparemment banale et d'inspiration patriotique nouait en quelques couplets les thèmes principaux de ses deux pièces consacrées à Jeanne d'Arc : la vocation, la mission et la passion ; elle figure aux pages 103-105 du numéro 34 d'une excellente revue nommée *Le Porche*¹.

Mais la Pucelle apparaît à de nombreuses reprises dans la vie et dans l'œuvre de Thérèse. N'a-t-elle pas elle-même interprété le rôle de Jeanne d'Arc, ce dont témoignent cinq photos de Thérèse, datées de la fin du mois de janvier 1895² ? Les références à Jeanne, telles qu'on peut les regrouper par ordre chronologique, ne sont-elles pas nombreuses dans ses écrits et paroles³ ?

¹ Première édition : *Histoire d'une âme*, Bar-le-Duc, Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1898 (quinze vers corrigés).

² François de Sainte-Marie, *Visage de Thérèse de Lisieux*, Office central de Lisieux, 1961, numéros 11 à 15.

³ *Récréations pieuses* des 21 janvier 1894, 21 janvier 1895 et 21 juin 1896 (nos 1, 3 et 7) ; manuscrit autobiographique à mère Agnès de Jésus, dit « A » (31v°-32r°, 1895) ; manuscrit autobiographique à sœur Marie du Sacré-Cœur, dit « B » (3r°, 1896) ; lettres 182 (23 février 1896) & 224 (25 avril 1897) ; prière 17 (toute fin 1896) ; cf. mère Agnès de Jésus, *Carnet jaune*, 5 juin, 2 ; 20 juillet, 6 ; 27 juillet, 6 ; 10 août, 4 (1897). On lira les *Récréations pieuses* dans l'édition complète du *Théâtre au Carmel. Récréations pieuses* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1985), les *Manuscrits autobiographiques* eux aussi dans l'édition de François de Sainte-Marie (Office Central de Lisieux, 1956), les lettres dans la *Correspondance générale* (Cerf – Desclée de Brouwer,



Sainte Thérèse (Jeanne d'Arc) aux côtés de sa sœur
Céline (sainte Catherine) dans *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission* (1895)

1972-1973), les *Prières* dans l'édition du Centenaire (Cerf – Desclée de Brouwer, 1988), le *Carnet jaune* dans les *Derniers entretiens* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1971).

Aussi est-il juste, quelques semaines après la canonisation de Louis et Zélie Martin, de livrer au lecteur du *Porche* le deuxième et dernier poème de leur fille, Thérèse, consacré « à Jeanne d'Arc » ; tel est son titre¹.

Composé probablement en mai 1897, d'inspiration liturgique mais sans indication de mélodie, griffonné au crayon sur un maigre papier bleu, il n'a pas été recensé lors du procès des écrits. Resté injustement ignoré plus de 70 ans², il montre combien Thérèse s'identifie à Jeanne d'Arc au seuil de sa propre passion. Thérèse utilise ici un mètre dont elle n'est pas familière : l'alexandrin, associé à un contexte tragique. La « trahison » ne lui a pas été épargnée : Jeanne d'Arc a bien entendu été vendue aux Anglais³. Elle vient d'être victime d'une nouvelle félonie, et c'est elle, Thérèse, qui a prêté ses traits à la Prisonnière bafouée par la scandaleuse conférence de Presse tenue par Leo Taxil le 19 avril 1897, mettant un terme à l'affaire Diana Vaughan. Mais la souffrance, si inéluctable qu'elle soit pour multiplier mots sinistres (« noir », « cachot », « lourdes », « chaînes ») et nasales (de la « sombre prison ») ou pour provoquer l'anaphore de la strophe 3, laisse place à la transfiguration des mots à la rime : les « larmes » se font « charmes », et même la « mort », « trésor ».

Nous donnons ici le texte de la copie choisie comme la meilleure, mais en l'enrichissant de quelques références bibliques et de remarques génétiques qu'on trouvera en notes.

¹ Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, *Un cantique d'amour. Poésies*, Cerf – Desclée de Brouwer, 1979, pp. 225-226.

² *Un cantique d'amour. Poésies (op. cit., p. 14)* le prétend inédit jusqu'en 1979 ; nous le trouvons néanmoins partiellement dévoilé dans *Le Triomphe de l'humilité* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1975, p. 113).

³ Isidore Guérin, oncle de Thérèse, explique bien l'amère saveur de cette trahison pour la petite Thérèse (lettre du 5 mai 1894) : « C'est à Orléans qu'elle remporta un de ses plus brillants succès, c'est à Rouen qu'elle fut brûlée et c'est Lisieux qui fut le prix de son sang. » Le nouveau Judas est ici l'évêque Cauchon, qui obtint le siège de Lisieux (1432) en récompense de son orchestration du procès de condamnation. Dans sa jeunesse, Thérèse assistait quotidiennement à la messe dans la chapelle même élevée par Cauchon au chevet de la cathédrale Saint-Pierre...

Pour en savoir plus, notre lecteur voudra bien lire le bel ouvrage de Régine Pernoud, Geneviève Baïlac et Guy Gaucher : *Jeanne et Thérèse*, Seuil, 1984 ou feuilletter, de Claude Langlois, « Une dévote de Jeanne d'Arc à la fin du XIX^e siècle : Thérèse de Lisieux »¹.

À Jeanne d'Arc

Quand le Dieu des armées te donnant la victoire
Tu chassas l'étranger et fis sacrer le roi,
Jeanne, ton nom devint célèbre dans l'histoire,
Nos plus grands conquérants pâlirent devant toi².

Mais ce n'était encor qu'une gloire éphémère :
Il fallait à ton nom l'auréole des Saints ;
Aussi le Bien-Aimé t'offrit sa coupe amère³
Et tu fus comme Lui rejetée des humains.

¹ Dans Sophie Cassagnes-Brouquet (sous la dir. de), *Religion et mentalités au Moyen-Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 101-109.

² 1 R XIX-11-13. Premier jet de cette strophe au brouillon (les initiales « J. M. J. T. » placent le brouillon sous l'invocation de ses saints préférés, « Jésus Marie Joseph Thérèse », comme la petite Thérèse a l'habitude de faire pour toutes ses lettres) :

J. M. J. T.

~~Lorsque sur l'étranger remportant la victoire
Tu sus devant les grands faire sacrer le roi,
Jeanne, ton nom devint célèbre dans l'histoire,
Nos plus grands conquérants pâlirent devant toi.~~

Deuxième jet de cette strophe au brouillon :

Quand le Dieu des armées te donna la victoire,
Quand chassant l'étranger, tu fis sacrer le roi,
Tu chassas l'étranger et fis sacrer
[un mot illisible]

³ Mt XX-22-23.

Au fond d'un noir cachot, chargée de lourdes chaînes¹
Le cruel étranger t'abreuva de douleurs ;
Pas un de tes amis ne prit part à tes peines,
Pas un ne s'avança pour essuyer tes pleurs.

Jeanne, tu m'apparais plus brillante et plus belle
Qu'au sacre de ton roi, dans ta sombre prison.
Ce céleste reflet de la gloire éternelle,
Qui donc te l'apporta ? Ce fut la trahison.

Ah ! si le Dieu d'amour en la vallée des larmes²
N'était venu chercher la trahison, la mort,
La souffrance pour nous aurait été sans charmes
Maintenant nous l'aimons, elle est notre trésor³.



¹ Ps CXLI-5 ; cf. *Carnet jaune*, 11 juillet (1) et 6 août (1).

² Ps LXXXIV-7.

³ Ajout interlinéaire entre le vers pénultième et le dernier vers : « toujours », peut-être dans l'optique de la formulation suivante du vers pénultième : « Pour toujours la souffrance aurait été sans charmes. » Deuxième jet du dernier vers : « Maintenant le cœur pur en a fait son trésor. »

Des litanies de Jeanne d'Arc datées de 1913
Louis Chantavoine, poète johanniste

R. Vaissermann

C'est au cours de recherches dans la Presse de la Belle Époque que nous avons lu « Les litanies de Jeanne d'Arc » que le 4 mai 1913 Louis Chantavoine fit paraître au *Figaro*¹. Elles ne nous ont pas semblé indignes d'une réédition dans les pages du *Porche*, plus de cent ans après...

Les litanies de Jeanne d'Arc

Fille de Domremy, *Bergère* de Lorraine,
La panetière au bras et la houlette en main,
Toi qui menais jadis tes moutons dans la plaine,
En te signant le front à la croix du chemin,

Tu n'avais pas rêvé d'une autre destinée
Que de passer ta vie auprès de tes brebis,
Mais un ordre du Ciel t'avait prédestinée
À combattre les loups qui mangeaient ton pays.

Vierge du bon secours et de la délivrance,
Aide toujours ton peuple et garde ton troupeau,
Rends son ancien courage à l'âme de la France
Et rassemble ses fils sous le même drapeau.

Chrétienne, qui croyais, le soir, à la fontaine,
Entendre t'appeler d'en haut d'étranges voix,
Ardentes comme un cri de victoire lointaine,
Tristes comme un soupir des âmes d'autrefois,

¹ 59^e an., 3^e série, n° 124.

Qui croyais voir passer et luire entre les branches,
Les mains jointes, le cœur battant, les yeux au ciel,
Ou sainte Marguerite avec ses ailes blanches,
Ou le glaive de feu de Monsieur saint Michel ;

Rends-nous, rends-nous la foi naïve des vieux âges,
Les voix et le secours du Ciel, les visions,
La croyance pieuse à de saintes images
Et ce nimbe enchanté des apparitions !

Guerrière au cœur d'enfant, Pucelle aux yeux de flamme,
Sûre de ton instinct et forte de ta foi,
Toi qui ceignis le fer et qui pris l'oriflamme
Pour sauver Orléans et pour sacrer ton Roi ;

Quand ta voix éclatait, pure, dans les mêlées,
Quand on voyait flotter ton bel étendard bleu,
C'était le vol prochain des victoires ailées
Et le gage assuré des promesses de Dieu.

Jeanne, combats pour nous, si nous avons encore
À défendre le sol, à chasser l'ennemi.
Mêle ton oriflamme au drapeau tricolore,
Des prés de Vaucouleurs au moulin de Valmy.

Victime, qui donnas ton sang à la patrie,
Sainte, que les Anglais brûlèrent à Rouen,
D'où ton âme partit, radieuse et fleurie,
Fière et pure, invoquant Jésus et le louant,

Le louant sans faiblir, même au milieu des flammes,
De t'avoir épargné les lâches repentirs,
Après l'avoir élue entre toutes les femmes
Pour la mort des héros et celle des martyrs.

Jeanne, fais que toujours, ton esprit de courage,
Ton amour du pays, ton grand cœur ferme et doux,
Vivent comme la gloire et passent d'âge en âge
Dans le sang généreux des femmes de chez nous !

Sainte Jeanne, priez pour nous, Vierge bénie,
Beau lis épanoui dans le jardin des cieus,
Laissez monter vers vous, comme une litanie,
Les invocations de nos versets pieux.

Protectrice, veillez encore à la frontière,
Soyez le bras qui frappe et la tour qui défend ;
Belliqueuse, mettez en nous l'âme guerrière
Dont l'acier reluisait dans vos regards d'enfant ;

Faites-nous des bras forts et des volontés neuves,
Intépide, armez-nous à l'heure du péril ;
Aidez-nous, Indomptable, à l'heure des épreuves,
Et menez-nous à la victoire... Ainsi soit-il !

Louis-*Henri* Chantavoine (1850-1918), né à Montpellier le 6 août 1850, fils d'un officier supérieur, avait suivi de solides études au lycée de Troyes et au lycée Henri IV. Reçu deuxième à l'ENS (1869), reçu premier à l'agrégation des lettres (1873), il avait exercé (sous le prénom d'usage d'Henri) successivement au lycée de Nantes, au collège Rollin, au lycée Charlemagne (1876), comme professeur de rhétorique au lycée Henri IV (1884-1900), où il eut Paul Maritain comme élève en 1898-1899. Depuis 1904, il était comme maître de conférences de littérature française à l'École Normale Supérieure de Sèvres (1904-1914).

Critique littéraire au *Journal des débats* et à la *Nouvelle Revue*, auteur d'un « Discours sur les études classiques et la démocratie » à la distribution des prix du Concours général de 1887, il avait

collaboré à la monumentale *Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction de Louis Petit de Julleville.

Surtout, il était l'auteur de plusieurs recueils de vers : *Poèmes sincères* (Calmann-Lévy, 1877), *Satires contemporaines* (Calmann-Lévy, 1880), *Ad memoriam* (Calmann-Lévy, 1884), *Au fil des jours* (Lemerre, 1889). Petit de Julleville n'hésite pas à célébrer ses mérites de poète : « Tous ceux qui aiment les solides vertus classiques, l'émotion sans fracas, l'élévation sans raideur, la correction sans effort, goûtent vivement sa poésie délicate et sincère, où la noblesse du sentiment est heureusement soutenue par l'harmonie du rythme et une rare pureté de la forme. » Chantavoine, au fil de ses nombreuses lectures, apprécia particulièrement Shakespeare et Goethe, Hugo, Lamartine et Musset.

Notre homme est le père d'Henriette Chantavoine, qui fut romancière et épousa René Waltz (1875-1959), professeur à la Faculté de Lyon, et de Jean Chantavoine (1877-1952), écrivain et critique musical.

Conseiller d'arrondissement du canton de Mussy-sur-Seine (Aube), il y habitait une partie de l'année, quoiqu'il mourût à Paris le 26 août 1918.



Charles Péguy

Pierre Lanéry d'Arc et Charles Péguy Correspondance inédite

Romain Vaissermann

Pierre-Edgard Lanéry d'Arc est né à Aix-en-Provence le 20 janvier 1861. Il fait des études de droit, devient docteur en droit puis avocat à la Cour d'appel d'Aix. Juge suppléant à Bordeaux (24 février 1895), il devient substitut du tribunal de Libourne (6 février 1897), puis substitut à Bayonne (17 avril 1902) et enfin en 1907 procureur de la République à Castellane puis à Lombez (Gers).

Il collabore pour le droit criminel et le droit maritime au *Répertoire général du droit français* et au *Recueil de Sirey*. Mais s'il est lauréat de l'Institut (1889), correspondant de la Société archéologique de l'Orléanais (1882), membre de l'Académie d'Aix (associé régional depuis 1887 puis membre à part entière en 1892), fait chevalier du Saint-Sépulchre de Jérusalem (le 25 février 1889), officier d'Académie (1894), encore est-ce bien davantage pour ses talents d'historien spécialiste de Jeanne d'Arc, dont il est l'authentique arrière-neveu.

Pierre d'Arc, le chevalier du Lys, troisième frère de la Pucelle avait épousé Jeanne Baudot, de Domremy, d'où lui naquit une fille : Jehanne, parfois nommée, par erreur, Catherine l'aînée. Cette Jehanne du Lys, épousa François de Villebresme, receveur du domaine d'Orléans. de leur union naquit Marie de Villebresme, qui à son tour épousa Jacques Le Fournier, écuyer, sieur de Villamblay. Leur fille, Jeanne Le Fournier épousa en 1517 Lucas du Chemin, conseiller au présidial de Caen. Ils eurent un fils : Lucas II du Chemin, conseiller au présidial de Saint-Lô. Le fils de ce dernier se nomma Jean du Chemin. Il eut comme fils Robert du Chemin, conseiller au présidial de Coutances, qui épousa Guillemette de Surtinville. De leur union naquit Jeanne du Chemin, épouse Joachim Hébert, sieur de la Bretonnière. Le fils de ces derniers, Charles Hébert, conseiller au présidial de Coutances, épousa à son tour Jeanne de Guerry et eut comme fille Catherine-

Henriette Hébert, laquelle épousa en 1709 Jean de Launay, sieur des Portes. Desquels un fils, Jean-Louis de Launay, conseiller du roi et premier échevin de Saint-Lô, qui eut un fils : Jean-Louis-Charles de Launay, membre de l'Académie de médecine et médecin en chef de l'hôpital militaire de Cherbourg. Lequel eut une fille : Adélaïde de Launay, épouse d'Henry Gauttier, de Rouen, qui obtint de Charles X, par lettres patentes de novembre 1827 et après enquête, le droit d'ajouter à son nom celui « d'Arc », en souvenir de son origine, tant pour lui que pour son fils, ses gendres et leurs descendants. Aussi leur fille put-elle se nommer Albertine Gauttier d'Arc (1803-1866), qui épousa Édouard de Julienne (1807-1870), avocat, secrétaire de la Faculté de droit d'Aix. D'où Adèle de Julienne d'Arc (ca. 1834-19..), qui épousa pour sa part le Parisien Victor Lanéry (1817-1894), sous-intendant militaire à Marseille, chevalier (1856) puis officier de la Légion d'honneur (1865), et père de notre homme.

Pierre Lanéry d'Arc épousera pour sa part Louise-Marie Castellan (1867-1921), d'où descendance :

- Marielle Lanéry d'Arc (1891-1971), mariée avec Georges Mathieu ;
- Antoinette Netty Lanéry d'Arc (1892-1921), mariée avec Robert Elluin ;
- Yves Lanéry d'Arc (1893-1934), marié avec Marguerite Ravoux ;
- Catherine Lanéry d'Arc (1894);
- Christine Lanéry d'Arc (1896-1898).

Nous n'irons pas plus loin dans les considérations familiales, déjà détaillées. Pierre Lanéry d'Arc mourut en 1920 (d'aucuns tiennent à tort pour 1921) à Narbonne, on ne sait si ce fut avant ou après le 16 mai 1920, date de la canonisation de Jeanne d'Arc. Il fut inhumé à Aix-en-Provence.

Tel était l'auteur qui fut en relations avec Charles Péguy. Il était l'auteur d'une œuvre fort abondante, même si son dernier titre n'avait pas encore paru, et pour cause.

Bibliographie chronologique

Outre des articles trop nombreux pour être mentionnés ici (*Bibliographie catholique*, *Bulletin du Comité des travaux historiques*, *Semaine religieuse d'Aix...*), Pierre Lanéry d'Arc a écrit les ouvrages et tirés à part suivants.

I. Droit & Histoire

1884 : *Lettre d'un Aixois (1649)*, Marseille, Chauffard

1886 : *Bibliographie cynégétique*, Techener

1887 : *Les Francs-Tireurs de la Sarthe*, Bray-Rétoux

1888 :

- *Le Droit de propriété en Provence à la veille de la Révolution*, Leroux (Communication au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, mai 1888)

- *Histoire de la propriété prétorienne à Rome*, Arthur Rousseau (issu de sa thèse en droit romain de même titre)

- *Du franc-aleu*, Arthur Rousseau (issu de sa thèse en droit français ancien : *Histoire du droit du franc-alleu*) ; Médaille d'or du ministre de l'Instruction publique

1889 : *Les Coutumes de Marseille au XIII^e siècle*, Aix, s.n.

1893 : *Éloge de M. Alfred Jourdan, président de l'Académie d'Aix, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté de droit d'Aix, prononcé dans la séance du 17 janvier 1893*, Aix, Makaire

II. Jeanne d'Arc

1884 : *Jeanne d'Arc*, par M. Joseph Fabre, Marseille, Chauffard

1886 :

- *Jeanne d'Arc*, Bray-Rétoux, 1886 ; 2^e éd. : Grenoble, Dardelet

- *Jeanne d'Arc de Schiller*, Bray-Rétoux

- *Jeanne d'Arc et Monseigneur Dupanloup*, concours littéraire « Jeanne d'Arc » ouvert par l'Académie champenoise à Épernay ; 2^e éd. : Dardelet

1887 :

• *Le Culte de Jeanne d'Arc au XV^e siècle*, Dardelet ; 2^e éd. : Orléans, Herluison

• *Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. Catalogue des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*, Techener

• *Gilles de Rais, Bray-Rétaux* ; 2^e éd. : Dardelet, 1888

1888 : *Jeanne d'Arc chez les auteurs du XVI^e siècle*, Herluison

1889 : *Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc par les juges du procès de réhabilitation d'après les manuscrits authentiques publiés pour la première fois par Pierre Lanéry d'Arc pour servir de complément et de tome VI aux « Procès de condamnation et de réhabilitation » de Jules Quicherat*, Picard. – C'est le livre qu'emprunte Péguy à la Bibliothèque de l'É.N.S. le 29 mars 1895 et qu'il rend le 12 juin de la même année (pour préciser ce qu'affirmait Eugène Van Itterbeek dans le *FACP* 86, pp. 5-6).

1890 :

• *Jeanne d'Arc : extraits de « Ses vrais portraits et vie des hommes illustres » (1584) avec une note sur les armes de la Pucelle* (en collaboration avec André Thevet), Herluison

• *La Piuzela d'Orlihenx. Récit contemporain en langue romane de la mission de Jeanne d'Arc, de sa présentation au roi Charles VII et de la levée du siège d'Orléans* (en collaboration avec Charles Grellet-Balguerrie), Picard

1892 : *Jeanne d'Arc en Berry, avec des documents et des éclaircissements inédits* (en collaboration avec Lucien Jeny), Picard

1894 : *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc : catalogue méthodique, descriptif, et critique des principales études historiques, littéraires, et artistiques, consacrées à la pucelle d'Orléans depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*, Techener ; Leclerc et Cornuau

1916 : *Jeanne d'Arc et la guerre de 1914*, Berger-Levrault

Le Livre d'Or de Jeanne d'Arc

BIBLIOGRAPHIE

RAISONNÉE ET ANALYTIQUE

DES OUVRAGES RELATIFS A

JEANNE D'ARC

CATALOGUE MÉTHODIQUE, DESCRIPTIF ET CRITIQUE
DES PRINCIPALES ÉTUDES HISTORIQUES,
LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES, CONSACRÉES A LA PUCELLE D'ORLÉANS
DEPUIS LE XV^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

PIERRE LANÉRY D'ARC



PARIS

LIBRAIRIE TECHENER

HENRI LECLERC ET CORNUAU, SUCCESSEURS,
219, Rue Saint-Honoré, 219

1894

Correspondance de Péguy et Lanéry d'Arc

On sait que Péguy a rencontré dans sa documentation le nom de Lanéry d'Arc, qu'il a lu le tome VI des *Procès* (1889)¹, peut-être même son *Livre d'or* de 1894².

On n'avait jamais encore publié, en revanche, les quatre lettres de Lanéry d'Arc reçues par Péguy, dont trois ont précisément trait à la mise à jour du *Livre d'or*.

La Presse l'annonçait en 1911 :

M. Lanéry d'Arc, arrière-petit-neveu de la Bienheureuse, a publié, en 1894, le *Livre d'or de Jeanne d'Arc*, catalogue méthodique et critique des principales études historiques littéraires et artistiques consacrées à la Pucelle d'Orléans. Il se propose de publier un volume de supplément l'an prochain, et il recevra avec reconnaissance toutes les notes, documents, indications et corrections que l'on voudra lui envoyer.

Le savant auteur habite maintenant Villeneuve-sur-Lot, rue Cieutat, 34 (Lot-et-Garonne).³

I. Demande du 27 mars 1911 à Charles Péguy

La première lettre en date est conservée au Centre Péguy d'Orléans sous la cote COR CQ-IV-47 (inv 2506), dans une enveloppe adressée par Lanéry d'Arc à « Monsieur Charles Péguy / auteur d'un mystère sur Jeanne d'Arc / ~~aux bons soins de~~

¹ Daniel Voinson, *Héroïsme et sainteté selon Péguy dans les deux « Jeanne d'Arc »*, diplôme d'études supérieures, Université de Nancy, 1962, p. 29 ; Teresa Martin Sanz, *Jeanne d'Arc et Péguy, l'histoire face au mystère*, thèse de doctorat, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1987, p. 23 ; BACP 96, p. 487.

² Hans-Dieter Weber, *Philologische Beobachtungen zur Ersten Fassung der Jeanne d'Arc von Charles Peguy* [Observations philologiques sur la première « Jeanne d'Arc » de Charles Péguy], examen d'État, Université de Münster, 1968, p. 7.

³ S. n., « Le Livre d'or de Jeanne d'Arc », *Les Facultés catholiques de Lille*, 7^e an., n° 3, mars 1911, p. 48.

~~L'imprimeur Plon / 8 rue Carancière / Paris~~ » et cachetée à la cire. Apparemment, l'éditeur a fait suivre et biffé sa propre adresse ; nous trouvons en effet au verso la mention « 8 rue de la Sorbonne / Paris V » écrite à l'encre de Chine par quelque main de chez Plon. André Bourgeois, le fidèle secrétaire des *Cahiers*, a pour sa part ajouté les coordonnées postales de l'expéditeur sur ce même verso d'enveloppe.

L'enveloppe porte trois tampons. Le tampon postal de départ, de Villeneuve-sur-Lot, porte la date du 27 mars 1911, le tampon postal de distribution à Paris porte la date du 28 mars 1911 et le tampon de réception des *Cahiers*, celle du 29 mars 1911.

La lettre elle-même est écrite sur papier vergé blanc crème supérieur, avec filigrane : « Au bon marché – Paris / Loyauté ». Le papier, de format 17,5 x 22 cm (hauteur x largeur), est plié à mi-largeur et porte le poinçon-écusson de la famille¹. La lettre est datée du 27 mars 1911, de Villeneuve-sur-Lot et porte la mention manuscrite habituelle de Péguy : « vu / ». En voici le texte, écrit avec la même encre mauve que l'adresse de l'enveloppe :

¹ Il est difficile de lire ces armes imprimées simplement en relief (sans encre) et aux nombreux ornements extérieurs ; on reconnaît certes, à gauche, les armes données à la famille d'Arc par Charles VII (qu'on retrouve sur le grand cachet que Lanéry d'Arc utilise pour fermer ses enveloppes) ; mais, à droite, un second écu énigmatique, polonais de forme, à la barre chargée apparemment de trois besants et accompagnée de trois cygnes nageants à dextre, deux en chef et un en pointe : les armes des Lanéry ?



Armes de la famille d'Arc

[r°]

Monsieur,

J'ai publié en 1894 une *Bibliographie analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc*.

Je mets en ce moment la dernière main à un second vol. concernant les ouvrages de 1894 à 1911, son impression va être incessamment mise en train.

J'ai vu dans qq. journaux que vous aviez écrit un mystère de Jeanne d'Arc, signalé comme une des meilleures productions de ce genre. Je m'en voudrais de ne point le signaler à mes lecteurs avec les honneurs qui lui sont [v°] dûs [*sic*]. Auriez-vous la bonté de m'en envoyer 1° les indications bibliographiques exactes et complètes pour les diverses éditions s'il y en a eu plusieurs ; de me donner en outre un court résumé de l'action, de votre but plus spécial, et même du passage qui vous paraît le plus digne d'être signalé.

2° L'indication des ~~lieux et dates où le mystère a été représenté~~ comptes rendus les plus importants dans les grandes revues (noms et dates des articles et signataires s'il y a lieu)

3° indications des lieux et dates où ce mystère a été représenté, [pluie] et aussi des comptes rendus principaux de ces représentations.

N'avez-vous pas publié autre chose sur notre sujet ?

J'ose espérer que vous voudrez bien excuser la liberté que je prends en ce moment eu égard au but que je poursuis et au nom que je porte. Je suis heureux pour ma part d'entrer en relations avec un actif et fervent admirateur de ma grand'tante et vous prie d'agréer, avec cette assurance, l'expression de mes dévoués sentiments

L. d'Arc

Lauréat de l'Institut et
34 rue Cieutat
Villeneuve-s.-Lot

II. Demande du 30 mars 1911 à « Monsieur Baudouin »

La deuxième lettre ressemble beaucoup à la première. C'est normal : Lanéry d'Arc adresse à tous les johannistes de France et

de Navarre sensiblement la même lettre, circulaire. Cette lettre est conservée au Centre Péguy d'Orléans sous la cote COR CQ-IV-47 (inv 2505), dans une enveloppe identique adressée cette fois-ci à « Monsieur Baudouin / auteur d'un drame sur Jeanne d'Arc / aux bons soins de la librairie de la *Revue socialiste* / 31 rue Jacob / Paris ». Baudouin étant le pseudonyme de Péguy, on sait à qui l'éditeur a fait suivre le courrier. D'ailleurs, presque toute l'adresse est barrée, remplacée par « Péguy / Voir au dos » et nous lisons au dos précisément « 8 rue de la Sorbonne / Cahiers Quinzaine / Paris » à l'encre de Chine.

André Bourgeois a ajouté les coordonnées postales de l'expéditeur sur le même verso d'enveloppe. L'enveloppe a été trois fois tamponnée. Le tampon postal de Villeneuve-sur-Lot porte la date du 30 mars 1911, le tampon postal de distribution à Paris porte la date du 31 mars 1911 et le tampon de réception aux *Cahiers*, celle du 19 avril 1911 : la *Revue socialiste* a apparemment mis un certain temps à se souvenir de la véritable identité de Pierre Baudouin !

La lettre elle-même est écrite sur le même papier vergé blanc crème supérieur filigrané que la lettre précédente, sans néanmoins le poinçon-écusson de la famille. La lettre est datée du 30 mars 1911, de Villeneuve-sur-Lot et porte la mention manuscrite de Péguy : « vu / c'est le double de la lettre que j'ai reçue sous le nom de Péguy ». En voici le texte, écrit par Lanéry d'Arc avec la même encre mauve que l'adresse de l'enveloppe :

[r°]

Monsieur,

J'ai publié en 1894 une *Bibliographie analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc* de mille pages.

Je mets en ce moment-ci la main à un second vol. de même importance qui comprendra les ouvrages parus de 1894 à 1911 et dont l'impression va être incessamment mise en train.

Vous avez fait paraître il y a qq. années un fort beau drame sur le sujet qui nous intéresse ; je serais heureux de le

mentionner et l'analyser [v°] dans le faisceau que je rassemble des œuvres à la gloire de l'héroïne.

Auriez-vous la bonté de m'envoyer

1° les indications bibliographiques exactes et complètes des diverses éditions de votre œuvre

2° division, analyse, extrait d'un passage pouvant le mieux faire juger de l'œuvre entière

3° principaux comptes rendus des revues ~~date~~ (nom, date, pagination, signature s'il y a lieu)

4° dates, lieux, circonstances des diverses représentations s'il y en a eu, programmes et [pluie] n'avez-vous pas publié autre chose sur Jeanne d'Arc.

J'ose espérer que vous voudrez bien excuser la liberté que je prends eu égard au but que je poursuis et au nom que je porte. Je suis heureux, très heureux de l'occasion qui m'est offerte d'entrer en relations avec un fervent admirateur de ma grand'tante et vous prie d'agréer, Monsieur, avec cette assurance, l'assurance de mes dévoués sentiments.

L. d'Arc

Lauréat de l'Institut et
34 rue Cieutat
Villeneuve-s.-Lot

Lanéry d'Arc n'avait donc pas encore identifié Pierre Baudouin à Charles Péguy, malgré les explications par exemple données par Daniel Jordell dans les deux notices de son *Catalogue général de la librairie française : 1891-1899* : « Baudouin (Marcel), né à Paris en 1875, mort en 1896. – *Jeanne d'Arc*, drame en trois pièces. In-8°. 1897. Librairie de la *Revue socialiste*. 10 fr. Avec Pierre Baudouin. » et « Baudouin (Pierre), pseudonyme de Charles Pierre Péguy »¹.

Peut-être la source bibliographique était-elle donc Adrien Beuchot et sa *Bibliographie de la France. Journal général de l'imprimerie*

¹ Daniel Jordell, *Catalogue général de la librairie française : 1891-1899*, vol. XIV : « A-H », Per Lamm, 1901, p. 137.

et de la librairie¹ : « Baudouin (M. et P.). *Jeanne d'Arc, drame en trois pièces* ; par Marcel et Pierre Baudouin, in-8°, 752 p. Suresnes, imp. Richard et Husson, Paris, lib. de la *Revue socialiste*, 10 fr. (25 janvier 1897). 1734. » Ou le *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*² : « Baudouin (M. et P.). *Jeanne d'Arc, drame en trois pièces*. Paris, *Revue socialiste*. In-8, 752 p. 10 fr. 2226. »

III. Remerciements du 4 avril 1911 à Charles Péguy

La lettre qui suit nous montre que Péguy avait répondu à Lanéry d'Arc par l'envoi de son *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, assorti de coupures de Presse, et, peut-être, d'un exemplaire de sa *Jeanne d'Arc*, dont il conservait une partie du stock. La fin de la lettre amène à une double question. Péguy mit-il en garde Lanéry d'Arc contre un éventuel classement de son œuvre dans « le parti religieux » ? C'est possible. Les extraits mêmes des journaux convainquirent-ils Lanéry d'Arc d'écrire à Péguy ces lignes iréniques, puisque Péguy était homme de caractère et de conviction ? C'est encore possible. Mieux : les deux sont possibles simultanément.

Cette troisième lettre est conservée au Centre Péguy d'Orléans sous la cote COR CQ-IV-47 (inv 2507), dans une enveloppe bleue mais de format identique (9,5 x 12,5 cm), adressée cette fois-ci à « Monsieur Charles Péguy / homme de lettres / 8 rue de la Sorbonne / Paris » et cachetée à la cire, d'un petit cachet différent de celui utilisé pour la première lettre publiée ci-dessus. Le verso, de la main de Bourgeois, est succinct : « L. d'Arc / Villeneuve s/ Lot ».

L'enveloppe porte deux tampons lisibles : le tampon postal de Villeneuve-sur-Lot est en date du 5 avril 1911 et le tampon de

¹ Adrien Beuchot, *Bibliographie de la France. Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, vol. 87, Cercle de l'imprimerie, de la librairie et de la papeterie, 1898, p. 107.

² *Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire*, vol. 84, 4^e livraison, avril 1898, p. 129.

réception des *Cahiers*, en date du 6 avril 1911. Le tampon postal de distribution à Paris n'a pas de date lisible.

La lettre elle-même est écrite sur papier cartonné bleu (9 x 11,5 cm) aux armes de la famille d'Arc ; elle est datée du 4 avril 1911, de Villeneuve-sur-Lot et porte la mention manuscrite habituelle de Péguy : « vu / ». En voici le texte, écrit par Lanéry d'Arc avec la même encre mauve que l'adresse de l'enveloppe :

[r°]

Monsieur, j'ai reçu hier votre généreux envoi et m'empresse de vous en remercier. Je veux me contenter aujourd'hui de vous adresser ce simple accusé de réception, ne voulant pas vous parler de votre œuvre. Par sa profondeur rare, celle-ci est une inspiratrice qui demande à être méditée à raison des réflexions qu'elle suggère et je n'ai pas la prétention d'avoir en quelques heures vu toutes les beautés contenues dans une œuvre qui est le fruit de longues années de travail et d'amour. Je vais reprendre en détail la lecture de votre mystère, en appatronner¹ les comptes rendus [v°] et vous écrirai alors mon impression définitive. Je ne veux par ce mot que vous dire un affectueux merci pour l'émotion que m'a causée la connaissance de votre Jeanne d'Arc.

Je serai heureux de vous adresser ~~mon vol.~~ le tome II de ma *Bibliographie* (le 1^{er} est malheureusement depuis longtemps épuisé, sans quoi je me serais fait un plaisir de vous l'envoyer). Vous n'oublierez pas que je n'ai en vue qu'un but, celui de former un faisceau de toutes les œuvres à la gloire de la Pucelle, sans me préoccuper des querelles de partis, ni des questions extérieures², je ne suis attaché à ne regarder que Jeanne et à ne voir dans chaque œuvre que l'hommage à sa mémoire. Si le parti religieux a, ces dernières années, beaucoup manifesté, il n'a pas produit beaucoup d'œuvres en soi de grande valeur. Veuillez

¹ Le *Supplément du Littré* (1878) donne le sens voulu par Lanéry d'Arc : « comparer à un patron, à un modèle » ; le mot est en revanche absent du *TLF*, sinon dans l'article « rapatronnage », où « appatronner » est considéré comme du moyen français...

² Première main réécrite : « questions contemporaines ».

agréer, Monsieur, avec la nouvelle assurance de ma gratitude bien vive, l'expression de mes¹

[verticalement vers le haut]

sentiments les plus dévoués L. d'Arc

IV. Félicitations du 10 juin 1911 à Charles Péguy

La quatrième lettre (COR CQ-IV-47, inv. 2508) a une autre apparence que les trois premières, et une autre raison d'être.

Conservée dans sa petite enveloppe crème (6,5 x 10,5 cm) cachetée à la cire, du même cachet que celui utilisé pour la première lettre publiée ci-dessus, et adressée à « Monsieur Charles Péguy / Homme de lettres / 8 rue de la Sorbonne / Paris » (r°) par « Pierre d'Arc / Villeneuve s/ Lot » (c'est toujours Bourgeois qui le précise à l'encre de Chine sur le verso de l'enveloppe), elle fut envoyée le 10 juin 1911 de Villeneuve-sur-Lot, distribuée à Paris par la Poste et reçue aux *Cahiers* le 12 juin 1911.

La lettre, écrite à Villeneuve-sur-Lot le même 10 juin, tient sur une carte de visite crème de 5,5 x 9,5 cm et porte la mention manuscrite habituelle de Péguy : « vu/ ». Voici son texte, écrit par Lanéry d'Arc avec la même encre mauve que toutes les précédentes missives :

[r°]

Pierre d'Arc
~~avocat à la Cour d'Appel~~
~~Aix (B. du R.)~~

apprend par les journaux que le beau *Mystère de la Charité de Jeanne* vient d'obtenir à l'Académie française le prix quinquennal Estrade-Delcros, il s' [v°] empresse d'adresser à Monsieur Charles Péguy ses plus cordiales félicitations à l'occasion de ce beau succès ; ce prix étant l'un des plus importants dont dispose l'Académie. Il le prie d'agréer en même temps l'assurance de ses dévoués et très sympathiques sentiments.

¹ Première main réécrite : « l'expression de mon ».

Le 8 juin 1911, en effet, Péguy avait reçu de l'Académie le prix Estrade-Delcros « pour l'ensemble de ses œuvres » ; il dut se contenter de ses 8000 francs d'époque, même s'il fut fort déçu de ne point recevoir, à la faveur de la parution du *Mystère de la charité*, le Grand-Prix de littérature pour l'année 1911 et ses 10 000 francs de dotation. Les conclusions présentées par la commission spéciale de l'Académie à la suite de sa réunion du 1^{er} juin étaient favorables à Péguy ; mais l'Académie elle-même ne put départager Louis de Robert, Péguy et Romain Rolland.

Pour conclure, nous avouons que ces quatre menues missives réveillent en nous une ancienne et, nous semble-t-il, légitime interrogation : à quand l'édition de la *Correspondance complète* de Charles Péguy ?

❧❧❧❧❧

Note sur Péguy
(texte posthume, 2007)

Daniel Bensaid
Université de Paris-VIII

Péguy est d'abord, avec Sorel, un critique perspicace et révolté de la modernité marchande, qui est une anti-mémoire, un naufrage de la tradition, un oubli du buissonnement organique au profit de la simple mécanique, de « l'irrévocabilité de la mécanique ». Le premier reproche fait aux modernes est en effet de négliger la considération de la mémoire et « la continuation de la vie organique, la continuation du passé dans le présent, du présent dans le futur ». La rage moderne du futur exige ni plus ni moins que « l'abolition totale de la mémoire ». C'est pourquoi, la France ne saurait être dite « contemporaine », car contemporaine signifie un présent qui se différencie, qui bouge, remue, varie. Il faut la nommer par le nom qui convient : « Il faut dire *moderne*. Quand nous disons *moderne*, c'est le nom même dont ils se vantent, c'est le nom de leur orgueil et de leur invention, c'est le nom qu'ils aiment, qu'ils revendiquent [...], c'est le nom d'orgueil fou dont ils vêtent leur orgueil [...] : l'ère moderne, la science moderne, l'État moderne, l'école moderne, ils disent même : la religion moderne. »¹

Péguy est encore sous le coup, sous l'impression d'une génération bercée par L'Avenir de la science, de ce « livre de fondation de la superstition de la science moderne », véritable bréviaire de la modernité qui porte à son plus haut niveau de développement « la religion de la science historique ». Et pourtant, Renan ne parvient pas à être tout à fait moderne. Bien que défroqué, « ordonnateur des défroqués » et « inventeur du genre », il trempe encore, tout entier, par culture et par érudition, dans la tradition et ne peut s'empêcher d'un mouvement de mépris envers

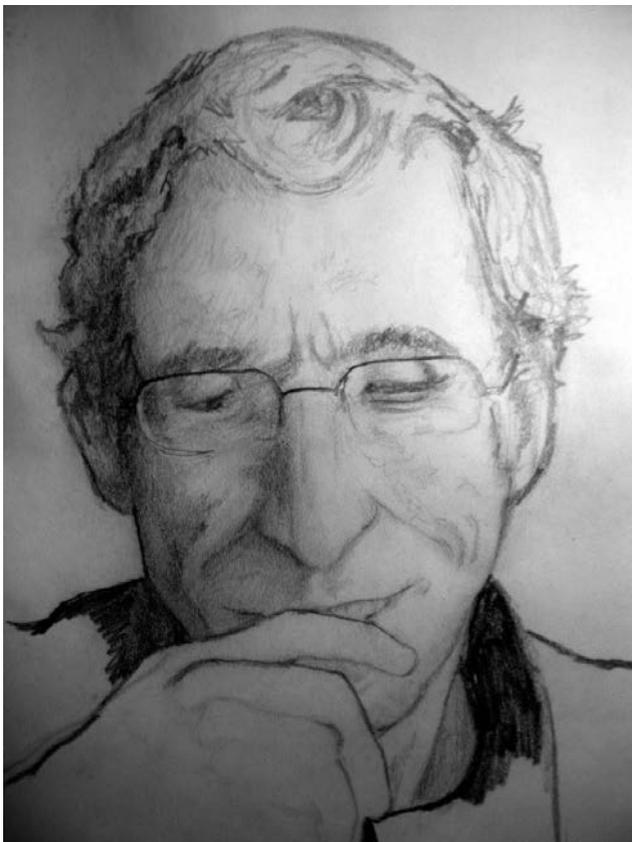
¹ Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, B 709.

ces modernes dont il est le maître et le fondateur. Car ce fétiche scientifique, cette nouvelle idole qui réclame ses dévotions, a aussitôt noué quelque obscure complicité avec la marchandise qui constitue le véritable esprit de l'époque. Le grand marché intellectuel du monde moderne est devenu un « grand Bon Marché », et la science moderne une « grande madame Boucicaut », fournissant des vêtements scientifiques tout faits à tous les systèmes qui en ont besoin. Le secret de la modernité – le jeune Péguy socialiste l'a appris et admis une fois pour toutes –, c'est « la perversion de mécanisme social et mental du monde moderne bourgeois et capitaliste »¹. Le monde moderne est lié d'une affinité profonde, d'une parenté et d'une complicité secrètes, à l'argent : « c'est l'exercice même et l'institut pour ainsi dire et la substance du monde moderne que cette implacable, que cette épuisante omnipotence de l'argent ».

Ce fil saisi dès sa jeunesse d'étudiant, Péguy ne le lâchera plus. S'il oscille lui-même entre les deux versants de la critique, entre un romantisme juvénile révolutionnaire, et, après sa conversion, un romantisme désenchanté, conservateur, nourri de déceptions politiques, son point fixe demeure que « [t]out eût mieux valu, et infiniment, que ce monde moderne historique, scientifique, sociologique, incurablement bourgeois. »² Car les instincts modernes portent la marque indélébile de l'esprit d'entreprise et de profit : « épargne et capitalisation, avarice, ladrerie, économies, cupidité, dureté de cœur, intérêts ; caisse d'épargne et recette buraliste ». Le temps lui-même s'en est trouvé corrompu. Il n'est plus le temps des travaux et des jours, ni celui des amours et des peines, mais seulement « le temps de la marche des intérêts rapportés par le capital, le temps des traites et des effets de commerce, et des anxiétés des échéances ». Il s'agit désormais d'un temps homogène, monotone, linéaire et mécanique, un temps sans miracles ni événements.

¹ Ch. Péguy, *Notes pour une thèse*, B 1235.

² Ch. Péguy, *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes*, B 517-518.



Troy Terpstra, *Daniel Bensaid* à Lisbonne en 2009 (dessin de 2012)

Le nœud stratégique du discours de la modernité, c'est le culte unilatéral, abstrait, du progrès continu, qui réduit toute l'histoire de la pensée à un mouvement linéaire et unitaire, à un perpétuel mouvement d'accumulation, de thésaurisation, d'entassement et de superposition. Elle est pétrie de mauvaise croyance, cette confiance en « une fatalité bienveillante par qui rien ne ferait de mal, qui assurerait le progrès de la culture dans l'humanité par on ne sait quelle série automatique [...], d'une fatalité bienveillante qui ferait le salut temporel »¹. L'ordre de l'art et de la culture est irréductible à l'ordre chronologique de la science et de la technique, le plan vertical des perfections au plan horizontal des successions. Un homme, une œuvre, une culture, ne sont pas dans l'ordre de l'enchaînement, mais dans l'ordre de la réussite et de l'événement, et dans l'ordre de l'événement, « tout ce qui est fait est fait et peut se défaire ou se perdre ». C'est pourquoi « Descartes n'a point battu Platon comme le caoutchouc creux a battu le caoutchouc plein et Kant n'a point battu Descartes comme le caoutchouc pneumatique a battu le caoutchouc creux ». Les grandes métaphysiques comme les grandes œuvres, sont des langages de la création, « et à ce titre elles sont irremplaçables ». En matière de records, sur le ruban linéaire et sur le feuillet du temps, on peut toujours faire mieux, dépasser le précédent record et le précédent détenteur, mais en matière de culture, dépasser Platon ou Spinoza, Pascal ou Mallarmé, ne veut plus rien dire. Les variations de la réception peuvent exprimer un mieux, ou un progrès, ou un changement chez les lecteurs ou les auditeurs, non point un progrès dans les œuvres elles-mêmes. À la proposition maîtresse du progrès linéaire indéfini, perpétuellement poursuivi, perpétuellement poussé, perpétuellement obtenu et acquis, perpétuellement consolidé », Péguy oppose la « proposition des résonances », l'écho fragile des correspondances entre époques, événements, irruptions mémorielles.

Péguy ne nie pas tout progrès, tout caractère cumulatif de la connaissance. Dans l'ordre scientifique, « le dernier des physiciens peut, doit contrôler Newton, critiquer Newton, ajouter à

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 104.

Newton », mais dans le royaume des artistes au contraire, rien n'est égal à rien, tout devient incommensurable ; point de classement ni de hit-parade qui tienne. La critique du progrès débouche alors sur celle de la raison historique, sur l'extériorité de la méthode de l'historien à son objet, sur le fait que, dans l'histoire moderne, « tout apparut au regard frappé de l'historien comme une toute bourgeoisie, comme universellement bourgeois ». Ce que Péguy rejette, c'est l'idée d'un jugement historique dernier, l'idée du fameux tribunal de l'histoire, d'un regard « total » et « définitif » sur le passé. Le regard de l'histoire reste au contraire « infiniment fragmentaire, fragmenté, infiniment précaire, infiniment incomplet ». Entre l'événement réel et l'événement historique, il y a incompatibilité totale, absolue, incommunication, incommensurabilité. La même incompatibilité qu'entre une étoile ou une gerbe de possibles ouverts et un périmètre fermé, clôturé, bouclé : « La réalité, l'événement de la réalité, l'événement réel est cette rosace réelle aux fleurs de rose infiniment fouillées. L'histoire, l'événement de l'histoire sont ces carreaux de plâtre qu'aussitôt la rosace abolie nous mettons au même lieu, chacun tous tant que nous sommes selon notre petit entendement, selon nos petits moyens et notre petite capacité. »¹ On retrouvera dans *Clio* cette distinction essentielle entre le festonnement fractal du réel et les approximations rigides de l'entendement, entre « remémoration organique et retracé historique » : « L'histoire est ce long chemin de fer longitudinal qui passe tout au long de la côte (mais à une certaine distance) et qui s'arrête à toutes les gares qu'on veut, mais il ne suit point la côte elle-même. » Décidez, commente Michel Serres, entre la carte et le rivage, le découpage de la côte et la ligne unicursale de la voie ferrée. Péguy, quant à lui, choisit de serrer au plus près les recoins et les anfractuosités, par l'enchevêtrement singulier de son style.

L'un des fils conducteurs de la critique conjointe de la modernité, des illusions du progrès, et de la raison historique, réside dans le rejet catégorique de l'héritage positiviste. Sur ce point, et probablement à son insu, Péguy se trouve en accord

¹ Ch. Péguy, *À nos amis, à nos abonnés*, B 1309-1310.

parfait avec Blanqui. Le positivisme est alors l'orthodoxie dominante de l'institution universitaire, « tout y est à la classification d'Auguste Comte », à cette science moderne « pourrie de métaphysique », à ce monde non sans Dieu mais hanté d'un Dieu moderne, « historien et sociologue ».

❧❧❧❧❧

L'Ève de Péguy

Pasteur Michel Leplay
Amitié Charles-Péguy, Paris

Je n'ai ni le temps en ce samedi 14 juin 2014¹ ni la compétence pour traiter à fond le sujet proposé, à savoir « La réception de l'Ève de Péguy d'un siècle à l'autre ». Je me limiterai en revanche dans le temps chronologique et l'espace littéraire à la réception de l'Ève de Péguy dès 1914 et par les seuls protestants, avec le cas unique de l'accueil fait à Ève par le pasteur Jules-Émile Roberty.

Mais avant d'aborder le sujet ainsi délimité, comment ne pas faire référence aux dernières lignes écrites par Péguy, d'un texte interrompu par l'ordre de mobilisation, le finale inachevé de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* ? On y lit ceci : « Quand on a ses principaux amis comme je les ai, monseigneur, chez les protestants et chez les juifs, on s'aperçoit bientôt, on sait qu'ils ne peuvent pas se représenter ce que c'est qu'un catholique. »²

Et Péguy insiste en proposant une sorte de distinction entre les juifs et les protestants : « Les protestants sont encore plus éloignés, plus incapables de se le représenter [entendez : le catholique] que les juifs ».

Voici enfin les deux toutes dernières lignes de cet homme de lettres à sa table de travail, et qui ne sera plus que l'auteur des lettres écrites du front à sa femme et à ses amis :

Le catholique ne consulte les poteaux indicateurs que pour les consulter. Les protestants

¹ La communication, inédite, a été prononcée à l'Espace Bernanos (Paris) lors d'une journée « À l'écoute d'Ève de Charles Péguy » coordonnée par Olivier Moulin-Roussel. Nous remercions ce dernier de nous autoriser à la publier aujourd'hui. [N.d.I.R.]

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1470-1471.

Après le singulier et typique catholique, les protestants, avec leur pluriel atypique, débouchent sur le vide d'une phrase inachevée. Ni point de suspension ni d'interrogation, d'autant qu'il avait plus haut déjà répondu à notre question et terminé sa phrase plus tard interrompue : « Le catholique suit le monde. Pendant ce temps-là les protestants dressent chacun ses poteaux indicateurs. »

En somme, le catholique est d'abord une personne chrétienne de communion, le protestant un chrétien personnel de conviction. Et c'est dans cet esprit que je vous propose tout de même trois poteaux indicateurs pour baliser notre bref cheminement de ce jour.

D'abord, Péguy s'intéresse aux personnes plus qu'aux idéologies. Il apprécie ses amis individuels plus que leur système collectif. Les mots en *-isme* ne font guère partie de son vocabulaire. Péguy souligne l'événement de chaque rencontre plus que l'appartenance institutionnelle des gens. « Je suis un chrétien d'avant la Réforme » : nous sommes au-delà ou plutôt en-deçà des christianismes cristallisés en catholicisme ou protestantisme. Il s'en tient à des personnalités amicales et originales, et non à des personnages ecclésiastiques et pontifiants, et parfois stupéfiants.

Ensuite, de la même manière (et cela explique en grande partie l'accueil fait à *Ève* par tel de mes coreligionnaires), on fera la distinction entre catholicisme si on entend par là l'institution romaine, dogmatique et disciplinaire, et d'autre part les catholiques et la catholicité, dans leur beau sens étymologique de chrétiens en totalité d'humanité et d'Évangile.

Enfin, si en Péguy le chrétien catholique s'est parfois retrouvé dans le comportement et les valeurs de ses amis protestants, jamais ceux-ci, et moins encore les pasteurs, n'ont cherché à le tirer, à l'attirer vers un quelconque protestantisme. Que ce soit bien entendu, et à ce grand respect de ses convictions, nul doute que Péguy n'ait été sensible.

En vérité, nous sommes tous à la Crèche comme nous le serons à la Croix :

Et ces deux pleins de paille et ces deux présidents
D'un mufler gracieux pesaient le roi mon frère.

Et ces deux pleins d'avoine, et ces deux résidents
D'un mufler astucieux interrogeaient la mère.

[...]

Et moi je vous salue ô pleine de disgrâce.
Vous avez tant mené la charrue et les bœufs.
Vous avez tant versé sur votre pauvre race
Le vain déversement de vos stériles vœux.

Et moi je vous salue ô reine de disgrâce.
Vous avez tant lié ces périssables nœuds.
Vous avez tant versé sur votre auguste race
Le long désarmement de vos paisibles vœux.¹

Patrick Cabanel, notre historien du protestantisme, aussi compétent que militant, a énuméré comme amis de Péguy une trentaine de protestants contemporains². J'en ai pour ma part retenu une dizaine, ceux qui me semblent être les principaux, les marquants, les plus connus, du moins d'un certain petit public, et parmi eux deux exceptions notoires : le pasteur Marc Boegner, Président de la Fédération protestante de France de 1929 à 1964, qui connut Péguy à Orléans et dont il garde un souvenir précis et précieux :

Nous nous tutoyions comme faisaient les camarades de lycée... Je n'ai pas cessé de suivre Charles Péguy... jusqu'à ce volumineux cahier portant simplement le nom d'Ève et qui m'est arrivé peu avant que ne fût déclarée la guerre de 1914... La nouvelle de la mort de Péguy a été... un choc terrible, un deuil personnel... Quelle perte immense était la mort de ce grand écrivain dont des théologiens comme Teilhard de Chardin... ou von Balthazar écrivaient qu'il était l'un des plus grands théologiens non seulement de ce temps, mais de tous les temps. Et c'était un laïc.³

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1287 et 1238.

² *BACP 97*, p. 14 *sqq.*

³ Page 3 dans Marc Boegner, « La réalité de la grâce », allocution du 13 septembre 1968 prononcée à Orléans, *Foi et Vie*, mars 1982, pp. 3-8.

J'imagine que Marc Boegner, qui se situait jusqu'à Karl Barth dans la grande tradition théologique de saint Augustin, Pascal et Kierkegaard, se sera arrêté aux strophes de la déploration littéralement paulinienne et presque calvinienne :

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers le Seigneur son père.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde.
C'est la plus tremblotante et caduque lumière.

[...]

Le peu qu'il fait de bon, ce n'est que par mégarde.
Mais ce qu'il fait de faux et de délictueux,
Et ce qu'il fait de trouble et de défectueux,
C'est par sa vigilance et par sa prude garde.

Le peu qu'il fait de bon, c'est pure négligence,
Et c'est qu'il n'a pas su comment faire autrement.
Mais ce qu'il fait de sot et de dérèglement,
Voilà le propre effet de son intelligence.¹

Je rappelle en passant, tant pour nous consoler de cette tragique histoire que pour faire un clin d'œil à l'actualité, que dans ses souvenirs de jeunesse avec Péguy, Boegner note : « Il avait quelques années de plus que moi, et il a demandé au proviseur l'autorisation de jouer avec les grands à la *balle au pied*, on ne disait pas *football*. » Mais laissons le jeu de « balle au pied » pour en arriver à l'autre protestant célèbre et ami de Péguy, qui, plus encore que Marc Boegner, fit bon et grand accueil au cahier dit *Ève*, le quatrième de la quinzième série, le 28 décembre 1913. Suivi de peu par le commentaire d'*Ève* du 4 janvier 1914 et signé « Durel », l'immense poème rencontra une indifférence telle qu'un historien récent de Péguy peut écrire : « Il n'y aura donc personne, jusque parmi les amis restés fidèles à Péguy, pour mesurer

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1200.

l'ampleur de cette vaste fresque poétique. »¹ Objection, votre honneur, personne en effet parmi les amis de Péguy, à l'exception de Jules-Émile Roberly, pasteur au Temple de l'Oratoire du Louvre, et auquel exclusivement je vais maintenant consacrer la seconde partie de cet exposé.

Je vous renvoie, pour une meilleure information sinon pour confirmation de mes sources et de leur interrogation, à deux études essentielles pour notre sujet : celle de Jacques Viard, dont je salue la mémoire puisqu'il vient de nous quitter², publiée en 1969 sous le titre « Péguy catholique et protestant », qui serait suivie et complétée avec précision en 2002 par le travail exhaustif de Romain Vaissermann sur « Le pasteur Jules-Émile Roberly, un ami et un commentateur de Péguy »³.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours
Ce qu'il aime le mieux, si c'est la jeune enfance
Et si c'est le travail ou les jeux et la danse
Ou la fidélité des terrestres amours.

[...]

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours,
De la plus belle enfant à la plus belle aïeule,
Quel il aime le mieux de ses propres amours,
Et s'il n'aime pas mieux une âme errante et seule.⁴

Pour solitaire qu'elle soit, l'âme de Roberly n'est pas errante. Né en 1856, décédé en 1925, il étudie la théologie sous l'influence

¹ Arnaud Teyssier, *Charles Péguy*, Perrin, « Tempus », 2014 [1^{re} éd. : 2008], p. 313.

² Jacques Viard est décédé, à l'âge de 94 ans, le 6 juin 2014 en mettant la dernière main à un article : « Pierre Leroux, Charles Péguy et Rome ». [N.d.l.R.]

³ BACP 97, pp. 24-54. Cet article ne dispense pas de se reporter à des ouvrages de première main comme *Le Pasteur J.-É. Roberly, 1856-1925. Discours prononcés à ses obsèques le 25 novembre 1925*, Montbéliard, Société anonyme d'impression montbéliardaise, 1925. [N.d.l.R.]

⁴ Ch. Péguy, *Ève*, « Quatrains non retenus », P₂ 1392-1393.

de l'école dite « libérale », qui ne craint pas l'interprétation critique et actualisée des textes bibliques, contre un fondamentalisme scripturaire confessé par les plus orthodoxes des autres protestants. Roberty est un esprit libre, un cœur généreux, d'une pensée religieuse vive et féconde, d'une amitié fidèle, telle celle avec Péguy de 1911 à 1914. Le fameux article sur *Ève* paru dans le *Journal de Genève* du 10 mai 1914¹ n'est pas une exception soudaine mais s'inscrit en effet dans la suite d'une correspondance amicale et plus encore d'articles rédigés par Roberty depuis le premier, en 1910, sur le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, toujours dans ce *Journal de Genève*. Là encore, après la mort de Péguy, suivra un portrait de l'écrivain en date du 28 novembre 1914.

Enfin, c'est le 14 avril 1916 que Roberty donne à la Salle d'horticulture de Paris une grande conférence qui sera publiée dans la *Revue chrétienne*. Je cite la conclusion de cette dizaine de pages substantielles : « Le christianisme de Charles Péguy était celui de Jeanne d'Arc, un christianisme nullement protestant, un christianisme d'avant la Réforme, mais la faisant, à de certaines lueurs inquiétantes, peut-être présage d'un christianisme qui ne se souvient de rien d'autre que de sauver par le sacrifice et l'assurance de la grâce. » Et de conclure : « Nous l'avons sincèrement aimé. Nous l'aimons toujours. Car pour nous l'amour est un éternel présent. »²

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la fleur d'un jeune âge.
Et père il regardait d'un regard paternel
Le monde rassemblé comme un humble village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la nuit et le jour.
Et père il contemplait d'un regard paternel
Le monde au coin d'un bois jeté comme un gros bourg.³

¹ Repris dans *L'« Ève » de Péguy* d'Albert Béguin, CACP 3-4, 1948, pp. 273-276.

² Dans R. Vaissermann, article cité, p. 24.

³ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1181.

Le genre littéraire de l'article de Roberty paru dans le *Journal de Genève* est dit « feuilleton ». C'est habituellement la partie réservée d'un journal à des articles de critique de parution régulière. Le feuilleton est plus circonstanciel et modeste que l'étude à prétention universitaire, que la chronique à dimension sociale, que le compte rendu à but commercial, ou que l'éditorial qui engage la rédaction. « Feuilleton » a des airs de feuilles destinées à un certain éparpillement, à une sorte de caducité végétale à laquelle Péguy ne devait pas être insensible.

Ève est « une sorte d'*Énéide* chrétienne », écrit Roberty en tête de son feuilleton, donc. Une œuvre « déconcertante et classique », par référence à l'épopée, et déconcertante par le traitement chrétien de l'histoire.

Deux images aideront à se faire comprendre. D'abord celle de la tapisserie bien connue des péguistes mais avec une pointe d'ironie : « une gigantesque tapisserie qui couvrirait aisément les murs de la Madeleine, la plus grande église de Paris, du moins pour la longueur des murailles, et dans laquelle, en entrant, on ne distingue presque rien. » Ainsi, je commente, à la lecture du poème, l'œil s'adapte dans la pénombre initiale pour s'ouvrir progressivement à la lumière.

L'autre comparaison est aussi protestante que la première était catholique : « [...] figurez-vous un ancien manuscrit de la Bible, [...] sans alinéa, sans titre [...] » ; un rouleau qui déroule le texte comme un textile ou comme une rivière, un flot majestueux de mots, de vers, de strophes qui se répondent d'une rive à l'autre et d'amont en aval, ou comme la trame et la chaîne des mots qui s'appellent et des rimes qui s'interpellent.

Roberty cite le premier vers d'*Ève* : « *Jésus parle* : Ô mère ensevelie hors du premier jardin. » et ajoute : « Suit une invocation à *Ève* de près de huit mille vers alexandrins. » Le poème est présenté comme un résumé de toute une théologie de l'histoire : « Regardons maintenant de près ce travail merveilleux dont on parlera encore dans cinquante ans, [...] sachant que cette tapisserie contient, ou recouvre, ou exprime un trésor peut-être unique encore dans la littérature française [...]. » Suivent ces deux strophes et quelques autres vers visant à exprimer la déchéance et

la souffrance « hors du premier jardin » :

Vous n'avez plus connu que le temps dans le lieu.
Vous n'avez plus connu la jeunesse du monde,
Et cette paix du cœur plus lourde et plus profonde
Que l'énorme Océan sous le regard de Dieu.

[...]

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Un regard inventé pour une autre lumière.¹

Roberty ajoute en théologien évangélique averti sa vision de l'intercession du Christ : « Ce n'est pas enfin le monde moderne qui nous sauvera, mais les seuls et authentiques héritiers de la grâce de Jésus. »

Roberty expliquera en troisième lieu : « La forme est romantique et classique tout ensemble. Romantique [...] par le goût de la tirade (que Péguy me pardonne !), et classique par la précision, la simplicité exacte, la rareté de la pâmoison. »

« Au point de vue chrétien », continue Roberty, « les grandes lignes de tradition sont évidemment respectées, mais assez librement. [...] Ce n'est pas le christianisme héroïque d'un saint Étienne ou d'un saint Paul [...], mais le christianisme de braves gens qui ne se posent pas de problèmes insolubles et qui, par suite, n'ont pas la prétention de tout expliquer. »

Sur le plan théologique, néanmoins, Roberty va procéder à une analyse à la fois très fine et finalement assez critique. Car, écrit-il, « la continuité parfaite de la race entre Ève et Jésus n'est guère conforme à la stricte orthodoxie catholique ». En effet, la naissance virginale de Jésus, après l'Immaculée conception de Marie et sa dogmatisation récente, témoigne, dans cette tradition de la grande Église, d'une rupture et, pour Roberty, d'une coupure dans « la communication charnelle entre Jésus et la race humaine et

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1187-1188.

pécheresse ». C'est pourquoi Roberty remarque que Péguy est un chrétien qui semble « par moments, du XV^e siècle », « un humble catholique de la paroisse de Domremy, dans la Lorraine de chrétienté, longtemps donc avant 1854 », année de la promulgation, je le rappelle, du dogme de l'Immaculée Conception par le pape Pie IX, le 8 décembre.

Enfin, dernière remarque de Roberty, « les historiens ne seront pas mécontents des connaissances historiques du poète », qui n'oublie pas « les rapports entre le christianisme et le monde antique et le monde juif », si bien expliqués que « justice est rendue aux Anciens et aux Hébreux. Jésus est le nouveau Moïse et presque le nouveau Platon. C'est (résume Roberty) la tradition des Pères. »

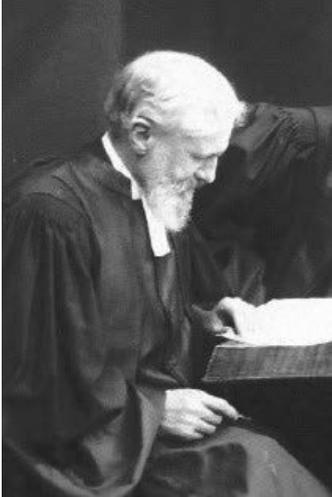
Je cite les dernières lignes du feuilleton : « Qui aujourd'hui lira *Ève*? Quelques curieux de littérature et quelques fervents chrétiens. Mais, en Sorbonne, dans cinquante ans, on présentera des thèses qui parleront d'elle, et quand Péguy et ses héritiers ne toucheront plus de droits d'auteur, les bibliothèques populaires à 25 centimes répandront ses travaux dans tout le peuple de France. » Même si le Centre Georges-Bernanos n'est pas au sens exact du terme une bibliothèque populaire, il aura contribué ce soir à répandre les travaux de Péguy, à cette seule différence que le coût n'en est plus de 25 centimes, mais d'une participation souhaitée de 8 euros élégants.

Mais soyons sérieux. Je ne puis terminer sans une pensée pour Roberty, et pour Charles Péguy et son héritage spirituel. Je pense en particulier à Françoise Gerbod et Jean Bastaire, pour lesquels il fut aussi écrit dans le pressentiment de la communion des saints :

Quand ils reconnaîtront les jours de leur détresse,
Plus profonds et plus beaux que les jours de bonheur,
Quand ils retrouveront les jours de leur honneur,
Plus durs et plus aimés que les jours de liesse [...]¹

Et puisque ce jour en est un, je vous remercie.

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1222.



De gauche à droite : les pasteurs Jules-Émile Roberty (1856-1923)
Wilfred Monod (1867-1943) et John Viénot (1859-1933), vers 1920

Jules-Émile Roberty (1856-1925)

Pasteur Philippe Vassaux¹
Société de l'histoire du protestantisme français, Paris

La famille Roberti est originaire d'Italie, comme la famille Oltramare. Elle est venue se fixer en Suisse, à l'époque des Guelfes et des Gibelins. De telles origines ne peuvent que prédisposer les Roberti à adopter la Réforme au XVI^e siècle. Le grand-père de Jules-Émile Roberty fait prévaloir l'orthographe en -y. Après avoir entrepris le tour de France selon les usages du compagnonnage, il s'installe comme ébéniste à Bordeaux où il épouse en 1823 Suzanne Charton. Ils forment un couple épris de culture et d'une grande rigueur huguenote.

Un de leurs quatre enfants, Émile Roberty, devient Pasteur à Mantes-la-Jolie, puis à Rouen. Il épouse une jeune écossaise, Georgina Gordon Paul, fille d'un banquier et petite-fille de l'amiral Dans-Dundas.

Le fils aîné, Jules-Émile-Victor-Louis Roberty, naît à Rouen le 29 octobre 1856. Après des études secondaires au lycée Corneille, de Rouen, il s'inscrit en 1875 à la Faculté de Théologie de Genève, plus ouverte que celle de Montauban. Condisciple de Jean Réville, il restera toujours son ami. Très influencé par le professeur Auguste Bouvier, dont il fera la biographie, J.-É. Roberty manifeste une indiscutable prédilection pour les disciplines systématiques à l'image de son maître, auteur d'une remarquable *Dogmatique chrétienne*. Sa « thèse de baccalauréat » – l'équivalent du mémoire de maîtrise – porte audacieusement sur la « Notion de la dogmatique ». Consacré par son père au vieux temple Saint-Éloi de Rouen – il y joue volontiers de l'orgue –, J.-É. Roberty est

¹ C'est au moment de mettre sous presse que nous apprenons le décès du pasteur Philippe Vassaux. Que sa famille trouve ici l'expression de notre chagrin, qui nous associe à eux. Nous remercions son frère, Eugène Vassau, d'avoir autorisé cette publication dans le *Porche*, après une première parution de l'article dans le *Bulletin de l'Oratoire du Louvre*.

nommé pasteur à Mantes-la-Jolie, dans la paroisse où son père a débuté trente ans auparavant.

En 1882, l'Église Réformée de Lyon l'appelle à succéder au pasteur Buisson. Il reste dans cette Église pendant neuf ans et épouse, en 1884, la fille d'un de ses collègues, Jeanne Illaire. Son ministère à Lyon s'oriente dans deux directions : les milieux intellectuels, qui apprécient beaucoup sa prédication ; le faubourg ouvrier de Vaise, où il prêche un christianisme pratique qui annonce le christianisme social. On peut trouver un écho de cette préoccupation dans une brochure datée de 1886 où il raconte ses impressions à la suite d'une campagne d'évangélisation à Rive-de-Gier, où il collabore avec le célèbre Comte, de Saint-Étienne, le seul pasteur, sans doute, à avoir une statue sur une place publique dans la ville où il a exercé son ministère. Tout en même temps J.-É. Roberty fait œuvre de critique littéraire et artistique en collaborant à *La Vie chrétienne* et au *Journal de Genève*.

La mort inattendue du pasteur et professeur de théologie Ariste Viguié, le 26 novembre 1890, va le conduire à accepter sa succession à l'Oratoire du Louvre, alors qu'il est âgé d'à peine 35 ans. L'audience de Viguié a été très grande en tant que chef de file du libéralisme français, apprécié de tous, même de ses adversaires théologiques. Venu à Paris en qualité de pasteur auxiliaire, Viguié, bien qu'ancien président du Consistoire de Nîmes, reste à ce poste jusqu'à sa mort. J.-É. Roberty est appelé à l'unanimité par le conseil presbytéral de l'Oratoire et confirmé, en tant que pasteur auxiliaire, par l'ombrageux et très orthodoxe Consistoire de Paris le 20 mars 1891. Cette ratification est faite par quatorze oui, huit non et six bulletins nuls. En tant que pasteur auxiliaire, J.-É. Roberty jouit à peu près des mêmes prérogatives que ses deux collègues titulaires, mais il est rétribué par le conseil presbytéral, et non par l'État, et reçoit un traitement nettement inférieur à celui des autres pasteurs.

Un étrange conflit entre le conseil presbytéral de l'Oratoire et le Consistoire de Paris persistera de décembre 1892 à juin 1902. Le Consistoire repousse à neuf reprises la titularisation de Roberty : la première fois par 16 voix contre 10, la neuvième et dernière fois par 14 voix contre 12. Ce désaveu officiel s'accompagne toutefois

de considérations sur la grande valeur de Roberty, dont la personne est hors de cause. L'étroitesse doctrinale l'a malheureusement emporté sur toute autre raison. Rares sont les pasteurs comme A. Duchemin, de Neuilly, qui osent ouvrir leur chaire au « libéral » suspect. L'une des conséquences de cette attitude est que les protestants parisiens ont afflué à l'Oratoire pour entendre Roberty !

L'ultime et heureux dénouement de cette regrettable affaire sera en 1925 l'élection de Roberty à la présidence du Consistoire de Paris, qui n'avait pas voulu le titulariser. Mais les hommes et les temps ont changé. Le regret du bon vieux temps n'est pas toujours fondé...

En janvier 1911 le conseil presbytéral de l'Oratoire invite les Églises libérales et les Églises modérées à s'unir après la fameuse rencontre de Jarnac de 1906. Le Synode national, réuni à l'Oratoire du 25 au 28 juin 1912, répondra à ce vœu.

Roberty a joué un rôle éminent dans la vie du protestantisme français. Président de la Société biblique de Paris, vice-président du comité général des Églises réformées, vice-président de la Fédération protestante de France, il a toujours manifesté un esprit de mesure et de conciliation ; disons même de réconciliation après les rudes épreuves provoquées dans nos Églises par un esprit d'exclusivisme qui s'est beaucoup atténué par la suite. Ancien aumônier du XIV^e corps d'Armée pendant son séjour à Lyon, avec le pasteur Jules Aeschmann, il a manifesté un patriotisme ardent et clairvoyant pendant la Première Guerre mondiale. L'influence de sa parole a été considérable. C'est à ce titre qu'il a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1920.

Un numéro du *Signal* a décrit ainsi Roberty en 1904 : « Très mince, très frêle, pas grand, les cheveux encore blonds et déjà grisonnants, mi-longs avec une petite ondulation sur les tempes, la barbe en pointe, légère, sérieuse, des yeux illuminant toute la physionomie ; quand les paupières se soulèvent, on dirait une fenêtre qui s'ouvre sur des perspectives inconnues ; que sera-t-il ce regard ? Tantôt froid et dur, coupant comme une lame d'acier ; tantôt doux, caressant, indulgent, profond, toujours

compréhensif... Que dire de ses merveilleuses qualités d'invention et de diction, de sa voix aux sonorités de cloche, de bronze ou d'or, de son geste sobre, plein de grâce et d'ampleur, de sa prédication vraiment évangélique sous son intellectualisme, traduisant, révélant d'une manière si parfaite, avec une si noble simplicité, une si pure grandeur, la personne du Maître, du Christ, dont il est l'admirateur enthousiaste et le fervent disciple. »

Roberty, en raison de ses grands dons, a été le pasteur qu'il fallait dans des heures difficiles. Ceux qui ont eu le privilège de le connaître témoignent qu'il montait en chaire ou entretenait une conversation familière avec une égale aisance. Homme de la parole plus encore que de l'écrit, il a laissé plusieurs recueils de sermons. Les plus connus sont peut-être ses *Deux sermons à mes catéchumènes* en 1898 et *Pour le respect, l'ordre et la liberté* en 1925. Le premier recueil est suivi d'une critique de *l'Esquisse d'une philosophie de la religion* d'Auguste Sabatier. Roberty partage l'ensemble des vues théologiques de son ami, mais il lui reproche de ne pas faire une distinction suffisante entre « la Révélation par la nature » et « par les grandes consciences » d'une part, et « la Révélation immédiate en moi-même » d'autre part.

La haute qualité littéraire de ce qui est sorti de sa plume ne peut que nous frapper par sa clarté et son classicisme presque parnassien. Son style limpide et concis avec, chemin faisant, quelques images esquissées adroitement, explique l'influence qu'il a exercée en dehors de nos milieux protestants. Ses relations suivies avec Charles Péguy sont à l'origine d'une brochure publiée en 1916¹. Ses anciens catéchumènes aimaient à se regrouper autour de lui dans une association amicale.

Il s'est inspiré à la fois du *Manuel* d'Albert Réville, dont on peut d'autant plus souligner la valeur pédagogique et la modernité qu'il remonte à 1864. Il s'est, semble-t-il, beaucoup servi des *Étapes de la Foi* et il a recommandé chaudement *l'Initiation protestante* de Freddy Dürreleman, un livre de base qui n'a guère vieilli. Avec beaucoup de pénétration pastorale et de finesse

¹ Plaquette d'une conférence du 14 avril 1916 : *Charles Péguy*, Fischbacher, 1916, 16 pages.

d'esprit, il a aimé recevoir ses visiteurs dans son bureau, d'abord rue des Pyramides, puis rue de Lille, enfin rue de l'Oratoire.

Une belle photographie¹ représente Roberty assis, devant Wilfred Monod (1867-1943) debout et à côté de John Viénot (1859-1933). Les trois pasteurs de l'Oratoire sont en robe. Il s'agit, a dit Roberty, « de fixer une époque heureuse de la vie de l'Église ». Comment mieux exprimer l'entente fraternelle entre trois serviteurs de Dieu qui, malgré les décennies qui passent, ont exercé une influence qui modèle toujours l'Église de l'Oratoire ?

Le pasteur Roberty a eu beaucoup d'amis. Il a présidé les obsèques d'Auguste Sabatier, d'Auguste Decoppet, d'Albert et Jean Réville, du baron Fernand de Schikler, du doyen Philippe Jalabert, du sculpteur Bartholdi, de Charles Wagner. Ce dernier a été un ami très proche. Physiquement très différents, il y avait entre eux deux une sorte de secrète complicité.

Le dimanche 22 novembre 1925, Roberty se trouve dans son cabinet de travail, au quatrième étage de la maison presbytérale ; il s'apprête à partir pour présider le culte au Foyer de l'Arne ; il sent ses forces l'abandonner et succombe le regard ouvert à la lumière éternelle, dans une douceur et un émerveillement ineffables.

Le nom donné à la bibliothèque de la maison presbytérale et la belle plaque qui est apposée au mur rappelle le souvenir de cet homme qui n'a jamais voulu être autre que pasteur. Son message à l'image de toute sa vie nous exhorte à prendre courage au service du Christ.



¹ On la trouvera à la page 65 du présent Porche. [N.d.l.R.]

JOURNAL DE

NATIONAL, POLITIQUE ET LI

Parait le soir et le m

BUREAU DES ANNONCES
PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité
8-7, rue de la Corrairie, 6-7 - GENEVE
et Agence rue de Mont-Blanc, 22 (Vie, Brass & Co)
Nombres suisses, agences
et correspondants en Suisse et à l'Étranger

La ligne de 6 points Fr. 0,50
Reclames: la ligne de 7 points Fr. 2.-

Le Journal de Genève se régit par ses administrés qui
se sont adressés et se charge pas de les recevoir.

On s'abonne dans tous
espèces

Numéro littéraire

GENEVE, 29 juin 1924

La première "Jeanne d'Arc" de Ch. Péguy

Paris, juin.

A l'occasion d'une représentation unique donnée à la Comédie-Française, en dehors d'ailleurs de son patronage, par une association d'artistes parisiens ayant eu le généreux dessein de faire connaître la *Jeanne d'Arc* de Ch. Péguy (première manière), il n'est pas sans intérêt d'étudier cette œuvre écrite par l'auteur à l'âge de vingt-quatre ans.

On y retrouve quelques-uns des accents du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* publié en 1910. Mais tandis que le « mystère » exprime surtout les troubles de conscience de la jeune fille en présence du misérable état de son pays, nous fait assister à sa vocation, et se compose presque en entier d'un monologue de Madame Gervaise décrivant la vie et les souffrances du Christ — de quelle manière sublimée et familière, vous vous le rappelez —, la première *Jeanne d'Arc*, mise au jour en 1897, raconte l'histoire entière de la Pucelle depuis Dordans jusqu'à Rouen.

C'est un grand in-8° de plus de six cents pages non numérotées, dont cent cinquante environ ne contenant que quelques lignes, même parfois un seul mot. L'auteur nous disait, en 1913, n'en avoir vendu que cinq exemplaires. L'ignore-t-on si on trouve encore ce livre dans les librairies ?

DEUX à vingt-quatre ans, Péguy se distinguait par son goût pour les bizarreries typographiques et le luxe des blancs immenses. Cet ouvrage parut sous le pseudonyme de Marcel et Pierre Baudouin, nom de famille de Mme Péguy.

Voici la dédicace occupant quatre pages à raison de quatre ou cinq lignes par page :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour tâcher de porter remède au mal universel;

*En particulier,
A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour tâcher de porter remède au mal universel humain;*

tracté de Jeanne d'Arc dans cet ouvrage de 1897. Série de tableaux plutôt qu'un drame agencé. Prose et vers. Grande fantaisie dans la présentation des quarante personnages qui gravitent autour de l'héroïne, mais vérité psychologique et morale.

Après Dordans, nous voici à Orléans, le samedi 30 avril 1429. Jeanne a dix-sept ans. Elle loge chez une famille qui voit en elle une messagère de Dieu. On va livrer bataille aux Anglais. Récit génial d'un étudiant soldat à l'occasion de la prise d'un fortin. Pas un terme ancien, pas de vieux français, et cependant le langage de cet étudiant de 1429, tout à fait semblable à celui d'un poilu de 1916 racontant l'enlèvement de telle ou telle « cote » paraît criant de vérité. C'est d'un bon sens courageux, d'une simplicité drue avec, si on peut dire, un tour de main endiablé. Devant Paris, comme à Orléans, à Saint-Denis, à Rouen, les capitaines, les nobles, les soldats, les prêtres, les docteurs en théologie sont extraordinairement vivants. Et Jeanne, c'est la Jeanne de Michelet et de Quicherat stylisée par le génie d'un patriote chrétien et français. Mise en œuvre aussi « historique » que possible, traversée par les « lambeaux de pourpre » de la poésie.

Mais l'étoile de la Pucelle pâlit. Sa pureté et son bonheur commencent à offusquer son entourage; elle est en butte à l'hostilité des militaires (elle ne fait pas la guerre suivant les règles), à celle de l'Eglise qui flaire en elle une sorcière, à celle des nobles que gêne sa vertu, et comme Gilles de Rais veut lui apprendre comment on doit promettre aux soldats lancés à l'assaut, pillages et rapiers de toute sorte, Péguy ose faire dire à Jeanne :

Voici ce que je dis, et je le pense vraiment jusqu'au bout: S'il fallait, pour sauver la France, prononcer les paroles que Monsieur de Rais a prononcées devant moi, j'aimerais mieux que la France ne fût pas sauvée.

Dans le tableau du jugement à Rouen, Péguy n'utilise malheureusement pas toutes les réponses de Jeanne; les plus compromettantes pour l'autorité de l'Eglise ne s'y trouvent pas; mais les figures de l'évêque Cauchon, de Nicolas l'oiseleur, de frère Mathieu Bourral, ressortent avec un relief saisissant. On entend revivre les pensées, les conversations, les jugements théologiques, toutes les subtilités de la casuistique du moyen âge. Je ne connais dans ce genre de reproduction que l'admirable *Abélard* de Rémusat qui puisse soutenir la comparaison.

Le drame se termine par la dernière prière de Jeanne avant de monter sur le bûcher.

Pasteur Roberty, « La première *Jeanne d'Arc* de Ch. Péguy »

Journal de Genève, 30 juin 1924

Quelques témoignages au sujet du pasteur Roberty

Il apportait dans la conduite des affaires ecclésiastiques cette exquise humilité de l'esprit et du cœur qui donnait tant de charme à sa personne.

*André-Numa Bertrand
vice-président de la Fédération protestante de France*

*

De cette nature d'élite se dégageaient comme des effluves de jeunesse vivante et vibrante qui exerçait sur tous les fidèles, un attrait irrésistible... La diversité de ses dons s'harmonisait si bien dans l'unité de son ministère : une intelligence ayant de larges ouvertures sur tous les domaines de la pensée, un cœur chaud et ardent pour les belles causes, une parole à la fois nerveuse, intensive, un talent délicat et distingué, toujours original et sûr de lui-même.

Georges Blot, pasteur

*

Il chantait véritablement la vie immortelle et tels étaient les accents de cette voix incomparable qu'elle obligeait, pour ainsi dire, les fronts courbés à se relever et que la légitime douleur des affligés se diluait progressivement, comme fondent les brumes, pour laisser toute la place aux lumineux horizons du monde supérieur.

Alfred Wautier d'Aygalliers, pasteur

*

Il a montré aux plus aveugles qu'une piété vivante peut s'allier à la plus complète liberté d'esprit ; il a prouvé qu'une Église peut

se construire et réunir des âmes diverses, des esprits différents aux pieds de Jésus-Christ, non pas une Église nouvelle, mais la vieille et glorieuse Église Réformée de France enfin émancipée des servitudes du dehors et du dedans.

*John Viénot, pasteur
président de la Société de l'histoire du Protestantisme français*

*

Pendant trente-cinq années, président du haut de la même chaire, il sut grouper, puis maintenir, un vaste auditoire, attentif et reconnaissant, qui le suivait avec fidélité à travers les riches et lumineux paysages d'une prédication sans cesse renouvelée.

Wilfred Monod, pasteur

❧❧❧❧❧

Identité du peuple antique dans les œuvres en prose de Charles Péguy¹

Hélène Daillet
Université de Bretagne Occidentale

Parmi les écrivains du début du XX^e siècle qui se sont intéressés au monde antique – particulièrement au peuple grec, figure Charles Péguy. Péguy s’est référé de manière permanente aux œuvres de l’Antiquité : que ce soit celles d’Homère, de Platon, de Sophocle ou de Virgile.

C’est en humaniste et en philologue que Péguy a puisé chez les auteurs anciens sa conception du peuple, enrichie il est vrai par Jules Michelet au XIX^e siècle.

Parmi les thèmes récurrents de son œuvre en prose, celui du peuple antique revêt une importance majeure non seulement pour connaître « l’âme classique » telle qu’il la dépeindra de manière assez fidèle d’ailleurs avec sa noblesse d’âme et toutes ses vertus – parmi lesquelles l’habileté est synonyme d’intelligence –, mais aussi pour comprendre comment l’humanisation du héros grec donne à ce dernier une valeur éternelle que l’on retrouve de nos jours dans l’histoire d’autres peuples.

Nous essaierons de montrer, à travers les *topoi* littéraires du héros suppliant (des *Suppliants parallèles*) et du manteau (récits de *l’Iliade*, d’*Œdipe-Roi*, mais aussi de la *Bible* et de *Booz endormi* de Hugo), la richesse et la fécondité de cette référence permanente au peuple grec et à sa civilisation.

Charles Péguy n’a cessé de dialoguer avec les Anciens, que ce soit dans son œuvre en prose ou dans ses œuvres poétiques.

Nous avons choisi, pour limiter raisonnablement notre exposé, de préciser l’image du peuple grec dans la prose de Péguy. En effet, le monde grec est l’objet d’une admiration toute particulière

¹ Communication prononcée à l’occasion d’un colloque à l’Université Pascal-Paoli de Corte : « Environnement et identité en Méditerranée » (19-25 juillet 2004).

de la part de Péguy et les évocations d'Homère, de Sophocle aussi bien que d'Eschyle constituent une part importante de ses réflexions et influencent grandement son œuvre littéraire. Par ailleurs, cette prose étant empreinte de poésie (Homère et Hugo surtout), omettre l'œuvre poétique de Péguy ne sera pas dommageable pour notre exposé.

Toutefois, le thème du peuple chez Péguy est tellement développé et conséquent dans sa pensée que nous devons écarter l'évolution de ce concept et l'influence d'un Michelet par exemple.

Quelle est la vision du peuple grec dans l'œuvre en prose de Péguy ?

Pour aborder cette question si vaste, on ne peut que se référer à la thèse de Simone Fraise, *Péguy et le monde antique*, en date de 1973, qui s'attache à analyser les sources historiques de cette référence aux cultures grecque et romaine.

Pour en résumer les points essentiels pour nous, le contexte d'émergence de l'œuvre péguienne, qui s'étend de 1897 à 1914, est notamment celui d'un changement pédagogique profond de l'enseignement du grec et du latin (le temps horaire d'étude est diminué). De plus, la question religieuse est au centre des préoccupations des auteurs de cette période féconde sur le sujet. Simone Fraise écrit à ce propos :

Sans doute, les dogmes finissent et la foi chrétienne peu à peu s'affaiblit. Mais au profit de croyances plus larges ou plus vagues qui tendent à la remplacer. Le paganisme grec a joué pour certains ce rôle de substitution. D'autres, à mesure que la société se laïcise, gardent la nostalgie du spiritualisme. Ils cherchent des armes pour lutter contre le matérialisme grandissant.¹

Ce qui explique une idéalisation de la culture grecque à cette époque. S. Fraise ajoute que la Bible « n'avait manqué ni à Victor Hugo, ni à Leconte de Lisle, ni à Claudel [...]. C'est précisément avec la génération de Péguy qu'elle disparaît de la culture des

¹ Simone Fraise, *Péguy et le monde antique*, Armand Colin, 1973, p. 85.

Français. Cet effacement laisse le champ libre à la culture gréco-latine, qui connaît, pour quelques années au moins, un prestige jamais égalé. »¹ C'est aussi ce qui explique l'apparition tardive de la *Bible* dans son œuvre, encore que certaines pages montrent de manière discrète l'interrogation spirituelle profonde au fil des ans et le souci d'y trouver des réponses assurées permettant un engagement actif.

Ainsi Cléo, la Muse de l'Histoire en dialogue avec l'âme païenne, révèle-t-elle l'intention morale qui sous-tend la quête de Péguy : « Mettez ce grand nom d'Homère en tête de votre papier. Écrivez-nous un *Homère, essai sur la pureté antique* [...]. Rien n'était aussi pur que la cité antique [...]. Rien n'est aussi pur qu'Homère »². Influencé par sa lecture de Fustel de Coulanges, Péguy met dans la bouche de Cléo ces propos : « Nous sommes outrées de ces stupides impuretés que les modernes nous attribuent. Si gratuitement. Rien n'était aussi sacré que l'hôte, rien n'était aussi pur que l'hospitalité antique. [...] Il faut aller plus loin : rien n'est aussi pieux, rien n'est aussi pur que la beauté antique »³.

Il serait trop long de détailler tout ce que soulève cette citation. L'évocation péguienne de la Grèce doit-elle être dévalorisée pour autant ? Péguy récupère-t-il chez les Anciens des valeurs morales et religieuses qu'il ne trouve pas ailleurs ? Son admiration fausse-t-elle l'objectivité, et donc l'intérêt, de son œuvre littéraire ?

Sans entrer en polémique à propos de l'historicité de l'évocation du peuple grec chez Péguy qui ne relève pas de notre propos, soulignons qu'à notre sens, il ne faut pas minimiser la connaissance que Péguy avait des Grecs, non seulement parce qu'il ne cite que très rarement ses sources documentaires et lit bien plus qu'il ne cite, mais parce la diminution des heures d'enseignement n'évacue pas complètement l'abord des textes anciens. Si Péguy ne prétend pas faire œuvre d'historien dans ses écrits, son souci préalable des sources documentaires pour la

¹ S. Fraisse, *op. cit.*, p. 86.

² Charles Péguy, *Cléo. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, C 1155.

³ Ch. Péguy, *Cléo*, C 1156.

rédaction de la première *Jeanne d'Arc* en 1897 parle pour lui et permet d'affirmer que Péguy ne nous présente pas un monde trop « personnel », subjectif, édulcoré¹. Son admiration pour « le grand Eschyle »² dont les représentations au théâtre avaient bouleversé l'idéal sophocléen d'un monde supposé harmonieux et idyllique, prouve que Péguy n'occulte pas du tout la dureté des mœurs antiques que cet auteur a représentée.

Il est vrai toutefois que l'admiration de Péguy pour ce peuple, son lyrisme et son inspiration ne va pas sans soulever quelques questions.

L'évocation littéraire du peuple grec — de concert avec le peuple romain — peut créer une imprécision, tantôt anodine, tantôt conséquente pour l'exactitude du message. La vision de l'accomplissement de la mort par exemple, qui a déteint sur l'interprétation de la sagesse socratique au XX^e siècle en philosophie, mériterait une étude en elle-même au sujet de l'idéal chrétien de la mort « héroïque ». En réalité, lorsque Péguy cite Agamemnon à ce sujet, il le fait précisément en rendant à l'auteur ce qui lui revient et ne déforme pas le texte. Sa vision de la mort n'en est pas pour autant résumée là. Cependant, cette résonance laisse le lecteur tout à fait libre dans le parallèle. Ce ne sont que deux exemples qui montrent que l'opération de relecture littéraire enrichit sans déformer le fond et le sens du texte. Nous allons le montrer par la suite.

Nous avons choisi une œuvre éclairante sur ces questions, les *Suppliants parallèles*. L'œuvre, publiée dans les *Cahiers de la quinzaine* de Péguy en 1905, met en parallèle deux supplications : celle des ouvriers russes devant le tsar et celle d'Édipe dans la pièce de Sophocle, *Œdipe-Roi*. Confrontant ainsi la réalité politique et la littérature, Péguy nous permet de mieux comprendre sa

¹ S. Fraisse (*op. cit.*, p. 87) va jusqu'à écrire du gérant des *Cahiers* : « Directeur de revue, il devient par les nécessités du métier plus réceptif à ce dont on parle dans la presse qu'aux ouvrages de fond dont il n'a plus le temps de prendre connaissance ». Ce qui semble un peu exagéré.

² Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, C 597.

démarche intellectuelle et sa vision du peuple grec. Devant les événements de 1905 (où le peuple russe, accablé par les abus de droit implore le secours du tsar), Péguy voit ressurgir spontanément ses maîtres anciens.

Choisissant de relire « dans le texte » Sophocle et d'en partager ses pensées, il met en valeur une situation, celle du suppliant, qui émane également des tragédies d'Eschyle ou des textes d'Homère. Plus qu'une interprétation restrictive, il s'agit d'un choix soutenu par la connivence thématique de ces œuvres qui le conforte en ce sens : le peuple est un suppliant antique dont l'actualité est patente.

La référence aux *Vies parallèles* de Plutarque, dans le titre lui-même, n'est pas anecdotique¹. Elle prouve que Péguy ne prétend pas faire œuvre d'historien puisque l'œuvre de référence ne l'est pas. Il n'est donc pas question pour Péguy de savoir si sa vision du peuple grec, mis en parallèle avec le peuple russe, est exacte du point de vue historique. Il s'agit avant tout d'une évocation tragique dont la matière puise évidemment dans une réalité, bien « authentique ».

De plus, il est tout à fait significatif de voir Péguy citer longuement les textes grec et russe, par honnêteté aussi bien que pour le plaisir du texte. Dans sa traduction, il opère en humaniste et en philologue en ce qu'il donne à la fois les termes propres à la civilisation grecque et l'équivalent contemporain du terme. Lorsque Péguy traduit le grec ἱερεὺς, il corrige certaines traductions et donne « sacrificateur » et « prêtre » pour que les catholiques puissent réactualiser le mot sans l'assimiler. C'est un exemple parmi d'autres de cette lecture à la fois bienveillante (il ne rechigne pas à relire des traductions maladroites, comme celle de

¹ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 354 : « *Les Suppliants parallèles* : restituant un mot grec, une épithète grecque, en souvenir du Grec illustre qui écrivit les *Vies parallèles* je me suis permis d'intituler ainsi cette étude préliminaire. Les vies des hommes individuels, et notamment les *Vies des hommes illustres* ne sont point les seules qui se puissent mettre en parallèle, en vies parallèles. Il y a aussi des vies de peuples, et dans et parmi ces vies de peuples il y a aussi des vies qui sont aussi des vies parallèles ».

Lacroix¹, qui lui a permis de vivre des émotions intenses dans sa jeunesse) et rigoureuse puisqu'il critique la version de Leconte de Lisle notamment (qui gomme certains aspects essentiels du texte).

Péguy revient donc finalement au mot à mot scolaire, ce qui gauchit un peu le texte mais en donne toutes les composantes, nous le verrons plus loin. Cette probité humaniste met le texte à l'honneur tout en se voulant conjointement rigoureuse et aimante. Sans cette disposition morale d'accueil et de respect du texte, il ne peut y avoir de lecture probe ni de partage au-delà du temps avec le lecteur. Cet aspect est bien souligné par Péguy qui parle de « couronner le texte » et non de le desservir.

À cet égard, il écrit dans les *Suppliants* : « [...] l'art n'est rien s'il n'est point une étreinte ajustée de quelque réalité », affirmant à la fois l'ancrage de son propos dans la réalité, la rigueur philologique de sa lecture, la contemplation active du beau et le caractère quasiment affectif de sa démarche (« étreinte » est rare chez lui), ce dernier point étant d'ailleurs avancé de manière pudique et tout à fait originale². Que l'on pense aux *Stances* de Jean Moréas ou aux œuvres de Verhaeren, cet « Ancien »³, comme disait Péguy et l'on verra que sa retenue pèche ici exceptionnellement contre elle-même, tant son amour pour la culture grecque est grand. Un « Ancien » n'est pas un « antique », mais bien celui qui véhicule en lui-même et en ses écrits des valeurs éternelles « qui ne passent pas », l'écrit faisant foi et revêtant *de facto* une valeur quasi sacrée.

Lorsqu'il évoque son ancien professeur, le « Père Édet », Péguy ne sépare pas les qualités humaines et morales de la rigueur absolue du travail scientifique : « [...] c'était un homme admirable, tout de cœur et de probité ; honneur à ces vieux maîtres de l'ancienne Université ; ils étaient des honnêtes hommes ». Édet

¹ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 325 : « Ne disons point qu'elle [cette traduction] est presque perpétuellement grotesque, d'abord parce que ce n'est pas vrai, ensuite parce que nous devons éternellement respecter les émotions d'art que nous avons une fois reçues. » Nous nous sommes aussi reportée à l'édition originale, dont la présentation typographique est impeccable.

² Par rapport à ses contemporains.

³ Ch. Péguy, *Clio*, C 1156.

« [...] travaillait [...] pour démêler l'exacte pensée de l'auteur dans une expression latine, et pour conduire exactement, finement, honnêtement son esprit dans l'irréel et dans le potentiel »¹. Édet est le déchiffreur d'un monde dont les écrits figurent comme autant de traces archéologiques mais vivantes par cette lecture. L'humilité, la recherche patiente du sens, même éclairée par l'amour du texte, relèvent proprement de l'humanisme et cette carence de fait est même vue comme un atout par Péguy, car l'excès de documents de l'histoire contemporaine ne permet pas, entre autres, une vision personnelle, incarnée de la réalité.

En ce qui concerne une vision spirituelle qui infléchirait *a posteriori* le sens du texte, Péguy témoigne lui-même de son respect au fil du texte et l'exprime par nécessité. Sur une question aussi importante pour lui que celle de l'engagement éventuel de toute une vie pour la foi catholique, il affirme dans les *Suppliants* : « [...] nous devons [...] réserver soigneusement les expressions chrétiennes, le langage chrétien »². Car même l'évocation sémantique des termes religieux risquerait (sans doute ?) d'infléchir l'interprétation du lecteur et de prêter à l'auteur une pensée calquée sur son temps et non personnelle, c'est-à-dire émanant d'une vie intérieure propre. La démarche qui animait sa première *Jeanne d'Arc* n'était-elle pas tout d'abord la reconstitution de « sa vie intérieure », là étant le trésor et la clé de sa foi, de son engagement moral ? Cette vie intérieure, son esprit, ne pouvaient cependant pas être « archéologiquement »³ reconstitués sans une lecture large, profonde, la plus complète possible de tous ses témoignages et procès. L'une ne va pas sans l'autre. De même, dans les *Suppliants*.

La quête spirituelle n'est donc pas contradictoire avec la démarche « positiviste » qui fait primer l'observation scrupuleuse de la langue et du texte. L'introduction au dictionnaire d'Émile Littré montre bien les avantages et la fécondité de cette pratique en laissant parler d'eux-mêmes les langues et les textes. Il est vrai que

¹ Ch. Péguy, *Pour la rentrée*, A 1387 ; cf. S. Fraisse, *op. cit.*, pp. 44-48.

² Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 349.

³ Sans aucune valeur péjorative ici.

Péguy se méfiait d'une philologie qui alourdisait la lecture d'un appareil critique historique détaché du sens du texte lui-même. L'archéologie comme la philologie peuvent être vues par lui de manière négative car sclérosante. Mais ce n'est là finalement que l'occasion de mieux décrire sa propre démarche d'écrivain. Reconstituer l'esprit d'un peuple antique est une gageure, surtout si l'on a pour lui une admiration avouée ! Péguy se réjouit du peu de documents qui entourent les textes anciens, car la volonté de reconstituer un monde antique par des traces limitées et infimes lui permet d'avoir recours à l'esprit et au cœur qui l'animent en rencontrant ceux de ses prédécesseurs, et parmi eux les plus grands : Homère, Sophocle. C'est ainsi que l'intérêt de son approche réside aussi dans le choix des auteurs qui l'attirent et qui nous invitent à une relecture par leur beauté et leur valeur intrinsèques.

Dans les *Suppliants*, l'invocation du peuple russe est presque aussi longue que celle du peuple grec. La différence d'extension est celle même qui sépare une supplication réelle d'une supplication mise en forme dans une tragédie, plus ramassée et « lapidaire ». Le rapprochement ne nous paraît donc ni forcé ni indu.

Le texte de François Porché — que les *Suppliants* de Péguy est censé introduire — tient en sept pages et semble alors servir de prétexte puisque l'œuvre de Péguy prend l'espace d'une centaine de pages. Ce serait un autre développement que de montrer comment les références chrétiennes de Porché, éditées par Péguy, sont malgré tout respectées dans leur liberté, sans que l'on puisse dire que Péguy se les approprie en les préfaçant. Les deux textes sont publiés ensemble, et cela est signe à la fois de la proximité et de la liberté voulues par Péguy.

Qu'en est-il du peuple dans cette œuvre ? Il est vu par le biais d'un peuple russe souffrant l'inacceptable et qui use (paradoxalement) pour se faire entendre de précautions oratoires, d'un respect infini, de pardon à l'égard du souverain, comme par identification. La souffrance décrite n'est pas celle d'un drame mais bien celle d'une tragédie — par son contenu et sa mise en

scène — la beauté lyrique de l'appel à la compassion faisant écho à la froide répression qui s'en suivra. Le parallèle est donc profondément lié au contenu de la situation tragique des deux supplications et le texte d'Œdipe n'exagère donc pas l'importance de ce rappel.

Les ouvriers, mis en relation par là-même avec le prêtre d'*Œdipe-Roi*, ne revêtent pas littérairement parlant une aura supplémentaire. Ils sont sacrés de par leur « statut » de *suppliants* et leur discours même. Le parallèle signifie donc égalité de sens et d'intensité tragiques : « Supplication particulière du 22 janvier nouveau style, supplication culminante, éminente, symbole éminent, éminente réalité, supplication de tout le peuple ouvrier de toute une ville capitale au tsar que tout ce peuple demandait au seuil de son palais de ville »¹. L'itération du pronom et de l'adjectif « tout » montre bien ici que toute une réalité se trouve concentrée dans cette scène et ce parallèle entre le peuple grec et le peuple russe.

Le peuple russe ne fait pas une révolution mais se situe sur un « seuil antique » où *tout* son destin se joue. Péguy poursuit longuement son idée :

Dans Homère, dans les tragiques, le suppliant n'est point un candidat ; il n'est point un demandeur ; il n'est point un homme qui s'abaisse, qui s'humilie, même chrétiennement ; à peine ai-je besoin de dire qu'il n'est point un moderne, qui s'aplatit. La supplication antique, la seule qui étant digne de ce nom de supplication doive nous retenir n'est en aucun sens, en aucune forme, une opération de platitude. Au contraire. Lisez attentivement au contraire une de ces admirables supplications antiques, la supplication de tout ce peuple aux pieds d'Œdipe, ou celle qui est encore plus admirable, assurément, celle qui est peut-être la plus admirable de toutes, la supplication du vieux Priam aux pieds d'Achille. Relisez-les attentivement : Ce n'est

¹ Ch. Péguy, *Cléo*, C 1149 : « Tant qu'il s'agit des peuples antiques, je manque de documents. [...] Pour les temps modernes, pour les peuples modernes, pour les hommes modernes, pour les événements modernes, pour les mondes modernes je suis l'histoire, je manque du manque de documents. »

pas le supplié, c'est le suppliant au contraire qui tient le haut de la situation, le haut du dialogue, au fond.¹

Dans la scène de Priam, la supplication humaine d'un père venu chercher le corps de son fils aux pieds de son ennemi, est un aboutissement inattendu. Péguy, à sa lecture, n'y voit pas un sentiment qui serait préchrétien du pardon à l'offenseur, mais la conduite soudain humaine de deux ennemis dont la rage est comme suspendue par l'expression d'un sentiment, sans qu'aucune intervention divine, intrusive pourrait-on dire justement, ne vienne en gauchir l'expression, le sentiment et la forme. D'où une puissance d'expression qui résiste au temps et presque à l'analyse.

Anoblissant le procédé de la supplication, Péguy met en scène ce rôle et ce statut du suppliant qui prévalent même sur ceux du supplié. Il s'en explique, non en des termes moralisateurs, mais par l'essence même de la situation qui qualifie ces deux peuples et les rapproche par nature de la mise en scène théâtrale : « Ce qui fait la faiblesse, la petitesse du supplié, c'est qu'il n'est que lui-même, et son petit morceau de situation humaine. *Il ne représente pas. / Le suppliant représente.* Il n'est plus seulement lui-même. Il n'est plus lui-même. Il n'existe plus, lui. Il ne s'agit plus de lui. »² Et par une série de synecdoques, Péguy écrit du suppliant : « Dépouillé de tout par ce même événement qui a précisément fait le dangereux bonheur du supplié, citoyen sans cité, tête sans regard, enfant sans père, père sans enfants, ventre sans pain, nuque sans lit, tête sans toit, homme sans biens, il n'existe plus comme lui-même. Et c'est à cet instant qu'il devient redoutable. Il représente. »³

Péguy décrit ce qui pour lui constitue le statut particulier du suppliant, tantôt héros, tantôt peuple tout entier. L'identité d'un demi-dieu suppliant portera ainsi la figure du peuple grec dans son ensemble, ou le peuple russe figurera le tragique existentiel du

¹ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 345.

² Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 347. C'est nous qui soulignons.

³ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, *ibidem*.

destin humain à lui seul. Qu'il y ait donc réduction ou amplification littéraires, c'est la question de l'identité des figures représentées et de ce qu'elles véhiculent qui demeure l'essentiel de ces textes et le but ultime de leur forme littéraire selon nous.

La suite des *Suppliants* s'intéresse à la perversion du langage soi-disant religieux du tsar. Ce dernier, au lieu de faire justice au peuple, enverra les troupes. L'inversion de la situation par le tsar à la fin de son discours de réponse, est la même que chez Sophocle : « Je crois à l'honneur des ouvriers et à leur dévouement inaltérable envers Moi, et Je leur pardonne leur faute. »¹ Et le parallèle des deux suppliques et de leurs réponses marque encore davantage que le contenu le renversement de la situation par cette réification du langage sacré.

Un peu plus loin, Œdipe se lamente, dans la traduction littérale de Péguy : « Car votre douleur va vers un seul un en ce qui le concerne lui-même, et nulle personne autre, mais mon âme gémit sur la cité, et sur moi, et sur toi ensemble. »² On le voit, la traduction littérale donne un poids considérable à la personne d'Œdipe. De plus, la citation de ce qui fait naturellement écho aux paroles du Christ pleurant sur Jérusalem, est un signe de l'esprit critique de Péguy qui, en citant, se met en quête d'un sens nouveau. Justement, il s'agit de rendre à Œdipe le sens exact de ses propos par la réalité fatale qui s'ensuit, en ne l'assimilant pas aux propos du Christ. On pourrait en effet utiliser les propos de l'Évangile pour asseoir une autorité qui, dans le cas du peuple russe par exemple, serait une pure trahison de l'esprit de l'Évangile. Mais Péguy n'en dit mot et nous ne faisons que souligner cette honnêteté et cette recherche de discernement qui donnent à lire le texte en son entier, sans en éluder pour autant la difficulté.

Le tsar conclut en effet : « retournez à vos paisibles travaux ; [...] que Dieu vous soit en aide » où la parole stéréotypée de la *Bible* étouffe toute revendication et se ment à elle-même. La nature

¹ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 321. Les italiques sont de nous.

² Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 322.

tragique de ces supplications tient dans les deux cas à la subversion de l'élément religieux (le prêtre chez Œdipe, la bénédiction finale du tsar).

À ce moment-là, l'éloquence des ouvriers veut répondre efficacement à celle du Prince. Mais parce que la demande n'est pas entendue ni suivie d'effet satisfaisant, la parole du tsar ainsi réinvestie par les ouvriers est acculée elle-même au mensonge. En revanche, la parole des ouvriers, en s'identifiant à celle de l'autorité dont elle est forcée de prendre les formes, si elle se nie elle-même dans un premier temps, déstabilise finalement la crédibilité de l'homme de pouvoir. Par cette identification, on remarque donc que la parole du suppliant est performative et l'on ne peut que penser à la valeur actancielle de la parole, même si elle est payée du prix trop fort de la vie et du sang. Ainsi, l'histoire du peuple russe passe par l'humilité et non plus par le tsar à qui la puissance et la loyauté finissent par échapper de sa propre bouche. Mais Péguy ne pousse pas plus loin le parallèle pour citer saint Paul : « la foi sans les œuvres n'est rien ». D'ailleurs, Péguy dit peut-être plus que saint Paul puisque que plus qu'un néant, le mensonge est mis en scène comme prémices de la tuerie et son pouvoir destructeur et réellement pervers est alors mis en lumière d'une manière incontestable. Il ne s'agit plus de vertu antique, mais de la vie elle-même. En cela, la vie du peuple antique rejoint la vie du peuple russe et de tout peuple en quête de justice et de reconnaissance.

Sans cette parole, le peuple n'advient ni aux abords du tsar, ni ne connaît la déception ultime qui sera la sienne. Il est véritablement sur le seuil de son propre destin ; mais ce faisant, imitant la formule oratoire et entrant à la suite de son gouvernant, il déboute celui-ci de son autorité morale et religieuse, de sa neutralité meurtrière. Le discours se fait donc ici action et si le peuple est en position faible, cette supplique est un premier pas vers la libération, en tout cas pour ceux qui survivront humainement à la répression.

L'inversion situationnelle des deux suppliques est révélatrice du genre tragique. Dans la bouche des deux gouvernants, elle est un aveu d'absence totale de véritable pouvoir, de vacuité

inattendue. L'effet secondaire de cette comparaison est d'anoblir le texte contemporain d'une manière quelque peu scandaleuse. Car le massacre s'en est suivi en 1905. Est-il besoin de réillustrer *Œdipe-Roi* ? Œdipe reçut tout son peuple au seuil du palais quand le tsar ne reçut que quelque trente-quatre ouvriers à Tsarskoïé-Sélo.

Finalement, nous voulons souligner que le parallèle des *Suppliants* met en scène des champs sémantiques très proches qui ne sont pas anodins. Il est particulièrement intéressant de noter que la supplication antique est toujours liée chez Péguy aux thèmes du seuil, de l'hospitalité et enfin du manteau. Cette référence au théâtre tragique de Sophocle ou d'Eschyle est la manifestation de l'essence même de la situation du suppliant, même chez Homère (dont la prose poétique a séduit Péguy tout au long de son œuvre) où l'on voit mis en scène Priam aux pieds d'Achille, comme « lieutenant » plus riche de sens qu'une élaboration symbolique le ferait d'un héros.

Ainsi, les associations sémantiques inhérentes au thème du suppliant sont intrinsèquement liées au contenu et pas seulement à leur support symbolique. Ces thèmes revêtent à eux seuls une plénitude de sens qui s'apparente d'ailleurs à la peinture. « Ce peuple, vous me le dites, était un peuple de figurants. », écrit-il à propos de la représentation marquante d'*Œdipe-Roi* à Orange, au sens noble du terme « figurant » (« qui représente et fait figure »). « D'où prenez-vous que dans le monde moderne les figurants de théâtre, par leur situation sociale (ἔδρα), ne soient pas excellentement disposés à devenir les représentants, *les images* des suppliants de l'antiquité. C'est comme si vous disiez que M. Mounet-Sully n'est pas un roi du monde moderne, et ainsi n'est pas éminemment désigné, par sa situation sociale même, pour devenir *une image*, une représentation des rois de l'antiquité. »¹

À ce moment précis, évoquant le timbre de la voix de l'acteur qui résonne encore dans sa mémoire, Péguy focalise soudain notre attention sur le manteau qui drapait l'acteur apparaissant au seuil

¹ Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 325. C'est nous qui soulignons.



Mounet-Sully vu par le caricaturiste Ferdinand Bac (1859-1952)

de son palais au début de la pièce. La représentation au théâtre antique d'Orange, à ciel ouvert, devait être grandiose. Péguy nous rapporte : « Il avait un *manteau* blanc superbe où il se drapait comme un ancien, mieux qu'un ancien » et il ajoute : « car nous n'avons jamais vu d'ancien se draper » et faisant appel à tous nos sens, il achève par ces mots « et le moindre de ses gestes est demeuré intact dans *la mémoire de nos regards* ».

Ce qui signifie aussi que l'apport émotionnel de la mise en scène — et pour qui connaît le théâtre antique d'Orange et son festival nocturne il n'y a pas de hiatus entre le monde antique et le monde présent, a autant de valeur historique — sinon davantage car elle relate la vie — que l'événement lui-même. Le support littéraire permet donc de véhiculer ce qui est l'essence même et l'objet du théâtre tragique, la vie de tout un peuple en définitive, et que n'apportent que de manière éparse les documents historiques. L'importance historique de ces événements n'a donc de valeur, dans ces textes, que parce qu'un écrivain a pu les réunir et les relater avec force. Sans lui, le récit ne serait que l'ultime avatar d'une histoire répétitive et vaine.

Enfin, le procédé poétique du choix du mot « suppliant » repris aux auteurs anciens revêt un intérêt significatif majeur car non seulement il résume et condense¹ mais n'efface en rien la réalité du massacre des Russes. Il ne la transfigure pas non plus. Par conséquent, sa transcription littéraire n'édulcore ni ne déforme la réalité d'un fait historique : « [...] c'est un don de poète que de saisir d'un mot, que de ramasser en un mot toute la réalité d'un événement [...] »².

Le littéraire n'apporte pas l'émotion de la scène tragique du peuple russe, ceci appartient à la réalité même de Péguy, de ses contemporains et de l'histoire. Le texte d'*Cedipe-Roi* est bien « actualisé » par le procédé et plus proche de nous, mais l'objet

¹ « Symbolise » n'est pas vraiment le terme adéquat : tout symbole en son étymologie suppose une part manquante, ce qui n'est pas le cas ici ; il y a plutôt lieu ici de parler de plénitude de sens.

² Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, B 343.

principal de ce parallèle porte sur la mise en forme du sens et son expressivité et non sur la seule valorisation d'un texte ancien.

L'identité du peuple grec en son image est donc bien ici une reconstitution, une représentation dont le processus littéraire lui-même est une image d'un peuple en quête de reconnaissance et d'identité.

Révélation soudaine d'un monde ancien enfoui dans les mémoires, la majesté du roi Œdipe se rapprochera de l'évocation de Zeus par Cléo chez Péguy quelques années plus tard et ce, de manière frappante. Cléo évoque ainsi son père : « Tout ce qu'il avait pour lui, mon pauvre père [...], c'est qu'il était le Dieu des portes et du seuil des portes »¹. On remarque que Zeus est ici assimilé à Janus et que l'on peut lui reprocher cette collusion d'identité sur ce point tout à fait précis entre le peuple grec et le peuple romain. Mais le point fondamental est celui de l'hospitalité et de l'affection des dieux pour les hommes qui se réfère à *L'Odyssee*. Dans *Cléo*, la longue évocation qui suit prend deux pages pour se terminer abruptement sur la sacralité radicale de l'hospitalité du naufragé, du pauvre, du criminel même².

¹ Ch. Péguy, *Cléo*, C 1004.

² Nous ne citerons que les traits essentiels de ce texte anaphorique : « Tout ce qu'il avait pour lui, [...] c'est que pas un naufragé ne tendait sur la mer *ses mains suppliantes*, vers quelque trirème lointaine entr'aperçue au ras des flots, [...] dans tout ce vaste monde grec, unique au monde, unique dans l'histoire, [...] pas une main sur terre et sur mer ne se levait suppliante, pas un naufragé de la terre et de la mer, pas un hôte, pas un voyageur, pas un navigateur, pas un pèlerin, pas un criminel ne se présentait *au seuil d'une porte* sans que la majesté de mon père le revêtît d'un impérissable manteau ; et il était enveloppé de toute la majesté de mon père. » (Ch. Péguy, *Cléo*, C 1004-1005 ; c'est nous qui soulignons). Puis, après la chute littéraire, la pointe d'humour finale donne un peu de légèreté et de simplicité à ce texte, car Péguy ajoute « Voilà ce qui le sauve, le pauvre vieux. » (*i. e.* Zeus, et non plus le suppliant ou quelque pauvre hère). Ainsi, l'hospitalité est liée au seuil — seuil infranchissable des limites humaines ? — mais sacralisé par le manteau en un texte qui n'est pas sans rappeler la Bible et *Booz endormi* de Hugo (*e. g.* *Notre patrie*, B 40 ;

Péguy reprend à la tradition biblique la richesse du thème du manteau, tantôt symbole de pouvoir protecteur, tantôt de pauvreté¹. Ainsi, l'évocation des récits d'Homère², connexe à la fois à la Bible et à Hugo, montre bien comment ces valeurs à la fois humaines et littéraires sont des rencontres et des renaissances et non la volonté de déformer une réalité que l'on se réapproprierait indûment. L'originalité de Péguy est l'association récurrente de ces thèmes cités avec celui du seuil qu'il reprendra de manière poétique très forte dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (c'est-à-dire la vertu théologale d'espérance) où le seuil est un « porche ouvert sur l'espérance » et peut être vu aussi comme le lieu d'une limite « extrême » où l'homme est devenu un guetteur de Dieu sur la brèche.

L'enjeu de cet exposé, à travers l'évocation littéraire du peuple grec dans l'œuvre en prose de Péguy, a posé maintes questions sur les rapports obligés de la littérature avec l'histoire et sur l'identité et l'image qu'elles nous ont apportées. La mise en forme littéraire

Clio, C 1179). Car le manteau, la bonté divine y apparaissent également en des termes incarnés et poétiques.

¹ Pour le manteau d'Élie : I R XIX-19 ; Ex XXII-25-26 : « Si tu prends en gage le manteau de quelqu'un, tu le lui rendras au coucher du soleil. C'est sa seule couverture, c'est le manteau dont il enveloppe son corps, dans quoi se couchera-t-il ? S'il crie vers moi je l'écouterai, car je suis compatissant, moi ! » ; Es LXI-10 : « Je suis plein d'allégresse en Yahvé, mon âme exulte en mon Dieu, car il m'a revêtu de vêtements de salut, il m'a drapé dans un manteau de justice, comme l'époux qui se coiffe d'un diadème, comme la fiancée qui se pare de ses bijoux » ; I S XVIII-1-4 (où le manteau est évoqué aux côtés de l'âme comme en symbole) : « Lorsqu'il eut fini de parler à Saül, l'âme de Jonathan s'attacha à l'âme de David et Jonathan se mit à l'aimer comme lui-même. Saül le retint ce jour même et ne lui permit pas de retourner chez son père. Jonathan conclut un pacte avec David, car il l'aimait comme lui-même : Jonathan se dépouilla du manteau qu'il avait sur lui et il le donna à David, ainsi que sa tenue, jusqu'à son épée, son arc et son ceinturon ». (traduction : Bible de Jérusalem).

² *Odyssée*, chant XIV, où les thèmes du seuil, de l'hospitalité et du manteau sont également présentés ensemble.

devait-elle être remise en cause par ses effets à la fois réducteurs et amplificateurs ? L'arrangement des mots et le style font-ils d'une tragédie réelle un mélodrame acceptable et la littérature est-elle donc toujours mensongère ?

Il semblerait plutôt que, malgré un contexte historique où en effet le péril de la confusion était grand pour l'auteur, son œuvre littéraire¹ est au service du sens. Tout ce qui concerne le texte et la perversion du langage religieux le montre. Qui plus est, seule la littérature et ses racines anciennes et pérennes, pouvaient apporter une telle richesse et netteté de sens à cette relecture de textes qui demeureront heureusement pour toujours dans nos mémoires.

Nous n'avons cité que quelques exemples de cette appropriation des diverses générations d'écrivains qui ont retrouvé les uns chez les autres des sources d'inspiration, de filiation et d'identité. Car il est impossible devant une telle extension culturelle et géographique de retracer tous les apports de la civilisation grecque faits à la littérature péguienne, mais nous voyons à travers ces champs sémantiques, ces récits, que ces valeurs humaines ont été véhiculées d'une manière privilégiée par un écrivain qui *crée* sans faire l'économie de la mémoire et de ces trésors littéraires qui nous sont parvenus.

L'humaniste est un chercheur qui, malgré la pauvreté des sources du passé, agit à la fois en archéologue et en 'inventeur' parce qu'il se laisse atteindre par le sens et le goût des choses.

C'était l'objet de notre exposé que de mettre en lumière cette attitude respectueuse et valorisante des œuvres littéraires du passé.



¹ La prose de Péguy se fait aussi poétique.

Péguy et la guerre : entre patriotisme et engagement **Les sources antiques de la guerre chez Péguy¹**

Hélène Daillet
Université de Bretagne Occidentale

La notion de guerre a été largement étudiée dans l'œuvre de Péguy. Dans *Par ce demi clair matin* et un peu plus tard, à la veille de la guerre 1914-18 où il mourra, dans *Un Nouveau théologien*, *M. Fernand Laudet* et *La Note conjointe sur M. Descartes* notamment, Péguy donne des éléments intéressants de ce que peut représenter pour lui la guerre à des moments précis de l'histoire.

Comment Péguy aborde-t-il cette réalité et pourquoi revient-il aux Anciens pour s'en expliquer ? Est-il pacifiste ou nationaliste ? Que traduit en définitive cette interrogation permanente sur les situations de conflits qui existent entre les hommes et au cœur de l'homme même ?

Sa réflexion, qui traverse de manière continue son œuvre, prose et poésie confondues, de 1897 à 1914, nous mène sur des chemins où le discernement, l'histoire et la politique prennent leur source dans une démarche à la fois personnelle, de conscience plus exactement, et une lecture attentive et réaliste de l'histoire, notamment de l'histoire grecque et latine. Il est vrai, la partie écrite et offerte au lecteur est plutôt littéraire ; c'est affirmer d'emblée que les œuvres littéraires éclairent de manière pertinente certaines difficultés polémiques car elles donnent lieu à une conception particulièrement intéressante de l'histoire. Nous n'épuiserons cependant pas un sujet que Péguy n'aborde d'ailleurs, malgré des développements qui tendraient à montrer le contraire, que de manière très précise et circonstanciée.

¹ Écrit en octobre 2005 ; revu et corrigé en mars 2007 au sein du Laboratoire d'histoire ancienne et d'archéologie de l'Université de Corse (Labiana).

Péguy face à la guerre

Avant d'aborder des questions plus profondes, il est nécessaire de répondre à cette première question : Péguy est-il pacifiste ?

Pie Duployé, dans son livre *La Religion de Péguy*, écrit en effet : « Il est tentant de faire de Péguy, après 1910, un mystique qui a renoncé à la politique ». Dans la *Prière de résidence*, on observe de fait une « décontraction générale », mais « on ne voit nulle part qu'il s'agisse d'une désertion de la cité, d'une mystique qui commanderait l'abandon de toute action politique. Le langage dévot, là-dessus, crée facilement des équivoques »¹.

Cette question fondamentale constitue les prémices de toute recherche sur le sujet car la valeur chrétienne de son œuvre engagée en dépend en grande partie – sinon en totalité. On ne peut donc en faire l'économie.

À noter que lorsque nous évoquons la « valeur chrétienne » de son œuvre, nous voulons signifier à la fois son intention honnête, son adéquation au réel qui la rend utile ainsi que sa recherche ouverte en dehors de tout parti pris *a priori*, les trois termes de cette « définition » étant inséparables les uns des autres. Une « conception chrétienne de la guerre », aussi paradoxale que soit la question pour Péguy, devrait idéalement approcher à la fois de la perfection morale et spirituelle – les deux, même si ces deux dimensions ne se recourent pas toujours ni ne se répondent ! –, de la réalité dans ce qu'elle a de plus réfractaire à cet idéal de perfection et aussi d'une prise de position historique personnelle (voire communautaire à l'avenir) qui n'invaliderait pas les deux premiers principes. Ces trois directions de sa réflexion sur la guerre montrent à elles seules la complexité de la problématique.

La question telle que posée exclut dès lors le pacifisme comme étant une prise de position chrétienne, non que l'homme soit par nature lié au conflit selon lui, mais la négation de la réalité historique passée et présente manquerait à l'honnêteté intellectuelle. Le réalisme est ici à la fois acte de courage, source de réflexion et de recherche permanente ; c'est ce qui permet de

¹ Pie Duployé, *La Religion de Péguy*, Klincksieck, 1965, p. 607.

répondre déjà en partie aux objections soulevées quant à la « vérité », soit ici à la pertinence, de ses productions : étant pour certaines écrites « à même l'événement », elles ne peuvent prétendre et ne prétendent pas être définitives, voire systématiques bien évidemment.

Nous ne déciderons donc pas ici de savoir si le pacifisme est une position chrétienne ou pas. Nous partons d'emblée de la vision de l'auteur, de son écrit et de son action complètement incarnés et engagés dans la vie de son temps. Ainsi, dans *La Préparation au congrès socialiste*, Péguy nous prévient : « [...] le réel est le grand maître ; et quand on fait de l'histoire il est le seul maître [...] »¹. Or pour lui, tout récit appartient déjà à l'histoire, ce qui place les écrits littéraires dans l'histoire des mentalités, ne serait-ce que par leur réception et leur influence. Cette conception très large de la littérature et de l'histoire, sa recherche spirituelle et son engagement viennent donc entretenir et amplifier de manière continue ses développements.

Remarquons enfin que l'œuvre de 1898, *Marcel, De la cité harmonieuse*², appartient clairement au genre idéaliste de l'utopie et n'en a pas moins de force ni d'intérêt ; il s'agit seulement d'un tout

¹ Charles Péguy, *La Préparation du congrès socialiste...*, A 351.

² Ch. Péguy, *La Préparation du congrès socialiste...*, A 339-400 ; *Marcel, De la cité harmonieuse (juin 1898)*, A 71 : « Les citoyens de la cité harmonieuse n'ont que les sentiments de la santé. En particulier les citoyens de la cité harmonieuse n'ont pas les sentiments de ce que nous, qui vivons dans la société désharmonieuse encore, nous nommons *la haine* ; ils n'ont pas ces sentiments parce que cette haine et tueuse de l'amour. Et ils n'ont pas les sentiments de ce que nous, qui vivons dans la société mésharmonieuse, nous nommons *la jalousie*, qui est plus malsaine et pire que la haine, parce qu'elle est la malfaçon de l'amour. Ils n'ont pas les sentiments de ce que nous nommons dans la société bourgeoise *les rivalités*. Ainsi les citoyens de la cité harmonieuse n'ont pas les sentiments que nous nommons les sentiments de *l'émulation*, de *la rivalité*, de *la concurrence*, les sentiments de *la guerre civile*, de *la guerre étrangère*, de *la guerre économique*, de *la guerre militaire*, de *la guerre privée*, de *la guerre publique*, les sentiments de *l'ambition publique*, de *l'ambition privée*, *l'animosité*, *la colère*, *la vengeance*, *la rancune*, *l'envie*, *la méchanceté*. Ils ne savent pas ce que c'est que le mensonge. » Nous avons supprimé les alinéas du texte pour plus de concision.

autre domaine de réflexion (empruntant par là même un genre littéraire différent) que nous laisserons de côté pour l'instant afin de nous consacrer à la vision péguienne de la guerre et à ses sources lointaines.

Le patriotisme de Péguy

Si Péguy n'était pas pacifiste, était-il pour autant nationaliste et revanchard ? L'image d'un Péguy aimant les marches militaires reste dans les mémoires mais c'est une image en bien des points trompeuse.

Alain Finkielkraut rappelait récemment que Bernard-Henri Lévy « suscitait encore débats et controverses quand il accusait Péguy [...] d'être avec Barrès le fondateur du *national-socialisme* à la française »¹. Contresens dû peut-être à la lecture de *Par ce demi-clair matin* qui, en réalité, n'a pas été publié du vivant de l'auteur. Cette œuvre ne peut donc être consacrée comme un écrit politique clairement engagé et définitif. De plus, l'esprit des écrits péguïens relève de la réception de l'œuvre et de son interprétation et non plus seulement de son analyse critique. Or, on ne peut maîtriser totalement la réception d'une œuvre qui plus est vaste (plus de dix-sept années de production) et écrite dans des circonstances à chaque fois très précises. Cependant, si Péguy a pu être pris pour un esprit « revanchard », on ne l'a jamais affublé d'un esprit conquérant. Il s'agirait alors ici d'une double méprise.

Les recherches ont montré que Péguy, loin d'être nationaliste, a défendu sa patrie, non par esprit de revanche belliqueuse, mais par un patriotisme bien compris, celui qui se rattache au patrimoine, aux valeurs léguées par les pères. Ce patrimoine est à la fois géographique, matériel donc, et spirituel puisqu'il vit et se maintient selon des valeurs humaines positives quoique invisibles.

¹ Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991, p. 17. Citons Péguy lui-même : « Les haineux, les sanglants et les odieux débordements du nationalisme français nous inspiraient une telle horreur [...] que [...] nous nous interdisions de prononcer même certains mots, comme les mots *nation, étranger, nationalité* » (Ch. Péguy, *Le Mouvement socialiste*, A 1367).

Péguy écrit ainsi dans une formule militaire ingénieuse : « Le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel »¹.

Le Pape Jean-Paul II relaie tout à fait ce propos dans *Mémoire et identité*² lorsqu'il développe abondamment les notions de patrie et de patrimoine, héritages de nos pères et mères. Les réflexions de Péguy sont donc non seulement d'actualité mais encore appropriées à notre temps parce qu'elles reviennent sur les fondements de toute pensée en la matière. En cela, revenir aux sources antiques est reconnaître aux 'pères' latins et grecs leur apport sans « faire table rase du passé ».

Péguy et Psichari

Faut-il déduire de ce qui précède que Péguy voit en la guerre une réalité positive, réalité qu'il aurait de ce fait désirée pour elle-même ? D'où lui viendrait, dans la négative, sa vision positive de la guerre ? Existe-t-il réellement aux yeux de Péguy une « juste guerre »³ ? Ces questions doivent être abordées afin d'écartier toute équivoque sur le sujet.

¹ Ch. Péguy, *L'Argent, suite*, C 907.

² Jean-Paul II, *Mémoire et identité. Conversations au passage entre deux millénaires*, Flammarion, 2005, III-11 : « Sur le concept de patrie », pp. 75-81. Citons : « L'expression *patrie* se rattache au concept et à la réalité de *père* (*pater*). En un sens [c'est nous qui soulignons], la patrie s'identifie au patrimoine, c'est-à-dire à l'ensemble des biens que nous avons reçus de nos pères en héritage [...] », p. 76. Plus loin : « Patriotisme signifie *amour* [nous soulignons] pour tout ce qui fait partie de la patrie : son histoire, ses traditions, sa langue, sa conformation naturelle elle-même. C'est un *amour* qui s'étend aussi aux actions des citoyens et *aux fruits de leur génie*. Tout danger qui menace le grand bien de la patrie devient une occasion pour vérifier cet amour ». L'auteur distingue bien évidemment « peuple » et « patrie » de la « nation » d'un point de vue philosophique et politique. Surtout, la patrie comme la nation, et l'étymologie le montre bien, ont à voir avec les concepts de génération et de naissance, plus forts que celui de transmission représenté par le terme « tradition ».

³ Ch. Péguy, *Ève*, P2 1263 : « Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle, / Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre. / Heureux ceux

Tout d'abord, malgré l'amitié qui les unit, il est impossible d'assimiler les idées de Psichari et de Péguy sur la guerre imminente et la colonisation. Leurs positions semblent aller dans le même sens mais elles ne se confondent pas¹. C'est un point très important car il fait pencher l'engagement de Péguy du côté de la revanche et de l'offensive quand ces expressions n'apparaissent que dans des œuvres posthumes – et de manière non agressive, sans doute parce que l'importance notamment politique de ces écrits méritait plus de temps et de précisions.

Péguy était hautement conscient de la portée politique d'un *Cahier* et l'interprétation d'un événement comme d'un écrit était pour lui une *opération* c'est-à-dire une action. L'œuvre une fois donnée n'appartenait plus à son auteur mais courait sa fortune et risquait le découronnement de l'incompréhension au même titre que l'histoire et ses événements².

Dans les *Lettres du Centurion*, on sent d'ailleurs un certain malaise de la part de Psichari à propos du patriotisme. Pour ce

qui sont morts pour quatre coins de terre. / Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle. // [...] // Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés / Dans la première argile et la première terre. / Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre. / Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ». Le souhait nettement marqué par le subjonctif imparfait montre bien ici la prudence de l'auteur à propos de la « juste guerre ».

¹ Simone Fraisse, *Péguy et le monde antique*, Colin, 1973. Dans *Victor-Marie, comte Hugo*, Péguy écrit : « Les Français, mon ami, ont repoussé deux grandes fois les barbares. [...] C'est cet antique repoussement [...] que vous poursuivez aux héroïsmes des guerres mauritaniennes » (C 337-338).

² Comme Briséis, l'esclave d'Achille, l'œuvre, comme l'histoire, court le risque de l'incompréhension, elle est exposée au risque : « C'est la commune infortune historique même. C'est hélas la seule fortune. Courir ce risque, être entre toutes les mains, les plus grossières, courir ainsi, y courir tous les risques ; ou courir ce risque pire au contraire, le risque suprême : n'être plus en aucunes mains. C'est-à-dire, au fond, la maladie, ou la mort. Telle est la commune [...] infortune temporelle de l'œuvre et de l'événement temporel [...]. Briséis est entre nos mains. C'est un grand danger pour elle. C'est un grand danger pour Achille. » (Ch. Péguy, *Clio*, C 1017).

dernier, le patriotisme relèverait davantage du civisme¹. Péguy de son côté tente d'expliquer ce qui apparente la conquête coloniale à son intention première de « civiliser » les territoires conquis. Il le montre dans *Victor-Marie, comte Hugo*. Péguy n'hésite pas à revenir longuement sur ces points difficiles et de manière très claire. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un « appel aux armes », même si Péguy est prêt à la guerre défensive s'il le faut². La guerre de Psichari vue par Péguy est plutôt celle de la civilisation contre la barbarie. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Ce pourquoi nous ne pensons pas que Péguy, en 1910, avait soudain opté pour les armes (nombre d'écrits précédents explicitent ses critiques à l'égard de certains pacifistes) et qu'il souhaitait « passionnément »³ le combat comme son ami. Ou encore, qu'avec lui, il approuvait le colonialisme⁴. Il y a selon nous rapprochement de deux pensées qui semblent parallèles mais cependant clairement distinctes dans les écrits respectifs des deux auteurs. Péguy avait pris conscience de l'inéluctable réalité qui se préparait mais il ne *désirait* pas la guerre pour elle-même.

Certes, la filiation que l'auteur opère entre la Rome antique, la Grèce et la France ne peut être une « filiation historique »⁵ mais un choix culturel, une vision de l'esprit qui s'approprie symboliquement et par analogie l'héritage de l'histoire. Ce qui prouve précisément que l'évocation du monde antique dans ce cadre ne signifie pas admiration aveugle et sans réserve. En outre,

¹ Ernest Psichari, *Lettres du Centurion*, Conard, 1933, pp. 23-24 : « J'ai toujours pensé que le civisme était une conception plus large que le patriotisme, bien qu'en apparence la cité soit moins vaste que la patrie. Tout patriotisme véritable n'est-il pas surtout du civisme ? Ce que nous faisons de beau, ne le faisons-nous pas surtout comme citoyens, comme membres, non d'une cité mais de *La Cité*, beaucoup plus que comme patriotes ? »

² S. Fraisse, *op. cit.*, p. 392 : « Vous qui au besoin maintiendriez la culture par la force. Et au besoin, comme il faut, par la force des armes. » La réassertion de l'expression « au besoin » est explicite.

³ S. Fraisse, *op. cit.*, p. 362.

⁴ S. Fraisse, *op. cit.*, p. 390.

⁵ S. Fraisse, *op. cit.*, p. 391.

le désir de participer à l'histoire en marche n'est pas assimilable à un désir de guerroyer.

La recherche de Péguy sur la question de la guerre est celle d'une personne en prise avec la réalité, non celle d'un artiste cherchant à composer une œuvre. Ce pourquoi nous ne comprenons pas le raisonnement de Simone Fraisse lorsque, d'une part, celle-ci dénonce un manque de rigueur historique dans l'appropriation des « sources » littéraires de la part de Péguy ou dans sa manière littéraire de les évoquer, qui coïnciderait avec la volonté de prendre les armes – en filiation avec l'héritage de Rome notamment – pour finalement décider de manière contradictoire, que la vision de cette antiquité est « édulcorée » et idéalisée. La démarche de Péguy est exactement opposée. Péguy part de la réalité – qui est aussi celle des Anciens, et ne fait pas des œuvres poétiques ou tragiques antiques des sources historiques. Il prend en ces œuvres précisément ce que n'en rapporte pas l'histoire (telle que le positivisme tend à la présenter du moins).

La vision littéraire n'est pas forcément une déformation de l'esprit noble, pur ou sage du monde antique¹. Il y a certes un cadre, une mise en scène ou une condensation des combats psychologiques ou réels, mais ces mises en forme n'empêchent nullement Péguy de les recadrer par après. Le fait que Péguy puise dans des œuvres littéraires pour y retrouver l'esprit de la « pureté antique du combat » ne signifie pas que ces retours soient inopérants et déplacés. Les drames classiques tels que *Polyeucte*, *Antigone* ou l'épopée homérique présentent de manière condensée et claire le combat moral et spirituel qui se joue à travers toute guerre. Ils donnent à voir les motifs profondément humains qui engendrent de telles crises et qui appartiennent pour Péguy à l'histoire – que ce soit directement par ses protagonistes réels ou par l'exemplarité de ses figures littéraires qui entrent dans la culture d'un peuple, notamment dans l'évolution de ce qu'il vit à

¹ Citons Péguy : « Les héros homériques sont les plus beaux exemplaires de l'homme antique dans le monde antique », cité dans S. Fraisse, *op. cit.*, p. 319. Le mot « exemplaires » montre bien le choix volontaire de Péguy. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

travers la guerre. À propos de Hugo, ne reprend-il pas à son actif l'introduction de Hetzel faisant état de la « justice anticipée de la poésie sur l'histoire »¹ ? Par conséquent, lorsque Péguy écrit que Psichari a « réintroduit la gloire antique, la première gloire, la gloire de la guerre »², il semble plutôt évoquer la valeur de l'action et de la décision devant les incertitudes politiciennes que le « goût » de la guerre.

De fait, à propos de la guerre coloniale et d'autres aspects de la violence agie, au cours d'une longue diatribe anaphorique commentant un mot de Jaurès, Péguy insiste durement sur la légèreté de ces mots complètement désincarnés, indifférents à la maîtresse réalité :

Je n'ai jamais entendu, je ne connais pas une formule aussi monstrueuse d'égoïsme satisfait [...] au moment même où de partout remontent les atrocités des plus vieilles barbaries. *Rien ne fait de mal* : il faudrait savoir si c'est ce que sentent, et si c'est ce que pensent tant d'humanités pantelantes sur les chevalets de tant de bourreaux. [...] *Rien ne fait de mal* : voilà ce que n'ont pas considéré, dans leur impardonnable légèreté, voilà ce qu'il faudrait prendre soin de faire observer, simple note préliminaire, à toutes ces populations atrocement tourmentées, à ces peuples entiers torturés de tortures et de guerres, à ces misérables populations coloniales,³ à ces misérables populations extrême-orientales, à ces misérables populations orientales, à ces trois cent mille Arméniens massacrés, à tout un immense empire dévoré des plus atroces ravages, à tous ces misérables Russes, à tous ces misérables ouvriers, à tous ces misérables paysans, à tous ces misérables Juifs, à tous ces misérables Polonais, à tous ces misérables révolutionnaires, à tous ces misérables soldats, à tous ces misérables bourgeois, intellectuels et brutes, également tourmentés, également tournant dans le même cercle, également malheureux.⁴

¹ Ch. Péguy, *Clio*, C 1117.

² Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, C 334.

³ C'est nous qui soulignons.

⁴ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 97-98. – À propos de la mort chez les Grecs, notons que si Péguy a relevé que celle-ci peut être le « couronnement » d'un destin et d'une vie, il la rattache aux tragiques et à

La violence réside précisément en cette négation courte et simple de la réalité, amplifiée ici par l'ampleur de la souffrance et du mal dans le monde. Le débat ou la polémique¹ relèvent à cet égard de « l'art de la guerre » et Péguy leur confère une valeur stratégique d'importance tout en conservant leur valeur profondément éthique.

Enfin, lorsqu'il écrit de la France qu'elle est le « seul bastion de la liberté contre l'esprit de domination » dans la *Note conjointe*, il semble dénier à l'esprit colonial toutes ses implications cependant qu'il reconnaît aux Français (comparés aux Allemands) leurs faiblesses : « Je ne dis pas que nous valons mieux que les autres. Nous sommes une race. Et ils sont une certaine autre race. Nous sommes hommes. (Nous sommes pécheurs.) Nous ne sommes pas toujours de bons maîtres. Nous sommes toujours de mauvais dominateurs »². Aveu simple d'un manque de foi véritable en l'esprit de conquête – que l'on retrouve également à propos des

Homère, non au monde grec en général ; cf. Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1166-1167 : « Si tu meurs, dit Agamemnon à Ménélas, et que tu emplisses le destin de ta vie. Mourir, dans Homère, dans les tragiques, c'est accomplir le destin de sa vie. C'est en un certain sens et en somme se parfaire. C'est toujours tout de même un emplissement, un accomplissement et le résultat en est tout de même une sorte de plénitude. C'est notamment de cet emplissement, de cet accomplissement, de cette plénitude que les dieux manquent. Les dieux manquent de ce couronnement qu'est enfin la mort. Et de cette consécration. Ils manquent de cette consécration qu'est la misère. » Cette citation montre bien à cet égard que la manière dont Péguy voit la mort n'évince aucun sentiment ni réalisme respectueux de la vérité. À ce propos, citons les *Notes pour une thèse*, posthumes (B 1244) : « [...] c'est une question encore à se demander si Platon ainsi n'a pas fait beaucoup de tort à Socrate on croit généralement qu'il lui a fait beaucoup d'honneur qu'il l'a poétisé idéalisé c'est justement cela s'il ne lui a pas fait beaucoup de tort si le vieux n'était pas infiniment plus naturel vrai et ainsi portant plus et mieux le plus merveilleux le plus poétique le plus secret et le plus admirable odieux quelquefois peut-être et le plus insupportable ».

¹ Ch. Péguy, *Notes pour une thèse*, B 1245.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1346.

conquêtes napoléoniennes, même s'il aime et loue son ami Psichari certes, mais sans reprendre mot pour mot son *credo* cependant.

La guerre franco-allemande et le monde antique

En 1905, lorsque se fait jour la menace allemande contre la France, la défense du territoire représente pour Péguy celle de la civilisation¹ contre toute forme de barbarie. Autour de ce conflit se cristallisent toute une série de questions : celles de la modernité, de l'identité nationale, de l'enseignement, de la fragilité de l'art et de la culture face à la domination d'un pouvoir étranger. Ainsi, en 1906, « l'antinomie barbarie-civilisation est devenue l'équivalent du couple modernité-hellénisme »².

Le verbe se fait haut mais c'est l'amour qui l'inspire, tel un dernier acte de courage avant le désastre. Lorsque Péguy écrit que « la France est naturellement et historiquement invincible ; le Français est imbattable ; le Français est le premier soldat du monde : tout le monde le sait »³ dans *Par ce demi-clair matin*, ce n'est pas une vérité historique qu'il cherche à établir. Plus encore, le conflit pressenti est l'augure d'un combat bien plus grand. En effet, le conflit extérieur qui se profile semble correspondre à une crise intérieure qui lui est connexe.

La barbarie menace de l'intérieur nos civilisations. Citons pour exemple ce passage qui fait pendant aux préoccupations internationales de Péguy :

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 115 : le peuple français y est décrit comme « le seul peuple de tout le monde moderne, le seul qui dans les aberrations du monde moderne eût conservé la droite ligne de ce qu'était l'ancienne humanité », « comparable au peuple hellénique », « dernier refuge de l'art contre la barbarie », « dernier peuple de la beauté intelligente et bonne contre l'ignorance docte et dure des prétentieux savants ; dernier refuge de la bonté contre la dureté germaniste ; dernier refuge de la liberté dans le monde ; dernier refuge de la douce et de la sotte fraternité contre les endurcissements des égoïsmes nationalistes [...] »

² S. Fraisse, *op. cit.*, p. 488.

³ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 129.

Les peuples de culture et de liberté, les nations libérales, ou libertaires, enfin les peuples de quelque culture et de quelque liberté – de si peu de culture et de si peu de liberté, je le sais, autant que personne, mais tout de même d’un tout petit peu de culture et d’un tout petit peu de liberté –, France, Angleterre, Italie (du Nord), quelques fragments de l’Amérique, des fragments de la Belgique, de la Suisse, - occupent sur la carte du monde une étroite bande [...] fragile, toujours agitée, toujours vacillante, et toujours menacée. Menacée d’une submersion, ou, suivant le mot d’un illustre prédécesseur, d’une subversion totale. [...] [C]e serait commettre une erreur grossière que de s’imaginer que la culture et que la liberté a cause gagnée dans les pays de cette étroite zone occidentale. D’incessants remous de démagogie nous avertissent au contraire que nous sommes les héritiers, et les administrateurs comptables et responsables, d’un domaine incessamment menacé.¹

L’importance et le poids accordés à la littérature notamment semblent peu de chose face à la dure et oppressante réalité et pourtant, ce « peu » pris en considération, c’est tout un système de valeurs que Péguy remet en cause pour sauver l’espérance qui l’anime.

Aussi étroite que soit cette « bande [...] fragile » de liberté, sa puissance représentative est capitale. Il ne s’agit pas « d’idéaler » la Grèce antique ou la France. Péguy défend la valeur spirituelle de quelques peuples, valeur logée encore en quelque point géographique, de manière très concrète. Reconnaître ces valeurs morales et spirituelles revient déjà à en sauver une partie. Il ne s’agit donc pas de « valoriser » ni d’amplifier abusivement le patrimoine et l’héritage reçus, mais de les reconnaître honnêtement pour mieux les défendre et les transmettre.

Péguy essaie d’aborder le problème du conflit franco-allemand sans réellement y parvenir tant il implique d’histoire, notamment d’histoire des mentalités, de recul et d’un temps qui lui est sévèrement compté. C’est peut-être ce qui explique en partie son caractère inédit. Cependant, un trait semble surgir régulièrement sous sa plume : la France est dépositaire d’une civilisation si riche,

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 95-96.

si humaniste, qu'il ne peut y avoir de neutralité face à ce que Péguy nomme la barbarie, la volonté d'éviction de cette civilisation ou de ce que symbolise pour lui cette France.

Son écriture remplit dès lors un devoir de mémoire, mémoire dont il nous redit l'importance face à l'imaginaire « affolé » et perdu : « Une mémoire individuelle sans matière, un esprit sans corps, serait une mémoire purement imaginaire, un esprit purement imaginaire, une imagination pure, une imagination de rêve, pur, sans aucune action, sans aucune réalité, sans aucune réalisation, une imagination de rêve absolument indéterminée, totalement affolée. »¹ Ce qu'il reprend aux œuvres littéraires est ce qui dans l'œuvre appartient malgré l'artifice de la forme à la réalité humaine. Loin de « perlustrer le monde »², son regard ne fait pas le tour ou ne se promène pas « le long » d'une histoire sans histoires, lisse, sans accrocs et sans avenir. Passer au long, écrit Péguy, signifie « passer à côté »³ quand il s'agit de l'histoire. C'est pourquoi, loin de vouloir nier ou encore moins résoudre les différents problèmes que pose la réalité guerrière, Péguy interroge la réalité. Plutôt débattre et se débattre que se taire et consentir au beau « fatras » du monde moderne.

Le monde antique et le monde moderne

Les intuitions qu'il développe le mènent assez loin puisqu'elles engendrent chez lui le parallèle entre un monde antique, classique et le monde moderne, barbare qui détruit ce qu'il y a de plus essentiel et de plus beau, de plus fragile face à la force ennemie. Ainsi, cette antithèse où l'assonance renforce le couple antinomique : « L'idée moderne de la guerre est qu'elle est une

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 95.

² Ch. Péguy, *Clio*, C 1183 : « Les historiens perlustrent le monde, comme des amateurs ». Le mot latin *perlustrare* renvoie aux sens de « traverser, parcourir » en ancien français, qui résonnent avec notre « lustre » actuel.

³ Ch. Péguy, *Clio*, C 1182.

opération d'hostilité ; l'ancienne idée de la guerre était qu'elle était une opération d'honneur »¹.

Le concept même de guerre a changé au cours de l'histoire, ce qui rend encore plus improbable une résolution rapide du conflit et la défense même du territoire. La France et l'Allemagne relèvent de deux traditions antagonistes et doivent se battre ensemble selon des principes et des réalités morales totalement opposés. Ce fait n'est pas selon Péguy le principe et le motif même de la guerre, il en est une donnée supplémentaire aggravante. Pour lui, après 1870, le « peuple français était resté un peuple de l'ancien régime, et de l'ancienne mentalité ; il se représentait la guerre comme une opération de recensement moral, comme une opération de mesure [...] le peuple français avait de la guerre une idée morale, religieuse, divine ; il se représentait la guerre comme un duel, c'est-à-dire comme un combat de Dieu ; il y a un abîme entre les deux conceptions »².

Dans cette optique, le duel est une opération de noblesse en ce qu'elle contient intrinsèquement sa beauté et son sens :

L'honneur et la beauté du monde n'exige pas, ne consiste pas en ce que Rodrigue tue don Gormas. Il consiste exactement en ce qu'ils se battent. Quel que soit, ou quel que doive être le vainqueur, pourvu qu'ils se battent, tant qu'ils se battent, il n'y a pas de dérogation. Dieu peut regarder le monde, et ne pas le trouver trop dégoûtant. Ce qui leur importe, à chacun des deux adversaires, et au monde, et à Dieu, c'est uniquement, (et non pas comme on serait tenté de le dire premièrement), c'est uniquement que le duel ait lieu, et naturellement qu'il ait lieu dans les formes. Qu'ensuite il y ait un vainqueur et un vaincu, cela n'a plus aucune importance. Cela ne regarde plus la dérogation. C'est de l'événement.³

Lorsqu'il écrit qu'au Moyen Âge, Dieu regardait et était « servi », il retrace à la fois l'histoire et l'esprit qui étaient ceux de l'époque : « Un beau combat, et en matière de pensée un beau

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 175.

² Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 149.

³ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1340-1342.

débat, voilà ce qui importe. Dieu est servi. Dieu peut regarder. Il s’y connaît. Il peut regarder le monde et l’homme. Et le reste est de l’événement »¹. Dans la conception antique de la guerre, les codes sont clairement énoncés, définis préalablement et connus de tous. L’idée même de la guerre n’est pas proscrite par la sphère religieuse, ce qu’il souligne avec force.

Si pour Péguy, la conception « antique » de la guerre que la France a reprise et même amplifiée au cours du Moyen Âge², vient de la Grèce³, il ne s’agit pas de légitimer le duel, ou dans un autre ordre, la croisade. Il observe les temps passés et l’engagement moral qu’ils représentaient. Soulignons toutefois que même si le Dieu des chevaliers français n’est en rien comparable aux dieux grecs, ces deux instances sont également spectatrices des combats humains. Le héros antique comme le chevalier n’en est que plus grand. Le Dieu spectateur du Moyen Âge semble encore extérieur au combat qu’il impose à l’homme comme à la réalité humaine. Mais la guerre n’est « sainte » que si elle est suscitée par Dieu. Les intentions humaines ne peuvent aucunement justifier cela.

Avec certaines figures comme Antigone, Jeanne d’Arc ou Polyeucte, le combat est finalement intériorisé et comme annihilé. Celles-ci se réfèrent à des lois non écrites ou à une personne surnaturelle dont elles défendent les « commandements ». Mais vaincues d’avance, leur victoire temporelle et spirituelle durable n’est pas le seul signe d’une élection véritable. La victoire temporelle n’est pas le but ultime ni l’essence du combat antique selon Péguy. De sorte que lorsque Péguy écrit « Nous sommes des vaincus avant que de naître. Nous sommes nés dans un peuple de

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1342.

² Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 154 : la conception antique de la confrontation des valeurs, de la mesure dans le duel est reprise par le dix-septième siècle français et « devint l’idée classique ».

³ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 150 : « L’idée antique de la guerre est une idée originellement féodale ; et en ce sens elle est antique, au sens que nous donnons généralement à ce mot, c’est-à-dire que, sommairement, elle nous vient des anciens Grecs ; les batailles homériques ne sont que des ensembles [...] de duels [...] ».

vaincus »¹ en 1909, au-delà du premier sentiment qui le meut, les paroles de Jeanne d'Arc résonnent d'un écho nouveau :

Mais ceux qui sont vainqueurs ne sont point charitables ;
Ceux qui sont charitables ne sont pas vainqueurs.
La charité va mal avecque la victoire ;
Et la gloire éternelle avec l'humaine gloire.²

La défaite peut être signe d'une victoire réelle des valeurs morales et spirituelles défendues et donc sauvegarde ultime de son patrimoine le plus essentiel. Dans ce cas précis, et en des circonstances particulières, il se peut que la perte matérielle, réelle, objective soit en réalité la preuve d'un accomplissement plus profond, lié aux valeurs intimes et spirituelles d'un peuple ou d'une vie. Ce point n'est cependant pas systématisé mais le fruit d'une longue recherche et d'écrits de plus en plus détaillés jusqu'à sa mort en 1914.

Tout comme la dimension « religieuse » du combat, celle du sacrifice exigerait une analyse à elle seule. Soulignons seulement que la présence de Dieu ou des dieux, honnêtement remarquée, invite d'emblée le lecteur à recadrer la problématique. Sans sous-entendu, Péguy souligne la présence divine, comme « au paradis » du théâtre. La part religieuse de la guerre, antique ou moderne, est-elle subversive ? Serait-elle même à la source des conflits ? Si l'on s'en tient aux sources antiques, la référence à des dieux jaloux et cruels peut le faire penser. Mais Péguy n'évince pas la question de la guerre « chrétienne », « sainte », « éternelle » et poursuit sa réflexion.

Ce qu'entrevoit Péguy dans la menace du conflit aussi bien que dans les récits homériques notamment, c'est la valeur éternelle (aux sens noble et temporel) du combat. Si le Dieu de l'Ancien Testament et du Christ est le « Dieu des Armées », l'athéisme permettra-t-il de mettre fin aux causes profondes de la guerre ? Ou bien les écrits bibliques et littéraires ne sont-ils que les dépositaires

¹ Ch. Péguy, *À nos amis, à nos abonnés*, B 1302.

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*, P₂ 567. Péguy reprend ici un terme de l'ancien français.

des projections de ceux qui se déchargent ainsi de toute responsabilité ? La question de la guerre et de ses racines antiques apparaît bien comme une réflexion de nature profondément métaphysique où la sacralité grecque, bien différente de celle chrétienne, permet toutefois de considérer des traits objectifs communs. L'homme a toujours dû se battre, volontairement ou non. Dès lors, la question n'est pas de savoir si cette réalité peut être évincée de l'histoire mais de savoir comment la vivre. D'ailleurs, la « guerre militaire » n'est qu'une des formes possibles de la guerre. Péguy la voit partout entre les hommes : économique, sociale, politique, etc. dès le début de sa carrière et sous des formes parfois si insidieuses qu'elles en semblent plus dangereuses et mortelles encore.

Dans sa *Note conjointe sur M. Descartes*, soit près de dix ans après *Par ce demi-clair matin*, Péguy est encore plus explicite :

Il y a une race de la guerre qui est une lutte pour l'honneur et il y a une tout autre race de la guerre qui est une lutte pour la domination. La première procède du duel. Elle est le duel. La deuxième ne l'est pas et n'en procède pas. Elle est même tout ce qu'il peut y avoir de plus étranger au duel, au code, à l'honneur. Mais elle n'est pas du tout étrangère à l'héroïsme. Il y a une race de la guerre qui étant pour l'honneur est tout de même pour l'éternel. Et il y a une race de la guerre qui étant pour la domination est uniquement pour le temporel. Il y a une race de la guerre où c'est la bataille qui importe et il y a une race de la guerre où c'est la victoire.¹

Le texte date de juillet 1914 et l'entrée en guerre n'est plus qu'une question de jours. Le style employé par Péguy à travers toutes ces citations montre malgré tout une désespérance latente chez le poète, désespérance que le verbe en prose ou en vers libres essaie de juguler. En 1905 déjà, l'écrivain ne parvenait plus à circonscrire une réalité menaçante, débordante, envahissante.

Pourtant, lorsqu'il évoque le combat de Nestor, c'est la « sagesse » du stratège, son savoir-faire, qui le frappe. Dans *Clio*,

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1342-1343.

Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne – autre document inédit, Péguy reprend le chant IV de l'*Illiade* dans une traduction littérale¹ : « *Et les fantassins derrière nombreux et vaillants, pour être rempart de la guerre ; et les mauvais il les poussa dans le milieu, afin que même ne voulant pas chacun fit la guerre par nécessité [...]* (ce Nestor était la sagesse même) »². Décrivant l'importance des fantassins dans la bataille par le biais de son personnage Clio personnifiant l'histoire, Péguy estime avec humour que « le principal inconvénient des fantassins, leur principale infériorité [...] c'est qu'ils ne peuvent pas fuir dans la bataille, aussi facilement qu'ils le voudraient, par exemple aussi facilement que les cavaliers et les charretiers, si je puis nommer ainsi les hommes à char »³. À ses yeux, la « fuite opportune » faisait même partie de la tactique antique,⁴ tactique que les dieux utilisaient de manière encore plus efficace que les hommes sur leurs chars ailés.

Du moment que le soldat antique ou le héros demi-dieu lutte dans un esprit noble, sa victoire ou sa fuite n'en sont que secondaires. Qui plus est, les dieux (ou Dieu) le regardent ; il est le centre et le lieu même d'un jugement divin, d'une opération religieuse :

[...] non seulement au Moyen Âge français les batailles étaient des ensembles ou des successions de duels, non seulement elles avaient cette introduction, cet accompagnement forcé, rituel, solennel de défis, de provocations, dénonciations, gants jetés, non seulement elles étaient ainsi des opérations d'évaluation et de mesure, mais le duel était la suprême opération judiciaire, il

¹ Péguy reprend à la fois la traduction de Lemerre et Hachette qu'il semble lui préférer. En 1908, il avait retrouvé Homère dans la traduction Giguët ; mais c'est surtout en 1912 que, traduisant l'épopée avec son fils à qui il donne des cours en été, Péguy retrouve son cher auteur et l'épopée dans toute sa vivacité. Ch. Péguy, *Clio*, C 1185 : « Quand on traduit de l'Homère [dit Clio], (quand on essaie d'en traduire ; c'est si facile, et ensemble si impossible), il vaut mieux faire du Hachette que du Lemerre : vous entendez ce que parler veut dire ».

² Ch. Péguy, *Clio*, *ibidem*.

³ Ch. Péguy, *Clio*, C 1183.

⁴ Ch. Péguy, *Clio*, C 1183-1185.

était une haute opération religieuse, il était même en un sens une opération divine [...]; elle engageait la justice divine [...]; comme Dieu manifestait souverainement son jugement entre les hommes [...] ainsi Dieu manifestait souverainement son jugement entre les peuples, entre deux peuples, entre deux peuples chevaliers, féodaux, entre deux peuples chrétiens.¹

Péguy trace un parallèle dû à la similitude de l'esprit du combat, il ne réduit pas l'une à l'autre réalité divine cependant.

Ulysse, ce « Romain parmi les Grecs »

Après avoir puisé et retrouvé en partie par l'écrit ce qui constitue à ses yeux l'origine, l'identité et les valeurs de la France, force lui est de revenir en 1914 sur cette vision quelque peu idéale du combat grec. Les écrits inédits se succèdent au rythme des événements troublants. La beauté du combat et de l'amitié dans Homère ou celle de Priam aux pieds d'Achille ne peuvent plus faire oublier cet Ulysse « aux mille tours » qui par sa ruse a changé l'essence même du combat :

[...] il fausse tout le système ; car il n'invente pas seulement d'introduire dans la ville un cheval de bois machiné : il invente en cela même de remplacer le système de la bataille par le système de la victoire, il invente de substituer d'un seul coup le système de gagner au système de se battre, le système de l'empire au système du combat singulier. En ce sens, et d'un seul coup, et du premier coup Ulysse est déjà un Romain parmi ces Grecs. Il n'est déjà plus l'homme qui se vante et l'homme qui se bat. Il est déjà l'homme qui se tait et l'homme qui gagne.²

¹ Ch. Péguy, *Par ce demi-clair matin*, B 150. – Outre l'opération de « mesure », relevons le rôle puissant de la déité dans ce combat. Sans cette présence divine, qu'elle soit antique ou féodale, la guerre « juste » ne peut être ni conceptualisée ni même pensée. Le cadre philosophique de cette réflexion est donc bien délimité.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, C 1343-1344. – À noter que la « vantardise » est partie intégrante du combat, une première parade censée déstabiliser l'adversaire.

Lorsque Péguy développe longuement dans *Ève* l'héritage romain, le volume impressionnant d'alexandrins qui s'alignent comme autant de légions romaines symbolise à la fois la place, la lourdeur et la puissance indéniables de Rome dans notre histoire. Le caractère « sacré » de la Rome païenne n'est pas glorification ni sanctification de sa « sacralité » pour autant. L'évocation de l'héritage de Rome n'est pas univoque ni même selon nous l'occasion d'une admiration totale et réelle. Il n'oublie pas ces lignes virgiliennes du chant VI : « Pour toi, Romain, songe à subjuguier et à régir les nations ; c'est à toi de faire la guerre et la paix, de pardonner aux peuples soumis, et de dompter ceux qui te résistent : tels sont les arts qui te sont réservés »¹. Péguy est simplement réaliste et ne dénie pas au monde antique, fût-il romain, ses apports évidents.

La manière même dont Rome est évoquée ressort davantage du cadre et de la structure tandis que la Grèce semble apporter un esprit. Mais ces deux images tendent à se diversifier au cours de l'histoire et donc dans la recherche de Péguy. Péguy n'oublie ni le Socrate hoplite, ni la domination d'Alexandre : « Et les pas d'Alexandre avaient marché pour lui / Du palais paternel aux rives de l'Euphrate. / Et le dernier soleil pour lui seul avait lui / Sur la mort d'Aristote et la mort de Socrate »². Si donc la Grèce est exaltée et Rome davantage l'objet de sa critique, c'est peut-être eu égard à un argument d'ordre spirituel : c'est la lance romaine qui a transpercé le flanc du Juif Jésus. Par contrecoup, la Grèce tout entière et non seulement Athènes, en serait comme divinisée et par là même plus pure³. Cette hypothèse expliquerait que la vision de la guerre empruntée au « monde antique » est davantage marquée par le « modèle » et l'idéalisme grecs.

¹ Virgile, *Œuvres*, traduction de l'abbé Desfontaines, t. III, Plassan, 1796, *L'Énéide*, chant VI, p. 171.

² Ch. Péguy, *Ève*, P2 1316.

³ L'étymologie grecque du mot renvoie même plutôt à une flamme intérieure qu'à une pureté idéaliste et inaccessible qui viendrait du mot latin, avec ses dérivés liturgiques.

La guerre et la paix

Poursuivant son parallèle entre les deux races de la guerre, Péguy va de fait encore plus loin dans la défense de la première tradition :

Quand on voit dressé l'immense appareil de l'empire, quand on compare elles-mêmes ces deux races de la guerre, celle qui compare et celle qui domine, celle qui combat et celle qui vainc ; quand on mesure ces deux systèmes, celui qui mesure et se mesure et celui qui domine, et d'un côté ces immenses bureaux de commandement, et de l'autre côté tant de désordre, on est convaincu que la domination a depuis longtemps exterminé la liberté. Et que celui qui domine a depuis longtemps dominé celui qui (se) mesure. Et que celui qui vainc a depuis longtemps vaincu celui qui combat. Comment n'en serait-il point ainsi. C'est mathématique. Les forces que l'autre emploie à se mesurer, il ne les a plus pour dominer.¹

L'expression « celui qui mesure et se mesure » s'oppose nettement à l'*hubris* de même que le thème de la guerre est relayé par celui du combat, plus humain et qui permet d'embrasser précisément ce qu'il y a de plus vrai et de plus essentiel, « la confrontation perpétuelle des valeurs »². Ainsi, la réflexion de Péguy tend à s'élargir et à rejoindre ce qui relève du combat moral et spirituel. En ce sens, si Péguy a été de tous les combats, il n'a pas penché en faveur de la guerre ni ne l'a appelée de ses vœux³.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1347.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1341.

³ Les mots qu'il écrit à sa famille veulent adoucir sa peine et reflètent une joie personnelle, celle de servir plus encore et mieux sur le terrain que par l'écrit pourtant déjà très engagé. Péguy n'est pas suicidaire, il n'a pas d'affinité avec la mort. Notons au contraire ce fait qu'à la veille de sa mort, il se met à fleurir une petite chapelle dédiée à la Vierge. Le don de soi dans le combat et la consécration à la Vierge de Chartres ne sont pas des actes de faiblesse ni de désespoir mais des actes positifs de foi qui l'engagent tout entier. Qui ne serait heureux d'être reçu dans sa foi par celle qui a sauvé ses enfants et en laquelle il a donné sa vie ? Quitter une vie de turpitudes (face au monde de la grâce, tout peut le paraître) est de la lucidité, surtout

Comme la situation de 1905 et celle de Péguy à la veille de la guerre, la situation est doublement conflictuelle : guerre intérieure et extérieure. L'ennemi n'est plus unique et la situation confuse, c'est la guerre et la paix simultanément : « [...] c'est réellement et littéralement la guerre *et* la paix. [...] Et nous n'avons ni l'honneur ni la grandeur de la guerre ni le repos et au moins la détente de la paix. [...] Je ne crois pas que jamais peuple ait été soumis à pareil régime » ; « on nous demande de supporter à perte de vue les misères planes de la paix et en même temps d'être constamment tendus, d'être constamment prêts pour les misères imminentes de la guerre »¹. Cette tension interne retient prisonnières les énergies vitales qui permettraient de faire face à l'ennemi dans un équilibre minimal. Ces dérèglements expliquent que Péguy n'espère rien de vraiment heureux d'une telle guerre.

L'amplification de la prose inédite de 1905 trouve alors sa justification. Face à une telle menace, non seulement Péguy cherchait à rétablir l'identité profonde de sa terre natale et de son peuple, ses filiations lointaines en des résonances qui dépassent la stricte rigueur historique mais précédant la crise, il se défend déjà, accuse – et accepte d'accuser – une première perte. C'est la chronique d'une mort annoncée : « Évidemment c'est un problème. Et je dirai que c'est un mystère. [...] Comment celui qui perd son temps, ses forces à se modeler pourrait-il tenir le coup contre celui qui ne pense qu'à frapper. Le fait est seulement qu'il a tenu le coup et que la première race de la guerre n'a jamais été exterminée [...] »².

La « première race » continue d'exister et sa pérennité même est une des preuves de sa fécondité. Cependant, Péguy n'oublie pas que certaines civilisations ont disparu et que la menace qui

si l'on croit qu'une vie plus active encore nous est promise, plus pleine et plus efficace dans l'amour notamment, soit tout ce qui a mû et soutenu la vie et l'œuvre de Péguy. Péguy l'a écrit et voulu, ce ne sont pas là des interprétations *a posteriori*. Péguy n'a jamais voulu imposer quoi que ce soit, mais nier ce qu'il a écrit à ce sujet manquerait à l'honnêteté.

¹ Ch. Péguy, *L'Argent, suite*, C 993-994.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1348.

pèse sur la France et plus encore sur les valeurs qu'elle défend avec d'autres, est réelle. Écrire est déjà pour lui une manière de reconstituer ce qui risque d'être perdu à jamais. La confrontation armée ne vient qu'ensuite. La perte dont Péguy fait cependant état est d'abord une perte morale et spirituelle. L'écrit ne jouera donc pas son rôle pacificateur. Il ne peut se substituer purement et simplement au combat réel.

Loin de schématiser son parallèle, Péguy revient à la complexité du réel : « Ces deux races de la guerre se sont plus ou moins liées et déliées, mêlées et démêlées, tissées et détordues dans l'histoire militaire et dans l'histoire politique. Elles se sont plus ou moins alliées, mésalliées, désalliées dans toute l'histoire de l'homme et du monde »¹. Ainsi, la notion de « juste guerre » ne peut exister que dans des conditions très précises et même limitées.

En couronnement de son développement, Péguy remarque finalement : « [...] la première race de la guerre n'a jamais été exterminée par la deuxième et [...] le premier système du monde, qui est le système de comparaison, n'a jamais été exterminé par le deuxième système, qui est le système de l'extermination »². L'intuition est frappante, la démonstration sans appel. La puissance du développement de Péguy est là tout entière.

Sa vision large de l'histoire qui puise aux sources morales, humaines et spirituelles de tout conflit en s'appuyant notamment sur les récits antiques, n'en demeure pas moins une vision réaliste. Péguy est désarmé devant le conflit imminent et ses écrits tentent à plusieurs reprises de retrouver un point d'appui salvateur. Finalement, la figure de Jeanne d'Arc permettra d'éclairer le paradoxe qui le traverse, celui de la guerre et du désir de paix universelle. Alors que le recours simple aux valeurs antiques de la guerre est impossible dans le conflit qui se prépare, Péguy revient à une vision spirituelle du combat sans accéder à une attitude cynique et cruelle par son pragmatisme.

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1343.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, *ibidem*.

Bien que ces questions soient épineuses et chargées, Péguy ne les élude pas, conscient pourtant de ce que son écrit ne pourra en épuiser la complexité. Loin de se décourager, il tente d'en dégager quelques lignes maîtresses, afin de ne pas se laisser submerger. « Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires »¹, écrivait Pascal. Si nombre d'écrits cités ici n'ont pas été publiés et peuvent paraître incomplets voire contradictoires, il est utile de suivre le conseil de Pascal soit n'omettre aucune contradiction pour essayer d'approfondir – et pas seulement d'harmoniser, les perspectives ouvertes.

Jeanne d'Arc ou le combat de Dieu

L'histoire et la personnalité de Jeanne d'Arc soutiendront la réflexion de Péguy et permettront de mettre en évidence le paradoxe de la sainteté en prise avec la guerre. Il est certain que la guerre vécue par Jeanne ne peut être séparée de sa foi. La guerre y est finalement vue davantage comme une issue fatale à laquelle il lui faut se résigner plus qu'à une volonté personnelle. Ce trait est réaliste si l'on considère, aux dires mêmes de Jeanne dans ses interrogatoires, que celle-ci a mis environ cinq ans avant d'obéir à ses voix pour prendre les armes.

Comme les héros antiques, Jeanne d'Arc ne bénéficiait d'autre protection que sa foi et son armure : « elle est exposée en son plein comme un héros antique à toute aventure de guerre »², selon Péguy. Cette femme « sainte entre tous les héros, héroïque entre toutes les saintes »³ est « un point unique dans l'histoire de l'humanité »⁴. Menant une double guerre, elle reçoit une double épreuve : « On sait comment elle fut reçue. Elle trouva les Anglais (et les Bourguignons) et il faut le dire les Français [...] » réfractaires à la voix de Dieu. Or, « faire la guerre à l'ennemi, [...]

¹ Blaise Pascal, *Les Pensées*, éd. Michel le Guern, Gallimard, « Folio », 1977, p. 180.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 569.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, *ibidem*.

⁴ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, *ibidem*.

c'est le premier degré. Faire la guerre à son frère, être en proie à ceux de sa race spirituelle, voilà le deuxième degré de l'épreuve et voilà l'épreuve redoublée. Partir, se battre aux frontières, c'est bien ; mais se battre au cœur de sa maison, se dévorer dans son propre cœur, quel doublement »¹.

Or cette double guerre, intérieure et extérieure, est aussi temporelle et éternelle. Par ce fait même qu'elle se redouble par un conflit interne, cette guerre ne peut être que « malheureuse ». « Plus heureux » fut Polyeucte qui s'est battu contre l'ennemi, aux frontières. Plus « heureuses » furent les croisades de saint Louis car elles défendaient le corps même de Dieu et le temporel. Ainsi, « la guerre civile en matière spirituelle, quand même elle serait victorieuse, et plus elle serait victorieuse, entre dans la catégorie de peine et d'un immense regret et dans la catégorie d'être une malheureuse guerre »². La guerre civile plus qu'une « inversion » de l'ordre des choses, est même une « perversion ». Péguy évoque ici le fondement et le sens philosophiques de la guerre et des croisades, non leur réalité.

Par la suite, dans le *Laudet*, Péguy défend âprement l'action associée à la prière en ces termes : « De tous les mauvais usages que l'on peut faire de la prière et des sacrements, de tous les abus, de toutes les perversions de la prière et de l'usage de sacrements aucun n'est aussi odieux que cet abus de paresse qui consiste à ne pas travailler et à ne pas agir et ensuite et pendant et avant à faire intervenir la prière pour combler le manque »³. Celui qui renonce à l'action pour la prière en fuyant la réalité est non seulement hérétique par la scission qu'il opère entre deux réalités symboliques, c'est-à-dire au sens fort liées intrinsèquement et naturellement, mais il abuse par omission de la réalité qui a ses lois, ses devoirs et ses attentes légitimes et, en outre de la réalité spirituelle elle-même, qu'il renie non en se centrant sur lui-même (en cela, le renoncement ou combat intérieur n'est pas décentrement ou annihilation de sa vie intérieure) mais en

¹ Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1386-1387.

² Ch. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, C 1388.

³ Ch. Péguy, *L'Argent suite*, C 927.

oubliant que le spirituel en humanité ne vit qu'incarné : « Les croisés [...] qui faisaient une guerre sainte, qui se battaient littéralement pour le corps de Dieu, pour le temporel de Dieu, puisqu'ils se battaient pour le recouvrement du tombeau de Jésus-Christ, ne s'y fiaient pourtant pas. Ils ne priaient pas comme des oies, qui attendent la pâtée »¹, plaisante Péguy.

Le débat intérieur de Jeanne d'Arc a donné lieu à un changement de forme littéraire : du théâtre (la première *Jeanne d'Arc* de 1897) en passant par la recherche en prose jusqu'au vers libre des *Mystères*. De ce fait, on observe que le combat « extérieur », mis en scène au théâtre par exemple, est intériorisé et peu à peu assumé dans une lutte qui semble presque exclusivement personnelle. La vie de Jeanne d'Arc, « relapse et sainte » montre bien cette « appropriation » du conflit – afin de lui donner peut-être quelque humanité ? – appropriation qui passe par un renoncement premier (mais temporaire) à son identité et à son *ego*. Cette intériorisation du conflit qu'elle assume en sa personne n'est d'ailleurs pas une garantie d'efficace spirituelle.

La vie de Jeanne ne s'arrête pas aux dernières « guerres » menées, mais bien à son dernier combat, celui de sa conscience et de sa foi. Les derniers mots de Jeanne, « Et bien non, ça n'est tout de même pas ça », closent l'avant-dernier acte de la pièce de 1897 : la réalité intérieure de Jeanne ne répond pas à la condamnation qui lui est imposée. Sa vérité propre et sa conscience demeurent ainsi indemnes. Sans être dans l'ambiguïté mais dans la pleine acceptation de son destin, Jeanne demande pardon pour ses guerres et actes passés et cependant, elle ne renonce à Dieu, un moment, que sous la pression de plus doctes. En vérité, sa foi demeure et elle revient sur ses dires pour affirmer une dernière fois la vocation divine de son existence. Il n'y a donc pas négation de ses actes passés ni de la guerre curieusement (on sait que Jeanne priait pour les Anglais et secourait et sauvait même certains soldats ennemis blessés) mais abandon de ses actes en Dieu. La victoire finale serait de ne pas renoncer au courage d'être et de croire, même à l'épreuve du réel. Il est clair néanmoins que

¹ Ch. Péguy, *L'Argent suite*, C 928.

ce destin reste exceptionnel pour Péguy car fondateur de la volonté de Dieu sur toute autre raison. Il ne peut être question d'affirmer politiquement cette vérité de foi en « prostituant » un plan à l'autre. Jeanne a reçu un appel très particulier.

Jeanne d'Arc n'a pas survécu à ces événements et le cours historique de son combat a pris un tournant tragique – pas seulement dramatique. Or l'engagement de Jeanne était au départ à la fois pleinement réaliste et spirituel. Par la suite, les deux dimensions se sont comme séparées l'une de l'autre et combattues. Dans la *Jeanne d'Arc* de 1897 de Péguy, il s'agit donc plutôt de la confrontation des valeurs dont nous parlions plus haut et qui est le propre même de la tragédie plutôt que d'un simple drame.

Nous n'étudierons pas ici la notion de sacrifice chez Jeanne, ses fondements ou son essence car le sujet mériterait de longs développements afin de ne pas reprendre de manière passive une tradition chrétienne riche mais complexe. Ainsi, on ne peut affirmer d'emblée que la mort de Jeanne permet de sacrifier ses actes ou sa vie, comme s'il s'agissait de les « payer » ou d'y apporter un « crédit » manquant. Sa mort est une perte réelle, une négation apparente (au moins dans un premier temps) de l'œuvre de sa vie. Que l'on se réjouisse des fruits de cette vie n'enlève en rien à cette mort sa dimension terrifiante, triste et personnelle. Le langage admiratif de Péguy qui *précède* la réalité de sa propre mort marque, par sa situation temporelle et son style, un léger détachement significatif. C'est à ce Péguy-là que nous devons les belles pages d'*Ève* : « Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre. / Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »¹ Non seulement, ces paroles sont acte de foi, de charité et d'espérance, mais elles ne peuvent être dites que par celui qui les reconnaît siennes. De plus, contrairement au vœu énoncé par Jeanne dans la pièce de Péguy, le combat et la mort de Jeanne n'auront pas éradiqué pour toujours la guerre de la surface de la terre.

La lecture péguienne de la réalité politique et humaine trouve son origine et sa fin dans l'accomplissement spirituel, accomplissement qui suppose un engagement effectif dans la

¹ Ch. Péguy, *Ève*, P₂ 1263.

réalité. L'action, si elle permet de sortir du marasme engendré par les conflits et tensions internes, est cependant la résultante de circonstances particulières comme celles qui précèdent la première guerre mondiale.

Car finalement, pour Péguy, la véritable guerre se fait intérieure. Déportée, elle n'est plus géographique mais se joue au cœur de l'homme. « La guerre bat le seuil de nos portes¹ » écrit-il dans *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet en 1911 :

Nous n'allons plus porter le combat chez les Infidèles ; ce sont les infidèles épars, les infidèles communs, diffus et précis, informes et formels, informes *ou* formels, généralement répandus, les infidèles de droit commun, et encore plus ce sont les infidélités qui nous ont rapporté le combat chez nous ; le moindre de nous est un soldat. Le moindre de nous est littéralement un croisé. [...] Cette guerre sainte qui autrefois s'avancait comme un grand flot dont on savait le nom, cette guerre continentale, transcontinentale, que des peuples entiers, que des armées continentales transportaient d'un continent sur l'autre, brisée aujourd'hui, émiettée en mille flots elle vient aujourd'hui battre le seuil de notre porte. [...] Qu'est-ce à dire sinon que les vertus qui alors n'étaient requises que d'une certaine fraction de la chrétienté aujourd'hui sont requises de la chrétienté tout entière. C'est ce que M. Laudet nomme un affaiblissement, une diminution, un affadissement de la foi. C'est le contraire, M. Laudet. [...] Une diminution en extension [...] je le lui concède »².

« Ce qui était du domaine du vœu, et par conséquent laissé à la liberté de chacun, est devenu la loi commune »³. Le conflit assumé en la personne de Jeanne a pu paraître une aventure personnelle, il a servi en réalité tout un peuple. Ce qui lui a été demandé devient donc aux yeux de Péguy un héritage commun, un devoir commun, non plus guerrier et extérieur mais proprement spirituel car appartenant à la liberté personnelle et au secret de Dieu avec

¹ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 464.

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 462-463.

³ Ch. Péguy, *Un nouveau théologien*, M. Fernand Laudet, C 463.

chacune âme. Plus que la guerre, c'est ce combat en faveur de Dieu, charité, foi et espérance, qui le mène. Et comme le souligne Péguy, la destruction, l'épreuve et la menace ne font que renforcer plus encore la foi de ceux qui défendent l'amour de leur patrie, de leur famille.

Enfin, avec Jean Bastaire soulignons le côté résistant de l'œuvre de Péguy : « La philosophie de l'histoire que propose Péguy est une philosophie armée. Non pas querelleuse, agressive et impérialiste, mais prompte à toutes les résistances contre toutes les tyrannies. »¹

La conception de la guerre vue par Péguy nous a donc amenée à reconsidérer sa philosophie politique et sa vision de l'histoire où la littérature a toute sa place. On le voit, Péguy essaie d'affiner sa vision de la guerre par une recherche large de l'histoire. Si de ce fait son analyse peut sembler floue au premier abord, elle n'en a pas moins d'intérêt par sa volonté de n'omettre aucun facteur pertinent.

La guerre et le conflit se manifestent à Péguy à la fois comme *imposés à lui* d'une part, et comme *imposés de l'extérieur* à l'homme et à la communauté d'autre part, c'est-à-dire comme *étant étrangers à sa nature profonde*.

Péguy arme ses mains pour un combat semblable au combat de l'Ange contre Jacob où ce dernier lutte toute une nuit dans l'ombre ; Péguy fait comme le psalmiste², celui des luttes multiformes pour la liberté et la vérité. Loin d'occulter la complexité des situations politiques qui engendrent les guerres, il n'en érige pas pour autant un système où la pensée unique sur le sujet prendrait le pas sur la quête patiente et humble du discernement, de l'écoute de la souffrance humaine. Comme l'épreuve surprenante que Yahvé inflige à Jacob, le travail de Péguy et son questionnement permanent sont autant d'épreuves

¹ Jean Bastaire, « Préface » de *Péguy tel qu'on l'ignore*, Gallimard, « Folio », 1996 [1^{re} éd. : 1973], p. 18.

² Psaume XVIII : « Tu instruis mes mains au combat ».

déroutantes mais qualifiantes qui le mènent à des intuitions fortes sur l'évolution du concept de guerre au XX^e siècle.

Le combat de Péguy contre le mal universel humain, qui est l'œuvre de toute sa vie, signifie en définitive un esprit de résistance, de courage et de créativité morale contre toute forme de fatalisme politique ou de mensonge.

❧❧❧❧❧

Charles Péguy, chantre de l'espérance divine¹

Hélène Daillet

Université de Bretagne Occidentale

Je tiens tout d'abord à remercier le père Olivier-Marie de m'avoir invitée à parler de Péguy suite à la soutenance de ma thèse sur Péguy et *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, en décembre 2014. Avant d'aborder les sources de l'espérance chez Péguy, évoquons en quelques mots sa vie.

Charles Péguy est né le 7 janvier 1873 à Orléans, la ville libérée par Jeanne d'Arc le 8 mai 1429. Il naît ainsi la même année et le même mois que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, avec laquelle il partagera une grande admiration pour Jeanne et les saints Innocents. Nous avons fêté en 2014 le centenaire de la mort de l'écrivain, disparu la veille de la bataille de la Marne, le 5 septembre 1914. Il est parti comme volontaire à la guerre et laissa sa femme enceinte de son quatrième enfant, Charles-Pierre.

Charles Péguy est baptisé le 13 avril 1873 et fait sa première communion le 25 juin 1885, toujours à Orléans.

Brillant élève, docile à l'enseignement de ses professeurs, il est élevé par sa mère et sa grand-mère alors rempailleuses de chaises. Cette origine modeste, Péguy la revendiquera toute sa vie, en particulier à la fin de sa vie, puisque l'humilité est la marque de la vie chrétienne selon lui.

Il sera plus tard normalien et fondera en 1900 la revue des *Cahiers de la quinzaine*, qui paraîtra jusqu'en 1914 en 229 livraisons. Son activité de journaliste et d'écrivain l'amène à s'intéresser à tous les grands sujets d'actualité : le travail des enfants, l'Affaire Dreyfus — dont il fut un partisan de la première heure aux côtés d'Émile Zola —, les pogroms, le massacre des Arméniens, entre autres. Il publiera aussi beaucoup d'œuvres littéraires dans ses *Cahiers*, dont les siennes propres.

¹ Conférence du samedi 14 novembre 2015 au couvent de Corbara (Corse).

Alors qu'il avait délaissé quelque peu la foi chrétienne à l'âge de l'adolescence, il retrouva la foi en 1908. Cependant, Péguy nomme son retour à la foi non une « conversion » au sens propre du terme mais un « approfondissement » de sa vie intérieure. En effet, Péguy a toujours recherché la vérité, l'honnêteté et la droiture, et sa première œuvre, la *Jeanne d'Arc* de 1897, pièce dramatique en trois journées, est enracinée dans la vie de la sainte dès le commencement. Pour résumer son parcours, on peut dire que Péguy a emprunté les chemins de la raison depuis sa jeunesse, mais qu'il redécouvre avec force en 1908, et durant les années qui suivent, la vie de la foi, c'est-à-dire l'amour infini de Dieu pour ses créatures, qui engendre avec lui la charité et l'espérance.

En 1910, Péguy reprendra sa première *Jeanne d'Arc* pour la réécrire en trois *Mystères* : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (l'espérance) et *Le Mystère des saints Innocents*. Péguy projetait toute une série d'œuvres à partir de l'œuvre de jeunesse, mais seuls ces trois *Mystères* ont vu le jour. Le genre du mystère est hérité directement du Moyen Âge ; il redonne corps et vie aux écritures saintes, aux Évangiles notamment, dans des pièces dramatiques aux multiples personnages et décors. Mais ce n'est pas la seule source d'inspiration de Péguy. Les *Procès de Jeanne d'Arc* publiés par Jules Quicherat entre 1841 et 1849, par leurs questions et réponses, sont déjà une forme et une mise en scène théâtrale que Péguy reprend dans son œuvre de 1897 puis dans les *Mystères*. Cependant, *Le Porche* sera une pièce dramatique où la méditation et la contemplation l'emporteront de loin sur l'action. Il s'agit, à ce stade de l'œuvre, d'introduire le lecteur aux sources spirituelles de la vocation de Jeanne, avant son envoi en mission. Notons que le sujet de Jeanne d'Arc était d'actualité, puisqu'elle fut béatifiée le 18 avril 1909.

Nous allons nous intéresser ici au deuxième *Mystère*, au *Porche*, pour relever les différentes sources de l'espérance chrétienne selon Péguy.

L'espérance que Péguy découvre en 1911 est une vertu divine qui s'appuie sur la charité et la foi. Alors que ces deux vertus sont bien connues des chrétiens, nous dit-il, la vertu théologique de

l'espérance, qui se rapporte directement à Dieu et à son essence, est beaucoup moins connue d'eux.

La foi émane de la simple contemplation de la Création. Dieu est partout :

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.
La foi ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
J'éclate tellement dans ma création.
Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles.
Dans toutes mes créatures.
Dans les astres du firmament et dans les poissons de la mer.
Dans l'univers de mes créatures.
Sur la face de la terre et sur la face des eaux.
Dans les mouvements des astres qui sont dans le ciel.
[...]
Et dans le cœur de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus profond dans le monde.
Créé.
Si profond qu'il est impénétrable à tout regard.
Excepté à mon regard.¹

La vertu de charité, quant à elle, s'enracine pour Péguy dans la condition humaine et la charité du Christ :

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.
Comment n'auraient-ils point charité de leurs frères.
Comment ne se retireraient-ils point le pain de la bouche, le pain de chaque jour, pour le donner à de malheureux enfants qui passent.
Et mon fils a eu d'eux une telle charité.²

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 630.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 632.

Chez Péguy, comme chez saint Paul, foi, charité et espérance sont fortement liées. Les trois vertus sont ainsi décrites dans une belle réécriture du *Cantique des créatures* de saint François d'Assise et du livre de la Genèse. Mais l'espérance étonne Dieu, selon lui :

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.
Moi-même.
Ça c'est étonnant.

Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux.

Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.

Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.

Et j'en suis étonné moi-même.

Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable.

Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable.

Depuis cette première fois qu'elle coula et depuis toujours qu'elle coule.

[...] depuis cette fois qu'elle coula, comme un fleuve de sang, du flanc percé de mon fils.¹

Il note à ce sujet que la vertu d'espérance est à la fois la plus agréable à Dieu et la plus difficile des vertus pour Péguy reprenant en cela le propos de saint Thomas d'Aquin. Pour espérer, écrit Péguy, « il faut avoir reçu une grande grâce »². Il semble bien que Péguy ait lu saint Thomas, car ce dernier écrit dans sa *Somme théologique* que l'acte d'espérance « atteint » Dieu et Péguy développe longuement cette vérité dans l'œuvre. D'autres traits sur l'espérance semblent d'ailleurs directement inspirés de sa lecture de saint Thomas.

En reprenant l'*Évangile* de saint Jean, Péguy ancre l'espérance dans la Crucifixion du Christ, pendant laquelle la lance romaine

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P₂ 632-633, avec référence à l'*Évangile* de saint Jean (Jn XIX-31-35).

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P₂ 636.

transperce le côté du Christ après sa mort. Or le sang dans la Bible est l'âme de la personne. Le sang qui coule est ainsi le signe du don total du Christ : ce sang versé est un fleuve de grâce qui doit atteindre l'homme. De même, le don du Christ à travers l'Institution de l'eucharistie, présente dans le tabernacle des églises, est un signe d'espérance : l'eucharistie est à la fois réelle, incarnée, et spirituelle ; elle demeure une présence pour les fidèles. Péguy l'évoque dès le début du *Porche*.

Un autre visage de l'espérance est celui de l'enfant Jésus dans la crèche. Péguy développera longuement le thème de l'enfance innocente, pleine de vertu et d'espérance. Il comparera en définitive l'espérance théologique avec la figure d'une petite fille, à l'image de sa propre fille Germaine (qui deviendra plus tard religieuse par ailleurs). L'Incarnation du Christ qui naît est manifestation de l'amour de Dieu qui se donne par cet enfant, espoir de tout un peuple. Cet enfant « de rien du tout » dit Péguy, né dans une grande pauvreté, sauvera le peuple de ses péchés comme nous le dit l'Évangile. La kénose (le dépouillement) de Dieu qui se donne tout entier dans cet enfant est alors manifestée. La comparaison de la vertu d'espérance avec une petite fille est là pour décrire la voie d'enfance spirituelle. Péguy y reviendra à la fin du *Porche* pour décrire l'abandon entre les mains de Dieu. En cela, il se rapproche grandement de la petite voie d'enfance spirituelle de sainte Thérèse.

À partir de l'image de Jésus enfant, Péguy développe la vertu d'espérance comme étant particulièrement celle des enfants :

Ce ne sont point les enfants qui travaillent.

Mais on ne travaille jamais que pour les enfants.

Ce n'est point l'enfant qui va aux champs, qui laboure et qui sème, et qui moissonne et qui vendange et qui taille la vigne et qui abat les arbres et qui scie le bois.

Pour l'hiver.

Pour chauffer la maison l'hiver.

Mais est-ce que le père aurait du cœur à travailler s'il n'y avait pas ses enfants.¹

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 639.

De là, sa réflexion sur le baptême et la grandeur de l'humilité des enfants :

Tout ce qu'il y a de petit est tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand.

Tout ce qu'il y a de neuf est tout ce qu'il y a de plus beau et de grand.

Et le baptême est le sacrement des petits.

Et le baptême est le sacrement le plus neuf.

Et le baptême est le sacrement qui commence.

Tout ce qui commence a une vertu qui ne se retrouve jamais plus.

[...]

Le premier jour est le plus beau jour.

Le premier jour est peut-être le seul beau jour.

Et le baptême est le sacrement du premier jour.

Et le baptême est tout ce qu'il y a de beau et de grand.

S'il n'y avait pas le sacrifice.

Et la consommation du corps de Notre-Seigneur.¹

La naissance du Christ et la bénédiction des enfants que représente le baptême (qui confie les enfants à la grâce de Dieu) est un premier signe de l'espérance de Dieu envers l'homme qui culminera dans la Passion du Christ. Tous les actes d'espérance que Dieu fait envers l'homme seront accomplis parfaitement par l'oblation du Christ sur la Croix. Car le premier à espérer est Dieu qui nous en donne ainsi l'exemple. En ce sens, la Crucifixion est le don total de l'amour de Dieu en Jésus, son ultime acte de foi, de charité et d'espérance. Et comme le souligne Péguy, cette oblation est à la fois temporelle et éternelle. Si, comme l'affirme saint Paul, Jésus est mort une fois pour toutes, Péguy souligne cependant le caractère divin et éternel de ce sacrifice fait pour tout le genre humain à travers les siècles passés et à venir.

Un autre jalon que pose Dieu sur la route du pécheur est la présence maternelle de Marie. La contemplation de l'innocence des enfants amène en effet peu à peu Péguy à évoquer celle qui est l'innocence même et dont le dogme de l'Immaculée Conception a

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 649.

été reconnu en 1854 par Pie IX. Lorsque dans *Le Porche*, le bûcheron confie ses enfants malades à la Vierge par la prière, il les remet en lien avec celle qui est toute pure et sans péché. En devenant la Mère de Jésus, Marie est devenue la Mère du genre humain, notamment par cette parole du Christ en Croix : « Mère, voici ton fils »¹. Pour Péguy, Marie est la plus proche des hommes parmi les personnes sacrées. Née d'un père et d'une mère, elle est de nature humaine et proche de tout homme. En même temps, sa Conception Immaculée la place tout près de Dieu. Alors que Jésus est né et conçu du Saint-Esprit, la naissance de Marie est d'une certaine manière ordinaire. En Marie, Péguy contemple donc à la fois l'humilité et la grandeur. Sa proximité spéciale avec les hommes et avec Dieu en fait une médiatrice privilégiée. La vie de Marie est donc elle aussi source de grande espérance pour le chrétien :

Il y a des jours où on sent bien que l'on ne peut plus se contenter des saints ordinaires.

Que les saints ordinaires ne suffisent plus. Et elle, qui les avait pris, elle était

Si jeune et si puissante.

Si puissante auprès de Dieu.

Si puissante auprès du Tout-Puissant.²

La « puissance » de Marie tient au fait qu'elle a été choisie pour être mère du Christ, soit pour être la personne la plus proche de Lui sur terre, celle qui Lui a donné vie. En cela, Marie est « toute espérance » :

À celle qui est toute Grandeur et toute Foi.

Parce qu'aussi elle est toute Charité.

À celle qui est toute Foi et toute Charité.

Parce qu'aussi elle est toute **Espérance**.³

¹ Jn XIX-25.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 663.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 667-668.

Celle qui a cru humblement aux paroles de l'ange Gabriel est toute « grandeur » dans son abaissement et elle est toute foi car elle a cru en l'envoyé de Dieu. Cela a pu se faire à cause de la charité qui l'animait : charité tournée vers Dieu et son prochain.

Enfin, Péguy avance dans son propos en nous disant que la vertu d'espérance, qui est un des trois attributs majeurs de Dieu, est une vertu très agréable à Dieu, sinon la plus agréable, car Lui-même a « espéré » en l'homme. Développant simultanément la parabole de l'enfant prodigue et celle de la brebis perdue, paraboles que Péguy nomme les « paraboles de l'espérance », Péguy nous dit que Jésus, le bon berger, et Dieu Lui-même par conséquent, ont connu l'inquiétude et l'espérance en cherchant la brebis, figure de l'homme pécheur :

Mais ce pécheur qui est parti et qui a failli se perdre
Par son départ même et parce qu'il allait manquer à l'appel
du soir
Il a fait naître la crainte et ainsi il a fait jaillir *l'espérance*
même
Au cœur de Dieu même,
Au cœur de Jésus
Le tremblement de la crainte et le frisson,
Le frémissement de l'espérance.¹

Par la suite, Péguy associe à ce sentiment la nature renaissante à Pâques, image de la Résurrection du Christ.

Ainsi Dieu, qui est pourtant l'espérance même, a connu le manque, il a été rendu vulnérable à cause de l'homme pécheur. Ce que décrit et explore Péguy est bien un mystère : le mystère insondable de Dieu qui, par amour, part à la recherche de la brebis égarée et qui se fait ainsi dépendant de sa créature. D'une certaine manière, Dieu advient à Lui-même et à l'espérance par le biais de l'homme pécheur.

Celui qui aime entre dans la dépendance de celui qui est aimé, écrit Péguy. Citons ce très beau passage :

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 670.

Celui qui aime se met, par cela même,
Par cela seulement, dès par cela dans la dépendance,
Celui qui aime tombe dans la servitude de celui qui est aimé.
C'est l'habitude, c'est la loi commune.
C'est fatal.

Celui qui aime tombe, se met sous la servitude, sous un joug
de servitude.

Il dépend de celui qu'il aime.

C'est pourtant cette situation-là, mon enfant, que Dieu s'est
faite, en nous aimant.

Dieu a daigné espérer en nous, puisqu'il a voulu espérer de
nous, attendre de nous.

Situation misérable, (en) récompense de quel amour,

Gage, rançon de quel amour.

Singulière récompense. Et qui était dans la condition, dans
l'ordre même, dans la nature de cet amour.

Il s'est mis dans cette singulière situation, retournée, dans
cette misérable situation que c'est lui qui attend de nous, du plus
misérable pécheur.

Qui *espère* du plus misérable pécheur.

Qui ainsi dépend du plus misérable pécheur.¹

Une des sources de l'espérance de Péguy est l'Incarnation du Christ, avons-nous dit plus haut. De la même façon que Jésus a pris chair et visage d'homme, de même, le Christ a voulu assumer « charnellement » les péchés des hommes. En cela, l'humanité est d'autant gratifiée et graciée que les anges eux-mêmes ne connaissent pas une telle Rédemption. Le salut que nous offre le Christ est bien charnel pour Péguy, c'est-à-dire incarné, terrestre. Sa fin ultime est bien Dieu et le Ciel, mais il passe par la chair dont Tertullien a dit qu'elle était « le pivot du salut »². L'homme est donc, dans le salut chrétien, privilégié par rapport aux anges. Je cite Péguy :

Ils [Les anges] ne connaissent pas non plus les rémissions charnelles.

Cette rémission infinie, éternelle et d'un seul coup.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 712.

² Tertullien, *La Résurrection de la chair*, DDB, 1980, p. 54.

Et ensemble inséparablement temporelle et charnelle.
Quand tout le péché du monde ensemble et d'un seul coup
Fut racheté par la mise en croix d'un corps d'homme.
Quand les épines de la couronne d'épines¹ firent dégoutter
du front sur la face des gouttes d'un sang d'homme.
Quand les quatre clous des membres firent dégoutter *par terre* et sur le bois de la croix un sang d'homme.
Quand la lance romaine, perçant un flanc d'homme, fit
couler sur le flanc un sang d'homme.²

Ce grand privilège doit nous faire réfléchir sur l'amour infini, pour ne pas dire « excessif », de Dieu pour nous.

Dans la relecture de la parabole de la brebis perdue, Péguy insiste à plusieurs reprises sur les propos de saint Matthieu :

*Voyez à ne pas mépriser un seul de ces petits :
En effet je vous le dis,
Que leurs anges dans les cieus voient toujours la face de mon Père
Qui est aux cieus.*³

Ces propos de saint Matthieu précèdent la parabole, puis la concluent :

*Ainsi n'est pas
Voluntas ante Patrem vestrum, la volonté devant votre Père,
Qui in caelis est. Qui est aux cieus.
Ut pereat. Que périsse
Unus. Un seul
De ces petits. De pusillis istis.*⁴

Il suffit donc qu'un seul homme soit perdu pour que le contrat social soit mis en cause. La vertu d'espérance qui aspire au salut de tous les hommes est donc étendue à l'humanité tout entière. Il s'agit d'une vertu profondément communautaire. Nul ne peut donc faire son salut sans se préoccuper de celui de son prochain.

¹ Mc XV-17 et Jn XIX-2.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 683-684.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 687.

⁴ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 705.

Autre signe d'espérance que l'on peut voir dans l'Évangile de saint Luc à propos de la brebis égarée, est le descriptif qui est fait de la brebis, qui « était morte », et qui est « ressuscitée ». Le berger qui retrouve la brebis la sauve et la ressuscite. Le pouvoir du Christ est un pouvoir qui sauve de toute mort, même celle du péché. De telle sorte que si le pécheur se convertit et fait pénitence, il couronne une espérance de Dieu. Péguy ajoute bien évidemment la dimension de la liberté de l'homme pécheur qui n'est pas seulement une brebis perdue, mais aussi un être qui peut faire obstacle à la volonté divine. Là aussi, « un seul » pécheur qui fait pénitence procure plus de joie à Dieu que 99 autres qui sont justes. Le pécheur converti, qui est comme un cas isolé, une exception dans les plans de Dieu, finit par emporter toute son adhésion. L'enjeu n'est donc pas moindre, mais bien capital.

Dieu espère en nous, notamment en nous envoyant son Fils. Dieu se rend par là vulnérable et accessible au pécheur par cette recherche passionnée de l'homme perdu, qui est désir de son salut. Lui qui ne connaît pas le péché est touché par ce désir de sauver l'homme pécheur de la part du bon berger. Jésus est ainsi ému aux entrailles, et même s'il ne peut connaître le péché de l'homme, même pour le sauver, il se laisse crucifier et blesser pour espérer le sauver et le toucher à son tour. Sans connaître le mal, il est cependant meurtri par celui-ci. La conversion de l'homme peut se faire par la compassion que suscite la Crucifixion du Christ et par la divinité qui apparaît à plusieurs reprises dans sa vie. Être sensible au don d'amour de Dieu en son Fils est source de conversion et de salut. Ce pourquoi, Jésus est allé jusqu'au bout dans le don de sa vie, afin de toucher les âmes et les cœurs, et de racheter ainsi le monde. La Crucifixion est donc source d'espérance pour Dieu si l'homme répond positivement à son appel. De même, la pénitence de l'homme est semblable à un acte d'espérance tourné vers Dieu.

Comme le précise Péguy, c'est Dieu qui a l'initiative dans l'espérance. Et l'auteur fait remarquer que le geste de Dieu à notre égard n'a aucune commune mesure avec notre réponse. Car Dieu a fait confiance au pécheur, tandis que le pécheur place sa confiance en Dieu :

Mystère des mystères, portant sur les mystères mêmes,
Il a mis en nos mains, en nos faibles mains, son espérance
éternelle,
En nos mains passagères.
En nos mains pécheresses.
Et nous, nous pécheurs, nous ne mettrions pas notre faible
espérance
En ses éternelles mains.¹

L'innocence et la vulnérabilité de Dieu qui se fait dépendant de nous en nous cherchant comme le berger cherche ardemment sa brebis perdue, doivent toucher le cœur du pécheur qui est invité à répondre avec innocence et bonne volonté, à respecter ce Dieu qui se fait tout petit.

Singulier renversement, singulier retournement, c'est le monde à l'envers.
Vertu de l'espérance.
Tous les sentiments que nous devons avoir pour Dieu,
C'est Dieu qui a commencé de les avoir pour nous.²

L'espérance est en ce sens une vertu qui bouleverse l'idée que nous pouvons nous faire de Dieu :

Voilà où il s'est laissé conduire, par son grand amour, voilà où il s'est mis, où il a été mis, où enfin il s'est laissé mettre.
Voilà où il en est, où il est.³

Comme l'affirme Péguy, Dieu est là dans cette position de dépendance, à la merci du dernier des pécheurs. Si nous cherchons Dieu, il nous faut Le trouver dans cette place inconfortable et insécure d'un Dieu qui espère tout de nous.

Péguy évoque donc ce qu'il appelle « l'improvidence », « l'imprévoyance », « l'imprévision » de Dieu, expressions néologiques c'est-à-dire inventées par Péguy qui évoquent le

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 704.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 711.

³ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 712.

dépouillement et la kénose de Dieu. Dieu s'est abaissé en l'Incarnation de son Fils, Jésus s'est fait serviteur souffrant, et il a voulu donner sa vie jusqu'au sang pour accomplir notre salut. Ce triple abaissement manifeste l'amour divin. Il est un triple acte de foi, de charité et d'espérance en l'homme.

Un autre trait qui teinte d'espérance son texte est le rôle du pécheur qui « a fait jouer dans le cœur de Dieu l'espérance ». En effet, pour Péguy, le pécheur et le saint appartiennent tous deux au « système chrétien ». L'Église a besoin des saints mais elle fait aussi des pécheurs des saints potentiels :

Il y a deux extractions (et tous pourtant, ensemble, également ils sont des saints dans le ciel. Sur le même pied) (Des saints de Dieu)

Il y a deux extractions, ceux qui viennent des justes et ceux qui viennent des pécheurs.

Ceux qui n'ont jamais inspiré d'inquiétudes sérieuses
Et ceux qui ont inspiré une inquiétude
Mortelle.

Ceux qui n'ont pas fait jouer l'espérance et ceux qui ont fait jouer l'espérance.

Ceux dont on n'a jamais rien craint, rien redouté de sérieux, et ceux dont on a failli désespérer, Dieu nous en garde.¹

Les pécheurs « ont fait jouer l'espérance » pour Péguy et sont, remarquons-le, comme valorisés par lui dans son œuvre.

Péguy en vient finalement, dans *Le Porche*, à la plus belle des paraboles selon lui : la parabole de l'enfant prodigue.

C'est la parole de Jésus qui a porté le plus loin, mon enfant.
C'est elle qui a eu la plus haute fortune
Temporelle. Éternelle.
Elle a éveillé dans le cœur on ne sait quel point de ré pondance
Unique.
Aussi elle a eu une fortune
Unique.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 718.

Elle est célèbre même chez les impies.
Elle y a trouvé, là même, un point d'entrée.
Seule peut-être elle est restée plantée au cœur de l'impie
Comme un clou de tendresse.
*Or il dit : Un homme avait deux fils [...]*¹

Dans des pages que Péguy a retranchées, il écrit de l'espérance qu'elle est « tellement chevillée au cœur (de l'homme) / Que rien ne l'en déracinera plus. » Cette parabole est « celle qui enseigne que tout n'est pas perdu ».

[La parabole de l'espérance] a pour ainsi dire
Et même réellement porté un défi au pécheur.
Elle lui a dit : Partout où tu iras, j'irai.
On verra bien.
Avec moi tu n'auras pas la paix.
Je ne te laisserai pas la paix.
Et c'est vrai, et lui le sait bien. Et au fond il aime son persécuteur.
Tout à fait au fond, très secrètement.
Car tout à fait au fond, au fond de sa honte et de son péché il aime (mieux) ne pas avoir la paix. Cela le rassure un peu.²

Cette parabole qui révèle les sentiments profonds et miséricordieux de Dieu est une grâce faite à l'homme, et qui le travaille en profondeur. Et, comme la grâce purifie du péché, la grâce ne manque jamais. Par la culture, la prière et le travail, l'homme assainit les eaux corrompues du péché qui est en son cœur et en fait des jardins de paradis où la grâce de Dieu peut fleurir à nouveau. Le thème du péché comparé à de la boue est un topos de la littérature spirituelle que l'on retrouve chez les Pères de l'Église comme saint Jean Chrysostome, ou encore saint Jean Climaque et saint Bonaventure. Cette parabole est donc là pour agir sur l'esprit de l'homme, et l'homme à son tour doit collaborer à l'œuvre de Dieu. C'est bien la vertu de l'espérance qui permet cette transformation de la boue du péché en terre sainte et féconde.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 724.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 727.

Car l'espérance ne s'arrête pas au constat du péché, allant de l'avant et améliorant l'homme. La souffrance de l'homme pécheur, en cela un bien, lui fait espérer une amélioration de sa condition.

On se demande, on dit : Mais comment que ça se fait
Que cette fontaine Espérance éternellement coule
Qu'elle jaillit éternellement, qu'elle source éternellement,
Qu'elle coule éternellement,
Éternellement jeune, éternellement pure.
Éternellement fraîche, éternellement courante.
Éternellement vive.

Où cette enfant prend-elle tant d'eau pure et tant d'eau
claire.

Tant de jaillissement et tant de ressourcement.

Est-ce qu'elle les crée ? À mesure ?

— Non, dit Dieu, il n'y a que moi qui crée.

— Alors où prend-elle toute cette eau.

Pour cette fontaine jaillissante.

Comment que ça se fait que cette éternelle fontaine

Éternellement jaillisse.

Que cette éternelle source

Éternellement source.

Il doit y avoir un secret là-dedans.

Quelque mystère.

Pour que cette source éternellement ne se trouble point aux
lourdes, aux épaisses pluies d'automne.

Pour qu'éternellement elle ne tarisse point aux ardentes
ardeurs de juillet.

— Bonnes gens, dit Dieu, ça n'est pas malin.

Son mystère n'est pas malin.

Et son secret n'est pas difficile.

Si c'était avec de l'eau pure qu'elle voulût faire des sources
pures,

Des sources d'eau pure,

Jamais elle n'en trouverait assez, dans (toute) ma création.

Car il n'y en a pas beaucoup.

Mais c'est justement avec les eaux mauvaises qu'elle fait ses
sources d'eau pure.

Et c'est pour cela qu'elle n'en manque jamais.¹

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 738-739.

Nous ne sommes plus comme dans le drame de jeunesse devant le constat affligeant de la surabondance du mal. Péguy dit au contraire que le vertu de l'espérance peut transformer en grâce le péché. Et comme le péché est abondant, la grâce est surabondante.

La petite fille Espérance que met Péguy en scène dans *Le Porche* est une vertu dynamique. Péguy la décrit aussi comme une petite fille dans une Procession de la Fête-Dieu « qui fait vingt fois le chemin ». Elle n'a pas de but précis, l'essentiel est d'aller de l'avant.

De ce fait, elle n'est jamais fatiguée, comme le dit Isaïe de ceux qui espèrent en Dieu (Is 40, 31) : « Les adolescents se fatiguent et s'épuisent, mais ceux qui espèrent en Yahvé renouvellent leur force, ils déploient leurs ailes comme des aigles, ils courent sans s'épuiser, ils marchent sans se fatiguer. »

Et Péguy ajoute que celui qui fait vingt fois le chemin est « vingt fois plus saint » que celui qui ne le fait qu'une fois, si l'on regarde du point de vue de Dieu. Ce propos lui aussi est là pour nous encourager malgré nos chutes multiples :

C'est le chemin qui importe, et quel chemin on fait, et quel étant on le fait
Comment on le fait.
C'est le trajet seul qui importe.
Si le chemin est un chemin de sainteté
Au regard de Dieu, un chemin d'épreuves
Celui qui l'a fait deux fois est deux fois plus saint
Au regard de Dieu et celui qui l'a fait trois fois
Trois fois plus saint et celui qui l'a fait
Vingt fois vingt fois plus saint. C'est comme ça que Dieu compte.
C'est comme ça que Dieu voit.¹

Ainsi, l'espérance nous porte vers l'avant de manière parfois répétitive et obstinée en cette Vie car elle nous pousse vers la Vie éternelle :

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 750-751.

Sur terre tout se recommence. Dans la même matière.
Mais au ciel tout compte
Et tout s'additionne. La grâce de chaque jour
(Quand même elle recommencerait la grâce de la veille)
Au trésor éternel des grâces. Et c'est pour cela que la jeune
Espérance
Seule ne ménage rien.¹

De telle sorte que cette apparente répétition de nos actes et de nos prières n'en est pas une aux yeux de Dieu. Pour Lui, tout est nouveau et neuf. Cette pensée qui situe la réflexion de Péguy non plus de notre point de vue humain, mais du point de vue divin, est aussi source d'espérance. Nous pouvons errer et nous tromper mais Dieu nous aime comme nous sommes, quand bien même il nous resterait encore beaucoup de chemin à parcourir. Le récit biblique ou poétique est ainsi une image de notre cheminement vers Dieu. Il y faut des étapes, des efforts et des pauses. La vérité se révèle à nous de manière progressive et non en une seule fois. Péguy use donc dans *Le Porche* d'une théologie narrative dont le paradigme est le récit et non la démonstration discursive. Il ne s'agit pas d'une démonstration rationnelle que nous livre le poète, mais d'images qui donnent chair et corps à notre méditation.

Enfin, les deux dernières images de l'espérance que nous offre Péguy sont celles du sommeil et de la Passion du Christ. Le sommeil où l'homme s'abandonne est une image de l'abandon spirituel à la Providence divine dont parlent les Psaumes. Il y faut une détente et une confiance fondamentales :

La sagesse humaine dit : Malheureux qui remet à demain.
Et moi je dis Heureux, heureux qui remet à demain.
Heureux qui remet. C'est-à-dire Heureux qui espère. Et qui dort.
Et au contraire je dis Malheureux.
Malheureux celui qui veille et ne me fait pas confiance.
Quelle défiance de moi.²

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 751.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 758.

Voici ce qu'il écrit de la Nuit :

Nuit ma plus belle invention c'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer
Les membres endoloris
Tout démanchés du travail du jour.
C'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer
Les cœurs endoloris
Les corps meurtris, les membres meurtris du labeur, les cœurs meurtris du labeur
Et de la peine et du souci quotidien.
Ô Nuit, ô ma fille la Nuit, la plus religieuse de mes filles
La plus pieuse.
De mes filles, de mes créatures la plus dans mes mains, la plus abandonnée.
Tu me glorifies dans le Sommeil encore plus que ton Frère le Jour ne me glorifie dans le Travail.¹

Péguy écrit encore :

Celui qui dort bien, vit bien. Celui qui dort, prie.
(Aussi celui qui travaille, prie. Mais il y a un temps pour tout. Et le sommeil et le travail.²

Ce propos est une reprise du Psaume 127, intitulé « L'abandon à la Providence » qui nous dit : « Vanité de vous lever matin, / de retarder votre coucher, / mangeant le pain des douleurs, / quand Lui comble son bien-aimé qui dort. » Une illustration de cet abandon sera d'ailleurs l'épisode de la tempête apaisée dans les Évangiles (Mc 4, 36-41, Mt 8, 23-27 et Lc 8, 22-25). Cet abandon spirituel dont parle aussi sainte Thérèse de Lisieux est proche de l'indifférence ignacienne où il s'agit de ne pas préférer la gloire au mépris, la pauvreté à la richesse, la santé à la maladie, etc.

La Nuit est aussi glorifiée par Péguy à la suite d'ailleurs de nombreux romantiques, car elle a enseveli le Christ sur la Croix.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 763.

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 755.

Les Évangiles nous disent en effet qu'à la mort du Christ, l'obscurité se fit sur toute la terre. La nature tout entière, Création de Dieu, est ainsi en deuil. Cette sainte nuit est alors une image de la souffrance de Dieu le Père assistant impuissant à la Crucifixion de son Fils. Telle est la vision de Péguy qui clôt *Le Porche* :

La Mère était là.
Et peut-être aussi quelques disciples, et encore on n'en est pas bien sûr.

Or tout homme a le droit d'ensevelir son fils.
Tout homme sur terre, s'il a ce grand malheur
De ne pas être mort avant son fils. Et moi seul, moi Dieu,
Les bras liés par cette aventure,
Moi seul à cette minute père après tant de pères,
Moi seul je ne pouvais pas ensevelir mon fils.
C'est alors, ô nuit, que tu vins.
Ô ma fille chère entre toutes et je le vois encore et je verrai
cela dans mon éternité

C'est alors ô Nuit que tu vins et dans un grand linceul tu
ensevelis
Le Centenier et ses hommes romains,
La Vierge et les saintes femmes,
Et cette montagne et cette vallée, sur qui le soir descendait,
Et mon peuple d'Israël et les pécheurs et * ensemble celui qui
mourait, qui était mort pour eux

Et les hommes de Joseph d'Arimathée qui déjà
s'approchaient

Portant le linceul blanc.¹

Mais cette nuit de la Crucifixion est empreinte d'espérance, la blancheur picturale du linceul blanc le montre à la fin du récit, de même que les propos de Dieu le Père :

Tout était consommé, cette incroyable aventure
Par laquelle, moi, Dieu, j'ai les bras liés pour mon éternité.
Cette aventure par laquelle mon Fils m'a lié les bras.

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 768.

Pour éternellement liant les bras de ma justice, pour
éternellement déliant les bras de ma miséricorde.
Et contre ma justice inventant une justice même.
Une justice d'amour. Une justice d'Espérance.¹

Les images matricielles de la Nuit qui reconforte l'homme qui dort et le recrée le montrent. La Nuit chez Péguy est une image de Dieu qui est à la fois Père et Mère. Elle enfante les hommes de ses entrailles de miséricorde. Le *Psaume XIX* suggérait déjà les vertus bénéfiques de la nuit :

Les cieux racontent la gloire de Dieu,
et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ;
le jour au jour en publie le récit
et la nuit à la nuit transmet la connaissance.

Non point récit, non point langage,
nulle voix qu'on puisse entendre,
mais pour toute la terre en ressortent les lignes
et les mots jusqu'aux limites du monde.

Là-haut, pour le soleil il dressa une tente,
et lui, comme un époux qui sort de son pavillon,
se réjouit, vaillant, de courir sa carrière.

La nuit transmet la connaissance, elle est re-naissance de l'homme. Péguy distingue donc la nuit de ténèbres des premiers temps de la Création de la nuit de lumière qui est nuit mystique à la suite de saint Jean de la Croix. Cette « nuit de lumière » peut être aussi une allusion au *Psaume CXXXIX* qui utilise un oxymore, c'est-à-dire une expression alliant des termes en principe opposés :

Voici le texte du *Psaume CXXXIX* :

Je dirai : "Que me presse la ténèbre,
que la nuit soit pour moi une ceinture ;
même la ténèbre n'est point ténèbre devant toi
et la nuit comme le jour illumine. ²

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, P2 767.

² Ps CXXXIX-11-12.

Il s'agit clairement d'une nuit pascale où les contraires se rejoignent et se complètent, comme si la nuit de l'esprit mettait l'homme malgré tout sur le seuil de la vérité. Péguy cite ensuite André Chénier et sa « grande lumière sombre » dans une formule approchante.

Car le sacrifice du Christ s'est opéré un jour du temps, mais Jésus est une « hostie chez les hommes » pour les siècles des siècles. Les hommes ont pu tuer le corps, ils n'ont pu tuer l'esprit du Christ. L'oblation de Jésus est donc à la fois temporelle et éternelle. Le sacrement de l'eucharistie, mémorial vivant de son offrande totale ainsi que les Évangiles, sont source d'éternelle espérance pour le croyant ou le pécheur.

L'espérance de Péguy a puisé largement sa source dans la relecture et la méditation des Évangiles. En effet, il vivait sans sacrements, son mariage n'étant pas religieux. Mais la prière et la lecture de la Bible, de même que la charité active, l'ont porté les dernières années de sa courte vie.

En effet, comme l'affirme Péguy à la suite de saint Thomas d'Aquin, le désespoir naît de la négligence de la contemplation des bienfaits de Dieu. Faire mémoire des bienfaits de Dieu, garder en soi le souvenir de ses bienfaits est donc source de salut pour l'homme.

Nous avons donc, selon Péguy, de multiples raisons d'espérer. Dieu nous a donné des milliers de signes de sa présence, de son existence et de sa bonté.

Comment dès lors vivre l'espérance ?

La forme littéraire du *Porche* est éloquente à ce sujet : il s'agit d'entrer dans un dialogue simple et sincère avec Dieu. Ce dialogue précède toute communion intime avec Lui. N'oublions pas que les trois Personnes de la Sainte Trinité sont en dialogue perpétuel.

Il s'agit aussi de poser des actes d'espérance en réponse aux actes d'espérance de Dieu. Dieu nous précède et nous invite à Lui faire confiance, à L'imiter, à entrer en communion avec Lui, quelle que soit notre vie.

Il faut aussi lire et s'appropriier les Évangiles et les saintes Écritures en général. Péguy a lu la Bible mais aussi les Pères de l'Église, les théologiens de son temps. Il s'est nourri de leurs

réflexions et il en a augmenté la lecture par ses observations personnelles qu'il a partagées ensuite avec son lectorat. Lire les Évangiles ne suffit pas : il faut leur donner sa vie, sa chair, un espace et un temps pour les rendre vivants. Cette parole qui nous est donnée dans la confiance doit devenir la nôtre. Sans cela, les écritures resteront lettre morte. Cela suppose aussi une lecture où la liberté de l'homme est réelle. La parole biblique n'enferme pas le lecteur : elle le laisse libre de penser et d'agir, de choisir les paroles qui portent du fruit en lui. La liberté est essentielle afin que le verbe porte du fruit en nous, elle est fondamentale dans ce dialogue avec Dieu. De là, il s'agit de vivre la liberté des enfants de Dieu. Cette liberté a un prix infini, et elle peut être source aussi du mal puisque nous pouvons manquer à la parole divine.

De là, l'espérance nous permet de collaborer à l'œuvre divine. Si Dieu et le Christ nous ont donné les sacrements, c'est afin de nous aider à vivre cette espérance, malgré notre petitesse et notre finitude. Nous ne pouvons pas correspondre à l'œuvre divine sans cette aide des sacrements. Car les sacrements sont, comme le sacrifice du Christ sur la Croix, à la fois temporels et éternels.

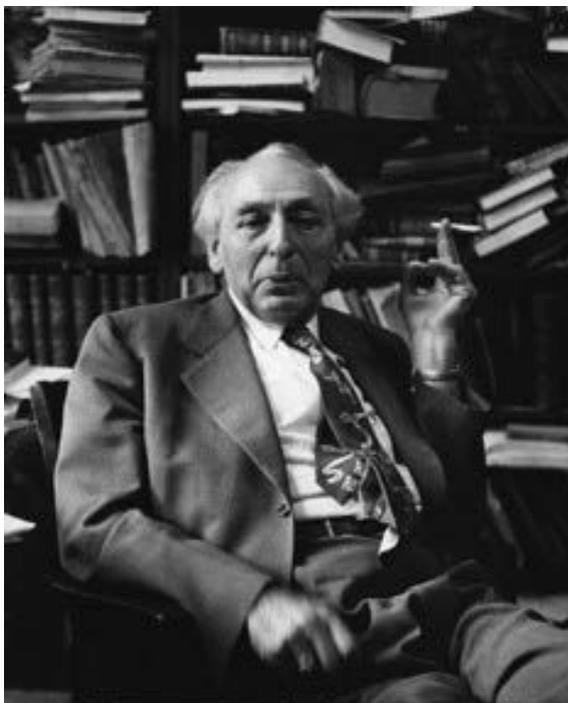
Enfin, la vertu d'espérance est une vertu dynamique qui nous invite à nous mettre en marche. Cela suppose d'accepter notre condition humaine, de renoncer à une perfection qui existerait sans les actes. Celui qui ne fait rien peut être parfait, mais il est inutile et mort. Celui qui va de l'avant en faisant confiance à Dieu, est peut-être certes imparfait, mais il suit Dieu dans ce mouvement de confiance tourné vers l'avenir. La perfection chrétienne selon Péguy est celle de celui qui met sa confiance en Dieu et agit. Être en marche et découvrir progressivement la vérité divine est sagesse pour lui.

Pour conclure, je dirais que *Le Porche* est une œuvre qui magnifie la compassion infinie de Dieu pour l'humanité. Celle-ci est manifeste dans sa Création, dans la vie de Jésus, la Conception Immaculée de Marie ou la communion des saints. Mais notre vie elle-même, bien qu'humble et simple, est elle aussi le lieu possible de la rencontre avec Dieu car la Création tout entière est œuvre divine.

Leo Spitzer

**« Du style
de Charles Péguy »**

**traduit en français
par Jean-Marie Daillet**



Leo Spitzer dans son bureau
de l'Université Johns-Hopkins à Baltimore (1952)

Introduction

Hélène Daillet

Université de Bretagne Occidentale

Né en 1887 et mort en 1960, Leo Spitzer est un historien, philologue et historien de la littérature autrichien. Il s'est surtout intéressé à la littérature française dans ses études critiques. Reconnu comme l'un des fondateurs de la stylistique moderne, il s'est souvent attaché à décrire le « détail significatif » ou l'« écart stylistique » qui révèle l'œuvre d'art tout entière et permet de percevoir à travers des exemples très précis les traits distinctifs majeurs d'un style et d'une œuvre donnés.

Son livre *Stilstudien (Études de style)*, paru en langue allemande en 1928, a d'abord été traduit en 1970 chez Gallimard, dans la « Bibliothèque des idées », mais partiellement. L'ouvrage contient de précieuses études sur Jaufré Rudel, Rabelais, La Fontaine, Racine, Proust... mais l'article concernant Péguy, assez volumineux, n'y apparaît malheureusement pas.

L'anthologie *Les Critiques de notre temps et Péguy* lui fait un sort trois ans plus tard, dans une traduction partielle due à Michel Sineux et intitulée « L'élan vital »¹.

Nous avons fait traduire en juin 2013 cet article par notre père², dans le cadre de notre recherche doctorale sur « *Le Porche du*

¹ Simone Fraisse (sous la dir. de), *Les Critiques de notre temps et Péguy*, Garnier, « Les Critiques de notre temps », 1973, pp. 116-125.

² A paru entre temps, il est vrai, la traduction intégrale des *Études sur le style* due à Jean-Jacques Briu (Ophrys, « Bibliothèque de faits de langues », 2009 ; « Sur le style de Charles Péguy » figure aux pages 291-327). Cet ouvrage n'est pas exempt de défauts. La première édition allemande de « *Zu Charles Péguy's stil* » sous la direction de Julius Wahle & Victor Klemperer chez l'éditeur Athenaion (Potsdam) en 1924, a ainsi pour titre exact *Vom Geiste neuer Literaturforschung. Festschrift für Oskar Walzel* (« Pour de nouvelles recherches littéraires. Mélanges à Oskar Walzel ») et sa pagination loin d'être « inconnue » est la suivante : pp. 162-184. L'édition de 1928 ne reprend pas seulement le texte de 1924 : elle l'enrichit notablement et Jean-

mystère de la deuxième vertu » de Charles Péguy : genèse d'une parole poétique, menée à bien en décembre 2014.

La répétition péguienne appartient selon Spitzer à un style expressionniste qui s'épanche et emplit tout l'espace discursif, à l'opposé par exemple de celui de Claudel, qui synthétise l'expression. Spitzer note aussi une parenté de style entre l'expressionnisme et l'impressionnisme, ce dernier trait nous étant apparu comme fortement présent, chez Péguy, dans les *Mystères de Jeanne d'Arc* et, en particulier, dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*.

La répétition péguienne, remarque Spitzer, est partout dans son œuvre poétique ou en prose. Le style expressionniste tente d'épuiser le sens en vue d'une totale clarté du propos et de la compréhension — en cela Péguy est bien un classique français. En poésie, ce style expressif tend à se condenser comme dans une toile impressionniste, par petites touches de lumière juxtaposées et formant des tableaux successifs mais fortement unis entre eux.

Ce faisant, Spitzer souligne que l'influence bergsonienne se ressent au niveau stylistique, empreint de la notion d'élan vital. Les graduations, permutations, motifs musicaux, les « terrasses de mots » ou leitmotiv, sont autant de figures positives de la répétition péguienne qui veut embrasser le sens dans sa plénitude. Proche du parallélisme biblique, la répétition de Péguy connaît des analogies sonores, des courbes mélodiques qui la rapprocheraient du style wagnérien. Le discours emphatique, les multiples procédés anaphoriques ou d'accumulation — Spitzer ne cite que ceux-là mais d'autres existent encore — se rapprochent de la jonglerie

Jacques Briu, contrairement à ce qu'il indique, ne donne pas les variantes. La dédicace de l'ouvrage (« à E. R. Curtius, K. Vossler et O. Walzel, promoteurs des recherches sur le vocabulaire des écrivains ») ne figure pas dans la traduction, alors qu'elle intéresse l'analyse stylistique faite de Péguy. Approximation plus grave, « *Notiz zu Péguys stil* », mentionné à plusieurs reprises, date de 1929, non de 1952. Jean-Marie Daillet n'eut pas connaissance en temps voulu de cette traduction concurrente et, on le voit, imparfaite. Le lecteur du *Porche* a donc la chance de disposer désormais de deux traductions de cet essai fondamental. Abondance de biens ne nuit pas. [N.d.l.R.]

rabélaisienne et manifestent ce qu'il nomme un « style kaléidoscopique ».

L'ivresse stylistique de Péguy est bien soulignée par le théoricien, qui dénie toutefois à l'auteur « une vie intérieure vraiment mystique ». Cette analyse, souvent fort pertinente, a donc aussi parfois de quoi étonner le péguiste d'aujourd'hui.



Leo Spitzer

« Du style de Charles Péguy »¹

Karl Vossler dans ses *Essais sur la philosophie du langage*² a donné comme exemple de « langue d'un individu » l'extrait suivant de *Notre jeunesse* de Péguy, que je reproduis encore une fois sans les coupures et sans les paragraphes marqués dans l'édition originale :

NJ 82-83 : Je puis dire, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je dois dire que pendant ces dernières années, pendant cette dernière période de sa vie je fus [pour Bernard-Lazare] son seul ami. Son dernier et son seul ami. Son dernier et son seul confident. À moi seul il disait alors ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce qu'il savait enfin. Je le rapporterai quelque jour. Je suis forcé d'y insister, je fus son seul ami et son seul confident. J'y insiste parce que quelques amis de contrebande qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus, des amis littéraires enfin, entreprenaient de se faire croire, et de faire croire au monde, qu'ils étaient restés

¹ Nous respectons, sauf coquille évidente dans la version de Leo Spitzer, la présentation typographique ainsi que la mise en page de l'original, disponible au Centre Charles-Péguy (11 rue du Tabour, 45 000 Orléans) : Leo Spitzer, « Zu Charles Péguy's Stil », *Stilstudien, II : « Stilsprachen »* (*Études stylistiques, II : « Langages de style »*), München, Max Hueber, 1928, pp. 301-364. [N.d.T.]

Abréviations utilisées (suivies de la pagination) :

JdA = *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (CQ XI-6, 1910).

NJ = *Notre jeunesse* (CQ XI-12, 1910).

[VMCH = *Victor-Marie, comte Hugo* (CQ XII-1, 1910).]

FL = *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet* (CQ XIII-2, 1911).

NB = *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* (CQ XV-8, 1914).

² *Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie*, Munich, Max Hueber, 1923, p. 200 et suivantes ; plus précisément dans son article « Der Einzelne und die Sprache » [« L'individu et le langage »], déjà paru dans *Logos*, vol. VIII, 1919, pp. 266-302.

amis, même après qu'ils avaient saboté, dénaturé, méconnu, inconnu, empolitiqué sa mystique. Des amis de Quartier enfin, d'anciens amis étudiants, peut-être de Sorbonne. Des amis qui tutoient. Et lui il était si bon que par cette incurable, par cette inépuisable bonté il le leur laissait croire aussi, et il le laissait croire au monde. Mais il m'en parlait tout autrement, parce que j'étais son seul confident, parce qu'il me confiait tous les secrets, tout le secret de sa pensée. Il avait de l'amitié non pas une idée mystique seulement, mais un sentiment mystique, mais une expérience d'une incroyable profondeur, une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. Il avait cet attachement mystique à la fidélité qui est au cœur de l'amitié. Il faisait un exercice mystique de cette fidélité qui est au cœur de l'amitié. Ainsi naquit entre lui et nous cette amitié, cette fidélité éternelle, cette amitié que nulle mort ne devait rompre, cette amitié parfaitement échangée, parfaitement mutuelle, parfaitement parfaite, nourrie de la désillusion de toutes les autres, du désabusement de toutes les infidélités. Cette amitié que nulle mort ne rompra.

Vossler analyse comme suit la manière de s'exprimer de « cet écrivain si ouvertement et exagérément expressionniste » :

Fondamentalement, son style ne se meut presque que par permutations et s'enfonce dans le cerveau par à-coups, par secousses. La deuxième expression constitue la permutation de la première et indique la direction dans laquelle une projection au-delà des limites de la première est opérée par le locuteur, si bien que la projection expressionniste fait au lecteur d'autant plus d'impression. Le préalable stylistique à cette permutation continue est une répétition ainsi uniformément expressive.

[...]

On voit comment, avec ce souci voulu de la langue, le sens des mots est enrichi, élevé, déraciné du sentiment linguistique général et naturel, et replanté dans une signification purement personnelle. Ainsi *Je puis* est-il rehaussé en *je dois* ; *années en périodes de vie* ; *seul en dernier* ; *ami en confident* ; *de contrebande en littéraire* ; *saboter en dénaturer*, en *méconnaître*, en *inconnaitre* ou en *empolitiquer* ; *idée en sentiment*, en *expérience*, en *épreuve*, en *connaissance* ; *échangé en mutuel*, en *parfait* ; *désillusion*, en *désabusement*. On touche ici du doigt comment, par permutation,

le locuteur cherche des voies nouvelles, par lesquelles il personnalise sa pensée en paroles et peut se soustraire aux conventions.

Ce n'est pas du point de vue de la langue, mais de celui du locuteur que Franz Dornseiff, dans son article « Deux manières de renforcer l'expression »¹, caractérise la posture de Péguy comme « visant à l'emphase », au contraire du recours au renfort métaphorique : « La métaphore surenchérit, exagère ; l'emphatique est moins prodigue en matériel descriptif [...]. Il minimise, il en dit ouvertement moins que ce qu'il implique avec une sobriété affectée, mais assurément un clin d'œil significatif. » L'emphase apporte, « en élevant le ton et les sentiments annexes, les profondeurs et perspectives du discours »². On en vient ainsi à des restrictions de sens, où le mot est stabilisé, cité dans une certaine orientation : « très littéralement : le mot atteint alors un sommet ». Le jeu de mot n'est rien d'autre qu'un mot pris au sens propre. Deux fins psycho-stylistes en viennent à un jugement contradictoire sur le style de Péguy : Vossler porte aux nues sa langue, alors que Dornseiff critique ses répétitions ; selon Vossler, Péguy passe son temps à écrire dans les hauteurs de l'empyrée, toujours plus loin du langage courant ; Dornseiff, lui, le met plus bas que terre, lui reprochant de vider les mots de leur sens.

Comment expliquer pareille contradiction entre ces deux juges ? Qui a raison ? Faut-il d'ailleurs que l'un d'eux ait raison ? Pour faire court, je crois que Vossler³ et Dornseiff ont tous deux

¹ Page 108 de Franz Dornseiff, « *Zwei Arten der Ausdruckverstärkung* » [« Deux manières de renforcer l'expression »], *Αντιδῶρον. Festschrift Jacob Wackernagel* [*Antidōron. Hommage à Jacob Wackernagel*], Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1923, pp. 103-109.

² Quand on parle d'« un homme du monde », on veut dire : « un homme de bonne famille ».

³ Vossler considère à juste titre Péguy comme « permutant », mais il y a aussi chez lui des archaïsmes – contrairement à ce que prétend Gide dans ses *Nouveaux Prétexes*, Mercure de France, 1911, p. 211 –, comme l'emploi d'un nom sans article défini, sans doute inspiré par sa lecture de Joinville, notamment de noms particulièrement sacrés à ses yeux et qui désignent

raison : leurs diagnostics se complètent. Il suffit de se plonger dans l'âme de l'écrivain (ce qui naturellement est impossible à partir d'un extrait tiré d'un rapport purement local et psychique), pour comprendre la raison de ce style.

Vossler n'a vu que les sommets, Dornseiff (sans le dire expressément) a senti le sempiternel retour de ces deux mêmes mots : *ami* (*amitié*) et *mystique*. Ces deux mots prennent toute la place. Ils sont les objets autour desquels tourne la surenchère verbale : il faut qu'il soit dit que Bernard-Lazare et Péguy étaient « amis » – mystique, mystique véritable. On pense alors, pour chacun de ces mots, à la question : est-ce vraiment là le mot juste ? Est-ce que ce que je veux dire correspond vraiment aux concepts d'amitié, de mystique ? C'est en augmentant le nombre des synonymes que l'on élargit le contour des deux mots-clés (« ami », confident-unique, dernier confident, fidélité, mystique), ainsi que par exclusion : ami – et non pas pseudo-ami (« ami de contrebande »), pas *substituts* littéraires, pas voisins de palier (« amis de quartier »), pas camarades d'études, ni amis à tu et à toi... mais « ami » au sens le plus élevé du mot ; si je voulais être encore plus emphatique, je parlerais d'un usage « prégnant » du concept central : le mot « ami » devient gros de toutes les représentations connexes que Péguy distingue pour mettre en valeur la plénitude, l'étendue de cette « ventrée de mots ». Nous assistons à une élévation, à un apogée, à une apothéose, dans la phrase sur *amitié* : à partir de « ainsi naquit cette amitié », jusqu'à cette finale trônant en haute altitude, isolée dans l'immense espace, définitive et prophétique, « cette amitié que nulle mort ne rompra », où une phrase nous mène de la naissance à la mort par éternisation suprême – mais tout cela, naissance, durée, éternité

des abstractions : « Il faut que France, il faut que Chrétienté continue » (*Porche du mystère de la deuxième vertu*) ; « Bannir de chrétienté tout ce qui [...] en fait la source et la force [...]. Supprimer des sources de cette sainteté cette enfance. » (FL 90). Un dernier exemple appartient aussi au style biblique type (« roi de majesté », etc.), influencé qui plus est par l'abstraction : « dans ce pays-ci votre peuple d'aujourd'hui, dans votre Lorraine de chrétienté dans votre France de chrétienté, dans votre chrétienté votre peuple a faim. » (JdA 65).

au-delà de la mort, est au cœur même de la notion d'*amitié* : Péguy ne progresse que par l'explication du contenu implicite des mots. Pour lui, les mots sont pleins, remplis, et l'auteur déploie littéralement cette plénitude : il parle avec emphase (comme dans le cas de « un homme de bonne famille : je fus son seul ami ») et, par voie d'additions successives, établit clairement la plénitude prêtée au mot. Il ne se contente pas de progresser en hauteur, il approfondit aussi (« j'y insiste »). On pourrait parler d'un « emboîtement » des éléments : sur l'un de ces éléments s'emboîte le récipient, la capsule, la « boîte », de l'autre le contenant. Je ne crois pas tant à une « promotion » d'*ami* à « confident », mais *ami*, en toute plénitude, contient en soi « confident », « il me confiait tous les secrets, tout le secret de sa pensée », « amitié mystique ». De même, je ne dirais pas que de « saboter » à « dénaturer », « méconnaître », « inconnaitre » [cela dit, mieux vaudrait distinguer les participes des autres formes verbales : un « inconnu » est un mot chargé de sens, mais Péguy n'aurait pas volontiers formé le verbe « inconnaitre »], « empolitiquer » il y ait promotion, mais, pour qui connaît la dialectique de Péguy, on sait le rôle que joue chez lui la contradiction entre mystique et politique, comment celle-ci dégrade celle-là, et alors, il reconnaît l'emploi résolument emphatique des mots utilisés pour la mystique ou l'amitié au contraire du mot « empolitiqué », dans lequel sont contenus « saboté », « dénaturé », « méconnu », « inconnu » ; notamment, le mot « saboté », politiquement accentué, renvoie au complexe « politique », car la politique est une dégénérescence de la mystique, et le résultat est le mot « dénaturé ». Qui prétendrait, d'ailleurs, ignorer l'empyrée que constituent ces quatre synonymes (cinq au sens de Péguy) ? En même temps, Péguy gonfle – peu à peu – la baudruche du vocabulaire, tendue à craquer : singulièrement clair est l'amendement « ils avaient méconnu », qui devient « ils avaient inconnu sa mystique » : non seulement ils l'avaient *méconnue*, ils l'avaient *inconnue* (= pas fait connaître), l'état de fait *inconnu* (« quelque chose m'est inconnu ») est porté à un ton, un ton culpabilisant, à imputer au débit des « amis de contrebande ». De même, « je puis » n'est pas à proprement parler renforcé, mais

corrigé, en « je dois » : « je dois » est l'expression juste, mais « je puis » contient le risque d'erreur à éliminer – comme cela doit rester noir sur blanc sur le papier, on en vient à un renforcement –, d'ailleurs un type de début de phrase, exhumé par Péguy¹.

Comment alors expliquer cette « manie de la répétition » relevée par tous les critiques ? Pour Vossler, il s'agirait d'une volonté d'avoir un style singulier et expressionniste, à la recherche de pistes singulières du langage. Cette explication chez Vossler est certainement à rapprocher de la tendance de son article « L'individu et le langage » : la quête d'originalité ne saurait être exclue chez une personnalité aussi distinguée que Péguy, mais en tout cas sans être le seul motif, et je crois fermement que les écrivains écrivent moins comme ils veulent que comme ils doivent. C'est justement le côté fatigant de ce style martelant que le styliste en quête d'efficacité ne saurait vouloir. C'est à bon droit que Vossler fait état de la parenté des styles expressionniste et impressionniste ; ce que l'écrivain exprime ainsi, comme il le sent, on peut le considérer comme expression de son être, ou encore comme l'expression que produisent sur lui ses émotions intérieures ; en fait, cette technique de retouche ou de reprise est typique d'impressionnistes comme les Goncourt : *Après des mois, bien des mois passés, je reprends la plume, tombée des mains de mon frère. Dans le premier moment, j'avais voulu arrêter ce journal à ces dernières notes, à la note du mourant se retournant vers sa jeunesse, vers son enfance.* Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de penser à un style impressionniste en NJ 159 : « quand je reçois un bon coup de pied dans le derrière, je me retourne instantanément avec un sentiment de respect profond, avec un respect inné pour ce pied, pour ce coup, pour la jambe qui est au bout du pied, pour l'homme qui est au bout de la jambe ; et même pour mon derrière, qui me vaut cet honneur ».

¹ Comparer NJ 133 : « Nous pensons alors, nous pensons toujours, mais il y a quinze ans le monde pensait comme nous, pensait avec nous, on affectait de penser avec nous, il n'y avait sur ce point, sur ce principe même pas l'ombre d'une hésitation ».

Victor Klemperer, dans *Die moderne französische Prosa*¹, pense que la sensualité originelle de l'expression, la fréquence et la montée des descriptions, leur répétition, la répétition de membres de phrase entiers, font tout le cachet habituel de la forme chez Péguy. L'intention vise un effet naïf, paysan, parfois même aussi bien biblique, et toujours en même temps insistant et parlant (non pas littéraire) – cette opinion est certes juste ! Le fils de paysan, qui disait de lui-même « je suis peuple », voulait parler au peuple un langage dépouillé de toute littérature ; le poète des *Mystères*, fils d'une rempailleuse de chaises des églises d'Orléans, trouvait la simplicité de style dans le langage biblique, avec ses parallélismes empruntés à la prose sémitique ; et le moraliste, prêcheur fanatique d'une religiosité laïque, ne pouvait qu'insister – au sens emphatique du terme. Péguy a même en lui la confrontation des deux tendances, celle des « scolaires » et celle des « frais, des ignorants », son style parlé serait le résultat de l'écoulement simultané des deux courants : distinction pédagogique, scolaire, et insistance naïve conduisent à la répétition distinctive. Si d'ailleurs Thibaudet a raison, dans son livre sur Flaubert, de prendre en considération la nouveauté et l'originalité d'un style d'écriture en fondement ou en arrière-plan d'un langage parlé *sui generis*, à partir de quoi l'écrit se développe, les « expressionnismes » de Péguy sont des reflets² de son discours exaspéré, de son *pathos* fanatique.

Ernst Robert Curtius, dans son essai sur *Les Précurseurs littéraires de la France nouvelle*³, explique le style de Péguy en rejoignant la remarque de Gide, pour qui le vocabulaire de Péguy ressemble aux pierres du désert qui se ressemblent sans être identiques, ce qui dénote un manque de maîtrise artistique ». « Claudel concentre en une seule phrase, en une seule scène, l'expression de la sainteté, le frisson du divin. Péguy dilue son

¹ Victor Klemperer, *La Prose française moderne*, Leipzig, Teubner, 1923, p. 203, note 2.

² Ou « réflexes ». [N.d.l.R.]

³ Ernst Robert Curtius, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*, Potsdam, Kiepenheuer, p. 223.

sentiment en dix, cent ou trois cents pages. Jamais cela ne se concentre en un seul mot, ce pourquoi il est forcé de répéter, répéter sans fin, jusqu'à épuisement. Les poèmes de Péguy sont tout ce que l'on veut, sauf des œuvres d'art ». (Il est caractéristique que Curtius, avec sa finesse de styliste, caractérise Péguy en lui empruntant son style, tout de répétition : « répéter, répéter sans fin, répéter jusqu'à lasser ».) Mais Péguy a souvent très intentionnellement provoqué notre lassitude – et cela pourrait tout aussi bien aboutir à dégrader tout simplement cette stylistique en maniérisme, voire en manie :

NJ 72 : Les uns savent pour des autres ce que c'est que des ruines ; toujours et toujours des ruines ; un amoncellement de ruines ; habiter, passer dans un peuple de ruines, dans une ville de ruines.

NJ 8 : Des lettres de Béranger, des lettres de Victor Hugo, il y en a plein la chambre. Nous en avons par dessus la tête. Il y en a plein les bibliothèques et c'est même de cela (et pour cela) que les bibliothèques sont faites. C'est même de cela que les bibliothécaires aussi sont faits. Et nous autres aussi les amis des bibliothécaires. Nous en avons nous en avons nous en avons. On nous en publie encore tous les jours. Et quand il n'y en aura plus on en publiera encore. Parce que, dans le besoin, nous en ferons. Que dis-je, nous en faisons, on en fait. Et la famille nous aidera à en faire. Parce que ça fera toujours des droits d'auteur à toucher.

Mais à part le fait que, au contraire, le si critique Pierre Lasserre¹ attribue *justement* à Péguy « le goût littéraire », pourquoi un écrivain artistiquement moins doué devrait-il en venir à la forme répétitive ? Lasserre, de son côté, n'en a pas fini avec le style de Péguy : quoiqu'il convienne lui-même² que les superficialités de présentation des écrits de Péguy (y compris sa typographie) sont bel et bien voulues par l'auteur et qu'il n'y a pas lieu de s'y attarder : « le contenu compte plus que le contenant », cela veut dire aussi que la forme stylistique emprunte des voies quelque peu

¹ Pierre Lasserre, *Les Chapelles littéraires*, Garnier frères, 1920, p. 210.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 210.

détachées du fond, et que le lecteur complice n'a pas besoin d'y suivre l'auteur. Lasserre insiste¹ : le « mauvais » style de Péguy n'exprime qu'une pensée obscure ; Péguy écrit « comme un impuissant qui dissimule, avec une roublardise instinctive, son impuissance sous mille folles manies et difformités affectées de langage » – attitude évidemment peu favorable à la compréhension du texte. Et il n'est d'ailleurs pas juste lorsque Péguy quitte le terrain de la pensée abstraite et s'en prend à des personnalités, ennemies ou amies, telles que Lavisse, Lanson, Seignobos, Hervé, Rudler, Bernard-Lazare, Halévy : « alors le maître se révèle ; il écrit une langue de source et pleine de sûreté classique ; il abandonne par enchantement le fatras de ses répétitions et de ses bégaiements [...] ». Je n'ai eu qu'à extraire, en FL 156, l'invective ironique, sur une page entière, visant Rudler avec des répétitions telles que « M. Rudler y est [à l'École normale]. M. Rudler y enseigne. Comment ça irait-il mal. Comment pourrait-il y avoir une crise, quand M. Rudler y est, quand M. Rudler y enseigne. M. Rudler est gai. M. Rudler est content. M. Rudler y est. M. Rudler est heureux. M. Rudler y enseigne. M. Rudler n'est pas *geignard*. » Et voici que l'extrait que nous avons cité traite en réalité de Bernard-Lazare. Que Péguy, une fois choisie sa manière d'écrire, l'ait déployée tous azimuts, au point d'exagérer (« il a érigé en méthode de parler de tout à propos de tout », *dixit* Lalou), c'est indéniable, mais comment en est-il venu à ce style, comment s'explique-t-il sur sa pensée ?

D'entrée de jeu, je crois que seule la loi intrinsèque, la personnalité d'un auteur, et non pas quelque explication linguistique ou psycholinguistique générale, peut expliquer son originalité stylistique. L'âme du poète préfigure, crée l'œuvre d'art.

Je crois, pour reprendre le mot de René Johannet, cité par René Lalou dans son *Histoire de la littérature française contemporaine*², que Péguy a le style « que Bergson devrait avoir et qu'il n'a pas », ce

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 248.

² René Lalou, *Histoire de la littérature française contemporaine*, Crès, 1923, p. 374.

qui introduit aussitôt à la compréhension « biologique » du style de Péguy, qui découle de l'expérience de la philosophie de Bergson ! Nous savons que Bergson fut l'expérience scientifique décisive du jeune Péguy. Dans sa *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, Péguy cite la distinction de Bergson entre *le tout fait* et *le se faisant* : « quand ce [...] philosophe parle de *tout fait* dans le sens d'idées toutes faites, de pensée toute faite, il prend ce mot dans le sens où on dit un vêtement tout fait pour un vêtement de confection, au lieu d'un vêtement sur mesure. C'est une distinction de fabrication, de coupe, de technique. La philosophie bergsonienne veut que l'on pense sur mesure et que l'on ne pense pas tout fait. » Autrement dit, Péguy veut écrire le style de « création » au sens de Bergson, style qui ne se constitue pas de « locutions toutes faites », mais de « locutions se faisant » (ou « qui se font » : je prends ces tournures au sens de Péguy-Bergson) pour traduire le vivre et le devenir. De même que Péguy prêche contre l'immobilisme et la mort, que ce soit en morale, dans la science, comme en philosophie, il ne veut pas davantage de rigueur mortelle dans le style, de rigidité dans le traditionnel, il préconise l'élargissement, l'expansion, et obtient l'image d'un courant perpétuellement créateur. Nous comprenons alors pourquoi le style de Péguy, comme le dit Vossler, a quelque chose de « moteur » et peut-être aussi d'originalité provocante (tout comme l'effet que la personnalité de Péguy produisait sur ses adversaires : « nature ardente [...] mais anarchique, impulsive, orgueilleuse, solitaire, démesurément confiante en elle-même et en elle seule »¹) : il ne peut se contenter du seul matériel expressif du langage commun, il communique à son style un *élan vital* qui prétend à l'élévation, au dépassement, à l'ascension jusqu'au sommet. L'élan du discours qui, par le jeu des répétitions rhétoriques, facteurs dilatoires, est encore renforcé, a quelque chose de la poussée, de la « pointe » du passé, « qui s'insère dans l'avenir en l'entamant sans cesse » (Bergson).

On peut au mieux étudier *l'élan vital* dans une phrase de NJ 106, qui traite justement de cet *élan* :

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 145.

Je dirai sa mort, et sa longue et sa cruelle maladie, et tout le lent et si prompt acheminement de sa mort. Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée. Comme fanatique. Comme elle-même forcenée. Comme lui. Comme nous. Je ne sais rien de si poignant, de si saisissant, je ne connais rien d'aussi tragique que cet homme qui se roidissant de tout ce qui lui restait de force se mettait en travers de son parti victorieux. Qui dans un effort désespéré, où il se brisait lui-même, essayait, entreprenait de remonter cet élan, cette vague, ce terrible élan, l'insurmontable élan de la victoire et des abus, de l'abus de la victoire. Le seul élan qu'on ne remontera pas. L'insurmontable élan de la victoire acquise. De la victoire faite. De l'entraînement de la victoire. L'insurmontable, le mécanique, l'automatique élan du jeu même de la victoire.

Le combat contre la mort devient, chez Péguy, une victoire de la vie, et cette percée triomphale de l'onde vitale ne pourrait mieux s'exprimer que par la phrase, perpétuellement en reflux et nouveau flux, phrase tantôt petite, tantôt plus longue, vague de mots jaillissants qui pour ainsi dire élève en altitude la pulsion vitale, en une apothéose qui, à partir du vocabulaire précédemment fourni, crée une draperie, un rideau de scène. Une vague écume et se brise dans les lignes suivantes :

NJ 113 : Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comme il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland, et de la fortune littéraire des cahiers, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire une révélation morale soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale.

Une graduation péguiste des supériorités n'est peut-être nullement envisageable : le langage ne connaît pas de superlatif supérieur à *roi des rois*. Mais Péguy, lui, avance un super-

superlatif : le Christ est promu, en une phrase, de prince-consort au concept abstrait de supermonarchie :

JdA 76 : Il avait tenu [...] dans ses faibles mains, le plus grand dauphin du monde, le fils du plus grand roi ; roi lui-même, le fils du plus grand roi ; roi lui-même Jésus-Christ ; dans ses mains il avait élevé le roi des rois, le plus grand roi du monde, roi par dessus les rois, par dessus tous les rois du monde. / Il avait tenu dans ses mains la plus grande royauté du royaume du monde.

Le Christ, sous nos yeux, s'élève dans la dignité royale, ou, mieux encore, l'image parlée grandit devant nous – elle n'est pas seulement disponible mais aussi « mobilisée »¹.

NJ 70 : Israël a fourni des prophètes innombrables ; plus que cela elle est elle-même prophète, elle est elle-même la race prophétique. Toute entière, en un seul corps, un seul prophète.

D'Israël, « fournisseur de prophètes », ne surgit en définitive, droit dans ses bottes, que le prophète... Israël. L'élan vital ne se laisserait donc appréhender que par des motifs musicaux et, par-dessus tout, la « Mélodie infinie » de Wagner,² qui peut être à

¹ Selon Albert Thibaudet (*La Poésie de Mallarmé*, NRF, 1926, pp. 199-200), Bergson, dans une conférence, aurait considéré les mots-images et autres métaphores, en contradiction avec l'opinion commune, comme une « congélation » de la pensée créatrice. Dans le domaine des images de Bergson lui-même, Thibaudet reconnaît « des coupes faites sur une pensée dont l'essence [...] est le mouvement ». Bergson serait dès lors un type d'écrivain « moteur » (en un sens différent de Vossler), qui ne se rendrait « visuel » que par nécessité de langue.

² Si nous nous rappelons que Worringer a décrit « la mélodie infinie de la ligne nordique » comme une caractéristique essentielle de l'art gothique et comme le moyen d'expression privilégié de « l'homme gothique », nous pouvons n'appliquer ces termes, pris au sens de Worringer, qu'à la définition d'un type, et non d'une race ; ainsi, d'ailleurs, décrivions-nous l'impression que le gothique dans le style de Péguy doit faire sur le Français classique élevé à l'école de Boileau : une impression non-française, une impression allemande. Nous trouvons chez Péguy la répétition relevée

L'infini poursuivie et développée en variations. Et le fait est que le style de Péguy me rappelle la mélodie de Tristan, dans le *Ring* de Wagner, à la recherche d'une expression de la pensée toujours plus satisfaisante, toujours plus complète. Ce n'est certes pas un petit air classique, mais une mélodie grosse d'elle-même et nous communiquant ses contractions. Les litanies de synonymes de Péguy ne nous donnent guère le sentiment d'une corne d'abondances de vocables se déversant sur le lecteur, mais celui d'une laborieuse escalade¹. Pas de cascade de mots, qui jaillissent à

par Worringer dans le gothique comme « caractère multiplicateur » (au « potentiel infini »), le mouvement, « cette ligne infinie, qui ne réjouit pas, mais endort et nous contraint à un abandon sans la moindre volonté », le pathétique de l'homme insatisfait, de ces gens qui s'adonnent à la drogue et au néant. Malgré quoi Péguy s'efforce de trouver un point d'orgue, une définition achevée et définitive – au lieu qu'il s'égaré dans les élévations infinies et labyrinthique du donjon gothique, on trouve souvent chez lui un substrat symétrique au sous-sol.

¹ La prose de Péguy a beaucoup en commun avec celle de Mallarmé, comme on peut le voir grâce au beau livre de Thibaudet, *La Poésie de Stéphane Mallarmé* (op. cit., p. 264) : « Audace, cette désaffectation, l'unique ; dont rabattre » – il s'agit de la technique de retouche de Péguy, mais il manque à Mallarmé, comme on peut le constater sur cet exemple, le flot dévastateur : « ce caractère de souplesse et d'imprévu » (Thibaudet) fait de la langue de Mallarmé un « graphique, déposé sur le papier, des impressions qui s'enregistrent », un moyen d'expression impressionniste accumulant des faits inopinés, mais pas un tel tohu-bohu. Thibaudet souligne que chez Mallarmé, on remarque, au lieu de la « cadence » d'une période, un « arrêt », où le mot de la fin est économisé pour la fin de la phrase : « la plus authentiquement nouée, avec une boucle en diamant, des ceintures », ou « adapter le gaz à quelque objet traditionnel et familier, beau », ce dernier exemple étant typique de l'emboîtement pratiqué par Péguy – chez Péguy, on ne s'arrête que brièvement, comme prélude à la reprise du voyage. *Si duo faciunt idem...* est valable en matière stylistique : tous deux, Péguy et Mallarmé, combattent le style conventionnel, mais Péguy avec un profond attachement intérieur à la vérité, Mallarmé ressentant plutôt la joie parnassienne des virtuoses. Mallarmé s'efforce à l'élégance, « une élégance à paraître en négligé ». Son critique écrit très justement : « Mallarmé avec grand travail *fait* une prose qui précisément ne soit faite » – de Péguy, on pourrait plutôt dire : « Péguy fait

la sortie de l'écluse, mais des terrasses de mots (plates-formes), que l'écrivain « prend » avec effort : « il avait de l'amitié non pas une idée mystique [non, ce n'est pas ça !], mais un sentiment mystique [cela ne suffit pas encore] mais une expérience d'une incroyable profondeur [oui, mais maintenant c'est le mot capital « mystique » qui me manque], une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. » « Mystique » est le leitmotiv, être vivant qui se développe, qui change. Péguy nous donne la phrase et en même temps la naissance de la phrase, le produit de la vie et en même temps la vie en devenir. Ce que tout à l'heure je me suis contenté d'évoquer entre parenthèses est souvent exprimé là : dans l'extrait cité au début, on rejette d'entrée de jeu avec « non pas » (« non pas une idée mystique, mais [...] »), avant de corriger par « plutôt » (« [...] qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus [...] »), et l'on respire avec « enfin » (« [...] ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce qu'il savait enfin [...] »), que Péguy, souvent, paraît opposer à son propre moi (mais fiche-moi la paix enfin !)¹, mais qui, malgré la forme apparemment conclusive, ne conclut pourtant pas : « [...] des amis littéraires, enfin [...]. Des amis de Quartier enfin, d'anciens amis d'étudiants, peut-être de Sorbonne. » Comme le randonneur qui croit avoir atteint le sommet, et soudain découvre derrière cette hauteur une paroi gigantesque à gravir, se hâtant donc de grimper un peu mais étant repris par le doute, ce « peut-être de Sorbonne » a l'air d'un renoncement à une définition correcte. On comprend alors les solutions de facilité que sont des membres de phrase et des débuts de paragraphes détachés de toute syntaxe tels que « Des amis de Quartier enfin [...] », « Des

automatiquement une prose qui fuit le tout-fait ». Mallarmé recherche une « équilibre supérieur », Péguy un « effort (élan) suprême ». Mallarmé part du technique, ce pourquoi il sépare, « en puriste », prose et poésie, le *carmen vincitius* et le *carmen solutius*. Péguy saute par-dessus ces genres : il n'est ni vers-libriste (comme Kahn) ni prose-libriste (comme Mallarmé) mais « style-libriste ». Péguy est avant tout un orateur mystique enthousiaste, Mallarmé un styliste rêveur.

¹ Comparer le « donc » parallèle : « [...] parce qu'ils me méprisent, [...] parce qu'ils me maltraitent, parce qu'ils me violentent, parce qu'ils me connaissent enfin, parce qu'ils me connaissent donc. » (NJ 160).

amis qui tutoient [...] » ou « Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée [...] » : on atteint, dirait-on, une halte, une terrasse – mais, d’habitude, il est interdit de s’arrêter longtemps, car le cours de la vie vous bouscule, et l’aboutissement que l’on a cru définitif se dégrade en provisoire¹.

Voir NJ 80 : « Le propre de l’histoire, c’est ce changement même, cette *génération et corruption*, cette abolition constante, cette révolution perpétuelle. Cette mort » – un irrévocable *Dixi* semble formulé là, et pourtant le texte poursuit : il n’y a même pas quoi que ce soit de définitif, de nouvelles vagues de mots déferlent. Et comme Mallarmé, Péguy ne versifie pas seulement la parole exprimée, mais aussi l’inexprimé, l’espace, le blanc sur le papier, que les principes les plus sacrés de Péguy parent de l’aurole du mutisme, de la gloire de la solitude². Les strophes de Péguy ont l’efficacité de refrains ou de répons, ou encore de couplets chantés :

NJ 158 : [comment ne pas voir]
Que nous perdons l’audience même.
Et même l’audience que nous avions déjà, eue, obtenue.
L’ancienne audience
Une audience qui paraissait acquise.
Une audience aujourd’hui annulée.
On peut se déshonorer en arrière.

On voit là qu’aucune citation de Péguy ne saurait être, en toute rigueur, isolée du chant profond de la vie qui s’écoule comme un fleuve. Car les mélodies ou les thèmes musicaux sinuent à l’infini, dans leurs méandres inextricables, comme chez Wagner. Notre citation est précédée par cette remarque – et ce n’est pas la

¹ Gide exprime la même idée (*Nouveaux Prétextes*, *op. cit.*, p. 215) : « Aucune phrase ne suffit à exprimer la pleine touffe de la pensée. Les mots ont beau se serrer l’un près de l’autre, l’un contre l’autre ils ne se presseront jamais d’une étreinte si sûre qu’ils ne laissent rien échapper. Et chaque mot, de chaque phrase de Péguy aussitôt dite débandée, court après tout ce qu’il a laissé fuir. »

² Cf. le nouveau paragraphe qui précède « Cette amitié que nulle mort ne rompra jamais. »

première fois qu'elle apparaît : « que notre politique [...] commençait à dévorer notre mystique », et ce texte était d'ailleurs suivi d'une référence à l'« amitié mystique pour sa mystique même » de Bernard-Lazare. Le retour éternel du pareil au même dans le langage est donc le retour éternel du pareil au même dans le monde, la mort du passé, qui revient, après de nouveaux exploits, revivifié, de nouveau créateur, et voici le symbole : le membre de phrase répété, c'est ce que la pensée, créatrice au sens de Bergson, sauve du passé au bénéfice du présent : « le passé, toujours en marche, se grossit sans cesse d'un présent absolument nouveau » (Bergson). Ainsi la répétition est-elle aussi nécessaire au style de Péguy que la pulsion vitale, d'ailleurs singulièrement évidente dans cette répétition même. On n'est pas loin, ici aussi, des parallèles avec Wagner (outre l'apothéose musicale de la mort d'Isolde, les participes en *-end* du texte). De son côté, Bergson, pour illustrer le mouvement qui anime les phases de l'activité intellectuelle humaine, requiert l'image du kaléidoscope : « Notre activité va d'un arrangement à un réarrangement, imprimant chaque fois au kaléidoscope, sans doute, une nouvelle secousse, mais ne s'intéressant pas à la secousse et ne voyant que la nouvelle figure ». Le fait est que l'on peut parler de style kaléidoscopique de Péguy.

En répétant les mêmes termes, mêmes reproches, Péguy réussit en quelque sorte à tresser des guirlandes de mots, ou de motifs de tapisserie, en répétant un substantif sous la forme de la syllabe la mieux consonante :

NJ 81 : *Toute une population, tout un peuple demeurerait ainsi sur les hau^{te}u^{rs} de Paris, dans le flanc des hau^{te}u^{rs} de Paris, dans ce haut Paris serré, tout un peuple, amis, ennemis, qui se connaissaient, ne se connaissaient pas, mais se sentaient, se savaient voisins de campagne dans cet immense Paris.*

NJ 161 : *Jy adhère. Je m'y colle. Je parle. Je suis éloquent. Je suis orateur. Je suis oratoire. Je redonde. Jinonde.*

(l'efficacité hypnotique du flot d'éloquence jaurésien s'exprime aussi par l'expérience hypnotique observée sur le lecteur), ou

encore il recourt à un mot français plus recherché, et à un synonyme :

NJ 113 : [...] une révélation morale, soudaine, un pressentiment *dévoilé, révélé*.

Péguy en vient à l'analogie sonore des composants du mot – et c'est aussi volontiers et même avec affectation qu'il répète les monosyllabes (articles, pronoms) comme s'il les bégayait :

NJ 108 : Une profonde, une vigilante affection fraternelle [...]

NJ 149 : [...] tel est l'effrayant modernisme du monde moderne ; l'effrayante, la misérable efficacité.

Souvent intervient le lien étymologique. Nous en arrivons à la jonglerie rabelaisienne :

NJ 218 : [...] il faudrait bien définir un peu par voie de raison démonstrative, par voie de raisonnement de raison ratiocinante.

JdA 161 : Ce vieux sage homme. / Un homme de bien. / Prudent comme sont les vieillards. / Ménager. / Précautionneux. / Attentif. / Attentionné. / Attentionneux. / Ménager. / Économe.

JdA 158 : Les joues ravagées. / Les joues ravinées. / Les joues ravaudées.¹

¹ Fait typique : l'origine étymologique n'est pas respectée, ce qui rappelle un exercice shakespearien. Mais la consonance (qui fait aller « embarguigner » avec « embaragouiner ») peut aussi bien regrouper dans la conscience linguistique des mots sans commune origine, historiquement parlant. – La juxtaposition de formes étymologiquement apparentées renvoie à l'étymologie, c'est-à-dire au trait d'union « emphatique » de l'allemand (que Dornseiff a constaté dans le style de Nietzsche, et auquel on est également habitué chez Gundolf) ; le français a moins de mots composés que de mots dérivés.

FL 171 : Je sais beaucoup trop bien mon métier d'homme d'action pour me laisser embarguigner jamais, embaragouiner à la signature de quelque comparse.

NJ 148 : Combien ils étaient artificiels, superficiels.

Comme chez Rabelais, l'automatisme, qu'un préfixe, une fois exprimé, déclenche, ne se laisse plus supprimer ; le préfixe « persévère » :

NJ 138 : C'est ce modernisme du cœur [...] qui a fait la défaillance, la déchéance [...] qui a fait la dégradation de la mystique en politique.

NJ 142 : C'est un décalage, une substitution, un transfert, un transport, une transposition merveilleuse. Un déplacement perfectionné (cadrage : *dé-* [...] *trans-* *trans-* *trans-* *dé-*).

NJ 154 : Par cet entraînement de proche en proche, par cette sorte de dérapage de proche en proche, par cette dérivation, par ce détournement, par ce déglissement Jaurès est entré dans le crime de Hervé.

NJ 158 : C'est un retour en arrière, une répercussion en arrière, une répercussion remontante, reportée en arrière, réversible, réversée, reportée sur tout ce que nous avons dit

– nous sommes rendus aux préfixes de classe ou « réminiscences » des langues bantoues : presque chaque mot d'une phrase doit porter en lui-même un reflet de cette idée fondamentale – exemple remarquable de la rencontre d'un style individuel avec un style populaire : Péguy et les langues bantoues – rappelons-nous presque le rapprochement que faisait E. Lewis de Goethe avec les Esquimaux ! – la pédanterie d'un néoprimitif rencontre les peuples primitifs¹. Pourtant, Péguy en reste à son « pense-bête » : faute de

¹ Otto Jespersen (*Progress in Language*, Londres, Swan Sonnenschein, 1894, p. 43) cite la comparaison que fait Livingstone entre les *reminders* bantous d'une part et d'autre part le mot « *said* » de la langue juridique (allemand « *der besagte* », si fréquent dans les contes et nouvelles en prose

pouvoir se contenter du *re-* de si bonne mémoire, il surenchérit encore par un *re-* de deuxième puissance, un superlatif du *re-*, le *rétro-* latinisant :

NJ 165 : Le hervéisme a ainsi dénaturé en retour, déformé en arrière, disqualifié en remontant le dreyfusisme par une rétroactivité, une rétroaction, une rétroversibilité, une rétrospectivité, une rétroversion, une rétrospection, une responsabilité remontante. Une rétroresponsabilité.

Ce ne sont pas là de simples jeux de syllabes, mais une considération plus fine des préfixes envahissants renvoie aussitôt à des motifs poétiques correspondants, que Péguy, toute sa vie, aura fait siens : les *dé-*, préfixe péjoratif appliqué à la dégénérescence de la mystique en politique et, au sens bergsonien du vivant, en rigidité ; *trans-*, à l'interchangeabilité de tous les biens mécaniques et singulièrement à celle des biens de la présente civilisation mécanistique ; *ré-*, *rétro-*, à la « réversibilité », propriété de tout ce qui est mécanique, alors que la vie « irréversible » (ce sont là des expressions physiques, comme « réflexion » et autres) ; le mystique *in-* est avant tout pour Péguy la prise en considération de la foi en l'Incarnation – une préposition insignifiante se changea, ainsi, d'une chaleur vitale et d'une ferveur inimaginables : d'où, comme déjà on l'a retenu de Curtius¹, le lien d'« incarnation » avec « insertion » (*Pfropfung*), « infloraison » (*Einblühen*), « incorporation », « inscription » (*schreiben = pfropfen*, à rapprocher du grec γράφειον, « stylet » – « *Pfropfreis* », en français « greffe »), où les mots chrétiens rencontrent à mi-chemin les mots bergsoniens (comme « insertion », « enregistrement », « investir »,

de Heinrich von Kleist, italien « *detto* » autrefois pour ainsi dire comparable au démonstratif, français « le susdit », etc.), ou encore le style rattaché à une condition sociale. De même, notre langage enfantin (« *Papi essi kuchi* ») et le langage familier de certaines régions (Dialogue de Prusse orientale : « *Duchen ! – Waschen ? – Schauen ! – Wochen ! – Dortchen ! – Schiffchen !* ») connaissent la stricte justification du sens exclusif affecté à chaque mot avec pédanterie.

¹ Ernst Robert Curtius, *op. cit.*, p. 228.

« informer »). Comparer par exemple une phrase comme FL 91 : « elles [des œuvres] sont littéralement une inscription charnelle, une inscription temporelle, une inscription lapidaire, pétrée, dans la pierre même, du culte et de la prière, la plus intérieure, et de l'adoration la plus intime. Le corps de l'adoration. Œuvres de pierre, inscriptions, incorporations. »

De même réagissent les suffixes, quand se présente un complexe fortement marqué (NB 93 : « les grossières métaphysiques [...] qui étant des durcissements, des scléroses, des raidissements, des ankyloses, étaient littéralement des amortissements de la raison » ; il faut penser au rôle de l'engourdissement, de la pétrification chez Bergson !). Rime terminale et parallélisme de construction se soutiennent l'un l'autre :

NJ 173 : ces défauts, ces vices que nous nommons
précisément du parti intellectuel, cette stérilité, cette incapacité,
cette débilité ; cette sécheresse, cet artificiel, ce superficiel ; cet
intellectuel.

Ce dernier mot, chargé de mépris, est visiblement, le morceau de choix : « l'intellectuel », un neutre comme « le mal, le commun », à comparer avec FL 154 Les influences n'ont jamais servi à rien, ni les protections, ni les relations, ni les liaisons, ni les compromissions, ni les alliances, ni tout le politique et tout le parlementaire. (Ces neutres « philosophiques » sont évidemment à rattacher à des tours comme « le déjà vu », « le pensé », « le vital », « le nouveau » chez Bergson).

Si le ton n'est pas donné par la langue, on le fabrique : la plupart des néologismes de Péguy se trouvent en conséquence dans ses phrases parallèles :

NJ 141 : Dans un besoin ils renieraient Joinville, comme trop
grossier, comme trop peuple... Ils renieraient peut-être bien
saint Louis. Comme trop roi de France.

NB 18 : La philosophie bergsonienne n'est point une
physique du transfert, une mécanique, une cinématique de la
translation. C'est une organique. Et même une réorganique. Et

c'est une dynamique [...]. Et dans la *morale*, je distinguerais peut-être une civique.

JdA 195 : Il voyait tout d'avance et tout en même temps. / Il voyait tout après. / Il voyait tout avant. / Il voyait tout pendant, il voyait tout alors.

Le parallélisme exerce sa tyrannie sur la configuration de la phrase ; il entraîne dans son schéma des constructions qui ne voulaient pas se soumettre à lui :

JdA 154 : Non seulement il avait contre lui le peuple / Mais les deux peuples. / Tous les deux peuples. / Le peuple des pauvres. / Qui est sérieux. / Et respectable. / Et le peuple des misérables. / Des miséreux. / Qui n'est pas sérieux. / Ni pas respectable.

Certes, la dernière césure, grossière, laisse une impression délibérément populaire, puisque Péguy montre bien le Christ comparissant face au peuple, mais fait succéder au « pas sérieux » un « pas respectable » en parallèle, car autrement, le « ni » n'était pas nécessaire comme exposant négatif. Un « tout », qui inclut en soi le passé, correspond au parallélisme :

JdA 234 : Le reniement de nous, le reniement de moi. Le reniement de tout le monde ; toujours de tout le monde ; de tout vous autres, de tout nous autres tout le monde,

où finalement l'anaphore tourne à l'accumulation. L'anaphore est un retour fortement marqué à ce qui précède, et donc une simple variante du renvoi, comme Péguy s'y complaît :

JdA 148 : Tout le monde était contre lui. / Tout le monde voulait sa mort. / C'est curieux. / Des monde qui d'habitude n'étaient pas ensemble. / Le gouvernement et le peuple

(« des monde » n'est pas une faute d'impression, mais un retour à « tout le monde », disons un compromis entre « tout le monde » et « les mondes »).¹

Par le parallélisme, Péguy entend charger ses phrases. Une phrase simple comme « quand on leur fait voir ce que c'était dans un milieu croyant une paroisse française au XV^e siècle, nos chrétiens modernes, intellectuels et au fond bourgeois, se hâtent de pousser des cris de pudeur outragée », se voit conduite à l'enflure et comme débridée, ce à quoi le lecteur réagit sans doute en prenant un raccourci ou en sautant l'obstacle, comme on peut en être assuré par l'exemple suivant (une pleine page dans l'édition originale !):

NJ 140 : C'est pour cela lorsqu'on leur met sous les yeux la vieille chrétienté, quand on les met en face de ce que c'était dans la réalité qu'une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle, du temps qu'il y avait des paroisses françaises, quand on leur montre, quand on leur fait voir ce que c'était dans la réalité que la chrétienté, du temps qu'il y avait une chrétienté, ce que c'était une grande sainte, la plus grande peut-être de toutes, du temps qu'il y avait une sainteté, du temps qu'il y avait une *charité*, du temps qu'il y avait des saintes et des saints, tout un peuple chrétien, tout un monde chrétien, tout un peuple, tout un monde de saints et de pécheurs, aussitôt quelques-uns de nos catholiques modernes, modernes à leur insu, mais profondément modernes, jusque dans les moelles, intellectuels à leur insu et qui se vantent de ne pas l'être, intellectuels tout de même, profondément intellectuels, intellectuels jusqu'aux moelles, bourgeois et fils de bourgeois, rentiers, et fils de rentiers pensionnés du gouvernement, pensionnés de l'État, fonctionnaires pensionnés des autres, des autres citoyens, des autres électeurs, des autres contribuables, et qui fort ingénieusement ont préalablement fait inscrire sur le Grand-Livre de la Dette Publique les assurances d'ailleurs

¹ Comparer : « Il [Jésus] était ouvrier charpentier. / Il avait même été un bon ouvrier. / Comme il avait été un bon tout. » (JdA 134 ; nous retrouvons ici l'exagération du peuple, cf. « il est bête comme tout » et encore « ...et tout », que je discute dans « *Katalanisch ...y tot* », *Neuphilologische Mitteilungen*, Helsinki, 22^e an., n° 1-4, 1921, p. 52).

modestes de leur pain quotidien, ainsi armés quelques-uns de ces contemporains catholiques, devant une soudaine révélation de l'antique, de la vieille, de la chrétienté ancienne se hâtent de pousser quelques cris, comme de pudeur outragée.

Une vague gigantesque, contenant des vagues secondaires et latérales, ou une façade monumentale avec ses compartiments de premier et deuxième ordre. On pourrait d'ailleurs pousser plus avant : la mesure une fois dépassée, il n'y a pratiquement plus de limites au sens strict ; pourquoi alors, à côté de « bourgeois et fils de bourgeois, rentiers, et fils de rentiers » par exemple ne pas ajouter « pensionnés et fils de pensionnés » ?

Chez Péguy, c'est à une ivresse stylistique que nous poussent des énumérations en séries, qui rappellent les visions numériques envahissantes du soldat Cocon dans *Le Feu* de Barbusse : la progression géométrique répond bien à la pulsion du moi en proie à l'autosurestimation.

JdA 204 : Les vieux saints éternels [...] inaugurèrent des noms que des milliers et des centaines de milliers de chrétiens revêtirent ensuite [...] pour s'en faire des patrons ; et parmi ces milliers et ces milliers, dans ces milliers et ces milliers et ces centaines de milliers de chrétiens des saints eux-mêmes, qui revêtirent le même nom, des saints à leur tour, des milliers et des milliers de saints qui ayant revêtu le même nom, eux aussi pour s'en faire un patron, à leur suite eux-mêmes devinrent eux-mêmes patrons [...] ; qui ainsi doublèrent, triplèrent le nom, qui en doublèrent, qui en triplèrent la sainteté, qui en doublèrent, qui en triplèrent la gloire, qui en doublèrent, qui en triplèrent le patronage, qui doublèrent, qui triplèrent, qui quadruplèrent, qui quintuplèrent, qui sextuplèrent, qui décuplèrent, qui centuplèrent le patronage.

Cette « *millanteria* »¹ mobilisant le langage n'est pas sans évoquer la monotonie, l'insipidité avec lesquelles par exemple est racontée la vie de Jésus :

¹ Cette « fanfaronnade ». [N.d.l.R.]

JdA 157 : Elle pleurait, elle pleurait, elle était devenue si laide. / En trois jours. / Elle était devenue affreuse. / Affreuse à voir. / Si laide, si affreuse. / Qu'on se serait moqué d'elle. / Sûrement. / Si elle n'avait pas été la mère du condamné.

Ici encore, si l'apparition, par à-coups, d'un vécu douloureux entraîne l'atomisation de la phrase et si, de surcroît, Péguy utilise le détachement de membres de phrase pour rendre les compléments de style oral, expressifs ou quasi-expressifs :

NB 67 : Et même [une grande philosophie] c'est celle qui avait quelque chose à dire. Quand même elle n'aurait pas pu. Le dire

(où les points apportent une interruption aussi grossièrement intempestive qu'un rot dans un texte autrement fluide, coulant, tels qu'un barrage face au flot du discours) –, ainsi la plupart des périodes développées peuvent, elles aussi, très bien se dissoudre en fragmentations et aboiements verbaux, parce que même l'individualisation précise d'une vague est impossible sans quelque recours à la force : qui donc va distinguer vague et vaguelette, grosse vague et clapot ? D'après l'usage qu'en fait Péguy, on pourrait presque aussi bien mettre entre parenthèses les membres de phrase parallèles dans la référence NJ 141 : la parenthèse est bel et bien pour lui l'allusion à une vague annexe, une voie parallèle, un développement annexe. On ne manque pas là de segmentation : il y a des branches de première ou deuxième catégorie, voire des embranchements doubles :

NJ 118 : Il faut dire simplement que nous fûmes des héros. Et plus précisément des héros à la française. (La preuve, c'est que nous ne nous en sommes pas relevés, que nous ne nous en sommes pas retirés.) (Toute notre vie peut-être nous serons des demi-soldes.)

La parenthèse ouverte suggère qu'une deuxième vague se détache et se jette à nouveau dans la première :

NJ 177 : Si Hervé avait du courage (non point du courage moral si je puis dire et sentimental, [...]) il dirait [...]

La parenthèse ouvre des perspectives latérales qui souvent modifient les perspectives principales. Péguy est particulièrement méchant lorsqu'il ridiculise quelqu'un dès le début d'une phrase par ironies transversales :

NJ 161 : [C'est Jaurès qui parle] Voyez comme aujourd'hui je traite et laisse traiter (ou fais traiter) Gérald-Richard qui pendant huit ans s'est battu pour moi.

On reconnaît la nature totalement ambiguë de Jaurès, dont la droiture et le cabotinage sont aussi peu séparables que, dans la phrase où *je fais traiter* est à l'intérieur de la parenthèse et *je laisse traiter* se trouve à l'extérieur, alors que ce pourrait être tout aussi bien le contraire, par réciprocité.

Enfin, la parenthèse ironisante jette arbitrairement, d'un mot, un éclair de lumière crue :

FL 155 : M. Rudler, voulant m'aligner un éreintement de main de maître, (de maître de conférences)

« un coup de maître », pense M. Rudler, « un coup d'instituteur », interprète Péguy.

Souvent, la parenthèse ne sert que d'allusion graphique au dénominateur étymologique commun :

NJ 172 : c'est [...] la plus générale erreur intellectuelle, et elle (pro)vient précisément [...],

ce qui ailleurs est ainsi exprimé :

NJ 7 : ces papiers, des documents [...] provenant, venant directement des grands événements.

Dans FL 167 : « une sorte de certaine malpropreté d'écriture qui dé(ha)bilite un homme pour les hommes et pour les œuvres de l'écriture, » on pourrait fort bien avoir « qui débilite, qui

déhabilite », car l'œil du lecteur doit là dissoudre le signe moins des parenthèses. Non sans pédanterie, ces opérations mathématiques imposées au lecteur nous en imposent effectivement, et sont bel et bien voulues dans le tableau de la vie que Péguy veut dresser, fidèle à sa conception du langage ; elles ne font l'objet d'aucune réticence chez Péguy, bien au contraire, parce que ce dernier voit du symbole jusque dans les mesquineries, les contingences du quotidien. Et voilà ces petits riens dont il adore se moquer :

FL 149 : M. Rudler, (G. Rudler, Gontran, Gustave, Gaspard ou Gaëtan Rudler), est le type de l'homme qui n'a pas de chance [...]

où l'insignifiance du prénom et par là l'indifférence à l'exacte identification de l'adversaire est mise entre parenthèses par dérision. L'insignifiant, qui d'évidence est artifice, est irrésistiblement attiré et habilement dissout dans le talent, comme dans la phrase ironique

FL 159 : Il y a une phrase supérieure [...] dans ce *numéro 7, VI^e année*, (Deuxième Série), 15 Juillet 1911, de cette *Revue Critique des Livres Nouveaux*, publiée chez Cornély, 101, rue de Vaugirard. Prix du numéro, 0.60. Abonnements 5 francs par an pour la France, et 6 francs pour l'Étranger

ou encore cette phrase où le transfert à une place secondaire est délibéré mais où, justement, cette place est traitée avec une importance ironique qui révèle une dissimulation directe :

NJ 77 : Si on pouvait lui faire une situation en Sorbonne. Ou plutôt à l'École... des Hautes Études. Quatrième section. Ou cinquième. Ou troisième. Enfin section des *sciences religieuses*. À la Sorbonne, au bout de la galerie des Sciences, escalier E, au premier étage

(c'est tout comme si entendait la « négociation » des influents, jusqu'à la désignation abrégée, involontairement comique, du local « au bout de la galerie des Sciences »).

La phrase-clé sert ailleurs à déterminer ce qui est essentiel et ce qui est signifiant, comme on le voit dans la phrase-clé objective citée par Lalou comme « réaliste » : « (Pour savoir à quel point les Invalides sont un monument parfait parfaitement, il faut les regarder, par exemple, des fenêtres du salon de l'appartement situé au cinquième du n°2 de l'avenue de Villars). » Poétisation d'une adresse de la capitale !

NJ 107 : Je le vois dans son lit. On montait jusqu'à cette rue de Florence ; si rive droite, pour nous, si loin du quartier. Les autobus ne marchaient pas encore. On montait par la rue de Rome, ou par la rue d'Amsterdam, je ne sais plus laquelle des deux se nomme laquelle, jusqu'à ce carrefour montant que je vois encore. Cette maison riche, pour le temps, où il vivait pauvre... Je revois encore cette grande chambre, rue de Florence, 5, (ou 7) rue de Florence, la chambre du lit, la chambre de souffrance, la chambre de couchée, la chambre d'héroïsme, (la chambre de sainteté), la chambre mortuaire. L'ai-je donc tant oublié moi-même que ce 5, (ou ce 7), ne réponde plus mécaniquement à l'appel de ma mémoire, que ce 5 et ce 7 se battent comme des chiffonniers dans le magasin de ma mémoire, que chacun s'essaye et fasse valoir ces titres. Et pourtant j'y suis allé.

Le symbolique, le signifiant surgit de hasards, de circonstances accessoires : un écrivain classique patenté abandonnerait au seuil de son récit un tel désarroi pour un trou de mémoire quant au numéro d'un immeuble de la rue où se situait la maison où mourut Bernard-Lazare. Péguy intègre dans l'évocation d'un ami mourant jusqu'à la vision – floue, inévitablement – de son logement, car même cette imprécision de son souvenir visuel personnel constitue d'une part pour lui un trait essentiel de l'image qu'il garde de l'homme Bernard-Lazare, vivant, pauvre au milieu des riches, et d'autre part symbolise sa domination d'un milieu où il vit par nécessité, parce que les souvenirs qu'évoquent les noms des capitales européennes donnés aux deux rues de ce quartier Saint-Lazare lui rappellent la figure du prophète juif, établi dans l'errance cosmopolitique. L'impressionnisme surpasse la pédanterie symbolique. Le passage d'un souvenir visuel

évanescents à une vision ressuscitée est bien illustré par la parenthèse qui n'en finit jamais, la parenthèse « irrésolue » : « (ou 7, rue de Florence » avec la déclamation connexe sur la chambre mortuaire. Lorsque réapparaît, méchamment, « ou le 7 », nous sommes rappelés au « jeu onirique » de Strindberg et d'abord au rêve, où pensées et expériences vécues s'alignent dans le désordre. C'est alors que la parenthèse (« la chambre de sainteté ») est un rideau tiré de l'infini, un peu comme lorsque, dans les églises italiennes, le bedeau, soucieux de cacher les trésors inestimables du sanctuaire, tire brusquement le rideau pour voiler leur magnificence dont la splendeur ne saurait être longuement exposée. L'adverbe, qui tient le compte des circonstances concomitantes, est pour Péguy analogue à la parenthèse qui s'étire à l'infini, ce pourquoi les adverbes chéris de Péguy, tels « temporellement », « spirituellement », « humainement », « saintement », *etc.* font figure de mots-clés :

FL 97 : La plus pure, la plus noble, la plus grande, la plus sainte, (humainement), des hallucinées.

NJ 139 : Tel est, éternellement, temporellement (éternellement temporellement et temporellement éternellement) le mystérieux assujettissement de l'éternel même au temporel.

Ainsi Péguy a-t-il utilisé la parenthèse pour un effet de perspective plus puissant, dont la vision embrasse tant l'infini que le sublime et qui, à partir de la ponctuation, est appelé au lyrisme.

On notera encore la formulation « rue de Florence, 5, (ou 7 rue de Florence) » en chiasme, *cf.* à ce sujet

NJ 196 : Laisant de côté, non seulement devant une réalité, mais devant une aussi saisissante, aussi tragique, aussi poignante réalité laissant de côté tout l'appareil des méthodes prétendues scientifiques,

avec, d'ailleurs, un ἀπὸ κοινοῦ qui élargit encore le flux du propos comme la parenthèse non fermée. À remarquer que Péguy ne va pas jusqu'à faire disparaître tout signe de ponctuation, malgré la

ténuité des signes de ponctuation qui se trouvent chez lui (questions rhétoriques : NJ 190 : « – Vous dites : *Leur finance est juive, elle n'est pas française.* – Et la finance française, mon ami, est-ce qu'elle est française. Est-ce qu'il y a une *finance* qui est française » ; plus loin, à la réintroduction du langage direct : NJ 8 : « Je lui dis non. / Je lui dis non vous comprenez ») ; il n'a pas voulu en conséquence étendre la phrase en ôtant tout à fait ces signes distinctifs qui découpent le discours en séquences fines. Je crois que sa rhétorique, rattachée au discours parlé, au « bégaiement », comme disent ses critiques, qui est un bégaiement d'agitation, lui interdisait un style sans repos, une écriture morte, de sorte que Péguy introduit bel et bien dans sa prose des pauses qui ne sont habituelles que dans le langage parlé¹ : la virgule, dans les cas suivants, étiquette, démarque un mot en tant qu'expression de son style à retouches, et c'est encore une façon d'exprimer la lutte de l'écrivain :

NJ 110 : C'était son affaire, propre

S'il avait employé le mot « besogne », Péguy aurait peut-être écrit « sa (propre) besogne » ; « son affaire, propre » se trouve même, comme la plupart du temps les substantifs en français, suivi d'un

¹ Mallarmé avait déjà essayé le même procédé : « il installe ainsi un milieu, pur, de fiction » (Thibaudet, *La Poésie de Stéphane Mallarmé*, p. 269 ; pour ce dernier, Mallarmé entend mettre en évidence les « conditions de l'association subjective » ; voilà encore un exemple de point-virgule instaurant une pause plus longue dans la structure d'une phrase). Impressionnisme graphique : Mallarmé, comme Péguy, exprime par interponctuation des « moments de pensée » : le cours de la pensée est reflété. Mais, au contraire de Péguy, Mallarmé use souvent du point d'exclamation en plein milieu d'une phrase (« Malice un peu ample, et drôle ! dont nous sommes plusieurs nous souvenant »). Péguy, quant à lui, ne saurait utiliser le pointillisme du « point d'interrogation », contribuer au dépeçage impressionniste de sa phrase ! C'est pourquoi on trouve aussi chez Mallarmé le procédé de phrase « en toile de fond », toutefois plutôt au sens de son style synthétique, retardant l'élément décisif comme dans les poèmes parnassiens (*op. cit.*, p. 252) : « J'apporte, vivante (et préservée à travers les ans par la science souveraine) une Femme d'autrefois ».

adjectif qui témoigne d'une double action, d'une double perception : (1) « son affaire », (2) insistance du mot « propre », en allemand, nous dirions « son affaire, une affaire bien à lui »¹.

NJ 110 : Il me dit, avec beaucoup d'orgueil, enfantin, que le métro Amsterdam était ouvert.

L'expression « enfantin » surgit de la phrase en commentaire marginal – la capacité d'expression de la langue écrite est ici admirablement étendue.

NJ 114 : On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait ; jamais.

Les « du tout, jamais » font de profonds soupirs qui chargent la phrase narrative d'expressions sentimentales, de paraphrases, que l'on peut interpréter à sa guise : « du tout ! jamais l'affaire recommencerait ! » De même :

NJ 164 : On n'a pas le droit de trahir les maîtres mêmes. On n'a jamais le droit de trahir personne.

Même le lien étroit entre sujet et verbe se dissout, les verbes auxiliaires prenant leur plein sens étymologique :

NJ 158 : [nous perdons] l'audience que nous avons déjà, eue, obtenue,

NJ 139 : [l'Église] n'est rien de ce qu'elle était, et elle est, devenue, tout ce qu'il y a de plus contraire à elle-même

Avec sa ponctuation, Péguy introduit souvent une coupure dans une série conçue comme homogène :

NJ 147 : je sais combien ces efforts... étaient factices, vains ; creux ; combien ils ne rendaient pas

¹ Dans le texte : « *eine, seine eigene Sache* » [N.d.I.R.]

(« creux » est d'un jugement plus définitif que « vains »).

NJ 203 : Sourdement, publiquement Bernard-Lazare le défendait. Âprement, obstinément. Tenacement

(Progression du ton confidentiel au ton insistant ; « âprement, obstinément » – les deux termes décrivent la contrainte, « tenacement » la conscience de la victoire : « nous tenons bon ».)

Comme avec ses parenthèses, Péguy entend nous entraîner à ce que l'on pourrait appeler les commotions électriques d'ajouts successifs :

NJ 81 : « Tout le monde a déménagé. Quelques-uns dans la mort. Et même beaucoup. »

(La première phrase est supposée rendre compte symboliquement de la mobilité des habitants du quartier de l'Europe, la deuxième suggère que ces gens-là n'ont pas plus de mal à trouver leur place dans l'au-delà !)

Péguy s'épargne le point d'exclamation parce que le simple point suffit à marquer l'ironie et à faire sentir ce que l'opposition des deux phrases a de criant, sans intervention d'un signe de ponctuation « criant » comme dans :

FL 89 : C'est l'homme dont le regard demande pardon d'avance pour Dieu ; dans les salons (Dieu – les salons !)¹

L'interminable mélodie doit être trouvée dans l'absence ou la décontraction de la composition, dans une certaine habitude de parler « de tout chez tout le monde » – la répartition des paragraphes dans FL n'est guère mentionnée que par ironie, et les premières œuvres de Péguy se passent même de pagination –, dans la technique de digression (par ex. NJ 109, où un « Il faisait donc semblant d'y croire », après 9-10 lignes, devient « Il faisait

¹ Chez Péguy manquent aussi les points de suspension des Goncourt, qui surmontent le visible par l'invisible, par quelque chose d'indéfini, d'illimité. Péguy aspire au définitif et au conclusif, au « dernier mot ».

comme tout le monde, semblant de les croire ») – et peut-être aussi dans les commencements et les fins : dans les petits caractères des titres des *Cahiers de la quinzaine* (par ex. *Notre jeunesse*), qui doivent rendre compte non seulement de l'unité et de la compacité de cette série de publications, mais aussi d'une image de la vie indivisible, où les titres ne constituent que l'un des fils conducteurs (*L'Argent*, *Victor-Marie*, *comte Hugo*, ne sont pas les sujets principaux des volumes ainsi titrés), qui se tressent en un tissu indémêlable ; dans les fins souvent assez brutales, qui semblent ne produire qu'une coupure artificielle :

FL 299 : Je dirai seulement que ceci est un tableau synoptique et nous nous quitterons sur cette bonne parole (et ceci est encore suivi d'un *post-scriptum*).

NJ 221 : quand tout à coup Michel Arnauld [...] interrompit, conclut presque brusquement [...], tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose.

Poizat, dans *Le Symbolisme*¹, a justement souligné qu'« un de nos derniers trouvères », Péguy, « eût été capable de continuer indéfiniment *Le Roman de la Rose*, sans entrevoir jamais la possibilité de l'achever ». Il est clair qu'un style cherchant à évoquer la pulsion vitale doit être non seulement énergique, mais vivant, alerte – un vieux précepte en ce sens a été, de tout temps et déjà chez les vieux historiens, de faire parler les personnages qui entrent en scène. Dans ces propos jamais proférés, quoiqu'ils aient pu l'être, se cachent la méchanceté ou l'inconscience des adversaires de Péguy. Le style direct de Péguy s'impose admirablement, quand on pense aux grandes envolées et aux éruptions d'un Jaurès débattant sa vieille éloquence parlementaire :

NJ 158 : Il faut bien songer que ce Hervé est l'homme du monde qui m'a administré le plus de coups de pied dans le

¹ Alfred Poizat, *Le Symbolisme de Baudelaire à Claudel*, La Renaissance du Livre, 1919, p. 189.

derrière. En public et en particulier. Dans les congrès et les meetings. Dans son journal. Publiquement et privément, comme dit Péguy. Il faut l'en louer. Et comme il me connaît bien. Il faut l'en récompenser. Il faut que tant de zèle soit récompensé. Comme il sait que je ne marche *jamais* qu'avec ceux qui me maltraitent. Qui me poussent. Qui me tirent. Qui me bourrent. Et que je ne marche jamais avec les imbéciles qui m'aimaient. Comme il connaît bien le fond, si je puis dire, de mon caractère. Il faut aussi, il faut bien que tant de perspicacité soit récompensée

ou aux Juifs exprimant en « propos vécus » leur état d'esprit, empreint de peur panique :

NJ 71 Ils [les Juifs] aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups. Ils en ont tant reçu [...]. On peut bien parler d'autre chose. Ils ont tant de fois payé pour tout le monde, pour nous [les chrétiens]. Si on ne parlait de rien du tout. Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires. Ne triomphons pas... Combien de chrétiens ont été poussés à coups de lanières dans la voie du salut.

Comme d'un clair-obscur à la Rembrandt se détachent, dans les bribes de propos glissés par Péguy (*On peut bien parler [...]. Si on faisait des affaires*), des têtes de Juifs grotesques. L'absence de points d'interrogation (*cf. supra*) rend l'idée du sort frappant les Juifs encore plus objective, et donc moins remise en question, et pour ainsi dire plus juste. Souvent, Péguy introduit de délicates bourrades, mais qui d'un coup tirent de son chapeau toute une image :

FL 96 : Quand on parle des voix de Jeanne d'Arc on ne parle point vaguement, on ne veut point dire des extériorisations de sensations, on ne parle point le langage de l'école [...]. Il ne s'agit point d'objectivation et de projection au dehors et tout le tremblement. Il ne s'agit point de sortir tous les appareils du laboratoire.

La répugnance à l'encontre d'une science ennemie de la foi s'insinue presque dans le circonflexe qui singe l'intonation

érudite¹. Souvent, une expression triviale, vraiment de tous les jours, débouche sur un débat de moralité ou d'histoire culturelle :

NJ 70 : [Israël] ne demande que ceci : c'est de ne pas donner matière aux prophètes à s'exercer. Elle sait ce que ça coûte. Instinctivement, historiquement, organiquement pour ainsi dire elle sait ce que ça coûte.

« Ce que ça [pas *cela*] coûte » n'est qu'une réflexion triviale sur l'une des affaires les plus sacrées pour la sensibilité juive, et elle emprunte la forme triviale du langage parlé... mais, toute triviale qu'elle soit, l'expression est emportée dans un courant de réflexion abstraite et devient partie intégrante, organique du discours. Péguy commente expressément, dans un autre cas, son choix du vocabulaire :

NJ 141 : Ainsi tout le monde y gagne, car ça ne coûte plus rien, ça ne coûte plus rien, ça ne coûte plus aucune révolution [...] et nos bourgeois [...] ne veulent que ceci : *ne pas payer* [...], ne point lâcher les cordons de la bourse. On me pardonnera cette expression grossière. Mais il en faut une, il la faut dans cette situation grossière.

Des tournures triviales, qui sont censées dépeindre la pieuse naïveté des milieux populaires, se trouvent singulièrement nombreuses dans

JdA 25 : [la jeune fille (Jeannette) dit] Alors comment que ça se fait que tant de bons chrétiens ne fassent pas une bonne chrétienté. Il faut qu'il y ait quelque chose qui ne marche pas.

De Jésus-Christ, il dit :

¹ Sur un propos entendu et semblablement repris dans le récit du narrateur, cf. mon essai « *Sprachmischung als Stilmittel und als Ausdruck der Klangphantasie* » [« Le Mélange linguistique comme moyen de style et comme expression de la fantaisie sonore »], *Germanisch-romanische Monatsschrift*, vol. XI, 1923, pp. 193-216.

JdA 136 : Comme il avait aimé le travail bien fait. / L'ouvrage bien faite

(anachronisme intentionnel : nous avons l'impression de voir sous nos yeux un apprenti charpentier parisien du XIX^e ou du XX^e siècle)¹. La mère de Dieu dit, à propos de notre Seigneur,

JdA 172 : On a quelquefois bien de la peine, madame, avec les enfants,

JdA 173 : C'est pas rigolo,

JdA 175 : Ils l'avaient. Ils avaient sa peau.

Magnifique, la manière dont la tonalité de l'expression orale passionnée est imitée dans les cris de nostalgie :

JdA 156 : Elle [Marie] savait, elle sentait bien qu'elle avait vieilli de plus dix ans. / Elle avait vieilli de sa vie. / Les imbéciles. / De toute sa vie.

L'exclamation qui tombe comme une pierre au beau milieu du propos, « les imbéciles ! », met en lumière l'éblouissante absurdité de l'assassinat du Christ et, en même temps, ce qui bouleverse le cœur de la mère au fond de sa détresse.

JdA 162 : Prêter son sépulcre, c'est peut-être le plus grand sacrifice que l'on puisse faire à un homme. / Surtout quand on est vieux. / Et que l'on comptait y reposer en paix. Qu'on l'avait fait bâtir exprès pour cela. / Exprès pour soi. / Pour y reposer en paix. / Ce vieillard.

Ce mot de conclusion, qui achève le paragraphe un peu comme un refrain, apporte au profil de Joseph d'Arimatée le trait décisif,

¹ Cette association du mot « ouvrage » mis au féminin et de la pieuse naïveté du travailleur manuel chrétien provient sans doute d'un souvenir d'enfance : « Nous avons connu cette piété de *l'ouvrage bien faite* », écrit Péguy dans *L'Argent*, à partir de sa jeunesse où il côtoya de près des artisans chrétiens.

et suscite l'admiration pour le vieil homme qui « prête » au Sauveur son tombeau.

Quelque preuve que j'aie apporté de la présence dans le style de Péguy de sa volonté d'y affirmer l'élan vital, il se pourrait que le lecteur ne soit pas convaincu de la vitalité réelle et unique de ce style, et qu'il retourne aux jugements de certains critiques précédemment cités, pour en rester finalement à son impression première et immédiate. Le fait est que la volonté de Péguy d'incarner l'élan vital n'a pas toujours atteint son but, et que sa tentative de surpasser la puissance de la langue bergsonienne a échoué. Je crois d'ailleurs qu'il fallait cet échec – pour la langue en général et celle de Péguy en particulier. Le courant vital devrait être ininterrompu, peut-être structuré en branches, mais jamais abattu, tout comme une langue vivante se fractionne en mots. J'ai évoqué le style percutant ; Lalou parle de moteur défaillant ; Poizat, dans *Le Symbolisme*¹, cite un mot de Raoul Narsy sur Péguy, inventeur de « la phrase à crémaillère ». C'est dans l'intermittence du mot, dans l'illimité, dans le potentiel de capacité expressive des mots de nos langues, éléments ultimes et matériels extraits d'un courant ininterrompu, que réside une cause de l'échec de l'entreprise péguiste, qui ne pourrait être menée à bien que par la musique, avec le binôme, le couple émetteur-récepteur.

Selon Bergson, chaque mouvement est indivisible. Dans sa conférence sur « L'âme et le corps », il compare carrément la vie intérieure à une « phrase semée de virgules, mais nulle part coupée par des points », mais les mots sont bel et bien analogues à ces « accords », à ces « substrats », à partir desquels nous assemblons un mouvement par addition, ce qui constitue une erreur aux yeux de Bergson, au lieu de les traiter en tant que mouvement. « La mélodie continue de notre vie intérieure » est fragmentée par les mots écrits ou prononcés tout comme par les notes ou les « coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie » : « la symphonie dépasse de tous côtés les mouvements qui la scandent ». C'est ainsi que la langue de Péguy peut être moins symphonie que coup de timbale. Le mot est en soi

¹ A. Poizat, *op. cit.*, p. 187.

un « givrage » de la pensée ; Bergson écrit d'ailleurs : « le mot se retourne contre l'idée », ou « le mot, en couvrant [l']objet, le convertit [...] en chose », et Mallarmé, à juste titre, qualifie les mots de « transparent glacier des vols qui n'ont pas fui ».

Particulièrement, la langue de Péguy n'était pas faite, de par son organisation naturelle, pour traduire ce courant vital en mots de la langue. Elle est trop rationnelle, trop « intellectuelle », c'est-à-dire exactement ce que Péguy combattait dans la vie concrète, trop peu « mystique ». De même que l'on peut reconnaître chez Péguy plutôt une aspiration à la mystique qu'une vie intérieure véritablement mystique, de même son style est-il demeuré à mi-chemin. Il se bat pour la mystique avec le langage conceptuel de la science, la *ratio ratiocinans* de l'intellectuel.

Ses éternelles répétitions figurent exactement l'effet de « tiroir » de la mémoire, ce qui, d'après Bergson, ne saurait donner la « continuité du progrès » qui est remplacée par l'interruption descriptive, toujours selon Bergson, de la matière anorganique. La répétition ne peut, en dernière analyse, symboliser la pensée bergsonienne, car, selon ce philosophe, la réalité concrète ne se répète jamais, seule l'intelligence aime les assimilations au *déjà connu* et, par exemple, à l'instant de la prononciation de la dernière syllabe d'un mot trisyllabe comme *causerie*, les deux premières sont en soi coactuelles. Les répétitions de Péguy ressemblent alors à une *causerie*, mot qui, articulé syllabe par syllabe [ko-zə-ri], deviendrait ko – ko/zə – ri/ko-zə, et du coup l'unité intérieure de [ko-zə-ri] serait détruite, atomisée au moment de l'expression orale. Il me faut alors, si j'ose dire, révoquer toute la première partie de mon étude. Je crois que Bergson lui-même ressentait l'écriture de Péguy comme une poésie que l'auditeur non intuitif mais seulement intellectuel ne pouvait considérer que comme une décadence de sons, de syllabes, de mots.

La langue de Péguy, avec ses interruptions retardatrices de l'élan vital, ne rappelle dès lors que la puissance relativement faible de l'élan vital de la matière : « Incapable d'arrêter la marche des changements matériels, elle arrive cependant à la retarder », elle est véritablement un typique « geste créateur qui se défait ». Tout au plus pourrait-on dire que l'atmosphère qui se dégage du

vocabulaire de Péguy est celle d'un élan vital vainqueur de la matérialité ordinaire : « à travers les mots, les vers et les strophes court l'inspiration simple qui est le tout du poème » — l'image si récurrente chez Bergson de la symbolisation du vivant est applicable à Péguy. La reproduction de l'élan vital sous forme de répétitions et d'interruptions est comparable au rendu approximatif, cinématographique ou kaléidoscopique, d'un mouvement par des situations grâce auxquelles l'homme réussit à se représenter le mouvement, mais ce n'est que l'illusion du mouvement, ce n'est jamais le mouvement lui-même.

Il est facile de montrer le moment rationaliste dans le langage de Péguy : déjà, le style nominaliste¹, conduit à l'écriture artiste ou

¹ Par exemple, il va de soi que les valeurs poétiques imprègnent la langue spécifique de Bergson — « jaillissement, effort, élan, création, action-agir, saut brusque, poussée, tendance, vivre davantage, se (dé)faire, le devenir, se figer, se glacer » — sous forme verbale et particulièrement au présent en tant que temps du devenir, et qu'elles sont chargées de nous figurer la vie. Mais Péguy considère plutôt le passé, ou dessine des faits éternels. Un « durcissement », un « saut » ne sont pas des formulations aussi animées que « cela (se) durcit », « cela saute ». Une description de l'enrichissement du plus récent vocabulaire poétique utilisé par Bergson serait appréciée à sa juste valeur. On peut immédiatement tirer une terminologie unanimiste à la Romains du passage de *L'Évolution créatrice* de Bergson qui suit (Alcan, 1907, p. 209) ; c'est même déjà là de la poésie (et, très exactement, de la poésie expressionniste-dynamique) : « Un *fluide* bienfaisant nous *baigne*, où nous puisons la force même de travailler et de vivre. De cet *océan de vie*, où nous sommes *immergés*, nous *aspirons* sans cesse quelque chose [...]. La philosophie ne peut être qu'un effort pour *se fondre* à nouveau dans *le tout*. L'intelligence, *se résorbant* dans son principe, revivra à rebours sa propre genèse. Mais l'entreprise ne pourra plus s'achever tout d'un coup ; elle sera nécessairement collective et progressive. Elle consistera dans un échange d'impressions [...] qui finiront par *dilater* en nous l'humanité et par obtenir qu'elle *se transcende* elle-même. » — Cf. à ce sujet le dernier Jespersen (*The Philosophy of grammar*, Londres, Allen & Unwin, 1924, pp. 115 et 139) : le style nominal en sanskrit comme expression de l'art de penser conceptuellement ; les verbes en chinois considérés comme des « mots vivants » ; le fait que, dans le verbe substantivé, « certains éléments donnant vie au verbe (temps, mode, personne) disparaissent. »

au style scientifique, le style verbal est d'autant plus celui de la poésie naïve – à cet égard, Verhaeren et Jules Romains, qui développent le verbe, ont poétisé bien plus à la manière de Bergson – et Péguy préfère en rajouter encore dans l'abstrait avec ses séries de substantifs synonymes ! Rares sont chez lui les cas tels que celui-ci :

NJ 173 : [...] s'il avait été de taille [...] à soulever ainsi [...] un aussi gros mouvement, s'il avait été capable de malaxer ainsi, de triturer, de manier, d'élaborer, de pétrir un aussi gros morceau de la réalité.

où, justement, seule une forme nominale du verbe, l'infinitif, est modifiée, et encore, à partir de verbes latinisants.

Et la méthode de distinction que Péguy pratique systématiquement, est scientifique : « X n'est pas A, mais B ». Les contradictoires ne se distinguent là que par un rudiment verbal, la copule, signe d'égalisation linguistique :

NJ 116 : La Justice et la Vérité que nous avons tant aimées [...] n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des justices et des vérités de livres et de bibliothèques, elles n'étaient point des justices et des vérités conceptuelles, intellectuelles, des justices et des vérités de parti intellectuel, mais elles étaient organiques, elles étaient chrétiennes, elle n'étaient nullement modernes, elles étaient éternelles et non point temporelles seulement, elles étaient des Justices et des Vérités, *une Justice et une Vérité vivantes*.

La vérité vivante est annoncée dans un style qui transforme cette vérité vivante en une distinction scolaire, en un diptyque, en un dualisme, qui transforme une unité infinie en une dualité logique, un cosmos en une polarité antithétique à la Victor Hugo. Il n'y a que dans la « philosophie » du poète que Dieu est « le grand antithétique ». Mais avec l'antithèse apparaît un trait symétrique dans le langage, qui vient contredire le trait « gothique » : par répétition à l'envers, selon Worringer, « le caractère de progrès ininterrompu est à nouveau paralysé par la répétition ». (La symétrie n'est tout de même pas toujours

complète jusque dans le détail [cf. *supra*], si bien que c'est l'insistance « gothique » qui prévaut.) Ainsi le moment-mouvement irrationnel est-il parcouru par le rationnel de l'effet-miroir. Et maintenant, qu'est-ce que la répétition pédante du « Notre Père » sous forme négative au début du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ? Voilà bien de la rhétorique pontifiante, habituée à la tonitruante alternative des binômes vrai-faux, $A \neq A$. À partir d'un A , on dérive souvent vers une formation nouvelle (anti- A) que les grammairiens ont dénommée « formation contraire »¹ :

NB 67 : [Une grande philosophie] Ce n'est pas celle qui n'a pas de vides. C'est celle qui a des pleins.

Péguy n'a rien tant cherché, toute sa vie, que la Vérité (*dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité*) – mais la vérité est hostile à la vie, elle introduit un critère plus ou moins étranger à la vie. Quiconque aspire à la vérité « mesure », et mesurer, pour Bergson, est une manière de voir les choses étrangère au flux de la vie. Péguy passe son temps à confronter les mots à son sentiment de la vérité, et il nous impose de vivre avec lui cette confrontation, ce combat qu'il livre à chaque mot qu'il écrit. Certes, cette lutte à la recherche du mot juste est énergétique, grâce au *distinguo* perpétuel, mais l'effort de rationalité l'affecte d'une certaine froideur : les « je ne dis pas – je dis », « je pourrais même dire », « si je puis dire »² font l'effet d'un marchandage, d'une pesée, où la

¹ Un bel exemple : la « nolonté », que Charles Renouvier pense devoir subsister comme la forme supérieure de la « volonté ».

² Là encore, Mallarmé s'était avancé avec son « je veux – j'interdis » – mais, même en ce cas, quelle différence entre le *diktat* martelé de l'artiste et le devoir intime d'un fidèle ! Et la question se pose de savoir si le « je dis – je ne dis pas » provient ou non des conférences de Bergson, maître à penser de Péguy : Klemperer (*op. cit.*, p. 159) remarque très finement, à propos d'un « si vous voulez » apparu dans une causerie de Bergson : « *Le si vous voulez* n'est pas qu'une incidente décontractée ; il veut dire la même chose que l'emploi des images et paraboles : Bergson ne peut se faire comprendre au mieux, en langage rationnel, parce qu'il s'agit pour lui d'en appeler non

compréhension n'est pas au rendez-vous sans livrer bataille : l'écrivain est perpétuellement sur ses gardes, de peur qu'au fil de la plume, un mot inadéquat ou inéquitable ne lui échappe ; il est constamment conscient de ses devoirs de littéraire, de sa responsabilité morale à l'égard du mot :

NJ 105 : Jamais je n'ai vu un homme je ne dis pas croire, je dis savoir à ce point, je ne dis pas seulement qu'une conscience est au-dessus de toutes les juridictions, mais qu'elle est, qu'elle exerce elle-même dans la réalité une juridiction.

NJ 148 : [...] mais ce que je veux dire, et que l'on ne dit pas, ce que je tiens à dire, ce qu'il faut dire c'est qu'[...]

La synonymique de Péguy ne relève ni de l'exubérante richesse de vocabulaire d'un Rabelais, ni de la délectable sonorité de celui d'un Victor Hugo (même si la manie pseudo-scientifique de la définition chez ce poète s'apparente souvent au style définitionnel de son critique Péguy !), mais de l'embarras du choix du mot, de la procédure de comparaison confrontant anxieusement mot et contenu. Péguy ne vise point tant l'indéfini du contenu du mot, ce que font en quelque sorte les symbolistes, que, bien au contraire, la définition absolument incontestable :

FL 74 : Qu'est-ce que c'est que du *mauvais* modernisme, monsieur Laudet. Il n'y en a point de bon. Et le vôtre, qui est du modernisme tout court, monsieur Laudet, est forcément et en cela même du mauvais modernisme et du modernisme mauvais.

FL 103 : Si M. Laudet écrivait français, *informé* voudrait dire ce qu'il veut dire, *mis en une certaine forme*. Dans le langage avachi qu'écrivit M. Laudet *informé* veut dire *qui a reçu des informations*

(rappel évident de l'emploi des mots chez Bergson : *fabriquer* consiste à *informer la matière*).

pas à la raison, mais aux profondeurs de l'âme, et d'aller bien au-delà de la raison [...]. Le prophète, avec ses mystères, veille derrière le penseur ».

Klemperer a souligné¹ l'effet hilarant d'enchaînements de ce genre : « C'était comme c'était. Un sac. Enfin vous savez ce que c'est qu'un sac. Tout le monde saurait ce que c'est qu'un sac s'il n'y avait pas les scientifiques. » Mais Péguy ne parodie-t-il pas son propre et très hugolien plaisir de jouer à la définition, qui souvent rappelle notre « N'est-ce pas là un établi de menuisier ? – Si, c'est un établi de menuisier » ? Péguy définit ce qu'est un « vieux » et un « vieillard », une « œuvre » et un « ouvrage », quelque chose de « neuf » et quelque chose de « nouveau », remplissant des pages entières de telles subtilités synonymiques. Incontestablement, la technique du *leitmotiv* et le repli sur le souvenir apportent un élément rationnel, mais même les *leitmotives* de Wagner doivent relever du travail conscient de l'artiste ; et « tout ce qui relève de la catégorie refrain tourne autour de la notion d'effets par associations psychiques »².

Comme toujours quand un Français pousse jusqu'à l'exagération la logique de sa langue, Péguy se réfugie dans le français le plus scientifique et dans le latin :

NJ 169 : un phénomène très connu, en ce siècle de domination intellectuelle, une sorte de report de l'intellectuel sur la mémoire même [...], d'obumbration, une ombre portée, sur la mémoire, de l'idéation intellectuelle.

Péguy est conscient de cette distinction rationnelle renvoyant au latin :

FL 157 : à un tel degré de susceptibilité, à un tel point de sursensibilité, (je ne dis point de suprasensibilité, ce qui prouve que le latin dans le français est encore une belle langue)

– (cf. chez Bergson *supraconscience*).

À partir de quoi Péguy se risque à des transcriptions telles que « hommes essentiels » (« penseur essentiel »), puis « pensée

¹ V. Klemperer, *op. cit.*, p. 204.

² Oskar Walzel, *Wagner in seiner Zeit und nach seiner Zeit* [Wagner en son temps et au-delà de son temps], Munich, Müller-Rentsch, 1913, p. 63.

essentielle », qui, pour Lasserre¹, montrent « une physionomie tout à fait allemande » : « Dès qu'un français agite les mots pour en faire sortir une idée, mais n'y réussit qu'incomplètement, ce qu'il écrit a toujours cet air. On se dit [...] qu'en allemand ça ne serait pas mal. » (on pense immédiatement au gothique de Worringer² par opposition à l'homme classique). Je crois que le côté germanique de pareilles tournures réside aussi dans la liberté que Péguy prend avec la langue, dans ce « motorisme »³, comme dit Vossler, qui en français est si étroitement limité par l'indocilité des mots hérités, qui n'aiment guère fournir des dérivés, et par les emprunts forcés au latin. L'allemand, au regard du style de Péguy, n'est que l'attitude « motoriste » face à une langue dont les plus grands artistes se montrent seulement « sensibles » : leur langue (l'italien et le français) parle pour elle, mais pas elle-même dans sa langue, dit Wagner⁴. La distinction chez Péguy va jusqu'au plus infime détail. Avec prédilection, il emploie les mêmes mots comme une base et varie seulement leur entourage, qui se modifie et modifie le sens :

NJ 174 : [...] c'est encore nous qui avons été des fondateurs,
les fondateurs.

L'article indéfini « des » est promu en « les » ; cf.

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 216.

² Même le formalisme logique de Péguy, au service de ses objectifs métaphysiques, s'apparente aux « moyens rationnels pour un objectif irrationnel », à « la folie avec méthode », en laquelle Wilhelm Worringer voit un préalable psychologique à la scolastique du Moyen-Âge, qui accompagna le gothique. Les distinctions sémantiques de Péguy, indépendamment même de son penchant pour les cathédrales gothiques médiévales, présentent un trait scolastique.

³ Dans le texte : « *das Motorische* ». [N.d.I.R.]

⁴ Mallarmé pour sa part parle en réalité allemand avec des mots français, lorsque, comme Thibaudet le souligne (*op. cit.*, p. 162), il reporte le verbe artificiellement à la fin de la phrase, ce qui fit dire à Chateaubriand, à propos d'un Allemand écoutant un discours allemand : « Il attend le verbe. »

NJ 185 : [...] pour prendre tout de suite un exemple éclatant, l'exemple culminant.¹

JdA 43: Faudra-t-il que nous vous demandions des malédictions, vos malédictions [de Dieu !] contre eux.

JdA 143: Voilà ce qu'il avait fait de sa mère / [...] / Une pauvre. / Une pauvre de détresse. / Une pauvre en détresse.

Les petits mots changent le rapport syntaxique ; à première vue, la phrase est restée la même, mais, au fond, elle est complètement retournée (technique du kaléidoscope !). Avec ses parenthèses, mais aussi par la typographie, Péguy sait introduire les distinctions les plus subtiles, et densifier le propos :

NJ 71 : Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires

(de « bonnes », voire « de très bonnes affaires »). Ainsi l'atomisation du discours est-elle portée au maximum, et c'est à juste titre que Lalou tranche : « Avec de telles recherches, le bergsonisme qui veut garder à l'expression abstraite tout le concret de la vie rejoint l'extrême intellectualisme de Mallarmé »².

On retire la même impression, décidément insistante, du rythme binaire que des effets miroirs dans l'œuvre de Péguy (jusque dans la composition : *La Tapisserie de sainte Geneviève* est

¹ Cf. chez Mallarmé ce que Thibaudet (*op. cit.*, p. 255) appelle « rejet de l'épithète » : « éclat, l'unique » ou « ce trait, le capital ».

² Je trouve fort antimusical, de la part de Mallarmé – et Thibaudet témoin de ce que ce champion des qualités musicales de la langue française n'avait rien d'un musicien dans ses origines –, qu'il considère la ponctuation, dans ses effets d'interruption et d'atomisation, comme la musique de la prose : « [...] je préfère selon mon goût, sur page blanche, un dessin espacé de virgules ou de points et leurs combinaisons secondaires, imitant, nue la mélodie – au texte. » N'a-t-il pas là confondu l'image visuelle des notes de musique, qui correspondent aux différents signes de ponctuation, avec les tons que l'on écoute ? Voilà bien l'ancienne philologie livresque : confondre des lettres et des sons !

construite sur l'opposition entre « armes de Satan » et « armes de Jésus »), et du parallélisme, qui ne laisse à l'auditeur, même dans la Bible, aucune issue, à cause de son inquiétante inflexibilité, qui liquide en dualité l'indéfini du monde. Un joli tour de passe-passe pour distinguer point commun et analogie, original et copie, symbole et objet du symbole !

NJ 69 : La grande majorité des Juifs est comme la grande majorité des (autres) électeurs

(correspondance absolue de deux ensembles comparables)

NJ 108 : Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire. Une ou deux, ou trois grandes fenêtres rectangulaires donnaient de grands jours de gauche oblique, rectangulaire

(une rigidité désertique, solitaire, a imprégné cette chambre mortuaire !)

VMCH 243 : Quand je vois la solidité assise d'un Millerand, ce buste carré, ces épaules carrées, ce front carré, cette volonté carrée, ce jugement carré, assis comme une lourde table de chêne

(la symétrie du physique et du psychologique, par adjonction de la même épithète, assure le « pontage » du symbole au symbolisé).

NJ 142 : On me pardonnera cette expression grossière. Mais [...] il la faut dans cette situation grossière.

(correspondance du parlé et de la réalité) – mais, souvent, ce systématisme de relation phonétique devient désespérément monotone, ce qui est voulu, par pédanterie :

NJ 139 : Et elle [l'Église] ne se rouvrira point l'atelier [...] à moins que de *faire les frais* d'une révolution [...] *temporelle* pour le salut *éternel*. Tel est, éternellement, temporellement (éternellement temporellement et temporellement éternellement) le mystérieux assujettissement de l'éternel au temporel.

C'est justement l'urgence des interpellations phonétiques, du rythme binaire, l'antinomie logique, le croisement chiasmique des contraires, qui ne permettent pas à la pensée sérieuse de se concrétiser immédiatement – quelque chose de ludique, de distrayant, est insinué dans la phrase. La répétition de la même tonalité pour souligner l'unité de pensée a quelque chose de pénétrant, de mnémotechnique, de didactique, de pédant : l'idée est tout simplement rabâchée au lecteur. Ainsi en arrivons-nous à la paronomasie, qui prolifère en fleurs si abondantes dans la littérature didactique et surtout dans la langue quotidienne des sémites¹ mais qui, dans la plupart des langues, a conduit à une

¹ Gide a déjà ressenti la part « sémitique » du style de Péguy (et cela surtout à propos de ses litanies de mots), quand il écrit : « Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierres [...] ». La différence dans l'effet de paronomasie chez les Sémites et chez le Français Péguy tient à ce que les poètes sémites peuvent se fonder sur un usage courant dans leurs langues maternelles (où « il frappa d'une frappe » = « il frappa »), usage qu'ils pouvaient surmonter, alors que le français ne peut offrir que peu d'exemples de la sorte (« vivre sa vie », « donnant donnant », « au jour le jour »...). Il s'ensuit que la fréquence de la paronomasie chez Péguy, qu'elle soit vue comme un sémitisme ou comme un biblisme, produit à coup sûr de l'effet sur un Français qui a bénéficié d'une formation classique. L'orientaliste allemand Hermann Reckendorf (*Über Paronomasie in den semitischen Sprachen* [De la paronomasie dans les langues sémitiques], Giessen, Töpelmann, 1909) joue les avocats du diable à propos des sémitismes, et admet sans ambages : « Je suis loin, quant à moi, de prendre plaisir à la surabondance paronomastique [...]. Quand on élève la paronomase au rang de procédé de style fréquent voire dominant, elle nous devient tout à fait indigeste, quelque ivresse qu'elle procure aux Arabes. Nous ne pouvons nous défaire de ce pénible sentiment que la pensée est reléguée au rang d'accessoire de la musique, même si cette subordination ne paraît qu'un instant. » Je crois que la généralisation de la paronomase (et des onomatopées) tient à la différence d'attitude entre les peuples face à la musicalité de leurs langues respectives : le Sémite prend plaisir au choix topographique des accords tirés du vocabulaire considéré comme un clavier, alors que l'Allemand entend plutôt le chant intérieur de son instrument linguistique. Si vous voulez, le premier se délecte de l'ornementation, le second de la valeur expressive. Comme le souligne

congruence grammatique marquée par l'assonance (cf. les « rappels » ci-dessus).

Le parallélisme rigoureux répond à un trait de caractère de Péguy : il aimait livrer bataille sur deux fronts à la fois, et considérer deux adversaires qui se battaient à mort l'un contre l'autre comme un ennemi commun, voire comme le même ennemi du moment :

NJ 77 : La méconnaissance des prophètes par Israël et pourtant la conduite d'Israël par les prophètes, c'est toute l'histoire d'Israël. / La méconnaissance des saints par les pécheurs et pourtant le salut des pécheurs par les saints, c'est toute l'histoire chrétienne. / La méconnaissance des prophètes par Israël n'a d'égale, n'a de comparable, bien que fort différente, que la méconnaissance des saints par les pécheurs.

Souvent, Péguy s'efforce d'inscrire dans le même schéma deux contenus apparemment différents, afin de mettre en lumière leur similitude interne,

NJ 191 : Tout carré *blanc sur noir* paraît *beaucoup* plus grand que le même carré *noir sur blanc*. Tout ainsi tout acte, toute opération, tout carré *juif sur chrétien* nous paraît, nous le voyons beaucoup plus grand que le même carré *chrétien sur juif*.

Reckendorf (*op. cit.*, p. VII), les traducteurs occidentaux ont servilement repris les tournures paronomastiques intégralement grammaticalisées, et ont donc surchargé l'expression dans la langue-cible alors que l'esprit du texte original ne l'exigeait nullement – or cette surcharge (ainsi en style biblique) constitue, dans le cas de Péguy, le point de départ d'un nouveau style. Là où nous avons cru reconnaître un élément « gothique » dans le style de Péguy, on pourrait rappeler, compte tenu de cet aspect « sémitique », que Worringer reconnaît depuis peu (*Almanach 1904-1924 des Verlags R. Piper & Co [Almanach des Éditions Piper, 1904-1924] Munich, 1923, p. 19 et suiv.*), « une possibilité préétablie de compréhension entre la langue des émotions nordiques et la langue des émotions sémites ». Mais je veux observer toute réserve quant au bien-fondé des parallèles entre style national et style individuel : n'avons-nous pas trouvé chez Péguy des éléments français, gothiques, sémitiques et bantous ?

Souvent, au contraire, il simule, à partir du même schéma de phrase ou de construction, une similitude qui n'existe guère en réalité, mais qu'il tient à estampiller d'autant plus fort comme contradiction :

NJ 199 : Voilà un homme [Dreyfus] qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus

(on peut, certes, « avancer » au grade de général, mécaniquement, automatiquement, sauf si l'on devient le héros de l'affaire Dreyfus – ainsi Péguy et Bergson tournent-ils en dérision la version officielle, fausse, de l'histoire).

L'emploi emphatique mis en évidence par Dornseiff me semble aller aussi dans la direction du compréhensible, je devrais presque dire du traitement philologique de la langue : si je dis « un homme de famille », je veux dire qu'il s'agit d'un homme qui réalise bien ce que représente le mot « famille », un homme à qui correspond bien le mot « famille ». Un tel emploi prévoit aussi des déceptions, des tromperies selon ce que Fritz Mauthner appelle « l'escroquerie serpentine de la langue »¹. Malgré ce fait que l'emphase intervient en impulsion, il y a donc – à moins que ce ne soit sous forme de métaphores – comparaison, pesée, mesure, confrontation du mot avec la réalité. Cela correspond tout à fait bien au diagnostic de Dornseiff. Si nous trouvons si souvent chez Péguy des répétitions de substantifs, cela veut dire que le mot est employé en son sens le plus exact (auquel cas il est imprimé, la plupart du temps, en italiques) :

NJ 144 : Ce n'était point annuler les nations. Au contraire c'était les fonder, les asseoir enfin, les faire naître, les faire et les laisser pousser. C'était les *faire*

(« faire » : concept bergsonien de la création).

¹ Fritz Mauthner, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, vol. I-2 : *Zur Psychologie*, Stuttgart et Berlin, Cotta, 1906, p. 335 : « *den Schlangenbetrug der Sprache* » ; 1^{re} éd. : 1901-1902 [N.d.l.R.]

NJ 114 : On parlait alors de *recommencer* l'affaire Dreyfus, de *reprendre* l'affaire Dreyfus [...], nous ne pensions dans le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la *reprise*

(ici, restriction du sens, que Dornseiff mentionne comme suite de la mise en valeur : le mot reçoit une petite fêlure, qui lui reste !)

NJ 131 : comme c'est bien écrit, posé, mesuré, clair, noble, *mesuré*

(le deuxième « mesuré » reçoit du même coup une lettre d'anoblissement, pour le distinguer du premier)

JdA 71 : [Véronique essuie] d'un blanc mouchoir blanc cette face impérissable

(effet d'encadrement : « blanc bonnet et bonnet blanc » ne sont, malgré tout, pas du tout identiques !)

La plus parfaite réussite en matière d'accès au sens exact du mot s'obtient par accumulation du type « parfaitement parfait » (dans le passage cité d'entrée de jeu, et en d'autres lieux), qu'en mathématiques on dirait « *parfait* à la puissance deux ». D'ailleurs, un article de Péguy¹ s'intitule *Vraiment vrai*, et on y trouve à la page 129 : « toute la saine santé », et encore page 311 : « [un homme] qui ne se représente pas la réalité, réellement. » Cela peut être comparé avec le type sémitique, « l'arabe arabique », que Reckendorf au même endroit² interprète exactement comme ce que Dornseiff nomme élocution emphatique.

¹ CQ VI-1, 1904, p. 91.

² Reckendorf (*op. cit.*, p. 21) : « Souvent, dans le parler courant, on laisse un peu de jeu [...] aux mots, si bien qu'ils ne peuvent pas toujours être pesés au trébuchet ; ils sont, ainsi, utilisés par négligence ou hyperbole [...]. C'est le même phénomène (comme l'allemand « *wahr* » [« vrai »] dans « *das ist ein wahrer Unflug* » [« ça, c'est une vraie bêtise »]) qui se passe en de nombreux cas avec la paronomase dans les langues sémitiques. L'élément unique de la liaison paronomastique est le résultat d'une vérification de l'autre ; ainsi peut-on se heurter à la naissance d'un doute. C'est aussi une

L'examen du mot conduit tout droit à la rénovation sur base de l'étymologie (cf. *supra*) :

NJ 199 : On l'a improvisé pilote, gouverneur, *gubernator* d'un énorme bateau qu'il n'a pas su conduire, qu'il n'a pas su gouverner

JdA 71 : Heureuse celle [Véronique] qui d'un mouchoir, d'un vrai mouchoir pour se moucher, d'un mouchoir impérissable essuya cette face auguste

(quelle pédanterie ! Rabelais recourait aux mêmes racines dans un propos plus frivole, mais au moins avec un effet plus humoristique).

On n'est alors plus très loin de la litanie de mots, de la retouche des racines, et surtout du jeu de mots : « La sensualité originale de l'expression », que souligne Klemperer, apparaît moins comme « langage de source » que comme une joie étymologique à jouer de tous les sens de chaque mot, sens premiers et sens dérivés. Dans le chapitre « Qu'il y a un point de discernement d'où le philosophe remonte et d'où tous les autres ensemble, notamment l'historien, descendent »¹, Klemperer remet à sa place le mot « dérivation » :

Les autres sont des hommes de facilités, de possibilités et de dérivation. Il [le philosophe] est un homme de difficultés, d'impossibilités, d'inhibitions, un homme d'arrêt [...]. Un raté en un certain sens [...] et il n'aura jamais une *carrière*, comme les autres, car il peut y avoir [...] des *carrières* de savants et d'artistes : il n'y aura jamais de *carrières* de philosophes et de métaphysiciens. Et ces deux mots jurent d'être imaginés ensemble.

nouvelle création, et qui renforce la certitude [...]. En fait, le résultat enrichit la teneur de la phrase [...]. Là, les mots expriment davantage, bien au-delà de leur signification dans la conversation courante. »

¹ Reprise évidente de la phrase de Bergson : « Toutes nos analyses nous montrent en effet dans la vie un effort pour remonter la pente que la matière descend. » (H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, op. cit., p. 267).

Klemperer pense que ce mot de « dérivation » est « extrêmement sensuel », « à peine abstrait » ; mais est-ce une « glissade à l'abandon dans l'abîme », ou n'y a-t-il pas plutôt jeu de mot sur le verbe « dériver » dans « des hommes de facilités [...] qui savaient dériver », les petits malins habiles à tout détourner ! Et d'ailleurs, comme il est dit plus loin : « Les autres descendent le fil de l'eau. » Klemperer, à partir du mot « carrière », évoque une « sensualité primitive », mais il précise « double sens avec rappel de la signification sensuelle originelle », et de traduire à juste titre « carrière » par « route carrossable ». Il faut penser, à ce propos, que Péguy brosse en écrivant cela son autoportrait : l'homme qui ne se pousse pas au premier plan, parce qu'il ne sait pas biaiser, ni s'écarter de son itinéraire. Cf.

NJ 171 : [...] il semble en effet que le parti intellectuel a monté toute l'affaire Dreyfus [...]. D'abord généralement en histoire on ne monte rien du tout [...]. Sans doute il y a des préparations, mais il faut qu'elles soient générales, il n'y a guère de montages particuliers, de montages de détail [...]. Napoléon sans doute a bien monté Austerlitz. Mais il ne montait pas le jour du 18 brumaire. Et pourtant il était un autre préparateur, un autre monteur que le parti intellectuel.

Passant du sens abstrait de « monter une affaire » à la dérivation imposée à « monteur » (appliqué à Napoléon !), « montage » débouche clairement sur la séparation de deux valeurs s'éloignant l'une de l'autre, et là est le jeu de mots¹ ; Bergson avait parlé de « monter des mécanismes moteurs » – où le verbe exprime la mécanique et le calcul à l'œuvre dans l'histoire.

¹ Péguy fabrique même des jeux de mots en langues étrangères, quand il dit de Jaurès qu'il est reconnaissant à quiconque lui donne « un bon coup de pied dans le derrière », de lui avoir fourni « un bon coup de pied dans le *Hinterland* » (jeu de mots inconnu de moi, un Allemand !). René Johannet (*Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle librairie nationale, 1921, p. 130) rapporte pour sa part que Péguy mettait en valeur la place exceptionnelle du français – et par là-même des Français – en soulignant que le jeu de mots « *Tu es Petrus* » était mieux rendu en français qu'en latin, hébreu ou grec.

Où se trouve justifiée la formule que Bergson a inventée pour expliquer le rire : « du mécanique plaqué sur du vivant ».

Péguy aime les tamponnements rapprochés des sens les plus différents qui se heurtent dans ses anaphores :

NJ 151 : [...] cette incroyable capitulation de Jaurès devant Hervé, cet aplatissement, cette platitude infatigable.

On peut observer que lorsque Péguy prend un mot au mot pour attaquer bille en tête le style des autres (cf. ci-dessus « mauvais », « informé »), il lui arrive aussi, comme dans l'exemple de Dornseiff avec l'expression *ein Mann von Familie* (« un homme de famille »), de recourir à un mot prégnant ou emphatique. La question se pose alors de vérifier jusqu'à quel point Péguy se contente de suivre les tendances du français, nécessairement convivial, avec un clin d'œil, et s'il aime le discours considéré comme celui du lieu commun (justement, *ein Mann der Familie, von Stande* sont des expressions qui me semblent ressortir du français « homme de qualité, de condition ») : pour pouvoir « citer », encore faut-il disposer d'un public apte à comprendre la citation ; pour comprendre « qualité » pour « bonne qualité », il faut un public capable de comprendre la citation ; pour entendre « bonne qualité » dans « qualité », un public de bonne composition, prédisposé à considérer ce qui est bon comme allant de soi, et à déconsidérer le moins bon comme contraire, négatif, etc. Chez Péguy, en effet, ce n'est pas tant le type « conforme » à la société – qu'il tient pour un « homme de qualité » – que l'emphatisation verbale qui présuppose l'intérêt commun, exprimé en français par généralisation de « voilà ce qui compte, c'est un événement qui date, cette entreprise ne rend pas »¹, quand il s'agit

¹ Ces cas doivent être classés au § 361 de la *Syntaxe des langues romanes* de Meyer-Lübke, qui fournit, pour passer des « verbes objectifs » aux « verbes subjectifs », des exemples d'un objet passif naturellement éliminé (« le cœur bat ») ou discrètement mis de côté (« je lis »). Ces cas faisaient, certes, partie du deuxième type, mais je crois que l'on devrait plutôt mettre en avant l'activité du verbe, qui n'est vue qu'intérieurement. Les objets ne sont pas inconnus mais, considérés comme indifférents, ils ne sont pas mis

d'évoquer l'existence possible d'un milieu intellectuel ou de considérer en tant que telle la puissance effective du verbe :

Le « Des amis qui tutoient » trouve ici sa place, d'entrée de jeu : peu importe qui les amis tutoient, ce qui compte, c'est qu'ils tutoient. Du même coup, l'auteur en appelle, avec un clin d'œil, à l'expérience de ses lecteurs (« si quelqu'un tutoie, on sait bien ce que ça veut dire »). Plus loin :

NJ 171 : Alors, obscurément, ils [les Juifs] aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups

(« recommence [les tracasseries, etc.] » : les Juifs, bien intentionnellement, ne veulent pas préciser davantage, par peur confinant au tabou).

NJ 77 : Si on pouvait lui faire une situation en Sorbonne... On pourra toujours. On est si puissant dans l'État français

(*pouvoir* = être puissant). En allemand, « man wird schön können » [« on pourra bien »], ici encore, dissimulation euphémistique : il s'agit bien de protection !)

NJ 221 : [...] j'avoue que si je voulais parler grossièrement je dirais que ça [l'argumentation de *l'Action française*] ne prend pas. On pense bien ce que je veux dire. Ça ne prend pas comme un mordant prend ou ne prend pas sur un vernis. Ça n'entre pas [...]

(l'interprétation par Péguy de l'usage général en français de l'emploi emphatique de *prendre* avec l'accentuation significative du caractère populaire de la façon de parler).

en lumière. L'objet proprement dit n'est peut-être pas à considérer autrement que comme auxiliaire grammatical du verbe (on pourrait réfléchir à la construction sémitique « *ein Schlagen schlagen* » [en français « frapper une frappe », N.d.T.]). Le verbe « subjectif » est pour ainsi dire le verbe en retrait, noyé, coulé dans le mouvement.

NB 67 : [une grande philosophie] c'est celle qui avait quelque chose à dire. Quand même elle n'aurait pas pu. Le dire [...]

(on pourrait, en s'abstenant du point, bâtir toute une phrase, mais Péguy voulait marquer ostensiblement avec emphase, le *pouvoir*).

JdA 111 : Il devait savoir, lui. C'était son métier. De sauver. C'était son office. Il devait savoir. Il est notre maître à sauver.

(*savoir* et *sauver* sont des métiers bien établis).

JdA 86 : Je sais. Je sais que tu as consommé au contraire toute la tristesse d'une âme chrétienne [...]

(« Je sais », c'est-à-dire « je sais tout » : la forme la plus complète du savoir, l'intransitif élevant le verbe au niveau de l'abstrait et du général).

JdA 164 : Aujourd'hui elle [la Mère de Dieu] l'abandonnait [le Christ] à cette foule. / Elle laissait aller. / Elle laissait couler. / Qu'est-ce qu'une femme peut faire dans une foule [...]

(l'amputation de l'objet est identique à l'amputation de la force de volonté de la Vierge : elle est passive, elle capitule).

Nous savons que le style de Péguy reflète inévitablement un trait de son *habitus* psychique, le duel tragique opposant les deux aspirations de son âme : le combat intérieur de Péguy entre l'inspiration populaire et l'inspiration universitaire, son naïf mysticisme et son intellectualisme réprimé, son attachement à la vie et sa conscience du passé, son réalisme et son exigence de vérité, la coexistence en lui de la distinction et de l'abstraction, son tempérament poétique et son tempérament polémique. Et c'est ainsi que son style mélange français populaire et latin savant, métaphore et emphase, à la fois forte aspiration au Tout et manie de raffiner jusqu'à la particule élémentaire, du global au singulier, entre poésie et prose. Péguy croyait appartenir à une « génération

sacrifiée » : il a bel et bien sacrifié tant l'unicité de son être que celle de son style. Le plus tragique, avec Péguy, c'est qu'il nous a livré les règles qui nous permettent de le juger : « Le profond et le mystérieux n'est pas forcément sombre et tourmenté. Rien n'est pur comme le pli du manteau de la prière antique ».

Mais la langue de Péguy ne respire pas la pureté naturelle, sans rides, sans effort, du sentiment mystique – ce langage est beaucoup trop élaboré, scientifique, intellectuel. D'où il ressort qu'il a vu – et bégayé –, que la pulsion vitale en lui, au lieu de se manifester comme une mélodie continue, se traduit par un martèlement continu. Mais son vol d'Icare échoue aux confins des forces humaines : le langage a lui-même ses limites, limites de la mystique aussi bien que de la compréhension, qu'aucun terrestre ne peut surmonter. La langue, même avec ses sonorités, ses mots, ses phrases, bien délimités, la langue – produit de l'homme au souffle court – traduit le *legato* de la mélodie sans fin par un *staccato* verbal sec, ne laisse déferler que d'énormes vagues surgissant libres de la mer infinie, et remplace le développement et la transformation par d'infinies énumérations. La langue freine l'élan vital¹.

¹ La présente étude est un exemple supplémentaire d'une recherche portant à la fois sur le fond et la forme, et visant à établir au sens strict le rapport « de la conception du monde et de la création artistique » défini par Wechsler. Les ennemis de Péguy diront peut-être qu'une vision du monde reprise si passionnément, presque servilement comme celle – bergsonienne – de Péguy ne pouvait nécessairement rien apporter de mieux qu'un style avorté. Il me semble, au contraire, à moi, que le résultat de Bergson *vu* par Péguy, loin d'être passif, est au contraire créateur, renouvateur même du style « que Bergson aurait dû avoir et n'a pas ». Péguy a substitué au style visuel imagé de Bergson son style animé, dynamique à la lecture. Ainsi a-t-il rejoint ses lecteurs sinon par la pensée, du moins par le style, en ce qu'il a trouvé un style artistiquement adéquat pour cette philosophie du mouvement. C'est un exemple important de l'intrication du contenu emprunté et de la forme spontanée. Je me tiens dûment à l'écart de tout jugement personnel, et je ne cherche qu'à saisir la forme du style. Vossler, à propos du livre de Curtius sur Balzac, dans le *Deutsche Literaturzeitung*, vol. XLV, 1924, pp. 125-127, tranche : « Les productions d'un penseur, d'un poète et d'un artiste, ne sont pas jugées

Que je veuille trouver chez Péguy le style « que Bergson devrait avoir et n'a pas », a suscité les réserves de Winkler¹ sur ma méthode, à quoi Hanns Heiss a justement répondu (« Est-il sans exemple qu'un étudiant, plus conséquent que le professeur, extrême jusqu'à friser la parodie involontaire, tire les leçons d'un

comme de grande et solide valeur parce que l'on saisit leur spontanéité psychique, et sont particulièrement fort loin d'être ainsi jugées. Peut-être n'est-on nulle part si spontané, en bonne psychologie, que là où l'on se trompe, là où l'on parle à la légère, là où l'on s'égaré, là où l'on se laisse entraîner ». Pour moi, je considère ma tâche (philologique) comme achevée si je trouve le point à partir duquel la spontanéité stylistique de l'artiste peut être spontanément repérée comme, pour ainsi dire, une nécessité biologique, tout comme, selon Heiss, Curtius dans son *Balzac* a réussi à ce que les « écailles lui tombent des yeux ». – Ce n'est qu'après avoir achevé mes travaux que j'ai pu, dans *Itinéraires d'intellectuels* de René Johannet, prendre connaissance de son passage sur « Péguy écrivain et poète » où, malgré mainte exagération (il compare les poèmes spirituels de Péguy au *Romancero*, aux *Contes de Canterbury* et à la *Divina Commedia*), il me semble que le meilleur est ce qu'il dit du style de Péguy. Johannet évoque aussi Victor Hugo et le *leitmotiv* ; il reconnaît comme *mots-clés*, dans un passage de Péguy, « ancienne France », « mystique », « masque », *etc.* Sur ce qu'il y a de bergsonien dans le style de Péguy, il écrit (p. 95) : « Il [Péguy] sait bien que la sphère d'action de chaque mot ne coïncide nullement avec la réalité bergsonienne, il sait bien que tous ces petits cercles d'activité que sont les mots ne recouvrent jamais cette réalité litigieuse. C'est pourquoi, lorsqu'une réalité l'envahit et qu'il essaie de la traduire, il multiplie les points de contact avec elle, lance contre elle, pêle-mêle, tous les mots qui s'émeuvent en lui, les complétant les uns par les autres, les neutralisant tous par tous, et appréhende ainsi le plus qu'il peut du réel bergsonien qui passe [...]. Péguy, en écrivant, ne songe point à écrire : il rumine la réalité bergsonienne. Il se laisse emporter au fil de sa médiation infinie. Et alors c'est son âme même qui se raconte, son âme immédiate et sans interprète. Et ce que nous lisons de lui c'est la sténographie du subconscient. » Johannet insiste donc sur l'intuitif, l'inconscient dans l'œuvre de Péguy, tandis que j'ai cru reconnaître en lui un reste irréductible d'intellectualisme.

¹ Emil Winkler, « *Die neuen Wege und Aufgaben der Stilistik* » [« Nouvelles voies et nouveaux objectifs de la stylistique »], *Die neueren Sprachen* [Les Langues nouvelles], Marbourg, vol. XXXIII, 1925, p. 407 et suivantes.

enseignement ? »¹ cf. aussi ma réplique²). Je ne trouve pas non plus que Vossler³ ait eu raison quand il qualifie le style de Péguy d'« exagération » de la rhétorique de Calvin, Bossuet, Rousseau et Napoléon : en fin de compte, et en dépit de son « éloquence lourde et pénible », il serait peu français aux yeux des Français, et tout au plus à classer dans ce que la tradition classique française a d'« insistant, emphatique ». Que l'éloquence de Péguy soit « abstraite et blême, parce qu'elle ne s'installe pas dans la contemplation », on ne saurait le concéder, quand on pense à des passages tels que ceux que Curtius a analysés dans *Wissen und Leben*⁴ : s'il a souvent réussi « à extraire la réalité d'une quelconque période d'expérience humaine » (Curtius), ce n'est pas pour autant qu'il manque de « capacité contemplative ». C'est cela qui chez Péguy trouble l'homme du Sud qu'est Vossler, l'ami de l'Arioste et de La Fontaine. Il m'a même écrit, faisant allusion au mot de Johannet : « Bergson aurait-il le style de Péguy – s'il n'était pas un philosophe spirituel –, il ne serait qu'un pédant d'une insupportable lourdeur. » C'est cela qui est abrupt et lourd, le côté « nordique » de Péguy.⁵

¹ Page 233 de Hanns Heiss, « Rez. L. Spitzer, Zu Charles Péguy's Stil », *Literaturblatt für Germanische und Romanische Philologie* [Pages de littérature pour la philologie germanique et romane], Leipzig, vol. XLVII, 1926, pp. 231-235.

² L. Spitzer, « Rez. E. Winkler, Die neueren Wege und Aufgaben der Stilistik », *Literaturblatt für Germanische und Romanische Philologie*, vol. XLVII, 1926, pp. 89-95.

³ Page 147 de K. Vossler, « Italienisch — Französisch — Spanisch. Ihre literarischen und sprachlichen Physiognomien » [« Physionomie littéraire et linguistique de l'italien, du français et de l'espagnol »], *Zeitwende* [La Roue du temps], Munich, vol. II, août 1926, pp. 136-163.

⁴ Page 891 et suivantes de E. R. Curtius, « Charles Péguy », *Neue Schweizer Rundschau. Nouvelle Revue Suisse. Wissen und Leben*, Zurich, vol. XIX, septembre 1926, pp. 884-896.

⁵ Spitzer reviendra sur Péguy dans « Notiz zu Péguy's stil » [« Note sur le style de Charles Péguy »], *Die Neueren Sprachen*, vol. XXXVII, 1929, pp. 503-505. [N.d.l.R.]

Laurence Pelland

Étude sur Charles Péguy

Introduction

Romain Vaissermann

L'Ottawaïse Laurence Pelland (1902-1963), fille d'Adolphe Pelland et de Mathilde LaVallee, après des études à l'école modèle bilingue d'Ottawa, soutint en juin 1932 à l'Université d'Ottawa un mémoire de maîtrise (Master of Arts) en sciences de l'éducation intitulée « La coéducation des sexes », sujet brûlant d'actualité à l'époque. Institutrice à l'école Saint-Jean-Baptiste de Montréal, elle devint même en 1938 la première femme à obtenir un doctorat en philosophie à l'Université de cette ville, avec une thèse (Ph. D) sur « La psychologie féminine chez Saint Thomas et chez les modernes » soutenue devant une assistance nombreuse. Elle obtint même la « distinction ». le jury se composait des révérends pères dominicains Marie-Ceslas Forest (1885-1970) et Raymond-Marie Voyer (1895-1976), des abbés Armand Perrier et Adolphe Fafard, ainsi que d'Hermas Bastien (1897-1977), de l'École des hautes études de Montréal.

Laurence Pelland avait écrit également l'un des premiers mémoires universitaires sur Péguy – l'un des tous premiers au monde¹ –, avec son « Étude sur Charles Péguy, son évolution intellectuelle » datée de septembre 1931 et écrite à l'Université d'Ottawa, à quel niveau d'étude, on ne sait de manière assurée, malgré la mention tapuscrite « thèse littéraire » sur ce travail de 72 pages. Il est probable qu'il s'agisse d'un travail mineur associé au mémoire de maîtrise. Mais l'étude est de qualité, qu'on en juge !

¹ De l'Université de Montréal, par exemple, nous ne relevons aucun mémoire avant ceux-là : René Latourelle, *Péguy, militant contre le mal* (1943) ; Julien Bibeau, *Les Résonances autobiographiques dans l'œuvre de Charles Péguy sur Jeanne d'Arc*, Alain Bienvenue, *Le Symbole de l'enfance chez Péguy* et Norbert Préfontaine, *L'Amour dans l'œuvre de Charles-Pierre Péguy* (1951)...



Laurence Pelland (*Le Droit*, 11 mai 1938)

Étude sur Charles Péguy, son évolution intellectuelle

Laurence Pelland
Université d'Ottawa

L'historien des idées qui étudie quelque peu l'élite de la pensée de 1882 à 1913, veille de la Guerre Mondiale, ne peut s'empêcher de constater que l'attitude intellectuelle de la France vis-à-vis du christianisme a subi une transformation profonde, une évolution lente et progressive mais non une révolution.

I. L'évolution des idées en France de 1882 à 1913 : de Taine à Péguy

Pour se rendre compte de ce changement opéré dans l'intelligence nationale française, l'on n'a qu'à se reporter par l'esprit à l'une et l'autre des deux séances de l'Académie tenues en 1882 et 1913 respectivement. En effet, à celle du 25 mai 1882, Renan, dans des paroles de félicitations adressées à Victor Cherbuliez à l'occasion de son entrée à l'Académie, regarde le christianisme comme périmé et, présageant une réaction à son dilettantisme sceptique, il semble saluer les funérailles de la doctrine du Christ. « Nous vivons d'une ombre, Monsieur, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre. Je crains par moments que ce soit un peu léger. »¹ Et l'auditoire qui représente la fleur de la culture française de sourire.

Trente et un ans plus tard, le 27 novembre 1913, Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie, faisant allusion au *Jean-Christophe* de Romain Rolland, qui venait d'obtenir le Grand-Prix de littérature, ne craint pas de proclamer la nécessité d'une foi vive et confiante en une autorité supérieure chargée de diriger les âmes à travers les cruelles incertitudes de cette vie. et René Bazin dans un style admirable ose nommer, au milieu d'applaudissements

¹ Georges Fonsegrive, *L'Évolution des Idées dans la France contemporaine. De Taine à Péguy*, Bloud & Gay, 1920, p. 13.

presque frénétiques « Celui qui a passé en faisant le bien », « le Maître de la vie et de la foi : Notre-Seigneur Jésus-Christ »¹. Le christianisme apparaît donc à la veille du cataclysme universel de 1914 comme une force vivante capable de donner naissance aux plus saints enthousiasmes et plus nobles dévouements. Comment expliquer ce revirement ? Est-il réel ? Par quelles étapes a-t-il passé ?

Quiconque parcourt les œuvres diverses publiées par Taine, Renan, Zola et la pléiade des Maupassant, des Huysmans et des Rod que ce dernier groupait autour de lui à Médan, découvre très vite qu'une inspiration identique caractérise ces ouvrages.

Ce dogme fondamental, base d'une sorte de religion rationaliste et naturaliste, en complète opposition avec la religion révélée, était le produit d'une foi sans borne en la science, qui a reçu le nom de « scientisme », et d'une trop grande suprématie accordée aux romans réalistes et naturalistes d'Émile Zola. « La raison humaine, par les procédés spéciaux dont se servent les savants, c.-à.-d. grâce à la méthode, peut arriver à tout comprendre et à tout connaître et en dehors des vérités découvertes par la raison, cataloguées par la science, il n'y a et il ne peut y avoir rien de vrai. Rien n'existe en dehors ni au-dessus de la nature et rien n'est vrai que ce que la raison découvre et peut certifier. »² Tel est, d'une manière implicite, le principe qui érige la Raison en divinité.

Or cet état d'esprit n'était guère une nouveauté. Il avait ses origines premières dans la philosophie cartésienne et Descartes l'expose explicitement dans le *Discours de la Méthode* en prenant pour règle essentielle « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connût évidemment être telle »³.

L'essor prodigieux que prirent alors les sciences expérimentales remplit l'homme d'une sorte d'ivresse. Il s'apparut à lui-même comme maître de la nature et de la vie, « car pourquoi, demandait Tyndall, l'homme n'arriverait-il pas dans son laboratoire à fabriquer un enfant ? Tous les composés chimiques

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 14.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, pp. 17-18.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 18.

sont réalisables, puisqu'ils sont réalisés. Et un enfant, qu'est-ce autre chose qu'un certain arrangement de combinaisons chimiques ? »¹ C'est ce qui faisait s'écrier Marcellin Berthelot : « Le monde est aujourd'hui sans mystère »².

Ce culte presque divin pour la science, né au XV^e siècle, prit une grande extension au XVIII^e siècle et atteignit son plein épanouissement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Deux hommes, durant les années 1870, incarnaient cette disposition étrange d'esprit et répandirent parmi le public français une doctrine inspirée de deux philosophies présentant entre elles un certain lien d'affinité : le positivisme d'Auguste Comte et le criticisme d'Emmanuel Kant. En effet, ces deux philosophies, l'allemande et la française, étaient d'accord en un certain point : l'esprit humain ne peut rien connaître de façon tout à fait certaine en dehors des sciences positives.

Les mathématiques et les sciences naturelles telles que l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, etc., reposent sur des faits et peuvent se ramener à des faits et à des lois. Par conséquent, ces sciences se vérifient. En dehors des limites de celles-ci il n'y a rien. Le sage qui délaisse la philosophie pratique pour la métaphysique spéculative sacrifie la réalité à une chimère ; il donne ainsi dans un idéalisme plus ou moins destructeur.

La philosophie kantienne se distingue du positivisme français en ce qu'elle accorde une place suréminente à la morale. Pour le kantisme, l'homme vaut tout un monde et a une valeur absolue. L'impératif catégorique n'est point tiré de l'expérience comme les lois de la physique mais il s'impose à la conscience.

Taine et Renan sont tous deux les promoteurs de la philosophie positive, mais Taine n'est pas seulement positiviste. Il a une métaphysique basée sur le panthéisme de Spinoza. Poussant l'analyse plus loin qu'Auguste Comte, il élimine les substances et ne voit toujours que des faits et des lois ; les faits ne sont atteints que par les sensations. « Le monde des corps n'est donc qu'un système de lois ou, comme disait Stuart Mill, une possibilité

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 20.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 19.

permanente de sensations. Toutes les lois de la nature extérieure n'ont un sens que parce qu'elles deviennent des lois psychologiques. Il semblerait que dans cet idéalisme la nature dût ainsi se ramener à l'esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit lui-même ? L'esprit n'est autre qu'une possibilité permanente d'être senti. *Le moi est un produit dont les sensations sont les premiers facteurs.* Ainsi il n'y a pas plus d'âme qu'il n'y a de corps ou qu'il n'y a de Dieu. »¹

Taine incarne encore l'esprit du positivisme en ce qu'il place l'homme au sommet de la nature de laquelle ce dernier ne se distingue aucunement. « L'homme est un théorème qui marche » ; « l'homme est un produit comme toute chose »². La doctrine évolutionniste de Darwin répandue dans le public par la traduction française de madame Clémence Royer de *L'Origine des Espèces* semblait donner à ces idées une démonstration expérimentale.

Pour Taine qui n'admet point la morale, « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. Il n'y a pas une doctrine suprême du droit, une doctrine de la vertu supérieure à l'observation. Être juste, c'est être utile. Être nuisible, c'est être injuste. Et l'on est injuste toutes les fois qu'au lieu de se soumettre aux lois issues des faits on prétend imposer à sa fantaisie des lois aux faits. »³ Dans toutes les recherches scientifiques d'alors, on retrouve la même tendance : « ramener par l'analyse les phénomènes intérieurs de l'âme à des phénomènes mesurables, accessibles à l'observation externe »⁴.

Renan, tout comme Taine et le Père du positivisme, place l'homme dans la nature. L'unique cause de la supériorité et de l'infériorité des hommes entre eux réside dans l'usage qu'ils font de la raison, donc dans la science. « Toute la dignité de l'homme, disait Pascal, ne consiste que dans la pensée. »⁵

Renan est d'accord avec Auguste Comte sur plus d'un point.

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 25.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 26.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 27.

⁴ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 28.

⁵ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 29.

En effet, il s'efforce d'appliquer, à la pensée humaine, les méthodes scientifiques pratiquées par les savants ; il nie le miracle précisément parce que ce phénomène ne peut guère se renouveler à volonté dans les laboratoires ni être contrôlé par les académies et encore moins entrer dans une formule. Il refuse également à la métaphysique son caractère de science parce que les méthodes mathématiques et physiques ne sauraient réussir quand il s'agit d'un objet suprasensible.

Cependant, Renan se sépare de bonne heure de Comte pour se rapprocher de Kant, car il ne tient pas à supprimer la philosophie, qu'il considère comme nécessaire, puisque chaque âme en a une. « Chaque tête pensante a été à sa guise le miroir de l'univers ; chaque être vivant a eu son rêve qui l'a charmé, élevé, consolé ; grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve a été sa philosophie. »¹ Le sceptique exégète avait déjà exposé la sienne en 1848. Trois mots la résument : naturalisme, rationalisme, scientisme. Elle pourrait être exposée d'une manière plus explicite dans quelques articles : « Tout ce qui existe est justiciable de la raison ! De même qu'il n'y a rien au-delà de la nature, il n'y a rien non plus qui puisse échapper aux prises de la raison. La nature est l'objet de la raison et la raison est le moyen de la connaissance de la nature. La science est le produit de la raison appliquée à la nature. »²

Persuadé de la supériorité de la contemplation sur l'action, Renan, qui est en réalité un voluptueux, ne se contente pas comme Auguste Comte de savoir pour prévoir et ensuite pourvoir ; mais, le but lui apparaissant inférieur au moyen, tout son bonheur réside non dans la conquête de la vérité mais dans la joie intellectuelle qui résulte de la recherche ; d'où son désir immense de savoir uniquement pour savoir. De la science ancillaire Renan fait une reine, de laquelle naquit ce dilettantisme renanien, espèce de sybaritisme de la pensée, dont la tendance dominante consistait en une attitude de détachement universel. Renan prend devant l'humanité la position d'un pur et dédaigneux contemplateur, tout

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 30.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 31.

à fait étranger à la vie même de ce qu'il contemple et dont l'unique but est de divertir son intelligence et de rendre ensuite ce spectacle avec art, dans un style fluide et protéiforme.

Par la négation d'un Dieu personnel et transcendant, d'une âme entendue au sens chrétien et du libre arbitre chez l'homme, par l'attribution à la raison d'une compétence souveraine, le positiviste Taine et l'idéaliste Renan savaient la religion à sa base. L'auteur de la *Vie de Jésus* s'attache à expliquer les origines du christianisme, qu'il traite d'illusion en s'exerçant à démontrer qu'il est le résultat de suggestions, d'hallucinations, de délires qui auraient abouti à un culte et à un dogme : le culte et le dogme chrétiens.

Ajoutons que les expériences de Charcot à la Salpêtrière sur des sujets névropathes et hystériques semblaient donner raison aux hypothèses de Renan. La religion était donc l'effet d'un état morbide, une sorte de névrose, une tare cérébrale et le catholique, un dégénéré, un infirme qui accepte une autorité autre que sa propre raison.

Cette philosophie scientiste prit possession de l'esprit public au moyen du roman, de la poésie et du théâtre du vivant même de Renan. Gustave Flaubert, Stendhal, Paul Bourget, les frères Goncourt, de Maupassant et surtout Émile Zola, le père du roman expérimental, qui se comparait volontiers à Claude Bernard, furent les propagateurs de ces idées scientistes et naturalistes.

En effet, Zola substitue l'observation à l'imagination et donne aux faits une place prépondérante. D'après lui, le romancier n'a qu'à créer un personnage, inventer des circonstances, placer ce personnage en face d'autres personnages et considérer les réactions déterminées et nécessaires des uns et des autres. L'écrivain n'a plus qu'à raconter ensuite, aussi objectivement que possible, les événements qui s'ensuivront, tout comme fait un historien documenté.

Parmi ces romanciers imbus de science positive, les uns, comme Zola et ceux de son école, ne se plaisent qu'au fumier social, ne choisissent leurs héros que dans les rangs les plus infimes de la société et décrivent leurs observations avec une sorte de jouissance voluptueuse où le jouir pour le jouir, la science pour

la science, l'art pour l'art est le mot suprême ; aussi versent-ils en un réalisme répugnant et brutal.

D'autres, qui ont gardé quelque respect pour les traditions chrétiennes, se prennent de sympathie et de pitié en présence de l'humanité souffrante et passent facilement du déterminisme à un pessimisme décourageant. L'illustre Brunetière se fit en 1886 le défenseur acharné de ce système.

Mais, la traduction du livre d'un écrivain anglais, Hurrell-Mallock, amena un revirement subit et inattendu. Après avoir envisagé la doctrine du positivisme et du pessimisme dans leurs principes et leurs effets désastreux pour les âmes, l'auteur, quoique pasteur anglican, affirme l'existence d'une seconde doctrine beaucoup plus vivante et qui donne à l'homme le vrai sens de la vie. il termine par ce dilemme : « Ou le positivisme et le pessimisme qui en est la suite, ou le catholicisme. Il faut aller à Rome ou désespérer de la vie. »¹

C'est à Rome que se rendit en effet, en 1894, Ferdinand Brunetière et il y recouvra l'intégrale foi catholique. À son retour, il prit avec éloquence, dans la *Revue des Deux Mondes*, la défense du *Disciple*, dans lequel Bourget avait posé la question de la responsabilité morale de l'écrivain ; il soutint que les idées ont une grande influence sur les mœurs et que l'homme est d'un tout autre ordre que le « roi du désert » et le « sultan de la jungle »².

Vers la même époque, le public clairvoyant peut saisir que, parmi l'élite des écrivains, certains esprits, épris autrefois de scientisme, sortent de leur orbite et s'orientent vers un autre centre d'attraction : le christianisme.

Aussi, lorsque le 1^{er} janvier 1895, Brunetière, devenu directeur de la *Revue des Deux Mondes* et membre de l'Académie française, publia son article « Après une visite au Vatican », dans lequel il constate la « Banqueroute de la Science » et conclut en proclamant la nécessité d'une « entente » pour assurer l'ordre social, il souleva contre lui, et les libres penseurs et nombre de croyants. Ceux-ci se

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 49.

² Ferdinand Brunetière, « À propos du *Disciple* de M. Paul Bourget », t. XCIV, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1889, pp. 214-226.

trouvaient blessés de voir l'Église ramenée à n'être qu'un garde-fou de l'ordre social, à remplir ce rôle de gendarme moral que lui avait dévolu Napoléon.

Par ailleurs, les libres penseurs ne pouvaient voir dans cette utilisation une preuve d'utilité véritable. Car ce que beaucoup parmi eux contestaient précisément à l'Église, c'était de détenir une vérité quelconque, c'étaient ses titres au gouvernement des consciences et, par suite, la capacité de fournir les règles utiles d'une hygiène, d'une thérapeutique sociales. »¹ Aussi se vit-il combattu et par monseigneur d'Hulst, qui accusa l'audacieux polémiste de fidéisme, et par un grand nombre de libres penseurs savants, beaucoup plus hostiles encore.

Une lutte terrible s'engagea dans l'arène : l'on entreprit la révision du procès de la science ; on en vint, après bien des discussions, à reconnaître son rôle de servante de la vie et, comme devait dire plus tard Henri Poincaré, l'on admit qu'« elle peut fournir des indicatifs et non des impératifs »². Ce point de vue avait déjà été adopté par l'esprit pratique des Anglo-Saxons : « Une doctrine qui produit de bons effets doit avoir en elle toute la part de vérité qui convient à l'homme. Une pratique féconde ne peut être que vraie. »³

Vers le même temps, un philosophe, monsieur Henri Bergson, reprend l'enquête entre la qualité et la quantité et parvient ainsi à un nouveau système de philosophie, espèce de mysticisme égotiste, présentant plus d'une analogie avec le mysticisme de Plotin d'Alexandrie.

L'idée-mère du système est celle du vieil Héraclite et peut s'exprimer ainsi : l'être n'est pas, tout est devenir pur, c.-à-d. perpétuel changement. H. Bergson a donné le nom de Temps ou Durée à cette fluidité inconsistante et universelle des êtres et il en a fait la substance, l'étoffe même de toutes choses.

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, pp. 87-88.

² Henri Poincaré, *Dernières pensées*, Flammarion, 1913, chap. VIII, p. 225.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 137.

Or les plus graves conséquences découlent de cette négation de l'être. Au point de vue métaphysique, il n'y a plus que des modes d'êtres sans être. Au point de vue logique, le principe d'identité est tout à fait ruiné, car l'être n'étant point ne saurait être identique à lui-même. Par contre, le principe de contradiction devient le fond de toute réalité puisque toute chose est à la fois elle-même et autre qu'elle-même.

Tout étant « *fluens* » et instable, l'intelligence, qui nous montre les notions éternelles, les principes immuables et nécessaires, les vérités absolues, ne saurait être qu'une faculté mensongère, une maîtresse d'erreur, à laquelle il est impossible de se fier. La philosophie bergsonienne la remplace donc par « l'intuition », espèce de sentiment esthétique supra-intellectuel, de sympathie divinatrice libérée du joug de la raison et de la logique. À l'intelligence, qui atteint la vérité matérielle, la science ; à l'intuition, qui donne la vérité supérieure, la métaphysique. Pour H. Bergson, la science est un outil, un instrument et, d'accord avec Henri Poincaré, il trouve ses formules très commodes mais non vraies.

L'intuitionnisme de Bergson exerça sur la jeunesse universitaire une influence incontestée. Ce succès colossal s'explique facilement si l'on songe que cet intuitionnisme sembla inaugurer une réaction vengeresse contre le kantisme et une opposition courageuse à la philosophie outrancière, postérieure à Kant. Les idées spiritualistes professées par le nouveau maître plurent à une multitude d'âmes atteintes du mal du siècle : le vide moral. De plus, en rabaisant l'intelligence et la raison humaines, il obtint une grande vogue auprès de certaines âmes, amoureuses d'un mysticisme sentimental et d'une religiosité vague, sans dogme, sans symbole et, par conséquent, sans rite obligatoire.

À un fond de vérités et d'erreurs plus ou moins séduisantes pour le public de l'époque, Bergson a su ajouter l'éclat de la forme avec l'abus de la métaphore et des images. Il semble pénétré de l'idée que le vague seul peut rendre la fluidité insaisissable et protéiforme de toute réalité.

Parmi la jeunesse cultivée qui a reçu la secousse du bergsonisme, il y a lieu de distinguer ceux qui, comme Maritain,

après avoir subi son ascendant, se ressaisissent très vite et le combattent mais ne lui en sont pas moins redevables.

Des disciples qui conservent l'impulsion reçue du maître, les uns se contentent des jouissances contemplatives que leur procure l'intuition et retournent à un dilettantisme anarchique plus perfide que celui de Renan puisqu'il ne connaît aucune barrière ; les autres poussent plus loin leurs recherches. Ce que le bergsonisme, plus destructeur que constructeur, ne peut leur donner, ils vont le puiser dans le catholicisme. Ils ne veulent point « penser » leur foi ; persuadés de la faiblesse de la science humaine, ils acceptent les dogmes avec docilité : « ces intellectuels ne veulent pas être savants, ils veulent surtout être pieux »¹. Tels sont Lotte et Péguy.

Charles Péguy marque le terme de cette évolution lente et progressive commencée avec Taine.

En effet, « Péguy, penseur, poète et croyant, représente bien le voyageur lassé qui arrive enfin, les souliers poudreux, la barbe inculte et les vêtements fatigués, par le chemin. Il savoure les brises nouvelles et, cependant, tout son être frémit encore des tempêtes du passé et garde les souillures de la route. »² Toutefois, « Péguy même qui, en fait, symbolise bien le point d'arrivée, n'est pas, parmi les croyants, le type qu'il serait le plus sûr d'imiter et quelques-unes de ses paroles, rapportées par son ami Lotte, feraient justement froncer le sourcil à quelques théologiens stricts. »³

II. Charles Péguy

En avril 1897, Charles Péguy publia son premier article : « La Cité Socialiste » dans la *Revue socialiste* sous le pseudonyme de Pierre Deloire ; il y expose ses conceptions sur une cité humanitaire. Ses théories tout à fait utopiques, puisque purement idéales, présentent plus d'une affinité avec les idées bolchéviques de la Russie actuelle. Les articles qui suivirent révèlent un

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 325.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 9.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 9.

polémiste mordant, un partisan dangereux, un socialiste athée dans toute la force du terme.

Plusieurs années après, il est facile de constater qu'une évolution sans cesse ascendante s'est effectuée chez cet homme qui se montra toute sa vie un vaillant apôtre de la vérité. Ne fait-il pas part à ses lecteurs, dans son premier *Cahier* du 5 janvier 1900, de son idéal caressé depuis déjà quelques mois :

Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis plus de vingt mois, et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. Nous y avons à peu près réussi.¹

En 1913, à la veille de la Guerre européenne, Péguy se montre tout autre. Nous le retrouvons fervent catholique mais animé d'un catholicisme sentimental et lyrique et chaud partisan d'une République qui saurait concilier les ardents républicains aux loyaux monarchistes en alliant dans sa constitution les fortes vertus de la démocratie aux nobles qualités de la monarchie.

Le mystique Charles Péguy a donc évolué et, en étudiant ses écrits dans l'ordre chronologique, cette constatation devient encore plus évidente. Aussi, son œuvre offre-t-elle un double intérêt : historique d'abord, puisque les influences qui entraînèrent Péguy et les sentiments qui agitèrent son âme eurent sans aucun doute une semblable répercussion chez un grand nombre de jeunes gens de sa génération, et que, conséquemment, étudier l'histoire de Péguy, c'est entrer plus avant dans une époque critique de l'âme française. En effet, le drame de Péguy fait partie de l'histoire générale et l'on est parfois étonné du rôle important qu'il joua, lui qui semblait condamné à la solitude morale, voire à l'isolement. Son œuvre présente également un intérêt psychologique, nous permettant de pénétrer un type tout à fait original et bizarre qui

¹ Pages 11-12 d'Alexandre Millerand, « Introduction », *Œuvres complètes de Ch. Péguy*, 1927, « Œuvres de prose », t. I, pp. 9-26. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Lettre du provincial*, A 291-292. [N.d.l.R.]

agit constamment à sa guise, vibre à sa manière ; son histoire est celle d'un individu caractérisé par de nombreuses singularités et en même temps celle d'une forte personnalité avide d'action, « d'agir ». C'est dans le domaine littéraire et politique aussi bien que moral, que se produisit l'évolution intellectuelle de Péguy. Différentes influences ont contribué à ces modifications lentes et profondes ; entre autres, la philosophie de Bergson, car l'on peut affirmer avec raison que Charles Péguy, comme plusieurs « de la génération de Renan », a puisé son catholicisme dans les théories spiritualistes de la métaphysique bergsonienne.

III. Enfance et jeunesse

Mais ce Charles Péguy, d'où vient-il, ce Péguy original et génial tout à la fois ?

Du plus vieux centre de la France, du cœur même de notre pays. À quelque distance en arrière des monts du Morvan, sur les deux bords de la rivière Allier, la campagne forme deux versants doucement inclinés dont des forêts occupent les faîtes. Sur l'un de ces versants gîte le village de Gennetines. Moulins, capitale de la province, est proche ; quelques pas sur la route, on en voit les clochers. Gennetines en Bourbonnais est le lieu d'où sortirent, voici trois quarts de siècle, les grands-parents de Charles Péguy. Ils placèrent tout leur bien [...] sur un radeau, et les eaux les portèrent ainsi jusqu'au pont d'Orléans. Ils s'arrêtèrent là., leurs enfants y vécurent, et dans Orléans leur naquit ce fort garçon, Charles Péguy.

Voici donc Orléans : halte, auberge sur la grande route, gardienne du pont qui relie à Paris les pays d'Outre-Loire, gardienne des provinces du centre. Le lieu est bon pour écouter les bruits qui montent de la France, les calmes bruits des champs et la glorieuse rumeur. La belle paysannerie du centre occupe les faubourgs ; elle s'arrête aux portes de la ville ; elle garde là, dans ses petites demeures pareilles à des demeures villageoises, à

peine un peu plus pressées, un peu plus hautes, ses mœurs, sa patience, ses plaisantes manières et de dire et de vivre.¹

En effet, « notre cher Péguy » est né dans la banlieue d'Orléans le 7 janvier 1873. Il descend d'une humble famille de vigneron. Il ne connut jamais son père, ouvrier-menuisier, qui mourut peu de temps après la naissance de l'enfant. Comme ce « petit patron » avait été soldat dans la guerre franco-prussienne de 1870, on dit qu'il mourut des fatigues et des privations endurées pendant le siège de Paris.

Petit Charles fut formé par deux femmes : sa grand'mère, qui ne savait pas lire mais « n'en valait pas moins »² et sa bonne mère, qui vivait du métier de rempailleuse et de la location des chaises de l'église Saint-Aignan. Quoique illettrées, ces deux femmes d'un dévouement, d'une piété vraiment remarquables et d'une distinction tout à fait française donnèrent à l'enfant une formation morale et religieuse qui l'empêcha de verser plus tard dans des vulgarités et des conceptions utopiques et de se lancer à corps perdu, comme cela arrive la plupart du temps aux esprits chimériques, dans des aberrations politiques et morales. Élevé dans un milieu simple et ignorant mais de mœurs exquises et distinguées, le jeune Charles appartient à la fois à la bonne paysannerie et à l'aristocratie française. « Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple. »³ Il est de la vieille France : « c'est un enfant du moyen-âge égaré dans les temps modernes »⁴.

« Gennetines, les domaines paisibles, la descente sur le fleuve ; Orléans, la ville des artisans et des guerres de salut : tels sont les

¹ Daniel Halévy, *Charles Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, Payot, 1919, pp. 7-8. [Note de l'auteur] Laurence Pelland ne renvoie pas à la première édition, de 1918, au texte et à la pagination quelque peu différents. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 8.

³ A. Millerand, « Introduction », *Œuvres complètes de Ch. Péguy, op. cit.*, p. 10.

⁴ Louis Coquelin, « Charles Péguy », *Larousse mensuel illustré*, t. VII (1926-1928), n° 236, octobre 1926, p. 255.

spectacles que nous découvrons au passé de Charles Péguy. Découvertes qui l'éclairent : la vocation héroïque, il l'a ; et aussi la douceur bourbonnaise, la générosité lyrique d'un Lamartine et d'une Sand. Mais il a d'autres dons encore, la terre qui l'a porté ne le limite pas. »¹ Le petit Charles était un enfant bien doué. Il reçut sa formation élémentaire dans une école du faubourg Bourgogne annexée à l'école normale des instituteurs du Loiret. Inutile de dire que cette première étape scolaire fut entièrement laïque et anticléricale. Le jeudi, l'enfant assistait au catéchisme à l'église paroissiale de Saint-Aignan. « Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça, nous dit Péguy. Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves-maîtres. »² À quatorze ans, le jeune Charles entra dans une école professionnelle, mais il en sortit au bout de quelques mois. Un de ses anciens maîtres devinant en lui une intelligence supérieure, lui obtint une bourse municipale et l'enfant fit ses études secondaires de la 6^e à la philosophie, comme demi-pensionnaire, au lycée d'Orléans. Il y resta de 1885 à 1891.

Charles se montra ardent travailleur et solide élève. « Gare à l'Université ! Enfant ne peut contracter dette, dit la coutume. Tout de même que le peuple français se défait de la vieille Église, Péguy se défera de la jeune Université. [...] L'Université qui l'a recueilli le dirige : elle fera de lui un universitaire, comme dans l'ancienne France l'Église eût fait de lui un clerc. Dangereux clerc il eût été, dangereux universitaire sera. »³

Reçu bachelier à 16 ans, le jeune Charles vint à Paris et fut élève du lycée Lakanal, à Sceaux, d'abord, de Louis-le-Grand ensuite afin de préparer l'École normale supérieure. Il se présente aux examens à la fin de l'année et échoue. Âgé alors de dix-huit ans, ce tardif humaniste dont toute la vie est faite d'actes imprévisibles, quitte brusquement l'école pour la caserne. Il s'engage comme volontaire, sert un an à Orléans (1892) et revient à

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 11-12.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 12. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *L'Argent*, C 804. [N.d.l.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 13-15.

Paris sergent avec « la mention très bien au certificat d'aptitude à l'emploi de chef de section »¹.

En juillet suivant, il se présente aux examens et rate le concours une seconde fois. Comme Péguy avait refusé une bourse du lycée pour faire son service, il se trouve, après ce deuxième échec, fort en peine pour continuer ses études supérieures. L'un de ses amis, Henry Roy intervient et finit par convaincre M. Fabre, alors directeur du collège Sainte-Barbe.

De nouveau, boursier, il entre au collège de la rue d'Ulm pour y préparer Normale. À la fin de l'année il est reçu cinquième. Péguy commence alors la préparation du baccalauréat ès-sciences et la licence ès-lettres et l'on crut pendant quelque temps que le jeune homme allait embrasser la carrière du professorat. Mais de nouveaux amis le détournèrent de cette voie. En effet, pendant son séjour à Sainte-Barbe, Péguy recruta son cénacle et ses amis. « C'était l'heure où nos amitiés d'enfance, apparemment les plus solides se déclassaient ou s'éloignaient, laissant l'introduction libre à des amitiés d'élection, bien ou mal choisies, mais librement. »²

L'amitié jouait le premier rôle dans les relations qu'on avait avec lui. On l'aimait ou on ne l'aimait pas. Lui-même ne séparait guère l'intelligence du sentiment et s'il arrivait qu'on cessât de partager ses idées, d'une façon assez étrange mais où s'exprimait un des traits les plus profonds de sa nature, il vous reprochait ce désaccord comme une trahison du cœur.³

Aussi se lia-t-il d'amitié avec Jaurès, fameux par l'éloquence ; Tharaud, bon camarade et amusant causeur ; Porché, affectueux, malicieux et fier ; Baillet qui devint dans la suite moine bénédictin ; Lotte, qui représentait le peuple de la mer, et Marcel Baudouin, qui mourut très jeune. Péguy connut également Lucien Herr, bibliothécaire à l'École normale ; Henri Bergson, maître de

¹ Marcel Péguy, dans Association des écrivains combattants, *Anthologie des écrivains morts à la Guerre. 1914-1918*, Amiens, Malfère, 1924-1926, t. III, p. 521.

² M. Péguy, *op. cit.*, t. III, p. 522.

³ Jérôme & Jean Tharaud, *Notre Cher Péguy*, Plon, t. I, pp. 78-79.

conférences qui venait de publier *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* ; et Romain Rolland, très incliné vers l'Europe germanique.

Mais, fait digne de remarque, Péguy est très vite fatigué de ses amis et se brouille même définitivement avec certains.

Cela s'explique quelque peu chez une personnalité de cette trempe car « son imagination lui représentait d'abord les gens tout autrement qu'ils n'étaient. Il les créait de toutes pièces, suivant la méthode classique, comme Dieu, à son image. Comment s'étonner qu'à l'usage il se trouvât déçu par les êtres réels dont il s'était fabriqué des représentations illusoire ? Il les accusait de changer, d'être infidèles à eux-mêmes. Non, les pauvres : ils ne changeaient pas ! Ils restaient, hélas, ce qu'ils étaient, c'est-à-dire tout différents du patron cornélien sur lequel il les avait découpés. »¹

N'est-ce pas là également l'indice d'une âme, éprise de perfection, qui cherche ici-bas le complet épanouissement de son être, de sa personnalité ? « Jamais je n'ai rencontré quelqu'un, affirme un de ses amis, plus prompt à se donner, à se vouer, mais jamais non plus personne qui au jour de la déception se ressaisît avec plus d'emportement. »²

Parmi ces amitiés de jeunesse, l'une joua un rôle important dans sa vie : ce fut celle de Marcel Baudouin. Jusque-là, ceux qui l'entouraient avaient voulu le diriger vers la carrière de l'enseignement, « et cela uniquement parce qu'un professeur a une vie matérielle plus agréable qu'un menuisier ou un rempailleur de chaises »³. Baudouin le premier fait miroiter devant les yeux du jeune homme la possibilité de tirer un tout autre parti de sa valeur personnelle. Une liaison étroite se forme bientôt entre ces deux êtres avides d'action et surtout pressés de porter remède au mal social, au mal universel.

Souvent dans la cour rose ils discutent tous deux de cette « cité harmonieuse » qui pourrait être créée par un socialiste mystique tout à fait libéré des contingences politiciennes.

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 96.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 95.

³ M. Péguy, *op. cit.*, t. III, p. 522.

Péguy avait commencé à faire profession de socialisme et adopté des allures anticléricales lorsqu'il était encore rhétoricien à Lakanal. Ce fut à l'occasion de l'élection du mineur Calvinhac comme maire de Carmaux contre le candidat que soutenait la compagnie des mines. Calvinhac fut congédié ; les ouvriers ne tardèrent pas à se mettre en grève. L'historien de Robespierre Albert Mathiez ouvrit une souscription à Lakanal en faveur des grévistes. Péguy ne fut pas le dernier à souscrire. La presse cléricale s'étant rangée du côté du patronat, Péguy en fut piqué et cessa d'assister aux offices religieux dans la chapelle du lycée.

Après son année de volontariat et son retour à l'École, Péguy nous est présenté par les Tharaud dans un portrait typique : « C'était un petit homme robuste, un peu massif, avec des épaules carrées, mais dans le détail tout en finesse. Il avait des yeux noisette, ou plutôt couleur de châtaigne, d'un éclat étonnant, qui regardaient passer les idées et s'arrêtaient sur vous tout à coup avec une autorité surprenante, des lèvres minces, bien dessinées entre de vigoureux maxillaires, le sang près de la peau, des artères qu'on voyait battre, des mains admirablement faites qui vous brisaient les doigts quand il vous serrait la main. »¹

Son année de service militaire lui avait tout particulièrement plu. Il voyait dans l'escouade un idéal de communauté, une image de la société qu'il rêvait d'établir. L'esprit d'obéissance et d'autorité qu'il appelait volontiers l'esprit socialiste l'avait surtout frappé. Il s'était épris de cette vie en commun et de la simplicité d'existence qui est le propre de la caserne. La discipline militaire l'attirait étrangement.

Il tenait surtout à être délivré du plus grand de tous les soucis : la liberté. Ce fils de vigneron avait-il gardé du régiment sa démarche rythmée comme un pas de cadence ? Cette discipline d'esprit se reflétait jusque dans son écriture haute et maigre aux lettres semblables à des caractères d'imprimerie, l'égalité complète, cette bonne camaraderie qui se manifeste d'une manière si frappante au régiment le captivait. Mais, par-dessus tout, « ce petit Beauceron rougeaud, sans beaucoup de grâce extérieure,

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 10.

possédait ce don mystérieux comme le génie ou la beauté : le prestige »¹. « On ne pouvait se trouver devant ce puissant esprit sans être aussitôt dominé. »²

La présence de Péguy parmi ses camarades exerçait sur eux un mystérieux empire. « Cette autorité involontaire, mais souveraine, je l'ai compris depuis, c'était celle qu'emporte avec soi toute vie spirituelle plus profonde... Un saint n'a qu'à parler, on ne discute pas, on croit et l'on suit. Il y avait déjà, dans Péguy, dans sa simplicité, dans sa douceur, dans sa bonté, dans sa force, des parties de sainteté. »³

Ajoutons que durant son séjour à l'École, ce fier Orléanais subit, comme d'ailleurs toute la génération de la Sorbonne après 1870, des influences qui imprimèrent, sur son âme neuve, une empreinte qu'elle conservera toute sa vie.

Ce socialisme de collègue dont Péguy devint la plus intéressante personnalité participait beaucoup plus de la ferveur d'un jeune lévite quelque peu illuminé que de la fièvre ulcérée d'un Jules Vallès. Le désintéressement et la générosité en étaient les propriétés distinctives. L'envie et la petitesse d'âme qui eussent été très naturel venant d'un petit bachelier de son extraction, n'y avaient point de part. Ayant perdu la foi de ses ancêtres de très bonne heure, cette nature mystique et religieuse rencontra une forme rationaliste de la charité du Christ dans le socialisme de ses dix-huit ans. Certaines influences du dehors y contribuèrent en donnant à sa sensibilité une orientation vers laquelle elle inclinait tout naturellement.

C'est dans la cour rose de Sainte-Barbe que vit le jour ce socialisme un peu enfant.

« Qu'était-ce donc ce socialisme nouveau, [...] que rencontrait Péguy au seuil de sa vie ? C'était un mouvement fort incertain quant aux doctrines ; plutôt qu'un socialisme, un sentiment de charité sociale, incliné vers le christianisme, incliné vers le peuple

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 14.

² Jérôme Tharaud cité dans D. Halévy, *op. cit.*, p. 21.

³ Joseph Lotte cité dans D. Halévy, *op. cit.*, p. 23.

et peu attentif à cette double réalité qu'en arrière du christianisme il y a une Église, et en arrière du peuple un Parti. »¹

Ce socialisme de la cour rose était plus voisin du socialisme de saint François que de celui de Karl Marx. C'était une disposition du cœur, un respect tout évangélique pour les petites gens. Encore rempli des tendres souvenirs de son enfance, Péguy était pénétré de l'idée que ce menu peuple, plus près de la France d'ancien régime que de celle d'aujourd'hui, était bon.

Au lieu de la pauvreté de jadis, le peuple tombait à la misère. Or la pauvreté ennoblit et la misère dégrade. Et Péguy voulait sauver, comme le plus grand trésor de la race, cette pauvreté qu'il avait connue, et loger l'humanité dans une bonne petite maison de pauvreté, pareille à sa maison natale, où sa mère rempaillait des chaises, du même esprit, du même cœur et de la même main que les artisans d'autrefois avaient taillé les cathédrales.²

Aussi montra-t-il une prédilection pour les métiers manuels, prédilection qui était comme le pendant de son désir de perfection. Le petit artisan, le modeste ouvrier pouvait facilement, après un heureux apprentissage, arriver à la maîtrise. Or, cette qualité est beaucoup plus difficilement acquise quand il s'agit des travaux de l'esprit.

Voilà pourquoi « ce Villon du XX^e siècle » préfère-t-il pourtant le monde des humbles, des travailleurs manuels à la phalange des intellectuels. Et comme, pour lui, réaliser à l'extérieur une œuvre parfaite « ne fût-ce qu'un banc ou qu'un sillon »³, c'est faire passer dans l'esprit une « perfection correspondante », il rêve « d'une société où la première place serait accordée aux ouvriers et aux paysans »⁴.

En ces années, l'idée se répandait parmi les jeunes générations que le devoir primordial de ceux qui avaient reçu la haute culture

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 19-20.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 22.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 23.

⁴ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 23.

de l'esprit et que l'on nommait l'élite intellectuelle était de consacrer leurs « soins directs à l'amélioration morale des masses ouvrières et aux progrès de la justice sociale »¹. M. Paul Desjardins avait soutenu cette thèse dans une brochure *Le Devoir présent*, et avait fondé dans le même but son « Union pour l'Action morale ».

Comment ces privilégiés de l'intelligence voués à la pratique des lettres, des sciences et des beaux-arts pouvaient-ils aider au relèvement des ouvriers et établir une entente entre le prolétariat et la société moderne ? « Ici on envisageait surtout ce bien du côté intellectuel et moral et on se flattait d'y travailler utilement en initiant des auditoires ouvriers aux beautés des grandes spéculations philosophiques et aux chefs-d'œuvre des littératures, principalement étrangères. »²

Des jeunes sorbonnards parcouraient les faubourgs et dissertaient sur Ruskin, Ibsen, Tolstoï, Wagner, Browning, Pascal, Spinoza. Inutile d'affirmer que ce socialisme oratoire produisit plus d'effets perturbateurs qu'il n'aida au progrès et qu'il détourna nombre de jeunes gens des études de leur état.

Ce besoin d'action et d'apostolat explique les randonnées nocturnes des amis de la cour rose au quartier de la Butte-aux-Cailles où Louis Baillet avait découvert l'œuvre de la Mie de Pain que dirigeait un M. Enfert. Il s'agissait de distribuer la soupe aux pauvres du quartier et de leur adresser, en même temps que l'aliment si nécessaire au corps, des paroles de réconfort moral. Cette jeunesse pénétrée de haute culture, quoique remplie d'enthousiasme et de fièvre d'agir, ne laissait pas toujours échapper les paroles qui auraient atteint l'âme de ces pauvres gens peu attentifs aux différents systèmes philosophiques sur lesquels péroraient les gentils normaliens.

Un incident fera connaître l'attitude déjà radicale de Charles à cette époque, mais il prouvera en même temps la haute estime dont l'entouraient ses nombreux amis. Vers 1895, Baillet eut l'idée plutôt baroque de le choisir comme président d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul formée de lycéens. Péguy résolut d'accepter

¹ Pierre Lasserre, *Les Chapelles littéraires*, Garnier, 1920, p. 148.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 150.

par condescendance. Mais une difficulté surgit très vite dans son cerveau. Pouvait-il réciter la prière usuelle qui ouvrait chaque séance, lui qui habitait la « turne Utopie », citadelle d'orthodoxie socialiste et d'anticléricalisme farouche ? Baillet, qui savait que cet anarchiste normalien était parfaitement à l'aise dans une assemblée chrétienne, trouva un compromis. Le vice-président réciterait régulièrement le « *Pater Noster* » et Péguy n'entrerait que lorsque la prière serait dite.

Vers le même temps, les hardis socialistes Mathiez, Weulersse et Péguy menèrent une croisade afin de convertir de nouveaux néophytes à la foi socialiste. Un certain nombre de conférences furent données où l'on exposait la doctrine pure et simple. Celle de Péguy, intitulée « Kant et le devoir social », fit sensation. Les convertis furent-ils nombreux ? Nul ne le sait.

Un autre courant d'idées inspira bientôt à ces jeunes gens un dédain formel pour une culture intellectuelle supérieure et pour une discipline d'esprit ; ce mouvement tendait à discréditer l'humanisme français. Une vive réaction se faisait sentir contre la tendance dominante d'Ernest Renan. On lui reprochait son dilettantisme contemplateur et dédaigneusement inactif. « L'action était le mot d'ordre de ces anti-renaniens. De 1890 jusqu'à l'affaire Dreyfus, la vie française traversait une période de fléchissement et de langueur. L'élite intellectuelle, dont les impressions constituent toujours, dans un pays comme le nôtre, le plus sûr indice de l'état de la vitalité nationale, souffrait d'une sorte de désarroi. »¹

« Le procès fait à Renan était un procès fait à l'intelligence en sa personne. »² Cette faculté tomba en défaveur. « Aussi, Péguy dédaigne de se cultiver, de rien apprendre à fond, d'exercer son intelligence sérieusement et fortement, et d'acquérir l'expérience de l'outil professionnel de l'écrivain : les idées. »³

Enfin, il fut vaincu par le bergsonisme, qui le conduisit au seuil du catholicisme. Avant d'être fasciné par la métaphysique de Henri Bergson, Charles Péguy étudiant, s'était laissé charmé par

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 159.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 161.

³ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 164.

les constructions hégéliennes. Son vieux maître de philosophie, M. François Noël, fidèle et dernier disciple d'Hegel se plaisait à répéter que le jeune Charles « avait une tête pensante »¹.

IV. Premières œuvres. *Jeanne d'Arc*

Cette tête pensante délaisse bientôt la conquête des grades universitaires pour se livrer avec un enthousiasme passionné à l'étude de la question sociale.

Peu de temps après la mort de son fidèle ami, Marcel Baudouin, survenue durant l'année de volontariat à Dreux en 1896, Péguy prétextant, à la rentrée de novembre, « que sa vue baissait, qu'il n'y voyait plus clair », avait demandé un congé d'un an². M. Perrot avait essayé d'abord de le dissuader ; s'étant ensuite rendu compte qu'on ne persuadait pas Péguy mais que cette originale nature se persuadait elle-même, ce vieux savant très perspicace avait jugé prudent et raisonnable de laisser ce garçon, qui disait n'y plus voir clair, chercher et trouver son chemin tout seul.

Il avait obtenu son congé contre la règle de la maison et s'était retiré à Orléans près de sa vieille mère.

Différents bruits coururent. S'éloignait-il uniquement pour ménager ses yeux, ou pour faire son apprentissage d'ouvrier typographe, ou pour organiser un groupe socialiste à Orléans ? On fit toutes ces hypothèses. Mais la seule qui fût vraie ne pouvait raisonnablement venir à l'esprit de personne. Ce socialiste athée rentrait à Orléans méditer sur une sainte dans une atmosphère propice.³

En effet, qui eût deviné que ce socialiste intégral, cet anticlérical pur songeât depuis quelques mois à composer une œuvre pour la glorification de Jeanne d'Arc, l'héroïne nationale de la France ?

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 2.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 194.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 105.

Peut-être subit-il dans le domaine littéraire l'ascendant de son aîné, Romain Rolland, comme lui admirateur de Michelet et qui avait déjà livré au public plusieurs drames sur l'histoire de France ? Toujours est-il qu'en août 1897, il publie d'abord une brochure : « De la cité socialiste » sous le pseudonyme de Pierre Deloire, et à la rédaction de laquelle fort probablement Marcel Baudouin n'avait pas été étranger ; puis, en décembre de la même année, il fait paraître *Jeanne d'Arc*, drame en trois pièces dont il avait écrit la première partie avec la collaboration de son énigmatique Marcel.

Cette œuvre dramatique comprend trois parties : *Domrémy*, *Les Batailles*, *Rouen* et porte cette dédicace juvénile assez étrange :

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de
porter remède au mal universel ;

En particulier,

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie
humaine,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort
humaine
pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;

Parmi eux,

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie
humaine,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort
humaine
pour l'établissement de la République socialiste universelle,

Ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra.¹

¹ Péguy cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 41-42. [Note de l'auteur.]
Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 3-4. [N.d.l.R.]

Cette primeur de Péguy a un charme, déjà une beauté. N'est-elle pas la pierre fondamentale qui sert de base à l'édifice de ses œuvres ? Ne nous fait-elle point connaître l'âme de Péguy chrétien et surtout ne déroule-t-elle pas devant nos yeux l'histoire de la crise qu'il traverse lui-même ? Car cette fille ingénue qui ne veut tenir compte de rien, qui n'écoute guère les conseils de sagesse des gens d'Église, qui ne se rend point à l'expérience des capitaines et des politiciens mais qui, bref, n'obéit qu'à son inspiration, qu'à son appel intérieur, ne représente-t-elle pas à ses yeux le type du héros socialiste vraiment convaincu ? Cette petite paysanne au caractère révolutionnaire qui se lamente si profondément sur la grande détresse du royaume de France n'est-elle pas l'image de sa propre souffrance en face des misères sociales ?

Dans la première partie de ce drame chrétien, Charles Péguy révèle l'origine de l'inspiration mystique et mystérieuse qui anime la Pucelle d'Orléans. Jeanne est terriblement épouvantée à la vue de cette guerre entre peuples chrétiens et surtout à la pensée que cette lutte entraînera la damnation éternelle d'un grand nombre d'âmes. Cette fille des champs est vivante d'une humanité mouvante et touchante. Les accents de révolte de la petite bergère ne sont-ils pas l'écho des sentiments qui animent son âme à lui, Péguy ? Pourquoi Péguy ne partage-t-il pas la foi de ses amis orthodoxes dont il vénère la sainteté ? S'il n'est pas chrétien, c'est précisément « parce qu'il a la passion du salut, parce qu'il veut sauver, et parce que le salut rencontre dans le dogme catholique des bornes qu'il n'accepte pas : *Je m'attaquerai donc à la foi chrétienne*, dit-il. »¹ N'exprime-t-il pas lui-même dans son écrit *De la grippe* les causes de son manque de soumission ? Car les sentiments de Péguy, quoique identiques à l'orthodoxie, n'entraînent pas l'obéissance, le conformisme.

Ce qui nous est le plus étranger en elle [la foi chrétienne], et je dirai le mot, [...] ce qui est barbare, ce à quoi nous ne consentirons jamais, ce qui a hanté les chrétiens les meilleurs, ce pour quoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 53.

silencieusement détournés, mon maître, c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous nommons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence, et renforcement de tout par l'éternité. Ne consentira jamais à cela quiconque a reçu en partage ou s'est donné un sens profond et sincère du collectivisme. Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité. Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre :

Debout ! les damnés de la terre.

Debout ! les forçats de la faim.

tout à fait ainsi, et sans nous laisser conduire aux seuls mots, mais en nous modelant sur la réalité, nous sommes solidaires des damnés éternels. [...] Ciel ou terre, nous n'admettons pas qu'il y ait des morceaux de la cité qui ne résident pas au dedans de la cité. [...] Jamais nous ne consentirons à un exil prolongé de quelque misérable. À plus forte raison ne consentirons-nous pas à un exil éternel en bloc. [...] L'imagination d'un exil est celle qui répugne le plus à tout socialisme. Jamais nous ne dirons oui à la supposition, à la proposition de cette mort vivante. Une éternité de mort vivante est une imagination perverse, inverse. Nous avons bien assez de la vie humaine et de la mort humaine.¹

Ces paroles qu'il fait dire à Jeanne dans la première partie de ce drame ne sont-elles pas celles qu'il répète souvent, lui qui ne peut et ne veut pas accepter cet article du dogme catholique sur la mort vivante des damnés par la damnation éternelle ?

Aussi, la vierge de Domremy, que le mal excède et irrite, raconte-t-elle ses souffrances intimes à sa petite camarade, Hauviette, qui cherche vainement à l'apaiser en lui donnant ce conseil : « Travaille et soumets-toi. »² Non satisfaite, Jeanne va dire ses anxiétés à une bonne religieuse du pays lorrain, Madame Gervaise. Cette nonne franciscaine sait que le chrétien doit

¹ Péguy cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 53-54. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Toujours de la grippe*, A 464-465. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 38.

combattre le mal sans l'espérance de l'abolir ; elle sermonne donc l'enfant : « Prie et soumets-toi »¹, lui dit la pieuse croyante.

Devant les résistances de la fillette, elle lui rappelle alors que Jésus lui-même a connu cette révolte et cette douleur mais qu'il a dû s'arrêter au seuil de l'enfer et qu'il n'était guère en sa puissance de sauver les damnés. Madame Gervaise expose, la douleur affreuse du Christ-Jésus en quelques vers qui sont d'une solidité et d'une force tout à fait virile :

Jésus mourant pleura sur les abandonnés.

Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleurs et douloureuse en bas,
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas,

[...]

Étant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout,
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,
Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encore debout,

Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.²

Et Madame Gervaise s'adressant à l'enfant obstinée : « Pourquoi vouloir, ma sœur, sauver les morts damnés de l'enfer éternel, et vouloir sauver mieux que Jésus le Sauveur ? »³

La jeune fille répète alors, de toute l'ardeur de son âme endolorie mais non soumise : « Alors [...] qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »¹

¹ D. Halévy, *ibidem*.

² D. Halévy *op. cit.*, pp. 39-40. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 17. [N.d.I.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, p. 40. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 17. [N.d.I.R.]

Elle prie Dieu d'envoyer au peuple français un chef de guerre, et le Tout-Puissant lui ordonne de remplir ce rôle sublime. Jeanne quitte son village natal subrepticement, sans voir ses parents, et après avoir adressé ses adieux touchants à la Meuse :

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.

Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusaît, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, — à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

¹ D. Halévy, *ibidem*. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 18. [N.d.l.R.]

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais.¹

Impossible de passer sous silence les adieux de Jeanne à sa maison paternelle. Ses accents ne sont-ils pas l'écho d'un Lamartine ou d'un Vigny ?

Ô maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Tous les soirs passagère en des maisons nouvelles,
J'entendrai des chansons que je ne saurai pas ;
Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles,
J'irai dans des maisons que je ne saurai pas.

Maison de pierre forte où bientôt ceux que j'aime,
Ayant su ma partance, — et mon mensonge aussi, —
Vont désespérément, éplorés de moi-même,
Autour du foyer mort prier à deux genoux,
Autour du foyer mort et trop vite élargi,

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine ?
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;
Quand pourrai-je dormir après avoir prié ?
Dans la maison fidèle et calme à la prière ;

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
Ô maison de mon père, ô ma maison que j'aime.²

Dans la deuxième pièce, Péguy nous montre l'humble villageoise en butte aux difficultés que lui suscitent les capitaines et le roi lui-même qui se défient de cette inspiration mystique et mystérieuse tout à la fois. Elle entre alors en discussion avec les clercs qui veulent s'assurer de la divinité de sa mission.

¹ Charles Péguy, *Morceaux choisis. Poésie*, 5^e éd., Gallimard, 1927, pp. 7-9. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 58-59. [N.d.I.R.]

² Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 59-60. [N.d.I.R.]

S'étant armée, la vaillante guerrière délivre Orléans et fait sacrer son roi à Reims.. Après ces brillantes victoires, elle n'est point apaisée. Car qu'a-t-elle sauvé ? Qu'a-t-elle fait ayant voulu tant faire ? La France reste toujours inachevée et atteinte du mal, du péché. Elle s'obstine à guerroyer, à vouloir atteindre son vieil ennemi. Enfin, Péguy, dans une troisième et dernière partie, met la généreuse enfant, aux prises avec ses juges iniques, tous, gens à la solde du roi d'Angleterre. Elle se défend mais, hélas, le mal a trouvé en elle ses repaires. Car il lui est arrivé de s'irriter, de mentir même. Elle est atteinte de cette lèpre dont elle voulait délivrée l'humanité française.

Et, la veille de sa mort, dans une prière fervente et pieuse, elle adresse tristement à Dieu cette pressante supplique :

Je voudrais bien savoir
Ô mon Dieu s'il est vrai que je me sois damnée.¹

Cette œuvre ne peut certes être lue sans que le lecteur en éprouve une émotion profonde mais tendre. Jeanne y symbolise le dévouement mystique et donne à la France et même à l'humanité entière le plus bel exemple du désintéressement féminin.

Ce drame est double : celui de l'enfant lorraine qui souffre amèrement devant son cher pays de France pillé, dévasté et livré à l'ennemi et celui de la vierge chrétienne, qui est aussi celui de Péguy, en face de la création envahie par le mal.

« — Il est vrai : je souffre encore une souffrance, une souffrance inconnue, au-delà de tout ce que tu pourrais imaginer. »²

La plupart des amis de Charles Péguy négligent ou même ignorent cette première œuvre originale ; ils ont tort, car elle renferme des beautés cachées, et certains de ses vers sont parmi les plus forts de la poésie religieuse française.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 41. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 286. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 38. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 12. [N.d.l.R.]

De plus, ne permet-elle pas de puiser jusqu'aux sources pour découvrir les traits caractéristiques de l'esprit de l'auteur même et ouvrir de larges perspectives sur son avenir ?

Quel dut être l'étonnement du socialiste Lucien Herr lorsque ce volume de vers et de prose mêlés, tout rempli de singularités, tomba sur sa table de bibliothèque ! Une sainte, des voix célestes, saint Michel, sainte Catherine, quels visiteurs importuns dans ce milieu anarchique alors qu'on était en pleine fièvre Dreyfus !

« Comment cet extravagant Péguy, qui donnait tant de preuves du meilleur esprit républicain et laïque, avait-il pu perdre son temps à ces vieilleries réactionnaires ? »¹

Comment surtout était-il parvenu à placer sa République socialiste universelle sous le vocable d'une sainte de la chrétienté ? Un diagnostic attentif ne révélait-il pas chez ce « pion » quelques symptômes d'une tare héréditaire, irrémédiable : le sentiment religieux ?

« Péguy lui-même ne se rendait pas compte qu'il était pénétré du même esprit chrétien qui animait son héroïne. Un grand écrivain va toujours au-delà de sa pensée claire. L'inconscient le précède sur sa route. Il suit sa création. Deux années de méditation avaient suscité en lui une disposition intérieure qui le faisait agir et penser, sans qu'il s'en doutât, en chrétien. Et ce n'est qu'après coup, en revivant par la mémoire ce temps-là, que son dreyfusisme d'alors lui apparut ce qu'il était vraiment : un état religieux, une poussée mystique, qui jaillissait tout droit de l'antique souche chrétienne. »²

Sous le pseudonyme de Pierre Baudouin, il publie l'année suivante *Marcel. Premier dialogue de la cité harmonieuse*. Cet opuscule résume les idées qu'il avait échangées avec son « alter ego », Marcel Baudouin, peu de jours avant la mort de ce dernier ; l'auteur décrit la cité où les citoyens pourraient facilement s'éprendre d'idéal et seraient aptes à comprendre des nobles dévouements tels que celui de sa sainte préférée : Jeanne d'Arc. Écrit sans divisions apparentes, l'ouvrage se décompose

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 143.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 144.

facilement en quatre parties bien distinctes. L'écrivain subtil, ayant étudié l'universalité de la cité harmonieuse, passe en revue fort brièvement, les conditions du labeur matériel, analyse ensuite la vie intérieure des citoyens et traite, en dernier lieu, du travail désintéressé dans le domaine des sciences, des arts et de la philosophie. Péguy s'attarde longuement sur les deux dernières parties ; la question du travail matériel lui semble plutôt secondaire.

V. Librairie socialiste et fondation des *Cahiers de la quinzaine*

Ayant épousé civilement la soeur de Baudouin, qu'il connaissait à peine, il renonce à l'internat de l'École et abandonne bientôt définitivement l'enseignement. Il devient alors, avec ses maîtres et ses amis, codirecteur d'une librairie socialiste sise à l'angle de la rue Cujas et de la rue Victor Cousin. Être boursier en Sorbonne et diriger en même temps une firme commerciale auraient pu lui causer des embarras ; il agit donc sous le nom d'un de ses amis dévoués et inscrit en lettres d'or au-dessus de la porte d'entrée de sa forteresse socialiste et dreyfusarde : LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS.

Cette librairie était le quartier général des normaliens et des étudiants sorbonniques qui venaient chaque jour pérorer sur l'Affaire.

Tout en faisant l'apprentissage du métier d'éditeur, Péguy prépare l'agrégation et assiste à certains cours. En juillet, il se présente à l'examen et échoue.

Péguy resta deux ans à la librairie socialiste ; durant ce laps de temps, il écrivit peu. Seuls divers articles de critique parus dans la *Revue socialiste* et la *Revue blanche* figurent parmi ses productions littéraires.

Vers la même époque, le parti dreyfusard se sentant trop faible contracta une alliance avec le prolétariat socialiste. Cette union donna naissance au « socialisme unifié », qui adopta l'orthodoxie marxiste. Le prestige toujours croissant du marxisme parmi les socialistes européens avait très probablement pour principale

cause la victoire des armes allemandes et la puissance matérielle de la Germanie moderne. Quoiqu'il en soit cette unification eut le tort de déplaire à Péguy. Aussi s'empres-t-il d'attaquer par la plume ce parti unifié ; il dirigea surtout ses invectives contre celui qui était, en ce temps, la vivante incarnation de ce socialisme : Jules Guesde.

Vers la fin de 1899, il se brouilla avec Lucien Herr et avec la majorité de ses associés à propos de la révision du procès Dreyfus et aussi au sujet du Congrès socialiste. La rupture fut imminente lorsque Péguy exposa aux Cinq son projet de fonder une revue dans laquelle on opposerait « la simple vérité à la vérité du Parti »¹. Ne pouvant plus supporter les incartades de son élève à l'égard de Jules Guesde et des guesdistes, Lucien Herr lui répondit : « Vous rendez impossible ce que nous voulons faire. Avec votre façon de concevoir le socialisme, vous ne pouvez être socialiste que tout seul. N'est-ce pas ce que vous voulez ? Au fond, vous êtes anarchiste, vous êtes péguiste. En tous cas, vous n'êtes pas des nôtres. »²

Lucien Herr souffrit terriblement de sa rupture avec Péguy : « quand des intellectuels se brouillent, leur rupture a toujours quelque chose de particulièrement brutal, parce qu'ils affectent de compter le sentiment pour rien. Eux-mêmes distinguent assez mal la part que tient le cœur dans ces amitiés que l'esprit seul paraît avoir fait naître et nourrir. Mais quand les intelligences se séparent, il faut bien que les cœurs s'en aillent aussi de leur côté, et cela ne va pas sans douleur. »³

Avide d'indépendance et ne rencontrant point l'assentiment de ses co-associés, il quitta alors la rue Cujas et vint s'installer tour à tour sur la rue des Fossés Saint-Jacques avec les Tharaud, à l'École des hautes études sociales, puis enfin au numéro 8 de la rue de la Sorbonne.

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 191.

² P. Lasserre, *op. cit.*, pp. 175-176.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 194.

Devenu son maître absolu, il commence la publication des *Cahiers de la quinzaine*, dont le premier numéro paraît le 5 janvier 1900. Il conduira ses abonnés pas à pas vers la Mystique.

« Qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? », demandait Jeanne avec son audace obstinée. C'est aussi le cri de Péguy. L'Affaire lui fournit l'occasion d'écrire ; il s'élève contre la politique antidreyfusarde. Reconnaître l'innocence de Dreyfus, c'était, pour lui, sauver l'honneur de la France.

« Sa sympathie allait à tout ce qui était original et sincère. La foi dreyfusiste et socialiste de Péguy était essentiellement mystique, pure de toute compromission politique. Il lui parut que certaines idées pour lesquelles il avait combattu avaient été après leur triomphe exploitées et avilies ; il le dit violemment et avec une grande puissance d'ironie et d'invective. »¹

Aussi ce pamphlétaire malcommode multiplie-t-il ses rhapsodies singulières, dans lesquelles le sarcasme et l'ironie acerbe avoisinent la plus haute philosophie. Il les dirige contre la Sorbonne, contre les fonctionnaires intellectuels, contre Jaurès qui a soutenu le Ministère Combes, contre les universitaires.

Peut-être un grain d'envie anime sa colère. Il ne voit pas sans mécontentement ces camarades arrivés, rentés, considérés, qui, étudiant les noviciats provinciaux et utilisant les antichambres ministérielles, se sont glissés de leur chambrette d'étudiants jusqu'aux grands postes. Quand ils entrent à la Sorbonne, ils passent devant sa boutique et le saluent de la main, d'un geste protecteur. Péguy, c'est pour eux l'enfant perdu, le raté de leurs promotions. Il s'irrite. Il ne voudrait certes pas être comme eux, et le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas ; mais il les hait d'avoir ces vies commodes qu'il n'a pas. L'irritation s'ajoute aux mouvements de sa pensée.²

La gérance des *Cahiers* fut longtemps très difficile et Péguy eut souvent recours aux souscriptions de quelques amis.

¹ Maurice Enoch, *Larousse mensuel illustré*, t. III (1914-1916), n° 96, février 1915, p. 354.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 59-60.

Aussi bataille-t-il avec acharnement pour le salut de tout ce qui est pauvre ; il s'en prend à l'État moderne et dénonce ses tyrannies, sa matérialité et sa vénalité. En octobre 1906 et 1907, il publie trois cahiers qui sont ses premiers écrits de polémique : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* ; *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* ; *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*.

Péguy proteste énergiquement contre le népotisme et le favoritisme qui font parvenir les médiocres « aux postes et places de choix » et refoulent « tout ce qui est pauvre, tout ce qui est cultivé, tout ce qui est libre », « aux places basses, aux places pauvres, aux postes ingrats »¹. Et Péguy continue à mordre à belles dents. Cet orgueilleux, présentement dans une sorte d'impasse, semble vouloir tirer vanité, se faire gloire de ses embarras. Il ne peut cependant contenir son humeur impatiente et il se répand au dehors en paroles satiriques parfois cruelles.

Le style de Péguy est tout à fait singulier et unique. Sa rhétorique dérouté même les meilleurs juges dans la matière et reste pour plusieurs un secret, un mystère.

Le style de Péguy est semblable à celui des très anciennes litanies. Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierre... Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent ; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accroît, s'affirme et toujours plus nettement ; on avance. [...] Je ne veux plus aimer que les déserts ou les jardins ; les jardins très soignés et les déserts monotones où la même fleur, ou du moins la presque pareille, répètera la presque semblable parfum, durant des lieues ; et le même caillou, la même couleur, et pourtant à chaque fois un tout petit peu différente ; comme la flûte arabe la même phrase, presque la

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 61. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, B 717. [N.d.l.R.]

même, durant presque tout le concert ; comme le croyant la même prière, durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque la même, un peu différemment intonnée, presque sans qu'il s'en doute, et comme malgré lui qui recommence encore, et où sa foi ne s'épuise pas encore.¹

Au premier abord, Péguy semble se répéter mais il ne se répète jamais : « il avance à la manière du flot, poussant sa pensée par longues vagues, chacune recouvrant la précédente et la dépassant d'une ligne. »²

François Porché compare le style de Charles Péguy au rythme de la marche : « Et c'est pourquoi elle donne quelquefois au lecteur mal préparé l'impression du piétinement. Erreur grossière. Péguy ne piétine jamais sur place, mais il est vrai qu'il n'avance que d'un pas à la fois, sans se presser, en bon brisquard d'infanterie. Dure est la route et lointaine l'étape, et il faut aussi surveiller la gauche, le fusil sous le bras, parce qu'il y a des buissons pleins d'embûches, et que déjà le soir descend. »³

En effet, Péguy veut livrer sa pensée telle qu'il la conçoit, telle qu'elle surgit de son cerveau, dans son désordre apparent, avec ses saillies, ses longues parenthèses. De là ses éternelles répétitions, ses lenteurs infinies, ses phrases sans verbes, sa ponctuation vraiment déconcertante, ses mariages de mots et de néologismes étranges qui produisent l'effet d'une pensée qui marche pour le simple plaisir de marcher.

C'est dans un petit pavillon, entouré d'arbres, à Lozère, que Charles Péguy écrivit la plupart de ses œuvres. Ses méthodes de travail étaient des plus curieuses. Il écrivait dans une pièce sombre et austère, meublée de grandes bibliothèques en acajou, d'une table de bois blanc, recouverte d'un tapis vert, qui portait de nombreuses boîtes de carton, enfermant manuscrits à paraître et liasses de feuilles d'expéditions coupée en longues bandes. Sur ces feuilles, il écrivait en caractères allongés et serrés, sans laisser de marge, en espaçant ses lignes de trois à quatre

¹ André Gide cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 64-65.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 42.

³ François Porché cité par Halévy, *op. cit.*, pp. 65-66.

centimètres. Jamais il ne se corrigeait. Il n'a pas plus de dix mots raturés dans la plupart de ses ouvrages. Par contre, il lui arrivait de compléter ses textes, soit en relisant son manuscrit, soit lors de la correction des épreuves.¹

Outre ses propres œuvres, les *Cahiers de la quinzaine* ont fait connaître au public les ouvrages de Jérôme et Jean Tharaud, de Julien Benda, de Maxime Vuillaume, de Georges Sorel, etc. À l'origine, de nombreuses questions de politique intérieure et extérieure y furent étudiées. Les *Cahiers* des dernières séries avaient au contraire une tournure plutôt littéraire.

VI. Péguy et le bergsonisme

Malgré la gêrance difficile de ses *Cahiers*, Péguy ne manquait jamais chaque vendredi d'aller écouter Henri Bergson au Collège de France. Péguy accompagnait ordinairement Georges Sorel ; tous les deux, souffrant de l'appétit métaphysique, communiaient ensemble d'admiration pour Bergson, ce maître au discours subtil et à la pensée fluide, qui, pendant une heure, entraînait ses auditeurs dans l'ivresse la plus agréable.

Le gérant des *Cahiers* se mouvait très aisément dans cette atmosphère ; il faisait une continuelle application de cette philosophie aux actions quotidiennes de la vie et, plus tard, quand il inclinera vers le christianisme, ce sera encore à Bergson qu'il demandera des lumières sur les mystères de la liberté et de la grâce. Nul enseignement n'a exercé sur lui une plus grande séduction ; il a voué à son maître une sincère et affectueuse fidélité et n'a jamais voulu connaître d'autre doctrine. Il s'est toujours déclaré bergsonien. « Cette influence fut pour lui d'une énorme conséquence : mais peut-être pas nécessairement d'une heureuse conséquence. »²

Sans aucun doute, le bergsonisme influa grandement sur sa pensée et son style tout à la fois. « Non pas qu'il rappelât en rien la

¹ M. Péguy, *op. cit.*, p. 525.

² Louis Coquelin, « Charles Péguy », art. cité, p. 256.

manière ondoyante et diaprée du subtil philosophe de l'intuition. Mais on pourrait sans doute dériver les balbutiements et les répétitions du style Péguy, son horreur de la composition concertée, au probe scrupule de recueillir sa pensée sans l'arranger, au moment où elle surgissait des profondeurs de son âme. Le résultat, à dire le vrai, fut quelque peu différent. Péguy était un esprit logicien et autoritaire, et le principal effet de son jaillissement volontaire fut de le faire paraître souvent guindé, pesant, et de donner l'impression de ce qu'il haïssait le plus au monde, le procédé. C'est au contraire quand il écrit normalement, si l'on peut dire, que paraît le mieux tout ce qu'il y avait en lui de fraîcheur et de naïve effusion. »¹

La philosophie de Bergson exerça également une profonde influence sur la mystique de Charles Péguy ; en effet, il y a beaucoup de bergsonien dans ce réalisme mystique de Péguy. Mais il convient d'ajouter que ce hardi Beauceron est redevable de sa structure intellectuelle au Bergson de *Matière et mémoire* plutôt qu'au Bergson des *Données immédiates*. Cependant Péguy a vite dépassé son initiateur au langage éthéré. Son œuvre peut être considérée comme le couronnement qu'aurait dû avoir la philosophie bergsonienne, épanouissement qu'elle n'a pas eu. La philosophie intuitionniste de Henri Bergson pouvait recevoir un double couronnement : l'un, réaliste humaniste ; l'autre, réaliste mystique. Péguy a traversé l'un sans s'y arrêter, il a complété l'autre et s'y reposa. Peut-être eût-il été préférable qu'il n'eût écouté que son cœur simple et naïf et les voix de ses ancêtres du faubourg Bourgogne.

VII. Notre patrie ; le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc

1905 est une année importante et décisive. L'empereur Guillaume débarque à Tanger en uniforme de cuirassier blanc. Les menaces allemandes stimulent le patriotisme de Péguy. L'humiliation nationale lui fait abandonner la révolution

¹ Larousse mensuel illustré, *ibidem*.

dreyfusarde. Devant le péril de la France, il s'élève contre les partisans d'une politique antimilitariste et antipatriote.

Après l'affaire d'Agadir, son indignation véhémement se tourne contre Gustave Hervé, qui lui apparaît comme le plus grand criminel de la plume. Toujours révolutionnaire, Péguy veut le peuple grand mais comment peut-il être grand et honoré si la patrie s'incline honteusement devant les menaces et les volontés étrangères ? Impossible de séparer le peuple et la patrie ; telle est l'opinion du révolutionnaire Péguy, qui n'est guère nationaliste, puisque « [L]a patrie n'achève pas l'homme : elle le forme et le protège pour des destins qui la dépassent. »¹

Aussi, en cette même année 1905, Péguy écrit-il un petit volume d'une beauté simple et très mystérieuse : *Notre patrie*. Ici c'est le patriote qui, dans un style où perce sa spontanéité charmante, raconte la semaine d'un bourgeois parisien, fort probablement la semaine que lui, Péguy, a passée avant la menace. Le gentil roi d'Espagne est venu visiter la capitale française. Le roi se rendit jusqu'au quartier Latin, accompagné de ses beaux cuirassiers. La ville était belle et le bon peuple de Paris aux mœurs singulières était sorti pour voir passer le roi d'Espagne :

Singulier peuple de Paris, peuple de rois, peuple roi ; le seul peuple dont on puisse dire qu'il est le peuple roi sans faire une honteuse figure littéraire ; profondément et véritablement peuple, aussi profondément, aussi véritablement roi ; [...] dans la même attitude et le même geste peuple et roi ; [...] peuple familier et ensemble respectueux, comme le sont les véritables familiers ; peuple vraiment le seul qui sans préparation sache faire à des rois une réception ancienne et royale ; [...] singulier peuple qui ne se précipite pas aux doctes leçons de nos savantes universités populaires, et qui se presse à des cérémonies plus ou moins populaires, vraiment, plutôt moins que plus, d'une popularité contestable, à des fêtes royales, à des cortèges présidentiels ; qui pourtant ne se nomment point officiellement populaires.²

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 99.

² Charles Péguy cité par Marcel Péguy, *op. cit.*, pp. 540-543. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Notre patrie*, B 23-26. [N.d.l.R.]

Un soir, troubles et cris des camelots ; un anarchiste avait tiré au passage des militaires. Rumeur terrifiante mais la félicité n'est point brisée : « [...] le jeune roi part content du vieux peuple, le vieux peuple reste content du jeune roi. »¹

Puis soudain la menace : « Comment en l'espace d'un matin tout le monde [...] sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande [...], c'est ce que je veux d'abord noter. »²

Et Péguy continue à pérorer sur la soudaineté de cette nouvelle et sa rapide propagation parmi le peuple.

Cependant la tension franco-allemande durant toujours, notre pamphlétaire se retourne vers sainte Jeanne d'Arc et sainte Geneviève et médite longuement sur les libératrices des deux villes si chères à son cœur : Orléans et Paris. Dans cette méditation mystique, il retrouve les pieuses impressions qu'il avait éprouvées jadis, lorsque, jeune enfant, il assistait, le jeudi, au catéchisme de sa paroisse en l'église de Saint-Aignan, cet autre libérateur de sa ville natale, Orléans.

Charles Péguy cesse alors de se plaindre et laisse le pamphlet : « [...] il accepte de vivre comme il faut qu'on vive en son temps. »³ Il va enfin devenir poète ; il reprend son œuvre de jeunesse et noircit ces larges blancs et ces marges si spacieuses où sa pensée était restée comme en suspens. Il n'efface pas un seul mot mais ajoute des accroissements immenses.

Après deux années de silence méditatif et de travail ardu, il publie le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910). L'œuvre comprend deux méditations solitaires et deux dialogues. Jeanne fait connaître ses origines populaires dans sa causerie avec Hauviette, sa petite camarade, et ses origines chrétiennes dans son entretien avec une religieuse, Madame Gervaise. Jeanne a vu la France désolée et malheureuse, elle a vu les âmes souffrir autour d'elle ; elle sait aussi que Jésus-Christ est mort pour le salut de l'humanité entière. Voilà tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle sait.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 95.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 96. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Notre patrie*, B 60. [N.d.l.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, p. 100.

Mais, cette petite fille de Domremy veut se dévouer ; elle veut se sauver. Ce matin-là, la fille de Jacques d'Arc, gardant seule les moutons de son père, près de la Meuse, prie :

Ô mon Dieu si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien. Vous nous avez envoyé votre Fils, que vous aimiez tant, votre fils est venu, qui a tant souffert, et il est mort, et rien, jamais rien. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne.¹

Jeanne cause ensuite avec sa petite amie, Hauviette qui ne la comprend pas très bien. Hauviette prie, travaille et espère.

Quand j'ai bien fait ma tâche et bien fait ma prière, il m'exauce à sa volonté ; ce n'est pas à nous, ce n'est à personne à lui en demander raison. Vraiment, Jeannette, il faut que tu aies une grande souffrance pour oser ainsi demander compte au bon Dieu.²

En effet. Jeannette, âme inquiète et insatiable , continue, après le départ d'Hauviette à se lamenter :

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc ? De tout temps, hélas, dans tous les temps on s'est perdu ; mais depuis quarante ans hélas on ne fait plus que cela, on ne fait plus que de se perdre. Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a. Il y en avait encore qui se sauvaient. [...] C'était la terre, hélas, quelquefois, souvent c'était la terre qui préparait à l'enfer. Aujourd'hui ce n'est plus même cela ; ce n'est plus la terre qui prépare à l'enfer. C'est l'enfer même qui redéborde sur la terre. Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc de changé, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau. Qu'avez-vous fait de ce peuple, de votre peuple, chrétien. Faudra-t-il que vous ayez envoyé votre fils en vain et sera-t-il dit que

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, CQ XI-6, 1910, p. 23. [Note de l'auteur.] P2 403. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 62. [Note de l'auteur.] P2 430. [N.d.l.R.]

Jésus sera mort en vain, votre fils qui est mort pour nous.
Sera-t-il dit que vous n'aurez point fait cesser la grande pitié
qui est au royaume de France.¹

L'enfant déverse alors le trop-plein de sa douloureuse tristesse
et de sa poignante inquiétude dans l'âme calme d'une fervente
croyante : madame Gervaise. Elle écoute sa payse qui, pour
l'apaiser, médite avec elle sur la passion de l'Homme-Dieu : le
supplice affreux, la mort cruelle et surtout le cri étrange du
« *sitio* ».

C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance
Du fils de l'homme est vaine à sauver les damnés,
Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance,
Jésus mourant pleura sur les abandonnés.²

Jeannette écoute silencieuse, car il ne sied point de discourir à
son âge ; cependant elle rappelle à son aînée certain verset qu'un
chrétien ne répète guère sans frémir :

- Alors, tous les disciples l'ayant abandonné, s'enfuirent.
- Mon enfant, mon enfant, répond Madame Gervaise,
comme tu parles, tu ne parles pas comme une petite fille.
- Je crois,... je crois..., ose murmurer Jeanne.
- Ma fille, mon enfant, qu'oses-tu dire ?
- Je crois que si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné.³

La bonne franciscaine la reprend vivement et la met en garde
contre l'orgueil. La petite bergère continue : « Jamais nos Français
ne l'auraient abandonné ainsi, jamais nos Français ne l'auraient
abandonné. / Des gens du pays lorrain, des gens du pays

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 64-65.
[Note de l'auteur.] P₂ 431-432. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 191. [Note
de l'auteur.] P₂ 519. [N.d.l.R.]

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 200-201.
[Note de l'auteur.] P₂ 525-526. [N.d.l.R.]

français. »¹ Cette fillette obstinée s'humilie enfin mais elle trouve moyen de dire : « Je suis comme tout le monde ; (mais) je sais que je ne l'aurais pas abandonné. »² Puis : « Je crois bien qu'au fond je ne suis tout de même pas lâche. »³

Madame Gervaise la quitte alors ; et Jeannette, sous l'effet d'une inspiration divine, de s'écrier spontanément : « — Orléans, qui êtes au pays de Loire. »⁴

La personne du Christ-Sauveur domine tout ce mystère ; cette œuvre maîtresse de Charles Péguy est vraiment chrétienne.

L'auteur en est inséparable : « Il parle le langage des chrétiens ; il l'adopte, il se l'approprie ; et de même qu'il croit aux mots du vocabulaire français, supports de sa pensée, d'un même attachement, d'une même adhésion il croit à ces réalités surnaturelles, à ces espérances chrétiennes, supports de son inspiration, de son être ; il est chrétien. »⁵

L'étrange personnalité de Péguy, tout en ayant évolué, semble être toujours demeurée identique à elle-même ; c'est que le christianisme de Péguy ne trahit point son humanisme.

Sa grande œuvre, *Jeanne d'Arc*, commencée dans la fraîcheur de sa jeunesse, lui inspire les mêmes impressions lorsque, parvenu à la virilité, il la veut compléter. « Il développe, il ne modifie rien, il construit sur la pierre depuis longtemps posée. »⁶

Le christianisme de Péguy n'est guère protestant, encore moins moderniste ; il est catholique mais d'un catholicisme nullement clérical puisque, pour lui, une nonne représente toute l'Église. Ce catholicisme jeune et fervent est plutôt lyrique et n'entraîne guère la soumission ; aussi, comme le faisait observer Maurice Barrès, ce

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 203. [Note de l'auteur.] P2 527. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 236. [Note de l'auteur.] P2 550. [N.d.l.R.]

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 241. [Note de l'auteur.] P2 553. [N.d.l.R.]

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 250. [Note de l'auteur.] P2 559. [N.d.l.R.]

⁵ D. Halévy, op. cit., p. 106.

⁶ D. Halévy, op. cit., p. 112.

catholicisme est « capable de désordres immenses »¹. Ce fils de paysans aime et sert son pays et son peuple ; révolutionnaire ou chrétien, ce passionné de la liberté et de l'indépendance ne cédera pas un pouce aux théologiens et aux bureaucrates du christianisme.

Ce même Péguy est le dernier écrivain français qui ait osé et su chanter les conscrits de la Révolution. *Ils étaient heureux, les bougres. Ils faisaient quelque chose. Et ils savaient très bien qu'ils faisaient quelque chose Leurs sabots leur pied nu a obtenu de ce monde un retentissement qui n'a été donné à nul homme depuis, Leur pied nu a obtenu de l'instrument du monde une résonance, des cordes, des routes de ce monde une résonance, un retentissement que nul n'en a tiré depuis.*²

VIII. *Le Porche du mystère de la deuxième vertu ; Le Mystère des saints Innocents*

En 1912, Péguy livre *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*. L'atmosphère de cette œuvre est toute chrétienne et populaire, mystique et familière tout à la fois. L'auteur montre un porche aux vastes dimensions ; il fait parler Dieu comme un vieux patriarche juif qui ne semble comprendre rien du christianisme. Le Dieu de Péguy est un père tout-puissant et sage. Tout en se reposant, il regarde les cieux étoilés ; il cherche la Terre dans l'immense espace. C'est pour cette Terre que son fils a souffert l'énorme aventure : l'Incarnation.

Penché sur elle, Dieu le Père écoute les bruits qui montent. Il aperçoit le bûcheron Sévin qui travaille dans la forêt. Ce brave homme pense à ses trois enfants confiés à la Vierge Marie. Quel courage, quelle espérance ! Le regard de Dieu s'arrête enfin sur la Lorraine, d'où un cri a jailli naguère.

« —Orléans, qui êtes au pays de Loire. »³

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 113.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 114-115.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 250. [Note de l'auteur.] P2 559. [N.d.l.R.]

Ô merveille, le Dieu fort se surprend à espérer. L'homme espère en Dieu et le Tout-Puissant espère en l'homme. Jésus, le Sauveur conçoit l'Espérance et cette vertu parvient jusqu'en son Père en passant par le cœur des hommes. Cette œuvre est immense ; elle reflète un christianisme tout rempli des trois vertus théologiques. L'espérance surtout étonne Dieu le Père. Ce patriarche semble avoir un amour de prédilection pour les Français. Aucun Français n'a cru aussi énergiquement que Péguy à la mission de sa patrie. En effet, pour Dieu il n'y a ici-bas rien de comparable au bon peuple français :

Ô mon peuple français, Ô mon peuple lorrain. Peuple pur,
peuple sain, peuple jardinier.
Peuple laboureur et cultivateur.
Peuple qui laboures le plus profondément
Les terres et les âmes.
[...]
Peuple qui suis le mieux, qui as le mieux pris les leçons de
mon fils.¹

Moi je sais, dit Dieu, jusqu'où un Français peut se taire.
Sans rompre l'alignement.
Je sais jusqu'où un Français peut ne pas rompre une
ordonnance.
Et ce qu'ils souffrent en dedans, et jusqu'où,
Quelles épreuves ils portent, sans bouger d'une ligne,
Comme un beau pont, comme une belle voûte bien juste.
Quels sacrifices ils m'apportent, (en secret), nul sacrifice
n'est si profond
Qu'un labour français.²

Péguy publie ensuite le *Mystère des saints Innocents*. Dieu parle lui-même et nous apprend ce qu'il attend de l'Espérance. Le

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, CQ XIII-4, 1911, p. 172 [Note de l'auteur.] P: 733. [N.d.I.R.]

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, CQ XIII-4, 1911, p. 175 [Note de l'auteur.] P: 735-736. [N.d.I.R.]

lecteur attentif y découvre ensuite une méditation sur la Foi, l'Espérance et la Charité :

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui veille dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui veille dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se couche tous les soirs
et se lève tous les matins
et fait vraiment de très bonnes nuits.

[...]

Ma petite espérance est celle
qui s'endort tous les soirs,
dans son lit d'enfant,
après avoir bien fait sa prière,
et qui tous les matins se réveille et se lève
et fait sa prière avec un regard nouveau.¹

Puis, toujours cet enthousiaste admiration pour le peuple français :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.
Ô peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.
Ô peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.²

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, CQ XIII-12, 1912, pp. 19-20. [Note de l'auteur.] P2 780-781. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, op. cit., pp. 112-113. [Note de l'auteur.] P2 780-781. [N.d.l.R.]

Dans ses œuvres, Péguy s'attache à l'homme ; il cherche surtout à montrer sa grandeur. La grandeur chrétienne le préoccupe beaucoup. Cependant, ce fils de la Loire ne considère pas uniquement le chrétien, il a aussi un amour de prédilection pour le Français. Dans sa pensée, la grandeur humaine et chrétienne est intimement liée à la grandeur française. À ses yeux, la France a une véritable mission parmi les autres nations. Le Français a ses faiblesses, sans aucun doute, mais il est grand jusque dans ses chutes et ses misères. Le peuple français est un peuple élu ; il est même le dernier des peuples élus ayant ici-bas une destinée fixée par la Providence. Ce paysan celte semble prétendre que Dieu le Père, qu'il traite plus que familièrement, a une préférence marquée pour le peuple français ;

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls.¹

Péguy, la grande voix lyrique de la France contemporaine, ne veut guère admettre que sa patrie blessée et abîmée disparaisse. Il cherche constamment à l'encourager par la foi, l'espérance et l'amour. Pour ce Bourbonnais, la liberté est la vertu par excellence qui aidera à relever la France ; sans la liberté, ce pays s'étiolera. Aussi Péguy est et reste toujours un libéral. Dieu n'est-il pas libéral en son gouvernement ?

N'a-t-il pas fait don de la liberté aux hommes afin d'être plus dignement servi par eux ? N'oublions point que, pour Péguy,

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 158-159. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P₂ 843. [N.d.l.R.]

L'ordre civil ne diffère aucunement dans son plan de l'ordre divin. Nature et surnature sont étroitement unies.

L'homme servira son Dieu d'abord et son pays ensuite. Mais, la condition essentielle pour que ce service soit vraiment digne, c'est la liberté. Aussi ce fier fils de la Loire se montre-t-il toute sa vie un chaud défenseur de la liberté, car l'homme a besoin d'un certain espace afin d'y prendre ses ébats. Qu'il s'y essaye. Peut-être obtiendra-t-il ainsi la grâce.

Péguy délaisse bientôt ce genre pour des sujets plus dogmatiques.

Il publie alors la *Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* en 1912 et la *Tapisserie de Notre Dame* en 1913. Certaines de ces pages peuvent à bon droit être considérées comme les plus belles de la poésie française.

Péguy reprendra ensuite les pamphlets contre les pédants et les bureaucrates.

IX. Vers le catholicisme

Après 1908, Péguy manifesta des sentiments d'un catholicisme ardent. Cependant il ne s'est jamais déclaré formellement tel. La seule assurance que nous ayons de la véracité de ce fait se trouve dans un récit fréquemment cité par Joseph Lotte, mort comme lui pour la douce France.

En septembre, Lotte vint rendre visite à son ami, Péguy, à Orsay, souffrant d'une maladie de foie ; un médecin habile aurait sans doute diagnostiqué une énorme fatigue morale soutenue stoïquement depuis dix ou douze ans et un épuisement excessif causé par la crise religieuse et tous les tourments qu'un tel état d'âme entraîne. Le malade dit à Lotte sa lassitude, sa soif de repos et son grand désir d'avoir une classe de philosophie dans quelque lycée lointain de province, où il pourrait enfin produire ce qu'il porte en lui. « À un moment, il se dressa sur le coude, et les yeux remplis de larmes : — Je ne t'ai pas tout dit ; j'ai retrouvé la foi. Je suis catholique. »¹

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 235.

Et, Lotte, que n'avaient guère touché les exhortations d'Émile Baumann mais que la perte récente de sa fille et de sa femme avait terriblement remué, fondit en larmes et prononça dans une grande émotion d'amour : — Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »¹

Péguy a certainement prononcé ces paroles ; mais pouvait-il redire dans une parfaite tranquillité d'esprit ce qu'il avait laissé échapper dans un instant d'exaltation souffrante ? Ces paroles étaient-elles conformes à la notion exacte de la foi telle que l'entend la sainte Église ?

Depuis quelque temps, Péguy déjeunait régulièrement chaque jeudi chez madame Favre-Maritain en compagnie d'Ernest Psichari, sous-lieutenant à Moudjeria, dans l'Afrique Occidentale Française, et de Maurice Reclus, alors chef de cabinet de Barthou ; madame Favre-Maritain voyait non sans tristesse son fils, Jacques, échanger avec ce singulier paysan des idées par trop orthodoxes. Péguy avait déjà commencé ses confidences à Maritain, qui s'élançait avec son enthousiasme naturel sur un chemin nouveau et cherchait une autre voie que le bergsonisme pour atteindre l'Absolu. Péguy lui faisait part de ses souffrances intimes au sujet de son mariage civil et ajoutait que sa femme ne consentirait jamais à se marier devant l'Église.

Lorsque Maritain lui exposait certains procédés qui pourraient amener une solution possible à sa situation angoissante en lui permettant de faire baptiser ses enfants et de vivre ainsi en catholique par la réception des sacrements, Péguy répondait que l'idée seule d'employer son autorité paternelle pour faire baptiser ses enfants contre le gré de leur mère répugnait à son esprit.

Comment Péguy pouvait-il imposer quoi que ce fût à quelqu'un, lui qui ne tolérait pas qu'on lui imposât quelque chose ? Autant il était amoureux d'une autorité douce et bienfaisante qui découle naturellement d'un être, autant il détestait une autorité qui s'impose et commande. « Quant à l'assistance à la messe : Ah ! disait-il, sans recevoir les sacrements et faire partie du troupeau, je ne le pourrais pas. Je crois que je

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 236.

m'évanouirais ! »¹ Et ce stoïque humaniste, qui aurait donné « tout saint Thomas pour le Salut, le Magnificat, l'Ave Maria, et le Salve Regina »², préférait prier seul. Cet étrange néophyte menait cependant dans la foule une vie merveilleuse en communion avec le ciel. Toujours très bergsonien, ce bizarre raisonneur n'était pas pressé de faire son entrée dans un catholicisme où ses pensées seraient limitées et où il lui faudrait « abandonner la mystique chrétienne pour la politique catholique »³.

Maritain reprochait souvent à Péguy ces rêveries religieuses, cette sorte de catholicisme ambulante qui traînait à sa suite, dans les rues de Paris, tous les saints et les saintes avec sainte Geneviève et Jeanne d'Arc à leur tête. Il le blâmait d'abuser des grâces divines en croyant pouvoir s'affranchir des règles de l'Église, en s'évadant du catholicisme régulier et en essayant de vivre dans une sorte de religiosité vague à base de lyrisme et de sentimentalité.

Péguy rompt bientôt avec Maritain ; celui-ci subissant chaque jour davantage le prestige de saint Thomas et de la philosophie scolastique, déserte le bergsonisme qui l'avait arraché au matérialisme sorbonnard parce qu'il est persuadé de l'incompatibilité de la philosophie bergsonienne avec la foi catholique. Cette conduite ne fut pas sans déplaire à notre théologien fantaisiste.

Il est fort probable que la gérance et la direction des *Cahiers* était aussi, dans sa pensée, un autre obstacle à son entrée définitive dans le giron de la sainte Église. Péguy détestait tout ce qui aurait pu donner l'idée qu'il n'était pas fidèle à lui-même, à son passé. Pour professer la foi, il fallait faire baptiser ses enfants, se marier à l'Église.

Or toutes ces nouveautés le troublaient. Mais, il y avait aussi ses abonnés ; dans les rangs de ses douze cents abonnés, l'on comptait des juifs, des protestants, des catholiques, à peu près tous athées. Le comprendraient-ils s'il se déclarait tout à coup catholique pratiquant et convaincu ? Péguy ne tenait pas à les

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 80.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 242.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 77.

brusquer. Il voulait reprendre seul le chemin du catéchisme et de la paroisse Saint-Aignan et ensuite amener ses disciples peu à peu au point où il était lui-même.

Toutes ces rêveries grandioses étaient plutôt de nature à laisser Jacques Maritain insensible. Voilà précisément ce qui hâta la rupture entre les deux amis.

« J'ai des grâces que vous ne soupçonnez pas ! »¹, s'écria-t-il un jour devant la sœur de Maritain récemment convertie à la religion catholique. Notre néophyte avait retrouvé la foi de ses ancêtres orléanais ; il avait une charité suffisante, même pour ses ennemis, mais ce qui lui faisait défaut, c'était la vertu d'espérance. Péguy manquait de confiance envers Dieu ; cela était beaucoup plus grave que de manquer de confiance envers Péguy, ce qui l'affligeait énormément pourtant.

Aussi, semblable au pugiliste qui fait de l'exercice pour s'entraîner, Péguy, dans le même but, avait composé ces deux derniers mystères. *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* et *Le Mystère des saints Innocents* ne forment en réalité qu'un seul poème d'entraînement mystique à l'espérance. Ne l'a-t-il pas d'ailleurs lui-même, un jour, avoué à Lotte ? « Non, mon vieux, je n'y croyais pas, à l'espoir. Mes *Innocents*, mon *Porche*, c'était une anticipation. Ce que j'écrivais là-dedans, je ne l'avais jamais pratiqué. »² Péguy se trompait quelque peu, car il s'est toujours montré toute sa vie un ardent partisan de l'optimisme, Mais l'optimisme et l'espoir ne sont pas tout à fait identiques ; celui-là est un sentiment aveugle bien humain, celui-ci, un sentiment pénétré d'une céleste clarté.

Un beau jour, Péguy, cet incroyant, vit que son entraînement spirituel, cette espèce de gymnastique pratiquée entre le ciel et la terre allait porter des fruits. En 1912, un de ses fils avait eu la fièvre typhoïde ; étant allé achever sa convalescence avec sa mère à Denneville, l'enfant y prit la diphtérie. Dans sa maison de banlieue, Péguy éprouva une angoisse extrême. Il se souvint alors de ce que Dieu le Père raconte du bûcheron de Lorraine. Pourquoi lui, Péguy ne ferait-il pas ce qu'avait fait ce brave homme de

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 91.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 160.

bûcheron ? L'idée d'un vœu à Notre-Dame lui vint à l'esprit. Semblable à un pèlerin de Saint-Martin de Tours ou de Saint-Jacques de Compostelle, Charles Péguy se mit hardiment en route pour Chartres, sa cathédrale. Il franchit en trois jours, à pied, les quatre-vingts kilomètres qui séparaient la boutique des *Cahiers* du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres. Aux croix des carrefours, il s'arrêtait pour égrener des « *Ave Maria* ». Qu'allait dire à Notre-Dame ce pèlerin poussiéreux et courbaturé aux pieds meurtris par la fatigue de la longue route parcourue ? Répéter la prière du bûcheron : « Je n'en peux plus, je n'y comprends plus rien, j'en ai par-dessus la tête, je ne veux plus rien savoir. Je ne peux pas m'occuper de tout. J'ai un office, vous le savez bien, les *Cahiers*, c'est une affaire énorme ! Je n'ai pas une vie ordinaire. Ma vie est une gageure ! Nul n'est prophète en son pays. Mes petits ne sont pas baptisés. À vous de vous en occuper. Je n'ai pas le temps. Je n'en peux plus. Prenez-les. Je vous les donne. »¹

L'enfant fut guéri. Madame Péguy eut l'intention de faire baptiser le petit Pierre sur-le champ ; ayant mandé son mari, cet amant de la vie de Bohême répondit qu'il ne pouvait quitter Paris où le retenaient les difficultés sentimentales d'un ami. La bonne Madame Péguy n'insista pas et l'affaire en resta là. Dans un de ses colloques intimes avec madame Favre, il lui confia un jour : « Baptiser mes enfants, cela ne me regarde plus. Je les ai remis à la Vierge. Qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. J'en verrais très bien un devenir curé ou pasteur, et l'autre grand rabbin ! »²

Il s'attristait beaucoup d'être éloigné des sacrements ; cependant inconsciemment et même volontairement tout le catholicisme, pour lui, se ramenait à la prière et à la grâce. La prière était l'affaire de l'homme pécheur ; la grâce appartenait au domaine divin. « Je connais des Juifs, disait-il, qui ont des grâces étonnantes, et des catholiques qui n'en ont point. »³ À madame Favre qui était libre-penseuse, il écrivait : « Grande amie, vous êtes

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 169.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 172.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 174.

plus chrétienne dans votre petit doigt que tous ces imbéciles dans tout leur appareil. »¹

D'après ce petit paysan, un protestant devait rester protestant, un juif, juif, et Péguy, Péguy. Pour lui, toute conversion sentait un peu la trahison ; celle d'Ernest Psichari, avec lequel il était lié d'une amitié fraternelle, lui avait singulièrement déplu. Psichari appartenait à l'espèce renanienne et il n'aurait jamais dû passer dans un clan qui éprouvait pour son grand-père Renan du mépris. Il y avait matière à scandale et ce revirement scandalisait Dieu lui-même. Le petit-fils de Renan réitéra les vieilles remontrances de Maritain à l'égard de Péguy. Il qualifiait son catholicisme d'inconsistant et lui reprochait de faire de sa vie un illogisme. Paroles inutiles pour cet obstiné Beauceron.

X. Dernières œuvres

Un an avant la guerre de 1914, il livre au public *L'Argent*, qui est peut-être, en prose, le chef-d'œuvre littéraire de Péguy.

L'Allemagne venait d'ordonner ses immenses armements, la France discutait les siens. La paix était si pesante qu'elle prenait plutôt l'apparence de la guerre. Cette lourde atmosphère excite sa verve ; il ne manque pas de taper sur Jaurès, ce qui exaspère ceux de ses abonnés qui ont de l'admiration et de l'amitié pour le grand écrivain.

Sous la menace de la guerre, Péguy continue ses productions littéraires comme autrefois saint Louis de Gonzague continuait de jouer à la balle au chasseur. Il avait en quelque sorte pressenti cet épouvantable bouleversement. Outre ses tapisseries qu'il désirait suspendre dans les imaginations des chrétiens comme autrefois l'on suspendait certaines tapisseries, aux murs des cathédrales, il écrivait *Clio* et *L'Argent, suite*.

Péguy parvenu à l'âge mûr semble chercher à discipliner la trop grande abondance de son œuvre par la concision de l'alexandrin. À vingt-cinq ans, il ne fait que de la prose et des vers libres ; à la veille de sa mort, le rythme de l'alexandrin l'enivre. Il

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 175.

s'essaye même au genre le plus astreignant et le plus difficile, le sonnet. Au printemps 1913, Péguy annonce avec mystère un poème tout en alexandrins, groupés par quatre. En effet, depuis longtemps il méditait une grande œuvre, comme la *Divine Comédie* de Dante, qui aurait pour sujet Ève. Ce poème de huit mille vers parut dans les *Cahiers* en décembre 1913.

Le lecteur y rencontre, à côté de strophes d'une monotonie vraiment déconcertante, de nombreux vers où se découvrent d'émouvantes beautés d'une admirable inspiration. Quadragénaire et chrétien, Péguy suit toujours avec ténacité sa pensée juvénile qu'il écrivait à vingt ans. « Nous sommes solidaires des damnés éternels. »¹ Il chante et vénère Ève, la mère du genre humain, tentée et déchue et en qui la souffrance des hommes commença.

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
[...]
Et moi je vous salue, ô la première femme
[...]
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre-Dame.²

Les six premiers mois de l'année, si lourds de craintes, de périls, de hontes, Péguy les passe dans un silence presque solennel. Ne commence-t-il pas à sentir que le temps des paroles et des écrits est passé et que le temps d'agir approche ?

Cette guerre, il l'appelle de tous ses vœux et il s'impatiente qu'elle tarde tant à être déclaré. Il aurait encore beaucoup à dire mais, hélas, ce cher Péguy n'est pas content de lui-même.

Il a persisté à écouter toutes ses voix, il a vécu dans l'aventure et n'a jamais réfléchi sur sa conduite. Péguy ne regrette rien mais, parvenu au tournant de la maturité, il laisse deviner de l'irritation, peut-être même du désespoir. Au soir approchant, ce petit

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 242.

² Ch. Péguy, *Morceaux choisis. Poésie, op. cit.*, pp. 144-145. [Note de l'auteur.] *Ève*, P₂ 1188. [N.d.l.R.]

bachelier pauvre et inquiet, qui aime la gloire, aurait désiré une autre fin.

Le 1^{er} juin 1914, les œuvres du subtil Henri Bergson étaient condamnées par Rome. La philosophie bergsonienne en refusant toute valeur au travail de l'intelligence ruinait la doctrine de saint Thomas et par là même minait la foi catholique.

Les catholiques reconnaissent que le bergsonisme avait eu son heure ; en jetant le discrédit sur le déterminisme cette doctrine avait rendu un grand service au monde. Il lui fallait maintenant céder la place à la philosophie de saint Thomas.

Tout naturellement notre Péguy prit parti pour Bergson contre Rome et les thomistes. En quelques semaines il prépara un *Cahier* magnifique intitulé *Note conjointe sur M. Descartes*, dans lequel il s'éleva contre « les bureaucrates de Rome ». Les dernières lignes, qu'il a écrites le jour même de la déclaration de la guerre forment une diatribe contre *l'Index*.

l'Index ! Qu'est-ce que *l'Index* ? Il n'en est pas question dans le catéchisme d'Orléans. À quoi peut bien servir *l'Index* ? Les livres n'ont rien à faire avec la foi. Le catholique est un bon garçon qui va son chemin et sait très bien où il va. Quand il est en peine, ce brave homme consulte les poteaux indicateurs ; tantôt c'est Bergson et tantôt c'est saint Thomas.

Ce Péguy obstiné et entêté a-t-il jamais soupçonné la visite du messager de la Ville Éternelle à Coutances ? En effet, la foi ardente, mais singulière de ce pamphlétaire hardi commençait à inquiéter Rome.

XI. Guerre mondiale. Mort de Charles Péguy

Juillet 1914 ! La guerre ! La guerre que Péguy, avec son intuition merveilleuse, pronostiquait depuis dix ans et avec laquelle il fatiguait tous ceux qu'il approchait, cette guerre le jeta dans une grande stupeur. Comme Péguy faisait partie par son âge de la territoriale, il se fit maintenir dans l'armée active. Il partit donc les premiers jours. De prime abord, il semble que Charles Péguy était persuadé qu'il ne reviendrait pas.

Dans son *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, la muse Cléo ne lui soufflait-elle pas tout bas à l'oreille : « Au bout de cinquante ans, les hommes sont finis. Vous-même, vous, petit, vous n'irez pas même jusque-là. Pas même un demi-siècle. Depuis quinze ans que vous ramez sur cette galère des *Cahiers*, vous vous sentez à bout tous les jours, et il vous semble qu'il y a une éternité que cela dure. Et vous n'en êtes encore qu'à votre quinzième série des *Cahiers*. »¹

Le 2 août, il rejoignit à Coulommiers le 276^e d'infanterie ; le 4 août il partit pour Paris afin de recevoir les hommes mobilisés et de les conduire au dépôt. Il serait possible de suivre jour par jour Péguy, pendant le mois d'août, de la Lorraine à la Marne, trente jours de campagne, car la guerre, dura pour lui exactement trente jours. Mais ne serait-il pas préférable de « ne pas le distinguer de ces milliers et de ces milliers d'hommes qui, à la même minute et pour la même cause, faisaient la même chose que lui. Il me semble qu'il eût aimé cela, car ce furieux amant de la gloire savait que la grandeur la plus grande est peut-être de se perdre dans une grandeur anonyme. »²

Vers les cinq heures, le 5 septembre au soir, près de Meaux, à mi-chemin des villages de Villeroy et de Monthyon, Charles Péguy est tué debout, d'une balle à la tête. On l'enterra avec ses braves camarades dans la grande tombe de Villeroy.

Lorsqu'on exhuma ces morts, on le reconnut par le centime que l'on trouva sur lui. Madame Péguy suspendit ce centime au cou de son jeune fils né après la mort de son père. Cette humble pièce de monnaie ne symbolisait-elle pas la sainte vertu de Pauvreté qui, selon Péguy, faisait la force et la noblesse de ce monde.

Le 16 août il avait écrit à la sœur de Maritain : « Je vous dirai peut-être, un jour, dans quelle paroisse j'ai entendu la messe de l'Assomption. »³

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 232.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 242.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, *ibidem*.

Depuis les dix ans qu'il était revenu à la foi catholique et qu'il se livrait à une méditation religieuse intense, c'était la première fois, et ce fut la dernière, qu'il assista au saint sacrifice de l'autel.

Conclusion

Que faut-il penser de cet original et capricieux normalien ?

Il convient d'affirmer que cet esprit plébéien et aristocrate tout à la fois fut très souvent mal jugé par ceux mêmes qui étaient les plus aptes à le connaître intimement : ses amis. Personne ne peut nier la portée de son influence, qui a été vraiment considérable. Son œuvre a pris aux yeux de l'élite intellectuelle une place importante parmi les écrivains d'avant-guerre et l'historien qui entreprendra d'écrire l'histoire spirituelle de l'époque française de 1870-1914 ne pourra point se défendre de consacrer un chapitre au poète et polémiste français, Charles Péguy. Ce chapitre ne sera pas vide de substance, il offrira au lecteur un intérêt captivant, puisque la crise de Péguy n'est autre que la crise de l'âme française en miniature. Certains de ses adversaires se plaisent à peindre de lui ce portrait moral : une nature ardente, très orgueilleuse, impulsive, anarchique, extrêmement confiante en elle-même et parfaitement incapable de sujétion à aucune règle. Il serait téméraire de souscrire d'emblée à ce jugement fort suspect, mais il convient cependant de se rappeler que l'inimitié est clairvoyante et, après avoir étudié quelque peu la vie de ce fantasque écrivain, l'on reconnaît aisément dans ces affirmations plus d'un élément de vérité.

À défaut d'une formation rationnelle qui est le fruit d'études philosophiques, littéraires et historiques patiemment et assidûment poursuivies, Péguy a reçu en partage une éducation, morale et religieuse qui, outre qu'elle sert de frein aux mœurs, n'est pas sans fournir à la pensée des lumières appréciables.

Le fils d'une chaisière appartient un peu à l'Église ; des prêtres lui ont prodigué leurs soins attentifs. De ce premier contact avec le catholicisme, Péguy a conservé « une aristocratie de sens et d'instinct, qui jointe à toutes les flammes et à toutes les généreuses

impulsions de sa rare nature, à sa sensibilité fiévreusement délicate et violente, à son tempérament frémissant, mais fort, à son humeur tendue et âpre, mais qui a aussi d'étonnantes gaietés et des détentes robustes, à ses dons enfin de mouvement oratoire et poétique, mérite qu'on l'appelle du génie ». ¹ Génie incomplet ne pouvant guère avancer qu'en s'appuyant constamment sur lui-même et essayant de tout tirer des réactions de sa propre personnalité.

Malgré toutes ces trahisons, l'œuvre de Péguy prouve un goût littéraire réel et, une certaine maîtrise du style. L'auteur occupera dans les lettres françaises une place de choix.

Péguy a peu lu mais il a su choisir ses lectures : Homère, Corneille, Racine, Bossuet et Victor Hugo. N'étant guère convaincu de la nécessité d'une solide formation qui leste l'esprit, Charles Péguy ne fit jamais aucun effort pour acquérir, par l'étude personnelle, l'assimilation des auteurs et la méditation, ce fond substantiel et pondérateur qui lui a manqué. Aussi sa pensée, incapable de se mouvoir à l'aise dans le domaine des idées générales, est retenue captive et ne peut guère prendre son essor.

Vers la fin du XIX^e siècle, une réaction contre les symbolistes et les décadents se fit sentir dans la sphère de la poésie. Délaissant la poésie de l'imprécis et de l'éthéré et le rythme qui permet de produire des effets musicaux, plusieurs poètes tels que Albert Samain, Henri de Régnier, Jean Richepin revinrent dans une certaine mesure au classicisme ou au romantisme. D'autres demandèrent leur inspiration au christianisme. De ceux-ci citons Paul Claudel, Francis Jammes et Charles Péguy. Malheureusement, la plupart de ces poètes n'ont reçu qu'une formation religieuse fort incomplète ; aussi déclinent-ils dans un mysticisme qui, quoique très sincère, prend une allure affectée et est tout à fait inaccessible au grand public. Voilà pourquoi quelques-uns sont peu lus ; de ce nombre est Péguy.

Étrange poète, en effet, que ce Péguy. On l'accepte ou on ne l'accepte pas ; on le lit avec un enthousiasme vibrant ou l'on s'ennuie à mourir avec lui. En le lisant, l'on constate facilement

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 170.

l'évolution que Péguy a suivie dans la forme dont il se sert pour exprimer sa pensée. Il écrivit d'abord en prose et en vers libres. Plus tard, il essaya de soumettre sa prolixité à un régime sévère : l'alexandrin. Sur la fin de sa vie, il resserre encore le moule de sa pensée en employant la forme rigide du sonnet.

Ce poète a écrit beaucoup de vers réguliers mais sa prose rythmée et ses cantilènes libres et sans rimes l'emportent de beaucoup sur ses alexandrins et ses sonnets. À vrai dire, Péguy n'appartient à aucun genre ou plutôt il s'exerce à tous les genres. Ses poèmes semblent renouveler des types littéraires déjà anciens : l'épopée d'Homère, les mystères moyenâgeux, la comédie épique de Dante ; ce paysan de la vallée de la Loire se révèle encore pamphlétaire acéré, critique acerbe et polémiste hardi.

Jeune, ce militant socialiste taisait avec scrupule ses origines populaires ; au soir de sa pénible course, les expériences cruelles de la vie le ramènent docilement vers sa paysannerie natale. Il reconnaît qu'un fils de vigneron ne peut jamais frayer chemin avec la bourgeoisie. Il se retire donc, mais, comme cette retraite n'est pas sans l'humilier et le faire souffrir, il n'entend point se retirer sans frapper.

Quoique chrétien, sa colère et son orgueil n'en sont pas moins véhéments et violents : il n'a jamais été un pacifiste. Il dirige donc sa verve meurtrière contre la bourgeoisie, qui ne l'a pas reçu dans ses rangs. Il en veut encore à l'Académie française, qui lui a refusé le Grand-Prix de littérature, pour lequel il s'était porté candidat avec sa *Jeanne d'Arc* ; il tape sur l'universitaire Ernest Lavisse, qui a mal parlé de lui à l'Académie française. En effet, Lavisse a dit : « Péguy est un anarchiste catholique qui a versé du vitriol dans son bénitier »¹. Il attaque enfin Laudet et son collaborateur, Le Grix.

En politique, ce bohème du quartier latin a étrangement évolué ; il ne cesse de répéter : « Je suis un vieux républicain ; je suis un révolutionnaire. »² Quelle est cette vieille République qu'il fait sienne ? Ce n'est point la République des républicains d'après

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 218.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 156-157.

1880 ; ni la Monarchie, ni la République n'intéressent Péguy. Peut-être même la République qu'il prône a-t-elle plus de rapport avec la Monarchie qu'on veut le croire. Écoutons-le : « La République qui était l'objet d'une mystique et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouvernement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique, moderne et généralement d'une basse politique et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. »¹ Qu'était cette révolution sociale qu'il désirait si ardemment pour la société moderne ? C'était non pas un revirement politique ou un changement économique mais plutôt une espèce de « révolution morale, religieuse, mystique, un phénomène de conversion universelle, une élévation subite de toutes les âmes dans les voies de la justice et de la bonté, un *Revival*, comme on dit dans les pays anglo-saxons »².

Pour ce Péguy patriote, les Français étaient un peuple élu, et n'a-t-il pas écrit que Dieu le père même constate que, sans ce peuple insupportable mais débrouillard, un élément essentiel aurait manqué à l'oeuvre divine, la création ? Au sujet du catholicisme de Péguy, nous ne nous poserons qu'une seule question. Comment ce raisonneur a-t-il pu concilier ses habitudes anti-intellectuelles de pensée avec les exigences de la foi telle que l'entend la sainte Église catholique romaine ? Après tout, ce Péguy, qui préfère les saints aux sacrements et à la messe et récite des « *Ave* » dans les rues de Paris mais mord les curés à belles dents et refuse de se soumettre aux enseignements de Rome, est un catholique très étrange. C'est un croyant qui mate constamment sa raison pour la plier au joug ; un de ses camarades, malicieux libre-penseur, ose soutenir que Péguy ne s'est jamais réellement converti et que les jours où il faisait profession de foi étaient ceux où il souffrait du foie.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 157-158.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 179.

En effet, Péguy voulait faire partie du catholicisme mais il n'entend point se départir de sa farouche indépendance. Il a ses idées à lui sur la grâce, idées pétries d'erreurs bergsoniennes. Il ne veut guère du thomisme, qui lui apparaît comme une espèce d'algèbre, un dogmatisme plus ou moins figé, et les abstractions des théologiens lui font horreur. Lorsque éclata la Guerre européenne de 1914, ce « petit maître d'école », ce « pion », comme on l'appelait parfois au régiment, allait être mis à l'Index ; il persistait à nier le rôle de l'intelligence dans la foi catholique et contredisait ainsi l'enseignement traditionnel de la sainte Église. Quel malheur c'eût été, de voir ce chrétien qui descendait de vieilles souches françaises et catholiques condamné comme un moderniste !

Péguy représente mieux que tout autre écrivain l'aboutissement de cette évolution contemporaine commencée avec Taine et Renan. Taine et Péguy ! Deux mondes et un abîme entre eux. Le premier manifeste une confiance absolue en la science et croit à la toute-puissance de l'intelligence et de la raison ; le second, convaincu que la puissance intellectuelle a des limites et que la science est tout à fait insuffisante à fournir à l'homme une doctrine de vie, a recours aux lumières plus hautes de la foi. Taine vient de la bourgeoisie ; Péguy est sorti du peuple pauvre. Tous deux sont élèves à Normale ; Taine se passionne pour les idées, Péguy se montre avide d'action.

Bergson vient et, par sa critique de l'intellectualisme abstrait, sert de pont à Péguy pour lui permettre de s'évader de Taine. Devant les insuffisances de la science et les faiblesses de la raison, ce malin « hérésiarque » sent le besoin de revenir au christianisme. Une mort glorieuse l'a empêché d'achever cette « conversion » si sincèrement et ardemment commencée.

N'avait-il pas senti la guerre, ce petit lieutenant Péguy dont les vers admirables, dix mois après leur parution, servaient d'épithaphe à des générations détruites mais ainsi immortalisées ?

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans leur première forme et fidèle figure.
Ils sont redevenus ces objets de nature
Que le pouce d'un Dieu lui-même a façonnés.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce même limon d'où Dieu les réveilla.
Ils se sont rendormis dans cet alléluia
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

[...]

Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.

Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.

[...]

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
C'est qu'ils en étaient faits. Cette boue et ce sable,
C'est là leur origine et leur pauvre couronne.

Plût à Dieu que le suprême sacrifice de Charles Péguy, en le marquant du sceau du martyr, permit au Très-Haut de l'introduire dans la cité bienheureuse avec les heureux, « ceux qui sont morts d'une mort solennelle ! »¹



¹ Ch. Péguy, *Morceaux choisis. Poésie, op. cit.*, p. 164. [Note de l'auteur.]
Ève, P2 1263-1268. [N.d.l.R.]

André Malraux **ou Comment par la culture éduquer la nation**

Svetlana Slivinskaïa
Société André-Malraux, Saint-Pétersbourg

Le siècle et, avec lui, le millénaire s'achèvent... et le Destin menant l'histoire de l'humanité semble avoir déjà épuisé toutes les expériences sociales, essayé toutes les combinaisons économiques et tous les régimes politiques possibles. Dernière en date, l'idée communiste a démontré son incapacité à sortir de l'utopie. Mais la question de ses conséquences globalement bonnes ou mauvaises reste ouverte ; et voilà que l'humanité perplexe établit le bilan de ses dernières années, et tend ses regards vers le futur où elle espère voir apparaître quelque secrète lumière au bout du tunnel... Mais on n'y voit pour l'heure qu'un chaos qui fait peur.

Et pourtant, nul pays ne manqua, en ce XX^e siècle, de prophètes. La France eut André Malraux, qui vit toujours se réaliser ses prédictions. Ce sage tout droit sorti de la Fable sut connaître les mystères du monde et prévoir le cours des événements qui attendaient les hommes.

Le chorégraphe Maurice Béjart, fervent disciple du génial Malraux, mit en scène pour les dix ans de la mort de l'écrivain, en 1986, son spectacle « Malraux ou les métamorphoses des Dieux », alliant le nom de son maître — devenu d'un même coup dieu et héros — et celui d'un de ses chefs d'œuvre : *la Métamorphose des Dieux*.

Quand, le 23 novembre 1996, Jacques Chirac décida, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort d'André Malraux de transférer ses cendres au Panthéon, c'était presque la France qui le canonisait et le reconnaissait comme Prophète. Jacques Chirac déclara lors de la cérémonie grandiose qui accompagna ce transfert : « André Malraux, nous ne pouvons pas ressusciter votre corps, mais nous ferons notre possible pour ressusciter vos rêves »... Aujourd'hui, l'on répète à l'envi les paroles que dit Malraux au soir de sa vie : « Le XXI^e siècle sera le siècle de la Foi

ou ne sera pas... » Prédiction précise comme une formule mathématique, et qui s'appuie peut-être, à bien y réfléchir, sur cette vérité chrétienne que l'homme est libre de faire le bien ou le mal.

Malraux ne comprend pas seulement sous le terme de Foi la Foi en Dieu, mais aussi la conduite humaniste ou spirituelle, aujourd'hui en passe de disparaître. Et ce, au moment où le monde possède tant de puissants armements, où il peut faire exploser la planète entière. Mais ce fut bien avant les avancées technologiques les plus spectaculaires et l'euphorie qui s'empara de tous au vu du progrès scientifique et technique que Malraux prononça ces mots perspicaces : « La civilisation mécanique et scientifique la plus puissante de toutes apparut incapable de créer aucun Temple ni Sépulcre à soi. » Qui plus est, il semble aujourd'hui manifeste qu'elle a perdu tout accès au Temple, à ce Temple qui porte le nom de la Foi, de la Charité et de l'Espérance. Et les profondes vérités humaines ne sont plus de taille à affronter le pragmatisme impersonnel.

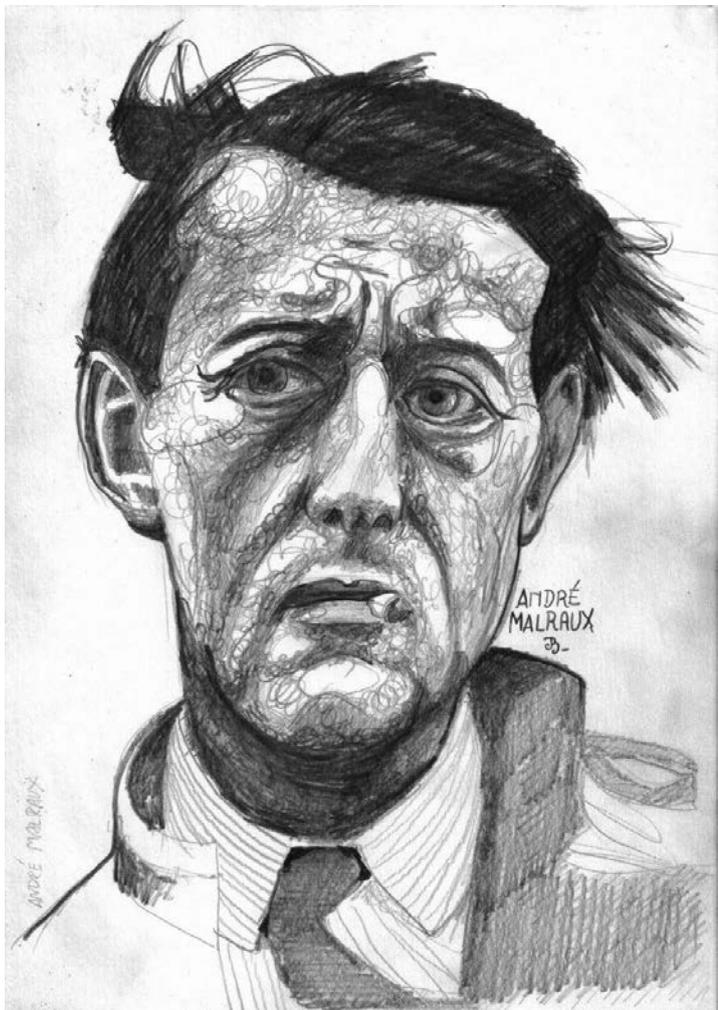
Si maintenant nous examinons les œuvres de Malraux, les titres mêmes de ces livres peuvent nous dire avec précision les paramètres logiques et émotionnels qui caractérisent l'univers et l'homme. Ainsi existe-t-il une « condition humaine » que caractérisent à la fois un facteur humain et les conditions dans lesquelles ce facteur se trouve. L'on pourrait gloser le titre du roman par « les conditions de possibilité de l'existence humaine » dans le XX^e siècle militaire et sanguinaire et y voir ce « Temps du mépris ». Et l'« Espoir », qui, comme l'on dit, meurt le dernier, est encore ravivé dans le moment le plus paradoxal de l'histoire des hommes — paradoxe qui nous conduit de nouveau à la science, cette science qui aurait dû, semblait-il, aider l'homme mais qui suscite une peur semblable à celle qui frappait le Moyen-Âge devant la peste, à celle qui nous frappe devant les moyens de la torture ou les moyens de dissuasion. La science, qui ruine l'écologie de la nature et l'écologie de l'âme. Car autrefois, les médecins, ces représentants de la profession la plus humaine, prononçaient le serment d'Hippocrate ; le XX^e siècle sait bien la façon dont ces professionnels de la santé ont tué, allant jusqu'à

utiliser l'arme bactériologique ou utiliser la psychiatrie comme arme politique, devenant des hommes de main virtuoses à la solde des assassins idéologiques... Et l'homme peut-il renverser ce mouvement, parvenu en un moment si critique ? Ou bien les démons ont-ils à ce point forcé l'âme qu'ils pourront la perdre définitivement ? Le XXI^e siècle même peut, par la volonté des hommes, n'être pas...

Malraux peut être qualifié d'homme du siècle, véritable phare de son époque, de légende du XX^e siècle. Son secret n'est pas véritablement découvert, malgré le nombre de publications qui lui ont été consacrées. De fait, difficile de comprendre comment une vie humaine — et pas particulièrement longue : 75 ans en tout et pour tout — a réussi des exploits que pas moins de dix vies humaines auraient autrement pu accomplir.

Écrivain reconnu, philosophe, théoricien et historien de l'art, archéologue, constructeur aéronautique, aviateur — qui en véritable aventurier fit une traversée sensationnelle des Pyrénées —, commandant d'aviation pendant la guerre d'Espagne ; pendant la Seconde Guerre mondiale, à la tête d'un char, puis de la brigade blindée « Alsace-Lorraine », celle-là même qui libéra Strasbourg et que célèbrent de nombreuses rues et places de France. Gravement blessé au combat, fait prisonnier, déporté dans un camp, il fut condamné à être fusillé et, sauvé par miracle, malgré ses profondes blessures, il réussit à organiser sa propre évasion et à regagner le front.

Dans ses œuvres, au milieu de faits appartenant en propre à sa vie, Malraux narre en somme la biographie du XX^e siècle. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, l'enfant qu'il fut se trouva sous l'influence des idéaux communistes ; mais il s'en départit bien vite, les rejetant comme totalement utopiques. Homme d'action, il se porta volontaire dans bien des guerres de libération et connut trop bien la guerre pour devenir jamais pacifiste. Et le hasard voulut qu'il se trouva toujours sur terre là où le sort décidait du monde. Hélas, il ne vit pas la chute du pouvoir soviétique en Russie, qui changea la face du monde, lui laissant de douloureuses « séquelles » idéologiques.



Malraux vu par J. Bauwens, 2009

Malraux jugeait que son œuvre exprimait une réflexion ininterrompue. Ses discussions avec ses personnages et avec l'Homme composait à leur façon une forme de « monologue dialogique ». Connaissant en érudit les civilisations du passé et celles qui leur succèdent aujourd'hui, il utilisait notamment pour les comprendre les notions de race et de civilisation.

Malraux devint après la Seconde Guerre mondiale la « main droite » du général De Gaulle. Là encore plane un certain mystère. Les deux hommes se rencontrèrent au début de l'année 1945. Malraux fut d'abord, dans un gouvernement qui resta peu de temps en place, ministre de l'Information ; puis, à partir de 1958 et pendant onze ans sans interruption, ministre de la Culture : c'est par la culture précisément et par les hautes valeurs spirituelles qu'elle enseigne, pensait-il, que la nation se développe — devise qu'il mit en application avec le soutien entier de De Gaulle. L'alliance entre les deux hommes était *sui generis*.

Malraux n'avait pas à attendre d'être reçu par De Gaulle, ni n'obtenait d'enveloppe supplémentaire pour le budget de la Culture : au côté à côté avec le Président aux commandes de l'État, il savait qu'il n'y avait pas d'argent et qu'il devait trouver lui-même les moyens de doter la Culture d'un budget suffisant. Aujourd'hui que ces deux hommes ne sont plus avec nous, De Gaulle et Malraux restent étroitement associés dans les Mémoires, dans l'Histoire, dans la littérature. Quelle était leur amitié, tenue loin des projecteurs, quelle fut leur collaboration ? C'est que personne n'a jamais saisi aucune parole de leurs longs tête-à-tête ! Malraux eut-il une grosse influence sur la politique du pays ? Dans ses *Mémoires d'Espérance*, De Gaulle écrit à ce sujet :

À ma droite, j'ai et j'aurai toujours André Malraux. La présence à mes côtés de cet ami génial fervent des hautes destinées, me donne l'impression que par là je suis couvert du terre-à-terre. L'idée que se fait de moi cet incomparable témoin contribue à m'affermir. Je sais que, dans le débat, quand le sujet est grave, son fulgurant jugement m'aidera à dissiper les ombres.

Tout le monde sait que la façon dont ils dirigeaient le pays était souvent sujette à critiques, et que même de nombreuses

personnalités contribuèrent à couvrir de nuages ce gouvernement. Néanmoins, la V^e République vit véritablement renaître la culture française ; des phénomènes comme le Nouveau roman en littérature ou la Nouvelle vague au cinéma reçurent une audience mondiale. Malgré un budget sévèrement limité à 0,43 % du budget de l'État, Malraux construisait des Maisons pour la Jeunesse et la Culture, inaugurait de nombreux musées (musées Picasso, Braque, Chagall, Rouault...), montait des expositions, organisait des festivals... Il s'occupait même du nettoyage de la ville de Paris ! Rappelons ce vers d'André Voznessenski : « On ratisse Paris, on parade à Paris. » Cela faisait aussi partie des fonctions de Malraux. Il laissa à la postérité un Paris propre et en bon état. Dans ses fameux discours défendant la culture, il ne cessait de flétrir l'art factice de la culture de masse, préférant pour sa part défendre les chefs-d'œuvre qui, relevant seuls de la véritable culture, pouvaient seuls contribuer à former des hommes.

Comme De Gaulle, Malraux s'est « entiché » de la France, sans devenir pour autant nationaliste. Aimant outre mesure son pays, il est resté au bon sens du terme un « citoyen du monde » : « Toutes les nations, répétait-il, participent à l'œuvre commune qui consiste à sauver la civilisation. » Mais les tortures, les innombrables pertes humaines dans les camps de la mort, qu'il défia en son temps, conféraient à l'humanisme de Malraux toute sa force : Malraux considérait que le syndrome du nazisme et de son idéologie guerrière devait être combattu et que ce n'est pas à moins que l'on pourrait secourir le monde. « Dans la masse, disait-il, s'affrontent des forces positives et des forces destructrices ; et l'une de nos obligations est de réveiller leurs capacités créatrices ».

Malraux haïssait plus que tout les prisons politiques. Dirait-il qu'elle sont aujourd'hui neutralisées ? ou seulement masquées ? Hélas, le syndrome du régime totalitaire, dans les entrailles de la société et menaçant de nouveau aujourd'hui, pourrait les ressusciter. Alexandre Sokourov, régisseur russe contemporain que l'on peut appeler la conscience de la société russe et qu'inquiétait dernièrement l'état du pays dans son film *Moloch*, consacré au phénomène hitlérien, demande à tous de prendre garde et de s'apprêter même à une menace fasciste, insistant sur le

fait que cette menace peut apparaître dans n'importe quel pays — « le nazisme dépasse le national » et conduit toujours à la catastrophe. Menace qui n'est pas à ignorer. Une époque de bouleversements radicaux exige des politiques de grandes preuves de sagesse, de prudence et de perspicacité. Malraux écrivait : « Il nous faut une idée, un gouvernement, un héritage et un espoir qui nous mènent à la paix et non à la guerre. » La paix est en effet la condition la plus nécessaire de l'existence humaine, en elle-même autrement pleine de dangereuses contradictions. Et nous savons pertinemment que, même sous un jour serein, l'homme doit résoudre de tragiques énigmes dans des situations critiques.

Nous avons aujourd'hui pour tâche de garder fort et de faire fructifier l'héritage humaniste « dont l'assimilation par chacun est déjà créatrice ». Malraux ne définissait la culture pas seulement comme une somme de connaissances ou un moyen de tuer le temps libre ; il y voyait aussi la clef du développement personnel de chacun et de tous, puisque « chaque civilisation apporte ses propres valeurs à tous, chacune possède ses démons et ses anges, alors qu'une société privée de valeurs spirituelles n'est plus une cité mais un ramassis d'infusoires... » Et à l'heure où nos mass media nous disent quelquefois que la jeunesse n'a pas besoin de Sartre mais de la bière Heineken, peut-être ne sommes-nous pas loin de ces infusoires... bien qu'il n'entre pas dans nos intentions de nous élever contre la bière en tant que telle.

Dans *Les Voix du silence*, nous entendons la grandeur étonnante des siècles passés, comme ressuscitée lorsque, l'ayant questionnée, nous y trouvons une « réponse » à nos questions angoissées. Chaque authentique œuvre artistique nous révèle le secret de son créateur et de l'époque qui l'a vu naître ; nous ne pouvons découvrir ce secret que si notre esprit se montre réceptif à son message.

Certes, il paraît aujourd'hui presque impossible de retrouver la Foi de nos ancêtres. Porter sur soi une croix décorative et pratiquer sa religion ne signifie pas grand chose. Gardons à l'esprit que la culture, le bien, la charité et la compassion ne s'acquièrent pas à coup de dollars mais par une vie inspirée de ces valeurs. C'est sur ce terrain de l'âme humaine que, pour reprendre l'expression de

Dostoïevski, « Dieu combat le Diable » aujourd'hui ; car la beauté du diable a pour beaucoup des attraits certains. Elle ne mène hélas qu'au veau d'or, au pouvoir totalitaire de l'argent et réduit souvent à néant les qualités humaines les plus respectables.

Resté agnostique toute sa vie, Malraux toute sa vie chercha Dieu. De tous les saints, il se sentait une attirance plus particulière pour saint François d'Assise ; il consacra également à Jeanne d'Arc un de ses discours les plus enflammés, allant jusqu'à l'appeler la sœur de saint Georges, le vainqueur du dragon. L'affliction de la Vierge Marie souffrant sa passion, il disait que c'était l'affliction du genre humain tout entier ; il affirmait aussi, suivant en cela de nombreux humanistes, que Jésus-Christ était l'homme parfait.

À la fin de ses *Antimémoires*, Malraux s'adresse à Dostoïevski comme s'il était vivant et l'interroge sur le prix à payer pour le progrès, et sur « la larme du petit enfant ».

Malraux aimait Saint-Pétersbourg pour la beauté de la ville elle-même, pour les trésors de l'Ermitage, pour les résidences périphériques tout comme lui firent grande impression en leur temps les sculptures de pierre des églises de Vladimir. Et aujourd'hui où nous sommes dans le doute à la croisée des chemins, hésitant sur le chemin que devront prendre nos idéaux et notre vie, c'est Malraux, ce sont Malraux et Dostoïevski qui nous poussent à prendre conscience du destin de la Russie : revêtir la couronne d'épines et trouver le vrai Temple.

Trad. R. V



Programme du colloque « Charles Péguy »
organisé par l'association « Le Porche » (2016)
au Couvent des sœurs de Sion (Ein Kerem, Jérusalem)

Dimanche 30 octobre 2016 : après-midi

Alexandre de Vitry, « *Israël nation, peuple ou race : autour d'une hésitation de Péguy* »

Jacqueline Cuche, « *Charles Péguy, un regard chrétien sur le judaïsme* »

Tatiana Taïmanova & Élisavéta Légoukova, « *De Jean Coste : misère biblique et socialiste* »

Quentin Le Gurun, « *Péguy, lecteur de Chad Gadya !* »

Lundi 31 octobre 2016 : matin

Romain Vaissermann, « *Péguy-Naboth. L'Ancien Testament dans les vers inédits de la Tapisserie de sainte Geneviève* »

Élisabeth Schulz, « *Les origines juives du christianisme dans l'oeuvre de Péguy* »

Charles Coustille, « *Péguy et les docteurs juifs au Temple de Jérusalem* »

Charles Coutel, « *Mystique et prophétisme juifs chez Péguy* »

Lundi 31 octobre 2016 : après-midi

Jean de Saint-Chéron, « *Splendeurs des Mystères touchant au peuple juif* »

Thierry Ozwald, « *Le Mystère des saints Innocents : le Nouveau Testament comme couronnement de l'ancienne loi* »

Jean-Noël Dumont, « *Péguy, événement et mémoire : une lecture de l'histoire de Joseph* »

Mardi 1^{er} novembre 2016 : matin

Marie Vélikanov, « *Charles Péguy et les vertus juives* »

Michael de Saint-Cheron, « *Le peuple juif et le féminin* »

Céline Barral, « Charles Péguy et Ernst Bloch : affinités et résistances »

Denis Ramond, « *Hannah Arendt et Charles Péguy : portraits croisés de Bernard Lazare* »



Comptes rendus



Robert Royal, 2000.

Robert Royal, *A Deeper Vision*, Ignatius Press, San Francisco, 2015, 620 pages.

Robert Royal est président du *Faith and Reason Institute* de Washington (« Institut Foi et Raison ») et rédacteur en chef de *The Catholic Thing*, quotidien ligne qui présente les réflexions de différents auteurs sur les événements de l'actualité religieuse, les problèmes de la foi, de la catéchèse, de la morale. Un des articles de cette revue était un compte rendu de *A Deeper Vision* [« Une vision plus profonde »], qui relevait les très nombreuses références à Péguy, « un des auteurs favoris de Royal » qui trouve en particulier « absolument convaincante son analyse de la déchristianisation de l'Europe [...]. Péguy n'en attribue pas la faute à des forces extérieures, comme beaucoup avaient tendance à le faire, mais à la défaillance interne de l'Église. » Le sous-titre, *The Catholic Intellectual Tradition in the Twentieth Century*, précise un titre général qui demeurerait sans cela énigmatique et qui indique que l'auteur abordera bien d'autres écrivains et penseurs du XX^e siècle.

Péguy, auteur favori de Robert Royal ? De fait, les premières lignes de l'introduction générale sont une citation d'une page, suivie de deux courts passages, du *Porche du mystère de la deuxième vertu* (« Jésus, mon enfant, n'est pas venu pour nous conter des fariboles... »), dans la traduction de David Louis Schindler¹, et de deux quatrains d'*Ève*, traduits par l'auteur, et cette introduction se conclut sur la citation d'une autre page du *Porche* (« Il nous a parlé sans détours ni embarbouillements... »). Et la conclusion générale du livre commence par une longue citation du *Mystère des saints innocents*, dans la traduction de Pansy Parkenham², avant de se terminer par la citation de cinq quatrains de la « Prière de

¹ Charles Péguy, *The Portal of the Mystery of Hope*, trad. David Louis Schindler, Jr., Grand Rapids, Eerdmans, 1996, pp. 67-68.

² Ch. Péguy, *The Mystery of the Holy Innocents*, trad. Pansy Parkenham, New York, Harper, 1956, pp. 101-102 ; en ligne : www.centropeguy.org/cachepeguy7.htm.

confiance », dans la traduction de l'auteur¹. Tout cela sans compter les autres citations, non seulement de la poésie mais aussi de la prose.

La première partie du livre est consacrée à l'évolution de la pensée catholique au XX^e siècle, avec le renouveau de la théologie, où de grandes figures sont particulièrement évoquées dont Maritain et le néothomisme, Henri de Lubac, Urs von Balthasar (on n'oublie pas de citer sa grande étude sur Péguy), le renouveau des études scripturaires, avant et après le Concile Vatican II. Un chapitre particulier est consacré à ce Concile (« *Critical Interlude: The Second Vatican Council* »), où est attribué à Péguy l'invention du terme « ressourcement », plus ou moins opposé au fameux *aggiornamento*. Les répercussions du concile Vatican II ne sont pas tues, non plus que l'influence de Jean-Paul II et de Benoît XVI.

Mais c'est dans la seconde partie que Péguy, l'homme et l'œuvre, est vraiment abordé. Cette deuxième partie, plus « culturelle », plus littéraire, est intitulée « *Creed and Culture* » (« Credo et Culture »). Elle se compose, après une introduction générale, de trois chapitres ; celui qui est intitulé « *The Two France* » (« Les deux France ») est encadré par deux autres, dont le premier est consacré essentiellement au renouveau catholique dans la littérature anglaise : après les précurseurs, le cardinal Manning, le cardinal Newman, l'historien Christopher Dawson qui contesta de façon convaincante la thèse de Gibbon attribuant au christianisme la décadence et la chute de l'Empire romain, voici Hilaire Belloc, poète, conteur et polémiste, « [...] voix, comme celle de Charles Péguy en France, qui travaillait à la défense des vieilles traditions populaires, nées et grandies dans un peuple catholique et qui étaient, même à cette époque, en train de disparaître rapidement du fait de la diffusion des technologies et des systèmes économiques modernes »² ; voici Gilbert Keith Chesterton, qu'on semble aujourd'hui redécouvrir, dont deux quatrains issus de *The Ballad of the White Horse* ont été choisis par le *Times* comme paroles

¹ Robert Royal, *A Deeper Vision*, Ignatius Press, San Francisco, 2015, pp. 587-588.

² R. Royal, *A Deeper Vision*, *op. cit.*, p. 393.

d'encouragement aux soldats britanniques partis pour le second conflit mondial. À ce propos Robert Royal note, peut-être avec quelque exagération : « Peu de poètes à quelque époque que ce soit ont pu être cités dans l'espoir d'élever le courage de leur peuple. Au XX^e siècle seuls Chesterton en Angleterre et Péguy en France ont reçu ce rare honneur. »¹ Voici ensuite le grand poète Gerard Manley Hopkins ; et enfin « une contribution scandinave » : la Norvégienne Sigrid Undset.

Dans le chapitre qui suit « *The Two France* », Robert Royal s'intéresse également à des auteurs britanniques, la plupart bien connus du public français. Ce sont Evelyn Waugh, Graham Greene – qui avait mis en exergue à son roman *The End of an Affair* (« *La Fin d'une affaire* ») une phrase de Léon Bloy, et cité pour *The Heart of the Matter* (« *Le Fond du problème* ») un célèbre passage de Péguy, qui éclaire à la foi l'intrigue et les intentions du romancier : « Le pécheur est au cœur même de la chrétienté [...]. Nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul, si ce n'est le saint. »² –, puis C. S. Lewis, Tolkien, pour terminer avec une contribution polonaise : Czesław Miłosz.

C'est évidemment dans « *The Two France* », c'est-à-dire la France catholique et la France républicaine, qu'est abordé vraiment Péguy³. Ce chapitre ne lui pas entièrement consacré. Il présente, outre Péguy, des écrivains comme Bloy, Bernanos et Mauriac (curieusement prénommé en plusieurs endroits François Nikolai). On s'étonne de l'absence quasi-totale de Julien Green qui n'est cité que pour sa traduction du *Mystère de la charité de Jeanne*

¹ R. Royal, *A Deeper Vision*, op. cit., p. 407 : « Few poets in any age could be quoted at such a moment in the hope of raising the spirit of their people. In the twentieth century, only Chesterton in England and Peguy in France recieved that rare honor. »

² Ch. Péguy, *Un nouveau théologien. Monsieur Fernand Laudet*, § 304, C 572. Ainsi traduit : « *The sinner is at the very heart of Christianity... No one is as competent as the sinner in Christian affairs. No one, except the saint.* »

³ R. Royal, *A Deeper Vision*, op. cit., p. 450 : « À l'époque moderne, c'est seulement Péguy qui, aussi bien dans sa vie que dans son œuvre, offre réellement une chance de réunir les *deux France*, la républicaine et la catholique. »

d'Arc et pour *Basic Verities*, ce petit livre paru tout de suite après la guerre, composé avec sa sœur Anne Green et fait de citations plus ou moins longues de Péguy. À ce sujet, Robert Royal fait une remarque que nous trouvons particulièrement juste. Oui, écrit-il, Green a fait un magnifique travail d'introduction à Péguy et a traduit aussi exactement que possible son « incomparable français¹ » mais – et c'est une critique qu'on pourrait faire à de nombreux citeurs de Péguy – « les brefs passages que Green choisit peuvent donner l'impression que Péguy est un écrivain aphoristique comme Chesterton »². Il cite alors en exemple sept phrases d'une ligne, du type « La révolution sociale sera morale ou ne sera pas. » – tout le monde effectivement cite ces phrases, et des semblables – et ajoute avec raison :

Tout cela est bel et bon et beaucoup de ces formules sont devenues célèbres même chez des gens qui n'ont jamais lu Péguy. Mais celui-ci demande aussi à être lu en plus longues périodes pour bien voir la puissance absolue et la trajectoire de son génie. Vraiment, son œuvre se caractérise tout entière – des essais les plus anciens jusqu'aux poésies et aux livres de la fin – par une qualité hypnotique, incantatoire, émaillée à l'occasion de paroles vigoureuses et concises.³

Il faut noter que Robert Royal n'hésite pas dès le début de son propos à comparer Péguy à Chesterton : tous deux convertis, tous deux « étonnamment prolifiques », tous deux « grands génies indisciplinés », tous deux aussi « selon les normes purement

¹ R. Royal, *A Deeper Vision*, op. cit., p. 451 : « Green did a brilliant introductory job (and rightly kept Péguy's incomparable French on the pages facing the translation. »

² R. Royal, *A Deeper Vision*, *ibidem* : « The brief passages Green chose can give the impression that Péguy is an aphoristic writer like Chesterton. »

³ R. Royal, *A Deeper Vision*, op. cit., p. 452 : « This is all well and good and many of these sayings have become well known even among people who have never read Péguy. But it also needs to be read in longer stretches to see the sheer power and trajectory of his genius. Indeed ; his work is all characterized – from the earliest essays to the final poems and books – by a hypnotic, incantatory quality occasionally studded with pithy sayings. »

littéraires [...] placés dans la littérature à un niveau inférieur à celui de grands poètes catholiques comme Paul Claudel ou de grands romanciers comme Mauriac ». De Claudel d'ailleurs l'auteur critique le système d'écriture « *unsystematic* », qui lui fait « noter ce que lui dicte l'inspiration sans trop se préoccuper d'un plan préalable ni d'une révision ultérieure (faiblesse générique qu'il partage avec Péguy) »¹.

Robert Royal évoque la vie de Péguy, en s'appuyant sur la biographie de Robert Burac et celle de Marjorie Villiers, dont il dit que c'est aujourd'hui la meilleure biographie en anglais de l'écrivain². Une évocation plus qu'un récit, bien sûr, qui ne peut manquer de s'attarder sur certains épisodes particulièrement importants, bien connus des lecteurs français, l'enfance orléanaise, l'influence de Bergson, l'affaire Dreyfus, la fondation des *Cahiers*, la conversion ou plutôt l'approfondissement (« *deepening* » dans la traduction anglaise), la passion crucifiante pour Blanche³, la mort héroïque au front. À propos de cet « approfondissement », l'auteur ne peut s'empêcher de noter que ce mode de conversion est inhabituel, et peut-être pas aussi conscient qu'elle semble l'être, puisque dans la tradition bimillénaire de l'Église, même le plus grand des saints n'a jamais proclamé qu'il avait été déjà, dès avant la conversion, « dans la bonne voie » (terme de Péguy, « *on the righteous path* » en anglais) ou même qu'un « rebroussement » (encore un terme de Péguy, « *turning back* » en anglais) n'était tout

¹ R. Royal, *A Deeper Vision*, op. cit., p. 442 : « He set down what he felt inspired to do without much prior planning or later revision (a generic weakness he shares with Péguy) ». Une erreur dans cette évocation : ce n'est pas Marcel, mais Pierre pour la guérison de qui Péguy fait le pèlerinage de Chartres.

² Marjorie Villiers, *Charles Péguy: A Study in Integrity*, Westport, Greenwood Press, 1975.

³ Robert Royal note à ce propos (*A Deeper Vision*, op. cit., p. 465) : « Most Catholics repeat "Thy will be done" every day without noticing what they are saying: Péguy learned the true cost of such prayers. » (« La plupart des catholiques répètent chaque jour *Que ta volonté soit faite* sans faire attention à ce qu'ils disent : Péguy apprit le coût réel de cette prière. »).

simplement pas nécessaire « parce qu'il en était venu à découvrir que sa propre vie vertueuse incluait le catholicisme. »¹

Mais ce que retient surtout l'auteur et ce sur quoi il met constamment l'accent, c'est que Péguy est un homme qui a voulu conformer sa vie à son œuvre et réciproquement : « Péguy s'est risqué lui-même, il a risqué sa femme et ses enfants et *le premier des trésors*, la paix du cœur à la vérité, et la vérité non pas seulement comme concept, mais comme un engagement de vie avec la réalité. [...] Quand vous lisez Péguy, vous ne suivez pas seulement des yeux une enfilade de mots, vous ne suivez pas une chaîne de raisonnements, vous entrez dans le courant passionné d'une vie »².

Yves Avril



¹ R. Royal, *A Deeper Vision*, *op. cit.*, p. 455 ; cf. Charles Péguy, *Un nouveau théologien...*, *op. cit.*, C 550. Péguy ne parle pas, néanmoins, de « vie vertueuse » mais de « préfidélité aux mœurs chrétiennes, à la pauvreté chrétienne, aux plus profonds enseignements des Évangiles ».

² R. Royal, *A Deeper Vision*, *op. cit.*, pp. 444-445 : « Péguy risked himself, his wife and children, and "the first of treasures...peace of heart" for the truth, and truth not just as a concept, but as a living engagement with reality [...]. When you read Péguy, you do not merely follow a string of words with your eyes or follow a chain of reasoning, you enter a passionate current of life. »

« Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre... »
Charles Péguy nouvellement traduit
en russe par Evguéni Loukine

R. Vaissermann

Lors de notre dernière Assemblée générale, Gérard Abensour avait évoqué l'existence d'une anthologie parue en Russie, où figurait Péguy, ainsi nouvellement traduit en russe... Je me mis aussitôt en quête de l'ouvrage, qui finalement parvint jusqu'à moi grâce aux bons offices de la fameuse librairie YMCA-Press de la rue de la Montagne Sainte-Genève...

Dans cette anthologie poétique fort intéressante qui nous vient de Russie, parmi trente-et-un poètes de treize pays, Péguy se trouve aux côtés de Guillaume Apollinaire et non loin d'Ernst Stadler. Voici les références du passage le concernant : Evguéni Loukine, *Книга павших. Поэты Первой мировой войны : антология (Le Livre de ceux qui sont tombés. Poètes de la Première guerre mondiale. Anthologie)*, Saint-Petersbourg, Fondation « Spas » (Спас), 2014, pp. 457-461.

Qui est Evguéni Loukine ? Son site personnel www.elukin.ru nous renseigne en tous points.

Né en 1956, il fut élevé dans le respect de la religion par un arrière-grand-père maternel dans les denses forêts de Novgorod. Son grand-père maternel disparut, au sens propre, dans la bataille de Stalingrad. Son père connut la prison pour avoir menacé le président de son kolkhoze ; quant à son grand-père paternel et un arrière-grand-père paternel, ils moururent en prison dans les camps soviétiques.

Evguéni Valentinovitch Loukine commença d'écrire dès l'enfance, et publia en 1969 ses premiers vers dans la revue *Космос (Le Foyer)* grâce au poète Gleb Sémonov (1918-1982), son tuteur pendant de longues années. De nombreux lecteurs écrivirent à la rédaction pour en savoir plus sur ce jeune auteur. Dès lors, il eut un accès privilégié à la bibliothèque de son école, où il apprit l'allemand en autodidacte. Étudiant, il se passionne

particulièrement pour l'historien Nicolas Danilevski (1822-1885) et le philosophe Constantin Léontiev (1831-1891) dans le domaine russe. Dans le domaine allemand le marquèrent Oswald Spengler (1880-1936) puis Heidegger. Après s'être entiché de Camus et Sartre, il découvre et admira dans le domaine français René Guénon. En littérature, il aime autant l'avant-garde russe d'un Khlebnikov que l'ancienne poésie russe des *Dits*, qu'il lui est arrivé de traduire, non sans obtenir là une certaine reconnaissance des milieux universitaires.

Poète, mais aussi romancier et essayiste, il traduit en russe des auteurs aussi bien grecs qu'allemands, aussi bien anglais que français.

Malgré quelques regrettables approximations ou erreurs dans les données biographiques exposées avant chaque traduction, Evguéni Loukine livre dans *Le Livre de ceux qui sont tombés* le fruit de plusieurs années de collection et de traduction.

Nous avons réuni ci-après trois textes d'Evguéni Loukine relatif à « notre cher Péguy » : tout d'abord, sa préface à la prépublication de la traduction de Péguy, préface écrite dans *Néva* (Нева, Saint-Petersbourg, n° 3, 2014 ; lisible en ligne) ; ensuite, sa préface à la traduction de Péguy, préface qui se trouve dans l'ouvrage déjà cité ; enfin, la traduction de Péguy par Evguéni Loukine, telle qu'elle se trouve dans l'ouvrage déjà cité ainsi qu'en ligne.

À chaque fois, le texte original figure en vis-à-vis de sa traduction. Dans notre traduction des deux présentations biographiques, nous conservons les approximations du texte original russe.





Evguéni Loukine lisant un de ses ouvrages à Saint-Pétersbourg en 2014
(au premier plan, la couverture du *Livre de ceux qui sont tombés*)

Пьер Шарль Пеги — французский поэт, писатель, философ. Родился в 1873 году в Орлеане в семье плотника. Окончил Высшую школу, где его преподавателями были философ Анри Бергсон и писатель Ромен Роллан.

Впоследствии занимался политической деятельностью, издавал литературно-философский журнал, но основное время уделял литературному творчеству. Образ Жанны Д'Арк — национальной героини, причисленной к лику святых, — стал центральным в его драмах, поэмах, мистериях. Необычайное впечатление на современников также произвела «Мистерия о младенцах Вифлеемских», которую Ромен Роллан назвал «уникальным шедевром литературы всех времен».

Последняя поэма «Ева» была посвящена истории человечества от грехопадения до кончины Орлеанской девы. В ней особое место занимали славословия в честь павших в бою. С началом мировой войны поэт призвал не отдать врагу ни пяди родной земли и в числе первых записался добровольцем в армию. Лейтенант Шарль Пеги погиб 3 сентября 1914 года во время атаки на немецкие позиции близ городка Вильюра.

*

Пьер Шарль Пеги родился 7 января 1873 года в Орлеане. Его отец был плотником: умер вскоре после рождения сына. Воспитанием Шарля занимались мать и бабушка. После начальной школы Пеги продолжил обучение в лицее, который окончил в 1891 году. Отслужив в армии, в 1894 году поступил в Высшую школу, где его преподавателем стал выдающийся французский философ Анри Бергсон, оказавший сильное влияние на мировоззрение молодого Пеги.

Уже в школьные годы сформировался сложный, противоречивый характер будущего поэта и философа. Среди друзей он прослыл бунтарем и антиклерикалом. В 1895 году вступил в Социалистическую партию, хотя его убеждения, далекие от воинствующего марксизма, были пронизаны идеями братской любви и равенства, более характерными для христианского социализма. Через некоторое время Пеги возвратился в лоно католицизма,

Pierre Charles Péguy est un poète, écrivain et philosophe français. Né en 1873 à Orléans d'un père charpentier. Ancien élève de l'École supérieure, où il eut comme professeurs le philosophe Henri Bergson et l'écrivain Romain Rolland.

S'engagea ensuite dans la politique, éditant une revue littéraire et philosophique, mais consacra la majeure partie de son temps à l'écriture. La figure de l'héroïne nationale, la bienheureuse Jeanne d'Arc, prit une place centrale dans ses pièces, ses poèmes, ses mystères. Ses contemporains réservèrent également un accueil particulièrement favorable au *Mystère des saints Innocents*, que Romain Rolland qualifia de « chef d'œuvre unique de toute l'histoire de la littérature ».

Son dernier poème, *Ève*, dépeint l'histoire de l'humanité de la Chute du Paradis originel jusqu'à la mort de la Pucelle d'Orléans. Ce poème contient notamment un long hommage aux hommes morts au combat. Au début de la Guerre mondiale, le poète appela à ne pas céder à l'ennemi un seul pouce de sa terre natale et il fut l'un des premiers à se porter volontaire pour partir au front. Le lieutenant Charles Péguy mourut le 3 septembre 1914 lors d'une attaque contre les positions allemandes près du village de Villeroy.

*

Pierre Charles Péguy est né le 7 janvier 1873 à Orléans. Son père était charpentier et mourut peu après la naissance de son fils. Charles fut élevé par sa mère et sa grand-mère. Après l'école primaire, Péguy poursuivit ses études au lycée jusqu'en 1891. Après son service militaire, il entra à l'École supérieure, où il eut comme professeur le grand philosophe français Henri Bergson, qui influença profondément les idées du jeune Péguy.

Dès les années d'études se manifesta le caractère complexe et contradictoire du futur poète et philosophe. Parmi ses amis, il passait pour un révolté et un anticlérical. En 1895 il entra au Parti socialiste, quoique ses convictions, éloignées du marxisme régnaient, fussent pénétrées des idéaux de fraternité et d'égalité, assez typiques du christianisme social. Au bout d'un certain temps, Péguy revint dans le giron du catholicisme, affirmant

заявив, что «никогда не был против духа Евангелия». О его глубоком религиозном мистицизме свидетельствовал и тот факт, что одновременно со вступлением в партию он приступил к работе над драмой о трагической судьбе Жанны Д'Арк – национальной героини, причисленной к лику святых. Как признавался поэт, «Орлеанская дева – мой образец, поскольку я решил посвятить все, что у меня есть, изображению этой великой святой».

В 1900 году Пегги основал журнал «Cahiers de la Quinzaine». К сотрудничеству с журналом, несмотря на его небольшой тираж, он сумел привлечь известных философов и писателей Ромена Роллана, Жоржа Сореля, Даниэля Галеви. Журнал отражал сложный духовный путь своего основателя и постепенно становился рупором религиозного консерватизма. Пегги считал своим главным читателем коренного представителя французской нации, которая, по его словам, явилась результатом «сочетания народа с землей, орошенной веками христианства». Его творчество обрело глубоко мистический характер – он приступил к созданию мистерий, среди которых необычайное впечатление на современников произвела «Мистерия о младенцах Вифлеемских». Ромен Роллан назвал ее «уникальным шедевром литературы всех времен».

Последним произведением поэта стала поэма «Ева», посвященная истории человечества от грехопадения до кончины Орлеанской девы. Среди десяти тысяч стихов особое место занимали славословия памяти павшим на войне «Блажен, кто пал». С началом Первой мировой войны поэт призвал не отдать врагу ни пяди родной земли и в числе первых записался добровольцем в армию. Когда немецкие войска, прорвав оборону, стали стремительно продвигаться к Парижу, лейтенант Шарль Пегги встал на защиту французской столицы. Он погиб 5 сентября 1914 года во время атаки на немецкие позиции близ городка Вильруа.

*

qu'il n'avait « jamais été contre l'esprit de l'Évangile ». Son profond mysticisme religieux était prouvé par ce fait que, dans le même temps où il entra au parti, il commençait à travailler à son drame sur le destin tragique de l'héroïne nationale, la bienheureuse Jeanne d'Arc. Ainsi que l'avouait le poète, « Jeanne, c'est mon modèle, aussi ai-je résolu de consacrer tout ce que j'ai à représenter cette grande sainte ».

En 1900, Péguy fonda la revue des *Cahiers de la quinzaine*. Il réussit à faire paraître dans cette revue, malgré son faible tirage, des philosophes et écrivains connus : Romain Rolland, Georges Sorel, Daniel Halévy. La revue reflétait le chemin spirituel complexe accompli par son fondateur et se fit peu à peu le porte-parole du conservatisme religieux. Péguy voyait comme son principal lecteur le Français enraciné dans son pays, un pays qui résultait, selon ses propres mots, de « l'alliance d'un peuple et d'une terre irriguée par des siècles de christianisme ». Son œuvre acquit un caractère profondément mystique ; il en vint à créer des mystères, parmi lesquels ses contemporains réservèrent un accueil particulièrement favorable au *Mystère des saints Innocents*. Romain Rolland le qualifia de « chef d'œuvre unique de toute l'histoire de la littérature ».

Sa dernière œuvre fut le grand poème *Ève*, qui dépeint l'histoire de l'humanité de la Chute du Paradis originel jusqu'à la mort de la Pucelle d'Orléans. Parmi des milliers de vers, se trouve notamment un long hommage aux hommes morts à la guerre : « Heureux ceux qui sont morts ». Au début de la Guerre mondiale, le poète appela à ne pas céder à l'ennemi un seul pouce de sa terre natale et il fut l'un des premiers à se porter volontaire pour partir au front. Lorsque les soldats allemands, enfonçant les lignes adverses, commencèrent à se lancer impétueusement vers Paris, le lieutenant Charles Péguy se leva pour défendre la capitale de la France. Il mourut le 5 septembre 1914 lors d'une attaque contre les positions allemandes près du village de Villeroy.

*

Extrait d'Ève (P₂ 1263)

« Heureux ceux qui sont morts »

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis murs et les blés moissonnés.

« Блажен, кто пал »

Блажен, кто пал в бою за пядь земную,
Но только в праведном бою святом,
Блажен, кто пал за сторону родную,
Как полагается, к врагу лицом.

Блажен, кто пал на поле страшной брани,
Стяжая дух пред ликом Божества
И восходя на высоту страданий
Среди великой скорби торжества.

Блажен, кто пал за города земные,
Что града Божьего и плоть, и кровь.
Блажен, кто пал за очаги родные,
За почести отеческих домов.

Поскольку дом есть запечатлевань
Божественной обители одной,
Блажен, кто умер в этом целованье,
В объятьях чести и любви земной.

Поскольку честь есть запечатлевань
Необычайной почести Творца,
Блажен, кто умер в этом бушевань,
Обет земной исполнив до конца.

Земной обет есть запечатлевань
Необычайной верности Тебе,
Блажен, кто умер в этом увенчанье,
В смиренье и покорности судьбе.

Блаженны павшие на прах кровавый:
Вернуться в глину — верная судьба.
Блаженны павшие в той битве правой:
Колосья сжатые, собраны хлеба.

Из поэмы « Ева »

Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

- 1.** – octobre 1996, 27 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995*
1 bis. – février 1997, 25 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :
tome I*
2. – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :
tome II*
3. – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :
tome III*
4. – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 1^{er}-5 avr. 1998 :
tome I*
- 5.** – avril 1999, 65 pages (BnF 1999-4453) : *Colloque de St-Pétersbourg, 1^{er}-
5 avr. 1998 : tome II*
6. – mars 2000, 124 pages (ISSN 1291-8032) : *Colloque de St-Pétersbourg, 15-
17 juin 1999*
6 bis. – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande*
7. – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie*
8. – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001*
9. – mai 2002, 53 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, tome I*
- 10.** – juillet 2002, 113 pages (couverture et nom nouveaux) : *Poètes
spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande – 270 ex.*
- 11.** – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000,
tome II*
12. – avril 2003, 128 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 4-6 févr. 2002*
13. – septembre 2003, 80 pages : *La Langue*
- 14.** – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki, 24-26 oct. 2002*
15. – mars 2004, 70 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003, tome I*
16. – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy*
17. – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003,
tome II*

18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome I* (avec index 1996-2004)

19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome II*

20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 8-10 avr. 2003, tome III ; Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila*

21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 sept. 2004*

22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 120 ex.

23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome I* – 120 ex.

24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 140 ex.

25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome II* – 120 ex.

26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 19-21 avr. 2005, tome I* – 140 ex.

27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs* – 130 ex.

28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 19-21 avr. 2005, tome II* – 120 ex.

29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007* – 120 ex.

30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne* – 130 ex.

31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome I* – 160 ex.

32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome II* (avec index 1996-2010) – 140 ex.

33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 13-15 mars 2008* – 120 ex.

34. – avril 2011, 258 pages (nouveau format) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* – 120 ex.

35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de St-Petersbourg, 18-19 mars 2011, tome I* – 120 ex.

36-37. – décembre 2012, 160 pages : *Concours de poésies komies ; Colloque de St-Petersbourg, 18-19 mars 2011, tome II ; Documents ; Études ; Poésies* – 120 ex.

38-39. – décembre 2013, 178 pages : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – 120 ex.

40-41. – décembre 2014, 282 pages : *Cœuvres de prose ; Cœuvres poétiques ; Document ; Études* – 140 ex.

42-43. – décembre 2015, 300 pages : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – 140 ex.